présence du futur

isaac asimov

les dieux eux-mêmes

denoël

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

En 2070, la Terre vit dans la prospérité et le bonheur grâce à la Pompe à Electrons, qui fournit une énergie illimitée et gratuite. Une découverte extraordinaire, à moins que… A moins que cette invention miraculeuse ne constitue à plus ou moins longue échéance une menace imparable pour notre Univers ; un piège tendu par une civilisation parallèle pour annihiler notre réalité. Seules quelques personnes ont pressenti la terrible vérité : un jeune physicien marginal, une Lunarite intuitionniste, un extraterrestre rebelle vivant sur une planète qui se meurt. Mais qui les écoutera ? Qui les croira ? Contre la stupidité, les Dieux eux-mêmes luttent en vain.

- Isaac Asimov
  - Une introduction circonstanciée
  - PREMIÈRE PARTIE
    - Chapitre 6
    - Chapitre 1
    - Chapitre 6 (suite)
    - Chapitre 2
    - Chapitre 3
    - Chapitre 6 (suite)
    - Chapitre 4
    - Chapitre 5
    - Chapitre 6 (fin)
    - Chapitre 7
    - Chapitre 8
    - Chapitre 9
    - Chapitre 10
  - DEUXIÈME PARTIE
    - Chapitre 1 a
    - Chapitre 1 b
    - Chapitre 1 c
    - Chapitre 2 a
    - Chapitre 2 b
    - Chapitre 2 c
    - Chapitre 3 a
    - Chapitre 3 b
    - Chapitre 3 c
    - Chapitre 4 a
    - Chapitre 4 b
    - Chapitre 4 c
    - Chapitre 5 a

- Chapitre 5 b
- Chapitre 5 c
- Chapitre 6 a
- Chapitre 6 b
- Chapitre 7 abc

TROISIÈME PARTIE

- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19

Isaac Asimov
Les dieux eux-mêmes…

Une introduction circonstanciée

Si nous laissons de côté *le Voyage fantastique*, cette version romancée du scénario d'un film dont je ne suis pas l'auteur, il y a bien une quinzaine d'années que je n'ai plus écrit de romans de science-fiction. Et cela non parce que j'ai cessé d'écrire, car bien au contraire je n'ai jamais autant écrit qu'au cours de ces dernières années. Je n'ai tout simplement pas écrit de romans de science-fiction.

Le 24 janvier 1971, lors d'un colloque sur la science-fiction qui se tenait à New York et auquel j'assistais, j'entendis Robert Silverberg et Lester del Rey dialoguer à la tribune sur ce sujet. Au cours de cet entretien Bob se référa à quelque isotope – un quelconque isotope – pour appuyer ses dires, isotope qu'il baptisa, après un instant d'hésitation, « plutonium 186 ».

Bien entendu, cet entretien terminé, j'abordai Bob pour lui déclarer (non sans une joie secrète) qu'une chose telle que le plutonium 186 n'existait pas et ne pouvait purement et simplement pas exister. Bob ne se laissa nullement démonter par la preuve que je lui assenai de son ignorance en la matière et me répondit le plus tranquillement du monde : « Et puis après ? »

« Et puis après ?… Eh bien, pour te démontrer à quel point je suis futé, je vais écrire une nouvelle sur le plutonium 186. » L'entreprise se révéla moins aisée que je ne l'avais audacieusement affirmé. Il me fallait imaginer quelque chose qui rendît possible (tout au moins en apparence) l'existence de cet impossible isotope, envisager les complications qui s'ensuivraient, et enfin les surmonter.

Je me trouvai bientôt en possession d'assez de matériaux pour me mettre au travail.

Je m'installai à ma table et il m'arriva une aventure pour moi tout à fait inhabituelle… Je perdis le contrôle de mon récit qui se mit à galoper de lui-même. J'ignorais complètement, au début, que j'allais écrire un roman. Ce fut pourtant ce qui se passa.

C'est pourquoi, ayant bien involontairement (chose que je n'avais nullement prévue) obéi à l'inspiration qui me poussait à écrire un roman, je le dédie à

mon très cher ami
Robert Silverberg.

Au fait, j'oubliais. Le récit débute par le chapitre 6. Ce n'est nullement une erreur. J'ai eu, pour agir ainsi, de très subtiles raisons. Lis donc mon récit tel qu'il se présente, cher lecteur. J'ose espérer que tu y prendras quelque plaisir.

PREMIÈRE PARTIE
Contre la stupidité…

Chapitre 6

— Rien à faire ! s'exclama Lamont avec amertume. Je ne suis arrivé à rien.

Son air découragé s'accordait bien avec ses yeux profondément enfoncés et son long menton légèrement de travers. Oui, dans le meilleur des cas il avait l'air découragé et il n'était pas dans sa meilleure forme. Son second entretien officiel avec Hallam avait été un fiasco plus complet encore que le premier.

— Ne dramatise pas, dit Myron Bronowski. De toute façon, tu n'y comptais pas. Tu me l'as dit toi-même.

Tout en parlant il lançait dans les airs des cacahouètes qu'il happait au passage de sa grande bouche aux lèvres épaisses. Il n'en ratait pas une. C'était un homme ni très grand ni très mince.

— Ça n'a évidemment rien d'agréable. Mais tu as raison, ça n'a pas d'importance. Il y a d'autres choses que je peux faire, et que j'ai l'intention de faire, mais cela dépend de toi. Si tu pouvais seulement découvrir…

— N'en dis pas plus, Pete. J'ai déjà entendu ça bien des fois. Ce que tu me demandes, c'est de déchiffrer le fonctionnement d'une intelligence non humaine.

— Pardon. Une intelligence supra-humaine. Ces habitants du para-Univers cherchent à communiquer avec nous.

— C'est possible, fit Bronowski en soupirant, mais ils le tentent par le truchement de mon intelligence, qui est, me dis-je parfois, plus qu'humaine, mais pas de beaucoup. Parfois, au plus creux de la nuit, étendu, éveillé, je me demande si des intelligences différentes peuvent communiquer entre elles. Et il m'arrive aussi, lorsque la journée a été particulièrement mauvaise, de me demander si les mots « intelligences différentes » ont une quelconque signification.

— Ils en ont certainement une, fit rageusement Lamont en enfonçant ses poings dans les poches de sa blouse. Pense à Hallam et à moi. Pense à ce faux savant, à ce docteur Frederick Hallam, et à moi. Nous sommes la preuve vivante que nous avons des intelligences différentes, car lorsque je lui parle, il ne me comprend pas. Sa gueule d'idiot rougit, les yeux lui sortent de la tête et ses oreilles se bouchent. On dirait que son esprit cesse de fonctionner, mais pour employer le mot « cesse » il me faudrait être sûr que par moment il fonctionne.

— En voilà une manière de parler du père de la Pompe à Électrons ! murmura Bronowski.

— Disons plutôt le père putatif de la Pompe à Électrons. Si jamais il y eut naissance bâtarde, c'est bien celle-là ! C'est lui qui y a le moins contribué. Je suis bien placé pour le savoir.

— Je le sais moi aussi. Tu me l'as assez souvent répété.

Bronowski lança dans les airs une cacahouète, et celle-là non plus, il ne la rata pas.

Chapitre 1

Cela s'était passé trente ans plus tôt. Frederick Hallam, un radiochimiste, venait tout juste de publier sa thèse et rien ne laissait présager qu'il allait changer la face du monde.

Ce qui déclencha les événements fut un flacon poussiéreux posé sur sa table de travail et portant l'inscription : « Tungstène ». Ce flacon ne lui appartenait pas et il n'en avait jamais usé. Il avait dû être oublié là par quelque ancien occupant de ce laboratoire qui, pour quelque raison inconnue, avait eu besoin de tungstène. Ce flacon ne contenait d'ailleurs plus de tungstène, mais de petites paillettes oxydées, grises et poussiéreuses elles aussi, qui ne pouvaient servir à personne.

Un beau jour Hallam entra dans le laboratoire (le 3 octobre 2070, pour être précis), se mit au travail, s'arrêta un peu avant dix heures, regarda fixement le flacon et le souleva. Il était plus poussiéreux que jamais, l'encre de l'étiquette plus jaunie que jamais, mais Hallam ne s'en écria pas moins : « Par Dieu, qui diable a tripoté ce flacon ? »

C'est du moins ce que Denison, qui avait entendu cette remarque, raconta à Lamont une génération plus tard. Le récit officiel de cette découverte, tel qu'il est rapporté dans les manuels, ne donne pas ces détails. On en tire au contraire l'impression qu'un chimiste à l'œil exercé, conscient du changement qui s'était opéré, en tira sur-le-champ de profondes déductions.

Il n'en fut rien. Hallam n'avait que faire de tungstène qui n'avait pour lui aucune valeur, et qu'on l'ait tripatouillé aurait dû le laisser indifférent. Mais il avait horreur qu'on touche quoi que ce soit sur sa table de travail (et en cela il n'était pas le seul) et il soupçonna certains de ses collègues d'avoir agi ainsi par pure malveillance.

Aucun d'entre eux ne reconnut avoir touché à quoi que ce fût sur sa table de travail. De son laboratoire, situé juste de l'autre côté du couloir, les deux portes étant largement ouvertes, Benjamin Allan Denison entendit cette exclamation. Il leva les yeux rencontra et soutint le regard accusateur d'Hallam.

Il ne portait pas Hallam dans son cœur (comme la plupart de ses collègues, d'ailleurs) et il avait de plus passé une très mauvaise nuit. Il fut, comme il le raconta plus tard, ravi de passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un et personne plus qu'Hallam ne faisait mieux l'affaire.

Comme Hallam lui fourrait le flacon sous le nez, Denison le repoussa avec irritation.

— Pourquoi diable m'intéresserais-je à votre tungstène ? s'exclama-t-il. Et d'ailleurs qui pourrait s'y intéresser ? Si vous examinez attentivement ce flacon, vous constaterez qu'il n'a pas été ouvert depuis vingt ans au bas mot, et si vous n'y aviez pas fourré vos

sales pattes, vous vous seriez rendu compte que personne n'y avait touché.

Le sang monta au visage d'Hallam qui dit avec sécheresse :

— Quelqu'un a changé le contenu de ce flacon, Denison. Ce n'est pas du tungstène.

— Comment le sauriez-vous ? fit Denison en reniflant de mépris.

L'histoire est faite de ces petites remarques blessantes, flèches lancées au hasard.

L'allusion était de toute façon malheureuse. Les titres universitaires de Denison, tout aussi récents que ceux d'Hallam, étaient infiniment plus prestigieux et on le considérait comme le jeune savant le plus brillant de ce département. Hallam ne l'ignorait pas et, circonstance aggravante, Denison le savait également et ne s'en cachait pas. Le « Comment le sauriez-vous ? » de Denison qui avait intentionnellement appuyé sur le « vous » suffit à déclencher ce qui s'ensuivit. Sans cette flèche empoisonnée, Hallam ne serait jamais devenu un des savants les plus célèbres et les plus respectés de toute l'histoire de la science, comme devait le dire ultérieurement Denison au cours de son entretien avec Lamont.

Selon la version officielle, Hallam arriva ce fameux matin, et remarqua aussitôt que les paillettes grisâtres et poussiéreuses – les parois intérieures du flacon elles-mêmes étaient dépoussiérées – avaient disparu et que le flacon contenait désormais un métal brillant, gris fer. Et tout naturellement il se livra à des recherches…

Mais laissons de côté la version officielle. En réalité ce fut Denison qui déclencha tout. Se serait-il contenté de répondre par la négative, ou de hausser les épaules, Hallam aurait probablement questionné un ou deux autres de ses collègues puis, n'obtenant pas de réponse satisfaisante, aurait tout simplement mis le flacon de côté et laissé courir les choses, ce qui aurait eu des conséquences plus ou moins graves sur l'avenir du monde, selon le temps qui se serait écoulé avant qu'on aboutisse à cette découverte capitale.

Blessé au vif par ce « Comment le sauriez-vous ? » Hallam ne put que répondre avec rage : « Je vous le démontrerai ! »

Après cela il ne pouvait faire autrement que d'aller jusqu'au bout. L'analyse du métal que contenait le vieux flacon devint son souci primordial et il n'eut plus qu'un but, effacer du visage de Denison une expression de hauteur, et sur ses lèvres pâles le sourire méprisant qui s'y jouait.

Denison n'oublia jamais cet instant car ce fut sa flèche empoisonnée qui haussa Hallam jusqu'au prix Nobel et le plongea lui-même dans l'oubli.

Comment aurait-il pu deviner (et s'il l'avait fait il ne s'en serait pas soucié) qu'il y avait en Hallam un incroyable acharnement, le

besoin qu'éprouve un médiocre de panser son orgueil blessé, qui le conduiraient à accomplir ce que Denison, infiniment plus brillant que lui, n'avait su faire.

Hallam se mit au travail sur-le-champ. Il porta son métal à la section de spectrographie de masse. Pour un radiochimiste c'était tout naturellement la marche à suivre. Il connaissait bien les techniciens de cette section, avait souvent travaillé avec eux et avait de l'énergie à revendre. Et à force d'énergie il parvint à leur faire repousser des travaux infiniment plus importants pour donner la priorité au travail dont il les chargeait.

Le spécialiste du spectographe de masse lui déclara finalement :

— Ce n'est pas du tungstène.

— Parfait ! s'exclama Hallam dont le large et lourd visage s'éclaira d'un malveillant sourire. Allez dire ça à Denison qui se prend pour un as. Rédigez-moi un rapport et…

— Pas si vite, docteur Hallam ! Je vous dis que ce n'est pas du tungstène, ce qui ne signifie pas que je sais de quoi il s'agit.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Que les résultats que j'obtiens sont tout simplement absurdes. Le technicien réfléchit un moment puis reprit : Non seulement absurdes, mais impossibles. Le taux de la charge-masse est complètement faux.

— Que voulez-vous dire par complètement faux ?

— Il est trop élevé. Cela ne tient pas debout.

— Dans ce cas, fit Hallam (et quel que fût le motif qui le poussait, cette phrase l'engagea sur la voie du prix Nobel, que l'on peut donc estimer mérité), dans ce cas, trouvez-moi la fréquence de radiation et déduisez-en la charge. Et ne restez pas là, les bras ballants, à me répéter que vous aboutissez à des résultats impossibles.

Ce fut un technicien étrangement déconcerté qui se présenta au laboratoire d'Hallam quelques jours plus tard.

Hallam, que la sensibilité n'étouffait pas, n'attacha aucune importance à l'air troublé du technicien et lui lança : « Alors, avez-vous trouvé ?…» Puis ce fut à son tour de lancer un regard troublé sur Denison en train de travailler dans son laboratoire. Il alla fermer la porte et reprit : Alors, avez-vous trouvé la charge nucléaire ?

— Oui, mais elle est complètement fausse.

— Dans ce cas, Tracy, recommencez.

— C'est ce que j'ai fait une douzaine de fois. Et mes résultats sont toujours faux.

— Vous avez effectué les opérations nécessaires ? Alors ne discutez pas le résultat que vous obtenez.

— J'y suis bien obligé, docteur, fit le technicien en se frottant le lobe de l'oreille. Après avoir vérifié mes calculs, je découvre que vous

m'avez remis du plutonium-186.

— Du plutonium 186 ? *Du plutonium-186 !*

— La charge est de + 94. La masse de 186.

— Mais c'est impossible. Un tel isotope n'existe pas. Cela ne se peut pas.

— C'est bien ce que je me tue à vous dire. Mais ce sont les résultats que j'ai obtenus.

— Mais dans ce cas, il manquerait au noyau plus de 50 neutrons. Du plutonium-186, cela n'existe pas. On ne peut pas faire pénétrer 94 protons dans un noyau qui ne contient que 92 neutrons et s'attendre qu'ils forment une masse compacte ne serait-ce que l'espace d'un trillionième de trillion de seconde.

— C'est ce que je me tue à vous répéter, docteur, fit Tracy s'armant de patience.

Sur quoi Hallam se mit à réfléchir. Ses recherches portaient sur le tungstène, et un de ses isotopes, le tungstène-186, se révélait stable. Or le noyau du tungstène-186 était formé de 74 protons et de 112 neutrons. Serait-il possible que 20 neutrons se soient transformés en 20 protons ? Certainement pas !

— Avez-vous décelé des traces de radioactivité ? demanda Hallam se frayant un chemin dans les ténèbres.

— J'y ai pensé, dit le technicien. C'est un élément stable. Absolument stable.

— Donc ce ne peut pas être du plutonium-186.

— C'est ce que je ne cesse de vous répéter, docteur.

— Bon, fit Hallam à bout d'arguments. Rendez-moi ce flacon.

Une fois seul, il s'installa à sa table de travail et considéra le flacon avec stupeur. L'isotope de plutonium qui approchait le plus de la stabilité était le plutonium-240 qui exigeait 146 neutrons pour que les 94 protons s'amalgament, et approchent d'un semblant de stabilité partielle.

Que faire maintenant ? Il se sentait dépassé et regrettait de s'être engagé sur cette voie. Il avait un travail effectif à accomplir et après tout ce n'était pas à lui qu'incombait d'éclaircir ce mystère. Tracy avait dû commettre quelque stupide erreur au cours de ses calculs, à moins que le spectromètre ne soit détraqué. Ou encore…

Encore quoi ? Non, décidément, mieux valait oublier tout cela !

Mais Hallam ne s'y résignait pas. Tôt ou tard Denison ne manquerait pas de surgir sur le seuil de son laboratoire et de lui demander, avec son irritant petit sourire, où en était cette affaire de tungstène. Que pourrait répondre Hallam ? Pourrait-il déclarer : « Comme je vous l'ai dit, ce n'est pas du tungstène. » ?

Denison ne manquerait pas de lui demander : « Dans ce cas, qu'est-ce que c'est ? » et pour rien au monde Hallam ne voulait

s'exposer à ses railleries en lui répondant que c'était du plutonium-186. Il lui fallait découvrir ce qu'était ce corps, et le découvrir lui-même. Dans un cas pareil, il ne pouvait faire confiance à personne.

Deux semaines plus tard il faisait irruption dans le laboratoire de Tracy en proie à une fureur indescriptible, et lui lançait :

— C'est bien vous qui m'avez affirmé que ce truc n'était pas radioactif ?

— Quel truc ? demanda machinalement Tracy avant de se rappeler de quoi il s'agissait.

— Le corps que vous avez baptisé plutonium-186.

— Mais… il était stable.

— À peu près aussi stable que votre état mental. Si vous estimez que ce corps n'est pas radioactif, c'est chez un plombier que vous devriez travailler et non dans un laboratoire.

— C'est bon, patron, fit Tracy en fronçant le sourcil. Passez-moi ce truc que je fasse un essai. Un instant plus tard, il s'exclamait : Ça alors ! Ma parole, il est radioactif. Pas de façon très prononcée, mais il l'est. Comment cette propriété a-t-elle pu m'échapper ?

— Et comment voulez-vous que je croie à votre bobard du plutonium-186 ?

Cette histoire de plutonium tournait chez Hallam à l'obsession. Ce mystère l'exaspérait au point qu'il se sentait personnellement visé. Celui qui avait touché aux flacons ou leur contenu devait soit les avoir échangés, soit avoir créé un nouveau métal dans l'unique but de le ridiculiser. Dans un cas comme dans l'autre, Hallam était prêt, pour éclaircir ce mystère, à faire si nécessaire sauter la planète… en admettant qu'il en ait la possibilité.

Il y avait en lui une frénésie, un acharnement que rien ne pouvait apaiser, c'est pourquoi il se rendit tout droit chez G. C. Kantrovitch qui en était à la dernière année de sa remarquable carrière. Kantrovitch se fit prier pour lui accorder sa collaboration, mais celle-ci une fois accordée, il prit feu à son tour.

Deux jours plus tard il entrait en trombe dans le laboratoire d'Hallam, en proie à une incroyable surexcitation.

— Ce corps, vous l'avez manipulé ? demanda-t-il abruptement.

— Le moins possible, fit Hallam.

— Eh bien n'en faites rien, s'il vous en reste encore. Il émet des positons.

— Est-ce possible ?

— Les positons les plus énergétiques que j'aie jamais étudiés… Et votre évaluation de sa radioactivité est beaucoup trop basse.

— Trop basse ?

— Indiscutablement. Et fait déconcertant, chaque fois que je me

livre à de nouveaux calculs j'aboutis à un résultat légèrement supérieur au précédent.

Chapitre 6 (suite)

Bronowski sortit de l'immense poche de sa veste une pomme et y mordit.

— Bon ! Alors en somme tu as vu Hallam et il t'a foutu à la porte comme prévu. Que vas-tu faire maintenant ?

— Je n'en sais encore rien. Mais quelle que soit ma décision, il en tombera sur son derrière. Il m'avait déjà reçu une fois, il y a des années, lorsque je débutais dans ses laboratoires. Je le prenais alors pour un grand homme. Un grand homme !… C'est bien le pire des imposteurs qu'aient connu les milieux scientifiques. Il a réécrit l'histoire de la Pompe – et se frappant le front – il l'a réécrite là. Il s'est mis à croire à ses propres mensonges et il est prêt à lutter furieusement pour les faire triompher. C'est un nain qui a le don de persuader les autres qu'il est un géant.

Lamont leva les yeux sur le large et placide visage de Bronowski qui visiblement s'amusait beaucoup et reprit en se forçant à rire :

— Oh ! et puis à quoi bon te répéter tout cela. Je te l'ai déjà raconté si souvent…

— Ça, tu peux le dire.

— Mais vois-tu, ça m'exaspère de penser que le monde entier…

Chapitre 2

Peter Lamont était âgé de deux ans lorsque Hallam tint pour la première fois entre ses mains le flacon de tungstène désagrégé. Il en avait vingt-cinq lorsqu'il fut engagé à la Station-Pompe Numéro Un, l'encre de sa thèse encore fraîche, et nommé à la faculté de Physique de l'université.

C'étaient là de brillants débuts pour un garçon aussi jeune. La Station-Pompe Numéro Un ne jouissait pas encore de la renommée que devaient connaître les stations ultérieures, mais elle était leur aïeule à toutes, le premier maillon de cette chaîne qui maintenant ceinturait la planète, alors que la technique employée n'avait vu le jour que depuis vingt ans. Aucune autre technique n'avait été adoptée aussi pleinement et aussi rapidement. Chose facile à comprendre d'ailleurs. Elle permettait de fournir de l'énergie de façon illimitée et par un processus relativement simple. Oui, cette pompe était à la fois, pour le monde entier, le Père Noël et la lampe d'Aladin.

Lamont avait accepté ce poste dans le but de s'attaquer à des problèmes théoriques extrêmement abstraits, mais il ne tarda pas à être captivé par l'étonnante histoire de la Pompe à Électrons. Elle n'avait jamais été écrite dans son entier par un homme capable d'en comprendre les principes théoriques (en admettant qu'ils fussent totalement compréhensibles) et de mettre ainsi ses complexités à la portée du grand public. Certes Hallam lui-même avait écrit un certain nombre d'articles de vulgarisation… mais ils ne constituaient pas l'historique complet de cette Pompe… ce que Lamont brûlait de faire.

Il se servit d'abord des articles d'Hallam et autres publications – des documents officiels en quelque sorte – pour aboutir à la fameuse observation dudit Hallam, cette remarque qui ébranla le monde et que l'on qualifia de Géniale Illumination, invariablement écrite en majuscules.

Mais Lamont, amèrement déçu, se mit à creuser plus profond et il en arriva à se demander si c'était bien à Hallam que revenait le crédit de cette fameuse observation. C'est au cours d'un séminaire qui marqua le début de la Pompe à Électrons que cette remarque fut émise mais, chose curieuse, Lamont eut les plus grandes difficultés à obtenir des renseignements exacts sur la teneur de ce séminaire qui d'ailleurs n'avait pas été enregistré.

Finalement Lamont en arriva à soupçonner que les faibles empreintes que ce séminaire avait laissées sur le sable du temps n'étaient pas un effet du hasard. Additionnant certaines données avec beaucoup d'ingéniosité, il en arriva à la conclusion qu'il y avait de fortes chances pour que John F. X. McFarland ait émis une remarque

très proche de la fameuse observation d'Hallam, et qu'il l'ait émise avant lui.

Il se rendit auprès de McFarland, dont le nom ne figurait dans aucun des documents officiels et qui procédait à des recherches sur la haute atmosphère, en relation avec le vent solaire. Ce n'était pas un travail de première importance, mais il ne manquait pas d'intérêt et avait un rapport certain avec les effets de la Pompe. McFarland avait ainsi évité de tomber dans l'oubli qui avait englouti Denison.

Il accueillit courtoisement Lamont et se montra disposé à traiter de n'importe quel sujet, sauf de ce qui s'était passé au cours de ce fameux séminaire. Il ne s'en souvenait purement et simplement pas.

Lamont insista et lui fit part de ce qu'il en savait lui-même.

McFarland prit sa pipe, la bourra, l'examina attentivement, puis dit enfin, en pesant ses mots :

— Je n'essaie même pas de raviver mes souvenirs, car à mon avis, tout cela n'a aucune importance. Imaginez un instant que je proclame maintenant avoir fait cette remarque. Personne ne me croirait. On me prendrait pour un idiot ou un mégalomane.

— Et Hallam s'arrangerait pour qu'on vous mette à la retraite.

— Cela n'irait peut-être pas jusque-là, mais de toute façon je n'en retirerais aucun bénéfice. Et encore une fois, quelle différence cela ferait-il ?

— Cela permettrait de rétablir les faits dans leur vérité.

— Foutaise que tout cela ! La vérité c'est qu'Hallam ne lâchera jamais le morceau. C'est lui qui a persuadé les membres de son équipe de pousser les recherches, qu'ils le veuillent ou non. Sans lui, ce tungstène aurait finalement explosé, faisant Dieu sait combien de victimes. On n'aurait peut-être jamais retrouvé un autre échantillon et peut-être n'aurions-nous jamais eu la Pompe. Cela, c'est à Hallam que nous le devons, même s'il n'est pas le premier à avoir formulé la fameuse remarque, et si tout cela vous paraît dénué de sens, je n'y peux rien, car ainsi va le monde.

Lamont n'était nullement satisfait, mais force lui fut de s'incliner, car McFarland se refusa à en dire davantage.

Considérant ce tungstène, Kantrovitch marmonna à l'époque :

— Nous ferions bien de le détruire. Si nous le conservons tel qu'il est, il risque soit de se transformer en vapeurs délétères, soit d'exploser, soit les deux, et de contaminer la moitié de la ville.

On pulvérisa donc cet élément, on le mélangea d'abord à du tungstène ordinaire, puis comme ce tungstène devenait radioactif on y adjoignit du graphite, qui a la propriété d'intercepter les radiations.

Moins de deux mois après qu'Hallam eut remarqué la transformation qui s'était opérée à l'intérieur du flacon, Kantrovitch, dans une communication qu'il remit au rédacteur en chef de la *Nuclear*

Review, Hallam figurant comme coauteur, présenta ce nouveau corps… le plutonium-186. Les premières déclarations de Tracy se trouvèrent ainsi confirmées, mais son nom ne fut mentionné ni alors ni plus tard. À partir de là, le tungstène d'Hallam connut une fortune foudroyante et Denison, délaissé, ignoré par ses collègues, tomba peu à peu dans l'oubli.

L'existence du plutonium-186 était par elle-même inquiétante. Mais que, stable au début, il ait manifesté une radioactivité sans cesse grandissante était plus inquiétant encore.

Pour discuter de ce problème on réunit un séminaire. Kantrovitch le présidait, ce qu'il convient de noter, car ce fut la dernière fois dans l'historique de la Pompe à Électrons qu'une réunion importante la concernant fut présidée par un autre savant qu'Hallam. Kantrovitch mourut cinq mois plus tard et l'unique personnalité jouissant d'un assez grand prestige pour porter ombre à Hallam disparut ainsi de la scène.

Cette réunion ne parut d'abord rien apporter de nouveau jusqu'au moment où Hallam révéla à ses collègues ce qu'on a appelé par la suite « sa Géniale Illumination ». En réalité, à en croire Lamont c'est pendant la pause du déjeuner qu'Hallam fit cette fameuse déclaration. Et c'est à ce moment-là que McFarland – qui bien que figurant parmi les assistants n'est jamais nommé dans les rapports officiels – aurait dit : « Voyez-vous, je crois que dans les circonstances présentes, il nous faudrait lâcher la bride à notre imagination. Supposons que…»

Il s'adressait à Diderick van Klemens. On retrouve ces propos dans un résumé de la séance que rédigea van Klemens dans une sténo qui lui était toute personnelle. Lorsque Lamont tomba sur ces notes, van Klemens était mort depuis longtemps et si elles suffirent à le convaincre, il dut s'avouer que, si personne ne venait les corroborer, elles ne constituaient pas un témoignage suffisant. De plus, rien ne prouvait qu'Hallam ait entendu ces propos. Lamont était prêt à parier qu'il se trouvait à portée de voix, mais cela non plus ne constituait pas une preuve suffisante.

Imaginons un instant que Lamont ait été en mesure de le prouver. Hallam aurait été atteint au vif dans son orgueil démesuré, mais sa situation n'en aurait pas été ébranlée. On n'aurait vu dans les propos de McFarland qu'une simple boutade. En fait, ce fut Hallam lui-même qui s'en inspira. Il prit cette phrase à son compte, avec tous les risques qu'elle comportait. Jamais McFarland n'aurait rêvé de figurer dans un rapport officiel parce qu'il avait conseillé à ses collègues de « lâcher la bride à leur imagination ».

Lamont aurait pu rétorquer que McFarland était un savant célèbre, spécialisé dans la physique nucléaire, et qui risquait sa réputation, alors qu'Hallam, ce jeune radiochimiste, pouvait se

permettre de tenir de hardis propos sur la physique nucléaire sans y laisser de plumes.

Quoi qu'il en soit, voici, selon la version officielle, ce que déclara Hallam :

« Messieurs, je m'aperçois que nous n'arrivons à rien. Je vais donc vous faire une suggestion qui est peut-être absurde, mais certainement moins absurde que tout ce que j'ai entendu jusqu'ici. Nous nous trouvons en face d'un corps, le plutonium-186, qui ne peut exister même à l'état d'élément momentanément stable, ceci en admettant que les lois naturelles de l'Univers aient quelque valeur. Il s'ensuit donc que puisqu'il existe indubitablement, qu'il a existé au début en tant qu'élément stable, il a donc dû exister, au moins au début, dans un lieu, à une époque ou dans des circonstances où les lois naturelles de l'Univers étaient différentes de ce qu'elles sont ici. En un mot comme en cent, le corps que nous étudions n'a pas pris naissance dans notre Univers, mais dans un autre – un Univers alternant, un Univers parallèle, appelez-le comme vous voudrez.

« Lorsque cet élément est parvenu dans notre Univers, – et surtout ne me demandez pas de quelle façon – il était encore stable, et j'imagine qu'il l'était parce qu'il obéissait encore aux lois de son propre Univers. Le fait qu'il devint, lentement d'abord, puis de plus en plus fortement, radioactif, laisse à penser que les lois de notre propre Univers se sont peu à peu imposées à cet élément, si vous voyez ce que je veux dire.

« J'insiste sur le fait qu'en même temps que le plutonium-186 faisait son apparition, disparut un échantillon de tungstène, fait de plusieurs isotopes, y compris le tungstène-186. Il n'est pas impossible qu'il ait gagné l'Univers parallèle. Après tout, n'est-il pas plus logique et plus simple d'imaginer l'échange de deux masses plutôt que la disparition de l'une d'entre elles ? Dans l'Univers parallèle le tungstène-186 est peut-être aussi aberrant que l'est dans notre propre Univers le plutonium-186. Il commence peut-être par être stable, puis devient peu à peu, et de plus en plus, radioactif. Il pourrait donc être là-bas une source d'énergie, tout comme pourrait l'être ici le plutonium-186. »

Les assistants durent être frappés d'étonnement car il n'est pas fait mention, dans le compte rendu, de la moindre interruption, du moins jusqu'à la dernière phrase, où Hallam s'arrêta pour reprendre haleine, sans doute effrayé lui-même de sa propre audace.

Un des assistants (selon toute probabilité Antoine-Jérôme Lapin, mais le compte rendu n'est pas très clair à ce sujet) demanda au professeur Hallam s'il suggérait par là qu'un agent du para-Univers, doué d'une grande intelligence, avait délibérément procédé à cet échange afin d'obtenir une source d'énergie. C'est ainsi que fut

adoptée l'expression « para-Univers », abréviation d'*Univers parallèle*, formulée pour la première fois au cours de cette séance.

Un silence plana, puis Hallam, plus audacieux que jamais – et c'est en cela que consiste sa Géniale Illumination –, déclara :

« Oui, je le pense, et je pense aussi que cette source d'énergie ne peut être utilisée que si l'Univers et le para-Univers travaillent de concert, chacun à une des extrémités d'une pompe, eux nous transmettant à travers elle de l'énergie, et nous, en faisant autant à l'autre extrémité, exploitant ainsi, à notre avantage à tous, les différences que présentent les lois naturelles de ces deux Univers. » Hallam venait non seulement d'adopter l'expression « para-Univers », mais il l'avait faite sienne. Par la suite il fut regardé comme le premier à user du mot *pompe* – désormais écrit invariablement avec une majuscule – chaque fois qu'il était question de cette étonnante découverte.

Le rapport officiel a tendance à laisser croire que la suggestion d'Hallam fut accueillie avec enthousiasme. En réalité, il n'en fut rien. Ceux qui se prêtèrent à cette discussion se contentèrent de dire qu'ils ne voyaient là qu'une amusante spéculation. Quant à Kantrovitch, il n'ouvrit pas la bouche. Et ces réactions jouèrent en faveur de la carrière d'Hallam.

En effet, Hallam ne pouvait accomplir seul, en théorie et en pratique, tout ce qu'impliquait sa suggestion. Il lui fallait donc former une équipe, ce qu'il fit. Mais aucun des membres de cette équipe ne collabora ouvertement dès le début à ses travaux. Et lorsque vint le succès, un succès éclatant, le public en attribua tout le mérite à Hallam, et à Hallam seul. Pour le monde entier, ce fut Hallam, et Hallam seul, qui découvrit le premier ce fameux corps ; qui eut et transmit sa Géniale Illumination : Hallam qui devint de ce fait le Père de la Pompe à Électrons.

On se livra alors, dans divers laboratoires, à des expériences sur des paillettes de tungstène. Une fois sur dix la transmutation s'effectua et on obtint ainsi de nouvelles réserves de plutonium-186. On tenta, mais sans succès, la même expérience avec d'autres corps… Mais quels que fussent le laboratoire où ces expériences avaient lieu et le savant qui s'y livrait, les nouvelles réserves de plutonium-186 ainsi obtenues venaient enrichir l'Organisme central de Recherches travaillant sur la question, et pour le public ce n'était qu'un peu de tungstène d'Hallam de plus.

Ce fut également Hallam qui avec beaucoup de bonheur exposa au grand public quelques aspects de sa théorie. À sa propre surprise (comme il devait l'avouer par la suite) il se découvrit des dons d'écrivain et trouva plaisir à faire œuvre de vulgarisation. Le succès vous impose d'ailleurs certaines obligations et le public n'acceptait de

s'entendre exposer cette théorie que par Hallam lui-même.

Dans un article devenu célèbre et qui parut dans le *North American Sunday Tele-Times Weekly*, il déclarait : « Nous ne sommes pas encore en mesure de dire en combien de points les lois du para-Univers diffèrent de celles de notre propre Univers, mais il nous est permis de supposer sans trop risquer de nous tromper que la puissante interaction nucléaire, la force la plus puissante que connaisse actuellement notre Univers, est plus puissante encore dans le para-Univers, peut-être même cent fois plus puissante. Ce qui signifie que les protons résistent plus aisément à leur propre attraction électrostatique et que par conséquent il faut au noyau moins de neutrons pour parvenir à un état de stabilité.

« Le plutonium-186, stable dans leur Univers, contient infiniment trop de protons, ou pas assez de neutrons, pour être stable dans notre Univers où l'interaction nucléaire est moins active. Lorsqu'il pénètre dans notre Univers, le plutonium-186 émet des positons, produisant ainsi de l'énergie, et à chaque positon émis, un des protons contenus dans le noyau se transforme en un neutron. C'est ainsi que vingt protons par noyau ayant été convertis en neutrons, le plutonium-186 est devenu le tungstène-186, corps stable selon les lois de notre propre Univers. Au cours de ce processus, vingt positons par noyau ont été éliminés. Ces positons s'amalgament à vingt électrons, qu'ils annihilent, produisant ainsi de l'énergie supplémentaire. Voilà pourquoi, à chaque noyau de plutonium-186 qui nous parvient correspond dans notre Univers une diminution de vingt électrons.

« En revanche, le tungstène-186 qui pénètre dans le para-Univers est instable pour la raison opposée. Selon les lois qui le régissent, le para-Univers renferme trop de neutrons, ou pas assez de protons. Le noyau de tungstène-186 émet des électrons, produisant ainsi de l'énergie, et à chaque électron émis un neutron se transforme en un proton, ce qui donne finalement du plutonium-186. Chaque fois qu'un noyau de tungstène-186 parvient dans le para-Univers, ce dernier s'accroît de vingt électrons.

« Le plutonium/tungstène peut ainsi effectuer indéfiniment un cycle entre l'Univers et le para-Univers, produisant de l'énergie d'abord dans l'un, puis dans l'autre, avec pour résultat un transfert de vingt électrons par noyau de notre Univers vers le leur. Ces deux Univers peuvent donc être alimentés en énergie par ce qui est en fait la Pompe à Électrons inter-Univers. »

La mise en pratique de cette théorie, c'est-à-dire la mise en marche de la Pompe à Électrons, source d'énergie, s'effectua avec une incroyable rapidité, et chacune des étapes menant au succès rehaussa encore le prestige d'Hallam.

Chapitre 3

Lamont n'avait aucune raison de mettre en doute l'origine de ce prestige et c'est empli d'un certain culte de la brillante personnalité d'Hallam (culte dont le souvenir le gêna par la suite et qu'il s'efforça, y réussissant dans une certaine mesure, d'effacer de sa mémoire) qu'il le pria de lui accorder un entretien en vue de l'étude qu'il se proposait d'écrire.

Hallam s'y plia de bonne grâce. L'incroyable prestige dont il jouissait depuis trente années auprès du grand public avait de quoi le griser. Avec l'âge, il avait sinon embelli, du moins gagné en prestance. Sa corpulence lui donnait moralement du poids et si ses traits étaient plutôt grossiers ils exprimaient la sérénité du savant satisfait de lui-même. Cependant il rougissait encore pour un oui ou pour un non et il était d'une susceptibilité proverbiale.

Avant de recevoir Lamont, il avait pris le soin de se faire remettre sur lui une courte notice.

— Docteur Peter Lamont ? dit-il en l'accueillant. Vous avez, à ce que j'ai appris, fait un excellent travail sur la para-théorie. Je me souviens de votre communication. Elle traitait de la para-fusion, non ?

— En effet, Monsieur.

— Soyez assez aimable pour me rafraîchir la mémoire. Donnez-moi de votre étude un rapide aperçu. En termes simples, comme si vous vous adressiez à un profane. Après tout, dans une certaine mesure, j'en suis un, ajouta-t-il avec un petit rire. Moi, ma spécialité, c'est la radiochimie, et je ne me vante pas d'être un grand théoricien, si l'on excepte les quelques concepts que j'ai eus à l'occasion.

À l'époque, Lamont prit ces mots pour du bon argent, et il est possible d'ailleurs qu'Hallam ne se soit pas montré aussi condescendant que le jeune savant le raconta par la suite. Mais, comme il ne tarda pas à le découvrir, Hallam avait employé avec lui sa méthode habituelle qui consistait à extraire des autres l'essentiel de leurs travaux. Il développait ensuite le sujet, ne se montrant pas trop sourcilleux – et même pas sourcilleux du tout – sur la source d'où il le tenait.

Le jeune Lamont de cette époque, flatté de l'intérêt que lui manifestait son aîné, se mit à lui décrire avec passion et volubilité ses propres découvertes.

— Je ne prétends pas avoir accompli un important pas en avant, docteur Hallam. Déduire les lois naturelles du para-Univers – les para-lois – n'est pas chose facile. Nous possédons si peu d'éléments sur quoi nous appuyer ! Je me suis donc basé sur le peu que nous savions et ne me suis pas engagé sans preuves dans des voies hasardeuses.

Cependant il me semblait évident qu'en utilisant une plus forte interaction nucléaire la fusion de petits noyaux se produirait de façon plus aisée et plus rapide.

— La para-fusion, fit Hallam l'interrompant.

— Exactement, Monsieur. Il suffisait donc de trouver la meilleure méthode pour y parvenir. Il me fallut évidemment me livrer à des calculs mathématiques d'une certaine subtilité, mais, les premières transformations accomplies, les difficultés s'atténuèrent. Ainsi il se révéla que l'hydrure de lithium peut être amené à l'état de fusion explosive à des températures d'un ordre de grandeur quatre fois moins élevé là-bas qu'ici. Chez nous, faire exploser de l'hydrure de lithium nécessite la température d'une bombe atomique alors que dans le para-Univers on obtiendrait le même résultat avec une simple charge de dynamite. Il est même possible que l'hydrure de lithium puisse, dans le para-Univers, s'enflammer à l'aide d'une simple allumette, mais je ne le pense pas. Comme vous le savez, nous leur avons offert de l'hydrure de lithium, vu sa puissance de fusion si aisée là-bas, mais ils se sont refusés à y toucher.

— Oui, cela je le sais.

— Ils trouvent évidemment la chose trop risquée, un peu comme de mettre des tonnes de nitroglycérine dans le moteur d'une fusée… avec des conséquences pires encore.

— Oui, je vois. On m'a dit également que vous écriviez un historique de la Pompe.

— Oh, de façon tout officieuse, Monsieur. Je me permettrai, quand mon manuscrit sera au point, de vous le soumettre. Je bénéficierai ainsi de votre parfaite connaissance du déroulement des événements. Je serais même heureux de profiter dès maintenant de certaines de vos connaissances si vous avez un peu de temps à me consacrer.

— Oui, c'est faisable. Que désirez-vous savoir exactement ?

Hallam souriait. Mais c'était bien la dernière fois qu'il souriait en la présence de Lamont.

— La construction et la mise en pratique de la Pompe, professeur Hallam, ont été effectuées avec une extraordinaire rapidité. À peine les plans de la Pompe…

— Les plans de la Pompe à Électrons inter-Univers, rectifia Hallam qui souriait encore.

— Oui, bien entendu, fit Lamont se raclant la gorge. J'ai employé le nom répandu dans le public. Dès la mise en chantier des travaux, ceux-ci furent exécutés avec une extraordinaire rapidité et sans aucune perte de temps.

— C'est exact, fit Hallam non sans une certaine complaisance. Les gens ont voulu m'attribuer tout le crédit de la direction à la fois

énergique et ingénieuse de ces travaux, mais je ne tiens pas à ce que vous y insistiez dans votre étude. Le fait est que nous disposions de nombreux collaborateurs de talent et je ne voudrais pas qu'en exagérant le rôle que j'ai joué on ternisse le leur.

Lamont qui trouvait cette remarque déplacée secoua la tête avec un peu d'agacement.

— Ce n'est pas à cela que je faisais allusion, dit-il. Je pense à la maîtrise et à l'intelligence dont ont fait preuve les autres… les para-men, pour employer l'expression populaire. Ce sont eux qui ont commencé. Nous les avons découverts après le premier transfert du plutonium contre du tungstène. Mais ce sont eux qui nous ont découverts les premiers afin d'effectuer ce transfert, et ils ont travaillé uniquement sur la théorie sans l'aide des précieuses indications qu'ils nous ont données. Et puis il y a cette feuille de fer qu'ils nous ont fait parvenir à travers…

Cette fois Hallam avait définitivement cessé de sourire. C'est en fronçant le sourcil qu'il dit d'une voix forte :

— Les symboles n'ont jamais été déchiffrés. En ce qui les concerne, rien ne…

— Nous avons aisément interprété les figures géométriques, Monsieur. Je les ai étudiées moi-même et il s'agissait indiscutablement des plans de la Pompe. Il me semble que…

Hallam recula brusquement sa chaise en un geste irrité.

— Cela suffit comme ça, jeune homme. C'est nous, et non pas eux, qui avons conçu et exécuté le travail.

— Certes… mais n'est-il pas exact qu'ils…

— Qu'ils *quoi ?*

Lamont prit enfin conscience, sans s'en expliquer la cause, de la tempête qu'il avait déchaînée. Ce fut d'un ton hésitant qu'il ajouta :

— … qu'ils sont plus intelligents que nous… que ce sont eux qui ont véritablement conçu et exécuté le travail. Je pense, Monsieur, que vous n'en doutez pas.

Hallam, cramoisi, s'était levé.

— Et comment, que j'en doute ! hurla-t-il. J'en ai par-dessus la tête de votre idéalisme à la noix. Il ne fleurit que trop par ici. Écoutez-moi bien, jeune homme, ajouta-t-il en fonçant sur Lamont, qui stupéfait était resté assis, en le menaçant d'un index épais : Si vous cherchez, dans votre historique, à nous faire passer pour des marionnettes manipulées par des para-men, notre Institut ne le publiera pas. Et si cela ne dépend que de moi, il ne sera d'ailleurs publié nulle part. Je ne permettrai pas qu'on attente à l'humanité et à son intelligence et que l'on fasse des para-men de véritables dieux.

Il ne restait plus à Lamont qu'à se retirer, stupéfait, bouleversé d'avoir éveillé une telle animosité alors qu'il était venu chercher aide

et compréhension.

Au cours des jours qui suivirent il s'aperçut que ses sources de renseignements tarissaient. Ceux qui, une semaine plus tôt, se montraient prêts à collaborer ne se souvenaient brusquement plus de rien, ou n'avaient plus une minute à lui accorder.

Au début Lamont s'en irrita, puis une lente colère monta en lui. Il consulta ses notes sous un angle nouveau, se fit insistant, pressant les gens de questions, alors qu'il se contentait jusque-là de leur en poser. Lorsqu'il le rencontrait dans quelque section de l'Institut, Hallam fronçait le sourcil et le regardait sans le voir, et Lamont se mit à son tour à le regarder avec mépris.

Résultat, Lamont s'apercevant que sa carrière de para-théoricien était condamnée se tourna résolument vers une carrière historico-scientifique que jusque-là il avait considérée comme secondaire.

Chapitre 6 (suite)

— L'imbécile ! marmonna Lamont revivant la scène. Je regrette que tu n'aies pas été là, Mike, à le voir pris de panique quand je lui ai dit carrément que c'étaient les autres qui avaient pris l'initiative. En y repensant je me dis que j'aurais dû prévoir qu'il réagirait ainsi. Félicite-toi de n'avoir jamais eu à collaborer avec lui.

— C'est bien ce que je fais, fit Bronowski, mais dis-toi bien que toi-même tu n'es pas toujours un ange.

— Ne te plains pas. Le genre de travail que tu fais ne présente pas de problèmes.

— Pas de problèmes, en effet, mais il manque d'intérêt. Qui, dans le monde entier, se soucie du travail que j'accomplis, à part moi et quelque cinq autres bonshommes ? Six, peut-être, si tu vois ce que je veux dire.

— Eh oui, fit Lamont qui voyait effectivement.

Chapitre 4

La placidité qu'affectait Bronowski ne trompait pas ceux qui le connaissaient si peu que ce soit. Il avait un esprit acéré et il ne lâchait pas un problème avant d'en avoir trouvé la solution ou s'être assuré qu'il n'en existait pas.

Il en fut ainsi des inscriptions étrusques qui établirent sa réputation. L'étrusque avait été une langue vivante jusqu'au Ier siècle après Jésus-Christ, mais l'impérialisme culturel des Romains balaya tout ce qui l'avait précédé et cette langue disparut presque totalement. Les quelques inscriptions qui survécurent à la rage destructrice des Romains, due à l'hostilité, ou pis encore à l'indifférence, étaient écrites en caractères grecs, ce qui permettait de les prononcer, mais rien de plus. L'étrusque semblait n'avoir rien de commun avec les langues des pays environnants ; archaïque, il ne paraissait même pas appartenir au groupe des langues indo-européennes.

Bronowski s'appuya alors sur une autre langue qui elle aussi paraissait n'avoir rien de commun avec les langues des pays environnants. Très ancienne, elle ne semblait pas appartenir au groupe des langues indo-européennes, mais c'était une langue vivante parlée dans une région pas très éloignée de celle où avaient vécu autrefois les Étrusques.

Quelle est donc l'origine de la langue basque ? se demanda Bronowski. Et il prit le basque pour base. D'autres avaient tenté cette approche avant lui, puis y avaient renoncé. Bronowski, lui, s'entêta.

Il s'attaquait là à un travail ardu, car le basque, qui est une langue extrêmement difficile, ne lui fut que de très peu d'aide. Mais plus il avançait dans ses travaux, plus il apparut à Bronowski qu'il existait, à l'époque archaïque, un lien culturel entre le nord de l'Italie et le nord de l'Espagne. Il parvint même à démontrer que d'importantes ethnies pré-celtes apportèrent en Europe occidentale une langue dont dérivèrent vaguement l'étrusque et le basque. En deux mille ans, cependant, le basque avait évolué et reçu un important apport espagnol. Le reconstituer dans sa pureté, tel qu'il existait sous les Romains, puis le mettre en regard de l'étrusque fut une prouesse intellectuelle d'une extraordinaire difficulté, et Bronowski en l'accomplissant laissa pantois les philologues du monde entier.

Les inscriptions étrusques une fois traduites se révélèrent totalement dénuées de signification et d'intérêt, car il ne s'agissait, dans la plupart des cas, que de banales inscriptions funéraires. Mais les avoir traduites était en soi un fait étonnant qui pour Lamont se révéla d'une extrême importance.

Pas dès le début. Pour être exact, ces traductions avaient été

effectuées depuis presque cinq ans lorsque Lamont apprit pour la première fois qu'il avait existé des Étrusques. En effet, Bronowski vint à ce moment-là à l'université participer à une série de conférences annuelles organisées par l'association des professeurs. Lamont, qui en général évitait comme la peste d'y assister, ne se déroba pas cette fois-là.

Non parce qu'il accordait de l'importance ou de l'intérêt à cette conférence, mais parce qu'il courtisait une étudiante inscrite à la faculté des Langues romanes qui lui avait donné à choisir entre cette conférence ou un festival de musique, ce qu'il détestait par-dessus tout. Ses rapports avec l'étudiante en question n'étaient guère satisfaisants, du point de vue de Lamont, et seraient sûrement de courte durée, mais il n'en assista pas moins à cette conférence.

En fait, il y prit un certain plaisir. En effet, la révélation de cette mystérieuse civilisation étrusque n'éveilla en lui qu'un faible intérêt, mais le décryptage d'une langue restée si longtemps hermétique le fascina. Tout jeune il aimait à déchiffrer des cryptogrammes mais il ne tarda pas à les abandonner, ainsi que d'autres jeux enfantins, au bénéfice de ces vastes cryptogrammes que pose la nature, et c'est pourquoi il se voua à la para-théorie.

La conférence de Bronowski lui rappela les joies qu'il éprouvait, jeune garçon, à comprendre le sens de ce qui semblait à première vue une suite de symboles, tâche qui présentait suffisamment de difficultés pour remplir d'orgueil celui qui en triomphait. Bronowski, lui, était un décrypteur hors pair et Lamont prit un plaisir tout spécial à l'entendre décrire son acharnement à se rendre maître de l'inconnu par le raisonnement.

Cette triple coïncidence n'aurait abouti à rien – la venue de Bronowski à l'université, l'enthousiasme de Lamont enfant pour les cryptogrammes, l'attrait qu'exerçait sur lui une jeune étudiante – si cela ne s'était passé le lendemain du jour où Lamont, reçu par Hallam, encourut sa disgrâce et, comme il devait s'en apercevoir très vite, de façon définitive.

Une heure après la conclusion de cet entretien, Lamont décida d'exposer à Bronowski ce qui lui paraissait une vérité évidente, et qui avait si profondément offensé Hallam. Et parce que la publication même de son étude était remise en question, Lamont décida de frapper à son tour. Oui, les para-men étaient plus intelligents que l'homme ! Lamont avait d'abord trouvé la chose plus évidente que vitale, mais il lui accordait maintenant une importance vitale. Il lui fallait apporter les preuves de cette affirmation puis la faire avaler à Hallam de gré ou de force, par la bande, si possible, et en l'acculant.

Lamont avait à ce point cessé de le prendre pour un grand homme qu'il s'en pourléchait d'avance les babines.

Bronowski n'avait pas encore quitté l'université. Lamont se mit à sa recherche et insista pour être reçu par lui.

Bien que poussé dans ses retranchements Bronowski se montra aimable, mais Lamont, écourtant les formalités, se nomma et dit avec ardeur :

— Docteur Bronowski, je suis heureux d'avoir pu vous atteindre avant votre départ. J'espère même parvenir à vous persuader de remettre ce départ.

— La chose ne présenterait pas de difficultés, dit Bronowski, car on vient de m'offrir un poste dans une des facultés de notre université.

— Ce poste, vous allez l'accepter ?

— J'y réfléchis. Cela n'a rien d'impossible.

— Il vous faut l'accepter et vous le ferez lorsque vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire. Docteur Bronowski, à quoi allez-vous vous atteler maintenant que vous avez déchiffré les inscriptions étrusques ?

— Ce n'est pas mon unique champ d'action, jeune homme. (Bronowski n'avait en réalité que cinq ans de plus que Lamont.) Je suis également archéologue. Il y a plus, dans la culture étrusque, que les inscriptions et plus dans la culture italique préclassique que les Étrusques.

— Mais certainement rien d'aussi enivrant, rien d'aussi captivant que le décryptage des inscriptions étrusques.

— Cela, je vous l'accorde.

— Vous accueilleriez donc avec enthousiasme quelque chose de plus excitant, de plus hermétique encore que les inscriptions étrusques, et dont la portée serait un milliard de fois plus grande ?

— À quoi faites-vous allusion, docteur… Lamont ?

— Nous sommes en possession d'inscriptions qui n'appartiennent ni à une civilisation morte, ni à notre planète Terre, ni à notre Univers. Nous avons entre les mains des para-symboles, comme nous les appelons.

— J'en ai entendu parler. Et pour tout vous dire, je les ai examinés.

— Dans ce cas, docteur Bronowski, vous avez certainement éprouvé le désir ardent de vous attaquer à ce problème ? De déchiffrer ces symboles, de comprendre leur message ?

— Je n'en ai pas la moindre envie, docteur Lamont, parce qu'ils ne posent aucun problème.

— Vous voulez dire que vous les avez déjà déchiffrés ? fit Lamont en le regardant d'un air soupçonneux.

— Vous vous méprenez, dit Bronowski en secouant la tête. Ni moi ni personne ne pourra jamais les déchiffrer, pour l'excellente raison que nous n'avons aucune base sur quoi nous appuyer. En ce qui

concerne les langues de notre planète, si mortes soient-elles, il existe toujours la chance que nous découvrions une langue vivante, ou une langue morte déjà décryptée, offrant certains rapports, si faibles soient-ils. Et même si cela nous fait défaut, la langue en question n'en a pas moins été écrite par des êtres humains ayant une forme de pensée humaine. C'est pour nous un point de départ, si minime soit-il. Nous ne trouvons rien de tout cela dans les para-symboles. Ils constituent donc un problème qui ne comporte pas de solution. Or un problème insoluble n'en est pas un.

Lamont qui s'était retenu à quatre pour ne pas interrompre son aîné explosa :

— Vous faites erreur, docteur Bronowski. Je ne voudrais pas avoir l'air de vous enseigner votre propre profession, mais vous ignorez certains faits que mon métier m'a permis de découvrir. Nous collaborons avec des para-men dont nous ignorons à peu près tout. Nous ne connaissons ni leur apparence, ni leur forme de pensée, ni le monde où ils vivent ; en somme rien d'essentiel et de fondamental. Jusque-là, vous avez raison.

— C'est bien ce que je vous dis. Vous ne savez à peu près rien d'eux, fit Bronowski qui ne semblait nullement impressionné.

Il sortit de sa poche un paquet de figues sèches, l'ouvrit, se mit à en manger, et en offrit à Lamont qui refusa d'un signe de tête en disant :

— C'est exact. Mais nous savons une chose d'une importance cruciale. Ils sont plus intelligents que nous. Premièrement, ils ont réussi à effectuer un échange à travers l'inter-Univers alors que nous ne jouons qu'un rôle passif. – Il s'interrompit puis demanda : « Que savez-vous de la Pompe à Électrons inter-Univers ? »

— Peu de chose, en réalité, dit Bronowski, mais suffisamment pour vous suivre, docteur, si vous ne vous lancez pas dans des explications par trop techniques.

— Deuxièmement, reprit vivement Lamont, ils nous ont envoyé des instructions sur la manière de mettre la Pompe en marche de notre côté. Nous ne sommes pas parvenus à déchiffrer ces instructions. Par contre, leurs diagrammes nous ont mis sur la voie. Troisièmement, jusqu'à un certain point ils nous devinent. Ainsi ils ont compris que nos réserves de tungstène étaient à leur disposition. Ils savent où se trouvent ces réserves et agissent en conséquence. Nous serions dans l'incapacité de faire quoi que ce soit de comparable. Je pourrais vous donner d'autres exemples, mais ceux-là suffisent à démontrer que les para-men sont infiniment plus intelligents que nous ne le sommes.

— Je suppose, fit Bronowski, que vous êtes bien le seul ici à être de cet avis, et que vos collègues ne partagent pas vos vues.

— En effet… mais comment êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

— Tout simplement parce qu'à mon avis vous êtes dans l'erreur.

— Mes données sont exactes, et puisqu'elles le sont, comment pourrais-je être dans l'erreur ?

— Vous ne prouvez qu'une chose, c'est que les para-men sont, du point de vue technologique, plus avancés que nous. Et la technologie n'a rien à voir avec l'intelligence.

Bronowski se leva pour retirer sa veste, s'installa confortablement dans son fauteuil, renversé en arrière pour donner de l'aisance à ses rotondités, comme si d'être mieux installé l'aidait à réfléchir, puis reprit :

« Il y a environ deux siècles et demi, l'amiral américain Matthew Perry pénétra à la tête de sa flotte dans le port de Tokyo. Les Japonais, jusqu'alors isolés, durent affronter une technologie infiniment supérieure à la leur et estimèrent plus sage de leur part de ne pas lui opposer de résistance. Ainsi une nation guerrière dont la population se comptait par millions s'inclina devant quelques navires venus de l'autre côté des mers. Cela prouvait-il que les Américains étaient plus intelligents que les Japonais ou tout simplement que la culture occidentale s'était engagée dans une voie différente ? La seconde réponse est la bonne car en cinquante ans les Japonais avaient assimilé la technologie occidentale et un demi-siècle plus tard ce pays était devenu une puissance industrielle bien qu'il eût subi une sanglante défaite au cours d'une des guerres de l'époque. »

Lamont, qui avait écouté avec beaucoup d'attention, dit enfin :

— J'ai pensé à tout cela, docteur Bronowski, mais j'ignorais l'épisode japonais, je vous l'avoue… Je déplore de n'avoir pas le temps de lire des ouvrages d'histoire. Cependant, la comparaison que vous établissez est fausse. Il y a là plus qu'une simple supériorité technique ; il s'agit d'une différence de degré d'intelligence.

— Sauf en vous basant sur des suppositions, comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Tout simplement parce qu'ils nous ont envoyé des directives. Ils tenaient passionnément à ce que de notre côté nous construisions également la Pompe, car ils avaient un urgent besoin de notre collaboration. Ils ne pouvaient matériellement pas franchir l'espace qui nous sépare. Les minces feuilles de fer elles-mêmes sur lesquelles étaient gravés leurs messages (le fer étant le corps le plus stable de nos deux Univers) étaient devenues peu à peu trop radioactives pour ne pas se désagréger, mais bien entendu nous avions eu le temps de reproduire ces messages sur des matériaux à nous.

Lamont se tut pour reprendre haleine, se sentant à la fois surexcité et bouillant, ce qui ne pouvait que nuire à sa cause.

— Bon, fit Bronowski qui l'observait avec intérêt. Ils nous ont donc transmis des messages. Qu'en déduisez-vous ?

— Qu'ils s'attendaient que nous les comprenions. Seraient-ils assez fous pour nous envoyer des messages hermétiques, dont certains assez longs, s'ils pensaient que nous ne les comprendrions pas ?… Or, s'ils n'y avaient pas joint les diagrammes, nous ne serions arrivés à rien. Donc, s'ils s'attendaient à être compris de nous, c'est parce qu'ils estimaient que des gens tels que nous, possédant une technologie aussi avancée que la leur (ils ont dû s'en assurer d'une manière ou d'une autre, un point de plus en faveur de ma théorie), devaient être aussi intelligents qu'eux et n'éprouveraient que peu de difficulté à interpréter leurs symboles.

— Ce peut être aussi un effet de leur naïveté, fit Bronowski nullement impressionné.

— Voulez-vous insinuer qu'à leur avis il n'existe qu'une langue écrite et parlée et que d'autres êtres, doués d'intelligence et vivant dans un autre Univers, parlent et écrivent cette même langue ? Laissez-moi rire !

— Admettons que j'adopte votre point de vue, fit Bronowski. Dans ce cas qu'attendez-vous de moi ? J'ai examiné de près ces fameux para-symboles comme ont dû le faire, je suppose, tous les archéologues et philologues de notre planète. Et je suis incapable de les déchiffrer, tout comme mes collègues, d'ailleurs. En vingt ans pas le moindre progrès n'a été effectué.

— Cela provient, dit Lamont avec passion, du fait qu'au cours de ces vingt ans personne n'a voulu que des progrès soient faits. Les responsables de la Pompe ne tiennent pas à ce que le problème que posent ces symboles soit résolu.

— Et pour quelle raison ne le veulent-ils pas ?

— Parce qu'ils redoutent, en entrant en communication avec eux, de découvrir que les para-men sont nettement plus intelligents que nous. Parce que cela démontrerait que les humains ne sont, en ce qui concerne la Pompe, que des marionnettes dont ils tirent les fils, ce qui les atteindrait dans leur orgueil. Et enfin – et Lamont s'efforça de ne pas laisser percer la haine dans sa voix – parce qu'Hallam perdrait aux yeux du public son titre de père de la Pompe à Électrons.

— Et si, contrairement à ce que vous pensez, les autorités tenaient à ce qu'on déchiffre ces messages, que faire ? Comme vous le savez, vouloir n'est pas pouvoir.

— Ils pourraient amener les para-men à collaborer. Ils pourraient également envoyer des messages au para-Univers. Cela n'a jamais été fait, mais cela pourrait l'être. Un message, gravé sur une feuille de métal pourrait être dissimulé sous des paillettes de tungstène.

— Ah oui ? Parce qu'ils ont encore besoin de tungstène maintenant que les Pompes sont en activité ?

— Non : mais ils remarqueraient le tungstène et ils

comprendraient que nous cherchons à attirer leur attention. Nous pourrions même graver des messages sur des feuilles de tungstène. S'ils reçoivent notre message et en tirent quelque chose, si peu que ce soit, ils nous en enverront un pour nous en informer. Peut-être même mettront-ils en regard nos mots et les leurs, ou useront-ils indifféremment des leurs et des nôtres. Cela inaugurerait une suite d'échanges, d'abord de leur côté, puis du nôtre, puis du leur, et ainsi indéfiniment.

— Eux effectuant le plus clair du travail, fit observer Bronowski.

— Exactement.

— Vous trouvez ça drôle, vous ? fit Bronowski en secouant la tête. Moi, ça ne me dit rien du tout.

— Et pourquoi ? s'exclama Lamont, sentant monter en lui la colère. Vous pensez que vous n'en tireriez pas assez de crédit ? Assez d'honneurs ? Vous vous y connaissez donc si bien en gloire ? Bon Dieu, quelle gloire vous a apporté le décryptage des inscriptions étrusques ? Vous avez damé le pion à, disons cinq ou six de vos collègues dans le monde entier. Pour eux vous êtes celui qui a réussi là où ils ont échoué et ils vous haïssent. Qu'en avez-vous de plus ? Vous traitez ce sujet devant un public clairsemé qui dès le lendemain a oublié votre nom. C'est donc cela que vous recherchez ?

— Ne dramatisons pas.

— Vous avez raison. Je n'en dirai pas davantage. Et je m'adresserai à quelqu'un d'autre. Cela prendra sans doute plus de temps, mais de toute façon, comme vous le dites vous-même, les paramen effectueront le plus clair du travail. Et si nécessaire, je m'y attaquerai moi-même.

— Avez-vous été chargé d'accomplir cette tâche ?

— Non. Et puis après ?… Serait-ce pour cela que vous ne voulez pas être mêlé à cette affaire ? Pour une simple question de discipline ? Il n'existe pas de lois interdisant le décryptage d'un texte et rien ne m'empêche d'avoir du tungstène sur ma table de travail. Je ne transmettrai pas aux autorités les messages que je recevrai en retour du tungstène et en ce sens je transgresserai notre code. Mais une fois le déchiffrage accompli, qui s'en plaindra ? Seriez-vous prêt à travailler avec moi si j'assurais votre sécurité en gardant secret votre rôle ? Vous y perdriez la gloire mais vous y gagneriez la sécurité… Oh ! et après tout, fit Lamont en haussant les épaules, si je m'attaque à cette tâche tout seul je n'aurai au moins pas à me tourmenter à l'idée que je fais courir un danger à un autre.

Il se leva, prêt à partir. Tous deux, furieux, adoptèrent l'attitude froidement polie de gens qui s'en veulent, mais tiennent à ne pas se laisser emporter.

— Je pense pouvoir compter sur vous, reprit Lamont, pour garder

secret notre entretien.

— Vous pouvez y compter en effet, fit Bronowski qui s'était levé lui aussi, et les deux hommes échangèrent une brève poignée de main.

Lamont ne pensait pas entendre à nouveau parler de Bronowski. Il s'efforça de se persuader qu'il valait peut-être mieux qu'il tente seul de déchiffrer ce message.

Cependant, deux jours plus tard, Bronowski surgit dans le laboratoire de Lamont et lui dit avec une certaine brusquerie :

— Je quitte la ville, mais je serai de retour en septembre. J'ai accepté le poste qu'on m'offrait ici et si cela vous intéresse toujours, je verrai ce que je pourrai faire au sujet du texte dont vous m'avez parlé.

Lamont avait à peine eu le temps d'exprimer surprise et remerciements que Bronowski était déjà parti, visiblement plus furieux d'avoir cédé que d'avoir résisté.

Avec le temps les deux hommes devinrent amis ; et en temps utile Lamont apprit pourquoi Bronowski avait changé d'avis. Le lendemain de leur entretien, Bronowski déjeuna au club de l'université avec un groupe de hautes personnalités, y compris le président lui-même. Bronowski leur annonça qu'il acceptait le poste qu'on lui faisait l'honneur de lui confier et qu'il enverrait ultérieurement une lettre officielle d'acceptation et de remerciements.

— Ce sera un honneur pour notre université d'accueillir dans son sein le célèbre décrypteur des inscriptions itascanes et nous en sommes très fiers.

Personne, bien entendu, ne releva l'erreur et Bronowski garda le sourire, un sourire un peu figé. Par la suite, le doyen de la faculté d'Histoire ancienne lui expliqua que le président était plus un citoyen du Minnesota qu'un lettré, et que le Mississippi prenant naissance dans le lac Itasca, le lapsus s'expliquait tout naturellement.

Mais venant s'ajouter aux sarcasmes de Lamont sur le peu d'étendue de sa gloire, ce lapsus indisposa fort Bronowski.

Lorsqu'il lui relata l'incident Lamont ne put s'empêcher d'en rire.

— Ne vous frappez pas, dit-il. J'ai moi aussi passé par là. Vous avez certainement dû vous dire : « Par Dieu, je montrerai au monde de quoi je suis capable et même cet imbécile le comprendra. »

— Il y a un peu de ça, avoua Bronowski.

Chapitre 5

Cependant une année entière de travail ne leur apporta que de maigres résultats. Il y avait eu pourtant échange de messages. Mais cela ne les avait menés à rien.

— Formulez des hypothèses ! avait dit fiévreusement Lamont à Bronowski. Si folles soient-elles. Vous verrez bien leurs réactions.

— C'est exactement ce que je fais, Pete. Pourquoi es-tu si nerveux et si impatient, en ce moment ? J'ai mis douze ans à déchiffrer les inscriptions étrusques. T'imagines-tu par hasard qu'il nous en faudra moins pour découvrir la signification de ces symboles ?

— Mais bon Dieu, Mike, nous ne pouvons pas attendre douze ans !

— Et pourquoi pas ? Il ne m'a pas échappé, Pete, qu'il y a quelque chose de changé en toi depuis quelque temps. Ce dernier mois tu t'es montré impossible à vivre. Je croyais qu'il était entendu entre nous depuis le début qu'il s'agissait d'un travail de longue haleine et que nous devions nous armer de patience. Et je croyais aussi qu'il était bien entendu entre nous que je devais consacrer une partie de mon temps à la chaire que j'occupe à l'université. Cette question, je te l'ai posée à plusieurs reprises, mais laisse-moi te la poser à nouveau. Pourquoi une telle hâte ?

— Parce que j'ai hâte d'arriver à un résultat, fit brutalement Lamont. Parce que je suis à bout de patience.

— Bravo, fit sèchement Bronowski. Figure-toi que j'en ai autant à t'offrir. Dis-moi, tu ne te saurais pas condamné, par hasard ? Ton médecin ne t'aurait pas dit que tu es atteint d'un de ces cancers qui ne pardonnent pas ?

— Absolument pas, grommela Lamont.

— Alors ?

— Bon, n'en parlons plus, fit Lamont en quittant brusquement son ami.

Lorsque Lamont avait tenté pour la première fois d'embarquer Bronowski dans cette aventure, il n'en avait qu'à Hallam, auquel il reprochait de se refuser, par mesquinerie, à reconnaître que les paramen étaient les plus intelligents. C'est dans cet esprit, et dans cet esprit uniquement, que Lamont cherchait à ouvrir une brèche dans la théorie d'Hallam. Ce fut au début son unique objectif.

Mais au cours des mois qui suivirent aucune vexation ne lui fut épargnée. Ses demandes de matériel, d'ordinateurs, d'assistance technique, se heurtaient à d'interminables délais. On se refusait à financer ses déplacements. Et dans les réunions universitaires on ne tenait jamais compte de ses avis.

Mais le coup final lui fut assené lorsque Henry Garrison, qu'il dépassait tant par l'ancienneté que par la valeur, fut nommé à un poste des plus honorifiques qui lui revenait de droit. Lamont en éprouva une telle amertume que démontrer la justesse de sa théorie ne lui suffit plus. Il ne rêva plus que de faire tomber Hallam de son piédestal, et cela de façon définitive.

Ce désir fut renforcé de jour en jour et presque d'heure en heure par l'attitude hostile de tout le personnel de la Station-Pompe. Bien évidemment la personnalité intransigeante de Lamont ne lui attirait pas les sympathies, et cependant il ne comptait pas que des ennemis.

Garrison lui-même éprouvait un malaise. Ce jeune savant aimable et pacifique qui tenait par-dessus tout à être en bons termes avec ses collègues vint voir Lamont à son laboratoire.

— Pete, pourrais-tu m'accorder quelques minutes ? lui demanda-t-il, l'air gêné.

— Pourquoi pas ? fit Lamont fronçant le sourcil et évitant son regard.

— Pete, reprit Garrison en s'asseyant, je ne pouvais pas refuser le poste qui m'était offert, mais je tiens à ce que tu saches que je ne l'avais pas sollicité. Cela a été pour moi une surprise.

— Qui te demandait de le refuser ? En ce qui me concerne, je m'en fous éperdument.

— Pete, derrière tout cela il y a Hallam. Si je refusais ce poste, ce n'est pas à toi qu'il irait, mais à quelqu'un d'autre. Que lui as-tu donc fait, au Vieux ?

— Que penses-tu d'Hallam ? fit Lamont répondant à une question par une question. À ton avis, quel genre d'homme est-ce ?

Garrison, pris par surprise, se mordilla les lèvres, se frotta le nez, puis dit enfin :

— Euh…

— Un grand homme ? Un brillant savant ? Un véritable chef ?

— Euh…

— Moi je vais te dire ce qu'il est. Un imposteur ! Un charlatan ! Il s'est acquis une réputation et une situation usurpées et il s'y cramponne. Il sait que je l'ai percé à jour et c'est pourquoi il me poursuit de sa vindicte.

Garrison, avec un petit rire gêné, demanda :

— Tu ne lui as tout de même pas dit en face que… ?

— Non, je ne le lui ai pas dit en face, reconnut Lamont à contrecœur, mais un jour je le ferai. Et il sait parfaitement ce que je pense de lui, même si je ne le lui dis pas directement.

— Mais, Pete, à quoi bon le lui dire ? Je ne pense pas, moi non plus, que ce soit un des plus grands savants de notre époque, mais à quoi bon le crier sur les toits ? Passe-lui au contraire un peu de

pommade. N'oublie pas que ta carrière dépend de lui.

— Vraiment ? Mais sa réputation dépend de moi. Et j'ai bien l'intention de lui arracher son masque. De le mettre à nu.

— Comment y arriveras-tu ?

— Ça, c'est mon affaire, grommela Lamont qui à ce moment-là ignorait absolument comment il s'y prendrait.

— C'est complètement idiot ! s'exclama Garrison. Tu ne peux pas l'emporter sur lui. En revanche, lui peut mettre fin à ta carrière. Même s'il n'est ni un Einstein ni un Oppenheimer, aux yeux du public actuel il représente plus encore. N'oublie pas que pour les deux milliards d'habitants que compte la Terre il est le père de la Pompe à Électrons et rien ne pourra ébranler sa popularité aussi longtemps que la Pompe à Électrons représentera pour l'humanité la clé du paradis. Tant qu'il en sera ainsi il ne sert de rien de s'attaquer à Hallam et tu serais bien fou de t'y risquer. Voyons, Pete, fais-lui un peu de gringue et ravale ta rancune, si tu ne veux pas connaître le sort d'un Denison.

— Un bon conseil, Henry ! fit Lamont pris de fureur. Occupe-toi de tes oignons !

Garrison se leva et sortit de la pièce sans dire un mot. Lamont venait de se faire un ennemi ou tout au moins de perdre un ami. Mais le prix à payer en valait la peine, car une remarque de Garrison lui avait ouvert de nouveaux horizons.

«… aussi longtemps que la Pompe à Électrons sera considérée comme la clé du paradis… il ne sert de rien de s'attaquer à Hallam » avait dit entre autres Garrison.

Ces mots résonnant encore dans sa tête, Lamont, pour la première fois, détourna son attention d'Hallam pour la concentrer sur la Pompe à Électrons.

La Pompe à Électrons était-elle vraiment la clé ouvrant aux humains la porte du paradis ? Ou y aurait-il à la base une erreur de calcul ou de raisonnement ?

L'histoire fourmille d'erreurs. Y en aurait-il une dans la Pompe à Électrons ?

Lamont connaissait suffisamment l'historique de la para-théorie pour savoir que l'éventualité d'un calcul ou d'un raisonnement erroné avait été envisagée. Lorsqu'on annonça pour la première fois que la fonction de base de la Pompe à Électrons était le pompage des électrons de l'Univers au para-Univers, nombre de savants ne manquèrent pas d'objecter : « Que se passera-t-il quand tous les électrons auront été pompés ? »

Il était facile de répondre à cette objection. En effet, et même en tenant compte d'un taux de pompage relativement élevé, les réserves d'électrons dureraient pour le moins un trillion de trillions de trillions d'années… alors que l'Univers tout entier, auquel viendrait s'ajouter

plus que probablement le para-Univers, ne subsisterait que pendant une minime fraction de cette durée.

L'objection suivante était plus subtile. Le pompage de tous les électrons se révélait chose impossible. À mesure qu'ils étaient pompés, le para-Univers s'accroissait d'une charge nette négative, et l'Univers d'une charge nette positive. Or chaque année cette différence de charge ne faisant qu'augmenter, il deviendrait de plus en plus difficile de continuer de pomper des électrons vu la résistance provoquée par les deux charges opposées. En réalité les atomes pompés étaient neutres, mais la distorsion des électrons orbitaux qui s'effectuait au cours du processus créait une charge positive qui s'accroissait dans d'énormes proportions de par les modifications de radioactivité qui en découlaient.

Si la concentration de charge restait aux points de pompage, l'effet sur les atomes orbitaux distordus pompés arrêterait presque immédiatement le processus, mais il fallait bien entendu tenir compte de la diffusion. C'est en ayant en vue cette possibilité, que la diffusion de la concentration de charge en direction de la Terre et son effet sur le processus du pompage avaient été calculés.

L'accroissement sur la Terre de la charge positive forçait le vent solaire, à charge positive lui aussi, à s'éloigner le plus possible de la planète, d'où agrandissement de la magnétosphère. Grâce aux travaux de McFarland (que Lamont tenait pour le véritable possesseur de la Géniale Illumination), il fut démontré qu'un point définitif d'équilibre était atteint à mesure que le vent solaire balayait de la surface de la Terre les particules positives qui s'y accumulaient pour les entraîner jusque dans l'exosphère. Chaque fois que le pompage se faisait plus intense, chaque fois que l'on édifiait une nouvelle station de pompage, la charge positive augmentait légèrement sur la Terre et la magnétosphère s'accroissait de quelques milles. Mais il s'agissait là de modifications minimes et la charge positive était finalement chassée par le vent solaire et emportée jusqu'aux confins du système solaire.

Même ainsi… même en tenant compte d'une diffusion accélérée de la charge, le moment viendrait où la différence de charge aux points de pompage entre l'Univers et le para-Univers s'accentuerait suffisamment pour mettre fin au processus, et il ne faudrait plus qu'une intime fraction de la durée initialement prévue pour épuiser la réserve d'électrons, c'est-à-dire environ un trillionième de trillion.

Mais cela sous-entendait que le pompage resterait possible pendant un trillion d'années. Un unique trillion d'années : mais c'était encore amplement suffisant. Jamais l'homme ne vivrait pendant un trillion d'années, pas plus que le système solaire, d'ailleurs. Et en admettant même que l'homme survive aussi longtemps (ou toute autre créature qui succéderait à l'homme et le supplanterait), on ferait

certainement le nécessaire pour rétablir la situation. Que ne pouvait-on accomplir au cours d'un trillion d'années !

Lamont lui-même ne pouvait faire autrement que le reconnaître.

Il lui vint alors une autre idée, une autre façon d'envisager le problème, qu'Hallam lui-même avait traitée, Lamont s'en souvenait parfaitement, dans un de ses articles de vulgarisation. Bien à contrecœur il chercha cet article dans ses dossiers. Il était pour lui très important de relire ce qu'Hallam avait écrit sur le sujet avant de pousser plus loin son raisonnement.

Dans cet article, ce qui le frappa le plus fut le passage suivant :

« En raison de la force de gravitation toujours présente, nous avons été amenés à associer « pente descendante » à ce qui en résulte inévitablement, c'est-à-dire la production d'énergie que nous employons à des fins utiles. Ce sont les torrents dévalant ces pentes qui, au cours des siècles passés, firent tourner des roues qui à leur tour actionnèrent des machines telles que pompes et génératrices. Mais que se passait-il quand l'eau ne dévalait plus du haut des pentes ?

« Plus de travaux possibles jusqu'à ce que l'eau remonte à sa source, ce qui exige des travaux considérables. En fait, faire remonter de l'eau à sa source pour la recueillir ensuite quand elle en descend c'est travailler en perte d'énergie. Grâce à Dieu, le soleil se charge pour nous de ce travail. Il fait s'évaporer les océans, cette vapeur d'eau s'élève haut dans l'atmosphère, y forme des nuages qui à leur tour retombent en pluie ou en neige. Cette eau pénètre dans le sol, alimente sources et torrents et c'est ainsi que l'eau dévale indéfiniment du haut des pentes.

« Mais pas tout à fait indéfiniment. Le soleil aspire la vapeur d'eau, mais uniquement parce qu'au sens nucléaire du terme il dévale lui aussi une pente. Mais il la dévale avec un débit d'une abondance qu'aucun fleuve terrestre ne peut atteindre, et quand il aura fini de dévaler la pente nous ne disposerons d'aucun moyen de le faire remonter à sa source.

« Dans notre Univers toutes les sources d'énergie vont de haut en bas. Nous n'y pouvons rien. Tout dévale dans un unique sens et il ne nous est possible de les faire remonter temporairement à leur source que s'il existe dans le voisinage une plus forte pente descendante. Si nous voulions capter indéfiniment une source d'énergie, nous devrions disposer d'une pente descendante dans les deux sens, ce qui, dans notre Univers, serait un paradoxe, car la logique veut que là où il y a pente descendante il y ait également pente ascendante.

« Mais devons-nous nous confiner à notre seul Univers ? Pensez au para-Univers. Il possède également des routes qui sont descendantes dans un sens et ascendantes dans l'autre. Cependant ces routes ne correspondent pas aux nôtres. Il est possible d'emprunter

une voie descendante allant du para-Univers à notre Univers, mais qui si nous allions de notre Univers au para-Univers serait à nouveau descendante… et cela parce que nos deux Univers n'obéissent pas aux mêmes lois.

« La Pompe à Électrons dispose donc d'une voie qui est descendante dans les deux sens, ce qui est un gros avantage. La Pompe à Électrons…»

Lamont consulta de nouveau le titre de l'article qui était effectivement : « La voie descendante dans les deux sens. »

Il se prit à réfléchir. Ce concept lui était bien entendu familier tout comme ses conséquences thermodynamiques. Mais peut-être convenait-il d'examiner de plus près l'hypothèse qui avait été formulée alors. Serait-ce là le point faible que recèle toute théorie ? Et si cette hypothèse, considérée jusque-là comme exacte par définition, était erronée ? Quelles seraient les conséquences si l'on se basait sur une tout autre hypothèse ? Ces conséquences seraient-elles contradictoires ?

Lamont s'engagea à l'aveuglette sur cette voie. Mais au bout d'un mois il éprouva cette impression que tout vrai savant ressent un jour ou l'autre… il perçut le cliquetis que produisent en se mettant en place les pièces qui manquaient encore, tandis que disparaissaient les inquiétantes anomalies. Oui, c'était bien là l'approche de la vérité.

Ce fut à partir de ce moment qu'il se mit à presser Bronowski de plus belle ; un jour il lui déclara :

— Je vais de nouveau demander à Hallam de m'accorder un entretien.

— Pour quoi faire ? demanda Bronowski en haussant les sourcils.

— Pour qu'il me foute à la porte.

— Je te reconnais bien là, Pete. Quand tu n'as pas d'ennuis, il faut que tu t'en crées.

— Tu ne comprends pas. Il est très important pour moi qu'il refuse de m'écouter. Ainsi il ne pourra pas dire par la suite que je l'ai laissé dans l'ignorance et qu'il n'était pas au courant.

— Au courant de quoi ? Du déchiffrage des para-symboles ? Aucun n'est encore décrypté. Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, Pete.

— Non, non, il n'est pas question de ça – et là-dessus il refusa d'en dire davantage.

Hallam ne facilita pas les choses à Lamont. Il s'écoula quelques semaines avant qu'il trouve le temps de recevoir son jeune collègue. De son côté, Lamont était bien décidé à ne pas faciliter les choses à Hallam. Il entra toutes griffes dehors dans le bureau où Hallam l'attendait, l'air glacial et le regard hostile.

— Quelle est donc cette question urgente dont vous vouliez

m'entretenir ? demanda-t-il d'un ton hargneux.

— Un nouvel élément a surgi qui m'a été inspiré par un de vos articles, monsieur, dit Lamont d'un ton neutre.

— Ah ? Et vivement : Lequel ?

— Celui qui est intitulé : « La voie descendante dans les deux sens » et qui a paru dans le supplément de *Life* à l'intention des jeunes.

— Oui, et alors ?

— À mon avis la Pompe à Électrons n'emprunte pas une voie descendante dans les deux sens, pour user de votre métaphore, qui ne s'applique pas exactement, à dire vrai, à la seconde loi de la thermodynamique.

— Où voulez-vous en venir ? fit Hallam fronçant le sourcil.

— Je m'expliquerai mieux, Monsieur, en mettant en équations le champ magnétique des deux Univers, faisant ressortir ainsi l'interaction dont jusqu'à aujourd'hui on n'a malheureusement pas tenu compte.

Là-dessus Lamont s'approcha vivement du tableau noir et se mit à tracer des équations qu'il accompagnait de commentaires.

Il savait parfaitement qu'en agissant ainsi il humiliait et irritait Hallam qui ne pouvait pas le suivre à ce degré de mathématiques.

— Écoutez-moi bien, jeune homme, grommela Hallam, je n'ai pas le temps, en ce moment, d'engager une discussion approfondie sur une nouvelle façon d'envisager la para-théorie. Vous m'enverrez un rapport détaillé, mais si vous pouvez me dire en deux mots ce que vous avez dans la tête, faites-le.

Lamont s'écarta du tableau noir avec une expression de mépris non déguisé et dit :

— Entendu. La seconde loi de la thermodynamique décrit un processus qui aboutit inévitablement à la suppression des extrêmes. L'eau ne dévale pas la pente ; ce qui se passe en réalité c'est que les extrêmes du potentiel de gravitation s'égalisent. L'eau captée en sous-sol remonte aisément la pente. On peut donc jouer sur la juxtaposition des deux niveaux de température différents, mais cette température s'égalisera finalement à un niveau intermédiaire, l'élément chaud se refroidissant tandis que l'élément froid se réchauffe. Refroidissement et réchauffement sont des aspects égaux de la seconde loi et dans des circonstances données ce phénomène se produit spontanément.

— Vous n'allez quand même pas m'enseigner les lois élémentaires de la thermodynamique, jeune homme ? Où voulez-vous en venir exactement ? Je n'ai pas de temps à perdre.

Lamont, imperturbable, continua sans se hâter sa démonstration.

— La Pompe à Électrons fonctionne donc grâce à une égalisation des extrêmes. Dans le cas qui nous intéresse ces extrêmes sont les lois physiques des deux Univers. Les conditions, quelles qu'elles soient, qui

rendent possible l'application de ces lois passent d'un Univers dans l'autre et, résultat final de ce processus, les deux Univers sont régis par des lois naturelles identiques… et intermédiaires, comparées à la situation actuelle. Étant donné qu'il en résultera des transformations que nous ne pouvons prévoir encore, mais qui seront certainement considérables dans notre Univers, j'estime qu'il convient d'envisager avec tout le sérieux qu'exige la situation l'arrêt du pompage et la cessation définitive de l'ensemble des opérations.

Lamont comptait bien qu'arrivé à ce point Hallam exploserait, coupant court à des explications plus détaillées, et Hallam ne le déçut pas. Il se leva d'un bond, renversant au passage sa chaise qu'il envoya valser d'un coup de pied, puis franchit les deux pas qui le séparaient de Lamont.

Lamont, prudent, se leva vivement et repoussa sa chaise lui aussi.

— Espèce de… d'imbécile ! hurla Hallam qui bégayait de colère. Il ne vous est donc pas venu à l'esprit que tous ceux qui travaillent à la Pompe Numéro Un savent tout ce qu'il y a à savoir sur l'égalisation des lois naturelles ? Me faire perdre mon temps à m'enseigner quelque chose que je savais déjà quand vous en étiez encore à apprendre à lire ! Sortez d'ici, et sachez bien que si vous m'offrez votre démission, je l'accepterai !

Lamont sortit, ayant obtenu exactement ce qu'il désirait, et cependant furieux de la manière dont Hallam l'avait traité.

Chapitre 6 (fin)

— J'ai au moins déblayé le terrain, déclara Lamont. Je voulais tout lui expliquer. Il a refusé de m'écouter. Je passe donc à l'étape suivante.

— Et quelle est-elle ? demanda Bronowski.

— Je vais demander à être reçu par le sénateur Burt.

— Tu veux dire le président du Comité de la Technologie et de l'Environnement ?

— Lui-même. À ce que je comprends, tu en as entendu parler ?

— Je me demande bien qui n'a pas entendu parler de lui. Mais quel est ton but, Pete ? Qu'as-tu à lui communiquer qui puisse l'intéresser ? Il ne s'agit quand même pas du décryptage. Alors, encore une fois, qu'as-tu en tête ?

— Je ne peux pas te l'expliquer. Tu ignores tout de la para-théorie.

— Parce que tu crois que le sénateur Burt y connaît quelque chose ?

— En tout cas plus que toi.

— Pete, s'exclama Bronowski en lui fourrant son doigt sous le nez, ne tournons pas autour du pot ! Je sais peut-être des choses que tu ignores. Nous ne pourrons pas continuer à collaborer si nous travaillons l'un contre l'autre. Suis-je ou ne suis-je pas un membre à part entière de notre petite équipe qui n'en comprend que deux ? Dis-moi ce que tu as dans la tête, et moi en échange je t'apprendrai quelque chose. Sinon restons-en là.

— C'est bon, fit Lamont en haussant les épaules. Puisque tu insistes, je vais m'exécuter. Cela vaut peut-être mieux, d'ailleurs, maintenant que j'en ai fini avec Hallam. Le fait est que la Pompe à Électrons transgresse une loi naturelle. Dans le para-univers la puissance d'interaction est cent fois supérieure à ce qu'elle est ici, ce qui revient à dire qu'une fission nucléaire a plus de chances de se produire ici que là-bas, mais qu'en revanche la fusion nucléaire a plus de chances de se produire là-bas qu'ici. Si la Pompe à Électrons continue à fonctionner assez longtemps, on aboutira à un équilibre où la puissance d'interaction nucléaire sera égale dans les deux Univers, c'est-à-dire dix fois plus élevée qu'elle ne l'est ici actuellement et un dixième de ce qu'elle est là-bas actuellement.

— Personne ne savait donc cela ?

— Bien au contraire tout le monde le savait. Cela est apparu presque dès le début. Hallam lui-même s'en est rendu compte. C'est bien ce qui l'a exaspéré, ce salaud. Je me suis mis à lui décrire la situation en détail comme s'il en ignorait tout et c'est ce qui l'a fait

sortir de ses gonds.

— Mais alors que veux-tu dire exactement ? Serait-il dangereux que l'interaction devienne intermédiaire ?

— Mais naturellement ! Qu'est-ce que tu imagines ?

— Moi ? Je n'imagine rien du tout. Quand deviendra-t-elle intermédiaire ?

— Au taux actuel dans 1030 ans environ.

— Ça représente quoi, ça ?

— Une assez longue durée pour qu'un trillion de trillions d'Univers comme le nôtre naissent, vivent, vieillissent et meurent les uns après les autres.

— Que diable, Pete ! Dans ce cas cela n'a aucune espèce d'importance.

— Cela en a une, fit Lamont en pesant ses mots, car pour arriver à ce chiffre qui a été émis officiellement, on s'est basé sur une hypothèse qui à mon avis est fausse. Mais en revanche si nous avançons une autre hypothèse que pour ma part j'estime *exacte*, alors c'est *maintenant* que le danger nous menace.

— Quelle sorte de danger ?

— Imagine que la Terre se transforme en quelque cinq minutes en une bouffée de gaz. Estimerais-tu cela dangereux ?

— En raison du pompage ?

— En raison du pompage !

— Et qu'adviendrait-il du monde des para-men ? Seraient-ils eux aussi en danger ?

— Incontestablement ! Un danger d'une autre sorte, mais un danger quand même.

Bronowski se leva et se mit à arpenter la pièce. Il portait longs ses épais cheveux bruns, à la Buster Brown, comme cette mode s'appela à un moment donné. Fourrageant dans sa chevelure, il dit :

— Si les para-men sont plus intelligents que nous, pourquoi continuent-ils à user de la Pompe ? Ils ont dû se rendre compte bien avant nous du danger qu'elle présente.

— J'y ai pensé, dit Lamont. À mon avis, ils ont entrepris le pompage, et tout comme nous ils n'ont eu en vue que le côté bénéfique de l'opération, remettant à plus tard de s'inquiéter des conséquences.

— Mais tu affirmes les connaître, ces conséquences. Ils seraient donc plus lents que nous à réagir ?

— Reste à savoir si et quand ils ont envisagé ces conséquences. Cette Pompe est d'une trop inestimable valeur pour qu'on imagine de gaieté de cœur de la détruire. Je n'aurais pas moi-même envisagé cette éventualité si je n'avais pas… mais pourquoi toutes ces questions, Mike ?

Bronowski s'arrêta d'arpenter la pièce, regarda Lamont droit dans les yeux et dit enfin :

— Je crois que nous disposons d'un nouvel élément.

Lamont le regarda en écarquillant les yeux, bondit sur lui et le saisit par la manche en s'exclamant :

— Au sujet des para-symboles ? Allez, accouche, Mike !

— Cela s'est passé pendant que tu étais chez Hallam. Oui, exactement au moment où tu étais chez Hallam. Je ne savais plus trop quoi faire, car j'ignorais où cela me mènerait. Mais maintenant…

— Maintenant ?…

— Je ne peux toujours rien affirmer. Mais sur une des feuilles métalliques qui nous sont parvenues j'ai relevé quatre symboles…

— Oui, et alors ?

— … tracés en caractères romains. Et qui sont prononçables.

— Est-ce possible ?

— Tiens, les voilà.

Prenant des airs de conjuré, Bronowski lui montra la feuille de métal. Sur cette feuille étaient gravées, non les délicates spirales s'imbriquant les unes dans les autres, ni les hermétiques para-symboles, mais quatre lettres gauchement tracées, comme par un enfant : P-U-R-E.

— À ton avis, qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

— Après mûre réflexion j'en suis arrivé à penser qu'une lettre a été déplacée et qu'il faut lire P-E-U-R.

— Voilà pourquoi tu m'as fait subir un véritable interrogatoire. Tu te dis que quelqu'un, de l'autre côté, éprouve également des craintes ?

— Oui, et j'ai pensé que cela pouvait avoir quelque rapport avec la nervosité grandissante que tu manifestes depuis un mois. À parler franc, Pete, il me déplaît d'être laissé dans l'ignorance.

— Bon ! Mais ne sautons pas tout de suite aux conclusions. C'est toi l'expert en messages tronqués. À ton avis, les para-men commenceraient-ils à avoir des craintes sur les effets de la Pompe à Électrons ?

— Ce n'est pas fatal, fit Bronowski. J'ignore ce qu'ils savent de notre univers. J'ignore s'ils ont compris dans quel but nous leur faisions parvenir du tungstène. S'ils sont conscients de notre existence, peut-être perçoivent-ils notre état d'esprit. Possible qu'ils cherchent à nous rassurer, à nous convaincre que nous n'avons pas de raisons d'avoir peur.

— Alors pourquoi n'écrivent-ils pas simplement : P-E-U-R E-X-C-L-U-E ?

— Sans doute parce qu'ils ne connaissent pas encore assez bien notre langue.

— Ouais. Dans ce cas, mieux vaut ne pas en parler à Burt.

— Pour ma part, je n'en ferai rien. Ce message est par trop ambigu. À ta place j'attendrais, pour voir Burt, de recevoir du para-Univers un message plus détaillé. Dieu sait ce qu'ils essaient de nous communiquer.

— Non, Mike, je ne peux pas attendre plus longtemps. Je sais que je suis dans le vrai et nous n'avons plus de temps à perdre.

— Bon : mais en parlant à Burke tu couperas les ponts derrière toi. Tes collègues ne te le pardonneront jamais. As-tu envisagé de t'adresser aux physiciens de cet institut ? Seul tu ne peux pas faire pression sur Hallam, mais si vous étiez tout un groupe…

— Il n'en est pas question, fit Lamont en secouant violemment la tête. Tous ceux qui travaillent à la station ne s'y maintiennent qu'à force de servilité. Pas un d'entre eux n'oserait se dresser contre Hallam. Le leur demander équivaudrait à attendre de spaghetti bien cuits qu'ils se mettent au garde-à-vous.

Le visage habituellement aimable de Bronowski s'assombrit et il dit après un instant de réflexion :

— Tu as peut-être raison.

— Je sais que j'ai raison, fit Lamont, l'air sombre lui aussi.

Chapitre 7

Obtenir un rendez-vous du sénateur avait pris du temps… un temps précieux, de l'avis de Lamont. Et cela d'autant plus que les paramen n'avaient plus envoyé de messages en lettres romaines… Pas plus que d'autres, d'ailleurs, bien que Bronowski en eût expédié une demi-douzaine comportant chacun des combinaisons de para-symboles soigneusement choisis où figuraient toujours P-U-R-E et P-E-U-R.

Lamont ne voyait pas la nécessité de ces différentes versions, mais Bronowski ne perdait pas espoir.

Il ne s'était donc rien passé de nouveau et Lamont allait enfin être reçu par Burt.

Le sénateur était un homme d'un certain âge, au visage allongé, au regard perçant. Depuis une génération président du Comité de la Technologie et de l'Environnement, il prenait son rôle au sérieux et l'avait démontré à maintes occasions.

Jouant avec la cravate démodée qu'il affectionnait et qui était devenue son signe distinctif, il commença par déclarer, en consultant sa montre-bracelet :

— Je ne peux vous consacrer qu'une demi-heure, mon garçon.

Lamont ne se frappa pas. Il espérait éveiller suffisamment l'intérêt du sénateur Burt pour lui faire oublier l'heure. Il se garda bien, d'ailleurs, de commencer par le commencement. Il poursuivait un tout autre but qu'avec Hallam.

— Je ne vais pas vous ennuyer avec des formules mathématiques, sénateur, dit-il, mais je pars du principe que vous avez conscience qu'à travers le Pompage les lois naturelles des deux Univers s'interpénètrent.

— Oui, elles s'influencent réciproquement, dit le sénateur avec le plus grand calme, mais l'équilibre ne sera atteint que dans 1030 ans. C'est bien le chiffre exact, non ?

Ses sourcils très arqués donnaient à son visage ridé une expression de perpétuel étonnement.

— Oui, fit Lamont, mais on est arrivé à ce chiffre en tenant pour acquis qu'aussi bien leurs lois que les nôtres pénétraient dans nos deux Univers puis s'échappaient de leur point de pénétration à la vitesse de lumière. C'est là une supposition que je tiens pour fausse.

— Et pourquoi donc ?

— Seul le plutonium-186 que nous avons reçu d'eux nous a permis de calculer le taux d'interpénétration. Cette interpénétration s'effectue au début de façon très lente en raison de la densité de la matière, mais elle s'accélère avec le temps. Si l'on mélange le plutonium avec une matière moins dense, le taux d'interpénétration

s'accroît plus rapidement. D'après un certain nombre de calculs et d'estimations il a été démontré que le taux de pénétration arriverait à la vitesse-lumière dans le vide. Les lois qui ne sont pas les nôtres prendront un certain temps pour pénétrer dans l'atmosphère, mais beaucoup moins pour monter jusqu'aux confins de l'atmosphère. Elles se répandront dans l'espace dans toutes les directions à une vitesse de 300 000 kilomètres seconde, perdant presque immédiatement toute nocivité.

Lamont se tut un instant, cherchant le meilleur moyen d'exposer les choses, et le sénateur en profita aussitôt pour dire : « Et alors ?…» du ton d'un homme qui n'a pas de temps à perdre.

— L'hypothèse jusque-là acceptée semble raisonnable et ne présente pas à première vue d'inconvénients, mais qu'en serait-il si c'était non la matière qui offrait une résistance à la pénétration des lois adverses, mais la texture de base de l'Univers lui-même ?

— Qu'appelez-vous la texture de base ?

— Je ne puis l'exprimer par des mots. Il existe une formule mathématique qui la définit mieux que ne sauraient le faire des mots. C'est la texture de base de l'Univers qui régit les lois naturelles. Et la texture de base de notre Univers rend indispensable l'accumulation de l'énergie. La texture de base du para-Univers ayant, si l'on peut s'exprimer ainsi, une trame différente de la nôtre, l'interaction nucléaire est cent fois supérieure à la nôtre.

— Et alors ? répéta le sénateur.

— Si c'est la texture de base qui est interpénétrée, Monsieur, une matière, dense ou non, n'exerce qu'une influence secondaire. Le taux de pénétration est plus élevé dans le vide que dans une masse dense, mais pas de beaucoup. Le taux de pénétration dans l'espace peut paraître élevé en termes planétaires, mais ne représente qu'une minime fraction de la vitesse de la lumière.

— Ce qui signifie ?…

— Que la texture adverse ne se dissipe pas aussi rapidement que nous le pensons. Qu'au contraire elle s'accumule dans le système solaire et y atteint une beaucoup plus forte concentration que nous l'imaginions.

— Je vois, fit le sénateur hochant la tête. Et combien s'écoulera-t-il de temps avant que l'espace, à l'intérieur du système solaire, arrive à s'équilibrer ? Moins de 1030 années, j'imagine ?

— Infiniment moins, Monsieur. Moins même que 1010 années, à mon avis. Disons une cinquantaine de milliards, à un ou deux milliards près.

— Ce qui par comparaison n'est pas énorme, mais qui est quand même important. Mais pas de raison de nous alarmer pour le moment, j'imagine ?

— Je crains bien, au contraire, Monsieur, que nous ayons toutes raisons de nous alarmer dès maintenant. De néfastes effets se feront sentir bien avant que ne soit atteint l'équilibre. En raison même du Pompage, une forte interaction nucléaire ne cesse de s'accroître dans notre Univers.

— Cet accroissement est-il assez fort pour être mesuré ?

— Possible que non, monsieur.

— Pas même au bout de vingt ans de Pompage ?

— Pas même.

— Alors pourquoi s'inquiéter ?

— Parce que, Monsieur, l'intensité de la forte interaction nucléaire dépend du taux de fusion de l'hydrogène dans l'hélium à l'intérieur du noyau solaire. Si cette interaction s'accroît, ne serait-ce que de façon imperceptible, le taux de fusion de l'hydrogène dans le noyau solaire s'élèvera de façon notable. Le soleil maintient un équilibre délicat entre les radiations et la gravitation et bouleverser cet équilibre en faveur des radiations, comme nous le faisons actuellement,…

— Poursuivez !

— … aboutira à une gigantesque explosion. Selon nos lois naturelles il est impossible à une étoile aussi petite que le Soleil de devenir une supernova. Mais si on altère ces lois, tout devient possible. Et rien ne nous laissera présager le cataclysme. Le Soleil déclenchera une formidable explosion et dans les huit minutes qui suivront vous et moi aurons cessé d'exister et la Terre se dissipera en un nuage de vapeur !

— Et nous ne pouvons rien faire pour prévenir un tel cataclysme ?

— S'il est trop tard pour prévenir le déséquilibre, rien. Par contre, s'il en est encore temps, il n'existe qu'une solution : mettre fin au Pompage.

— Avant d'accepter de vous recevoir, jeune homme, fit le sénateur après s'être éclairci la voix, et étant donné que je ne vous connaissais pas personnellement, je me suis renseigné sur vous. Parmi les personnes que j'ai interrogées figurait le docteur Hallam. Vous le connaissez, je suppose ?

— Oui, Monsieur, je le connais, fit Lamont avec un rictus, mais d'une voix égale. Je le connais même très bien.

— Il m'a déclaré, fit le sénateur en consultant ses notes, que vous étiez un imbécile, un fauteur de troubles à l'équilibre mental douteux, et il m'a fortement conseillé de ne pas vous recevoir.

— Ce sont là ses paroles exactes, Monsieur ? demanda Lamont qui s'efforçait de garder son calme.

— Je vous les cite textuellement.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous accepté de me recevoir,

Monsieur ?

— En temps ordinaire, après une telle mise en garde d'Hallam je ne vous aurais pas reçu. Mon temps est précieux et Dieu sait si je reçois plus souvent qu'à mon tour des imbéciles, des fauteurs de troubles ne jouissant pas de toute leur raison, qui me sont recommandés par de hautes personnalités. Mais dans le cas qui nous occupe je n'ai pas apprécié qu'Hallam se mêle de me donner des conseils. On ne donne pas de conseils à un sénateur, et il fera bien de s'en souvenir.

— Alors, vous êtes prêt à m'accorder votre soutien, Monsieur ?

— Mon soutien ?… Dans quel but ?

— Mais… pour faire arrêter le Pompage.

— Arrêter le Pompage ? Il n'en est pas question. C'est purement et simplement impossible.

— Impossible ? Pourquoi ? demanda Lamont. Vous êtes le président du Comité de la Technologie, et de l'Environnement, et c'est à vous qu'il incombe de faire arrêter le Pompage, ou tout autre processus technologique qui met en péril l'environnement. Et il n'existe pas de plus grave et de plus irréversible péril que celui que nous fait courir le Pompage.

— Sans aucun doute. Sans aucun doute. Si vous voyez juste. Mais ce que vous venez de me dire peut se résumer à ceci : votre hypothèse diffère de celle qui est généralement acceptée. Mais qui me dit que la vôtre est la plus juste ?

— Les calculs auxquels je me suis livré, Monsieur, expliquent tout ce qui jusque-là était resté obscur dans l'hypothèse généralement admise.

— Dans ce cas vos collègues devraient admettre les modifications que vous proposez et vous n'auriez pas à faire appel à moi.

— Mes collègues refuseront de m'entendre, Monsieur, car ma théorie est contraire à leurs intérêts.

— Tout comme il serait contraire à vos intérêts d'imaginer que vous puissiez avoir tort… Voyez-vous, jeune homme, en théorie mes pouvoirs sont énormes, mais en réalité je ne puis rien accomplir sans l'accord de la population. Laissez-moi vous faire un petit cours de politique.

Burt consulta sa montre, se renversa dans son fauteuil et sourit. Cette proposition n'était guère dans sa ligne, mais dans l'éditorial du *Terrestrial Post,* paru le matin même, on le qualifiait de « politicien consommé qui s'était particulièrement distingué à l'International Congress » et il en était encore tout gonflé de fierté.

« Ce serait une erreur d'imaginer que les gens demandent qu'on protège leur vie et leur environnement, et qu'ils témoigneraient de la reconnaissance à un idéaliste qui mènerait le combat dans ce sens. Les

gens ne pensent qu'à leur confort personnel. Nous en avons eu la preuve lorsque au XXe siècle la question de l'environnement s'est posée de façon aiguë. Quand il fut démontré que la cigarette augmentait le risque de contracter le cancer du poumon, la solution la plus évidente aurait consisté à cesser de fumer. Au lieu de cela les gens réclamèrent des cigarettes ne présentant pas ce grave inconvénient. Quand il fut prouvé que les moteurs à combustion interne polluaient dangereusement l'atmosphère, le plus simple aurait été de renoncer à de tels moteurs, mais les gens se contentèrent de réclamer des moteurs similaires n'offrant pas cet inconvénient.

« Alors, jeune homme, ne me demandez pas d'intervenir pour qu'on mette fin au Pompage. L'économie et le confort de la planète tout entière en dépendent. Dites-moi plutôt comment éviter que le Pompage fasse exploser le Soleil.

— Ce n'est pas dans nos possibilités, sénateur, dit gravement Lamont. Ce qui est en jeu est d'une importance cruciale. Nous n'avons pas d'autre choix que d'arrêter le Pompage.

— Et revenir à l'état où nous nous trouvions avant qu'entre en fonction la Pompe à Électrons ?

— Malheureusement oui. C'est une nécessité absolue.

— Dans ce cas il vous faut nous fournir au plus vite la preuve que c'est vous qui êtes dans le vrai.

— La preuve, fit sèchement Lamont, elle vous sera donnée quand le Soleil explosera. Mais je ne pense pas que vous vouliez aller jusque-là.

— Ce n'est peut-être pas inéluctable. Comment se fait-il que vous n'obteniez pas l'appui d'Hallam ?

— Parce que c'est un petit monsieur qui se prétend le père de la Pompe à Électrons. Comment pourrait-il admettre que son enfant détruise la planète ?

— Oui, je vois ce que vous voulez dire, mais n'empêche que pour le monde entier il est le père de la Pompe à Électrons et lui seul aurait suffisamment de poids pour nous convaincre de mettre fin au Pompage.

— Jamais il ne s'y résoudra, fit Lamont en secouant la tête. Il préférerait encore voir le Soleil exploser.

— Alors forcez-lui la main. Vous avez édifié une théorie, mais une théorie est par elle-même sans signification. Il doit exister un moyen de la démontrer. La baisse du taux de radioactivité, disons de l'uranium, dépend de l'interaction qui se produit à l'intérieur du noyau. Ce taux a-t-il évolué dans la proportion prévue par votre théorie, et non par celle généralement admise ?

— La radioactivité normale, fit Lamont en secouant de nouveau la tête, dépend d'une faible interaction nucléaire, et malheureusement

des expériences de ce genre ne nous apportent que des preuves peu concluantes. Quand nous en obtiendrons d'indiscutablement concluantes, il sera trop tard.

— Alors que proposez-vous ?

— Il existe des interactions à caractère spécifique qui pourraient actuellement nous fournir des données certaines. Mieux encore, récemment de hardies expériences ont donné des résultats déroutants, mais que je me charge d'expliquer…

— Dans ce cas qu'attendez-vous pour le faire ?

— Pour obtenir ces données je devrais disposer de l'immense synchrotron à protons qui a été installé sur la Lune, Monsieur. Mais on me fera attendre des années – je m'en suis assuré –, à moins que quelqu'un ne tire les ficelles.

— C'est-à-dire moi ?

— Exactement, sénateur.

— Je ne bougerai pas le petit doigt tant que le docteur Hallam aura de vous cette opinion, mon garçon, fit le sénateur Burt en tapotant du doigt la feuille posée devant lui. Je suis obligé de tenir compte de son opinion.

— Mais l'existence même du monde…

— Prouvez-le.

— Passez par-dessus Hallam et je vous le prouverai.

— Prouvez-le et je passerai par-dessus Hallam.

Lamont prit une profonde inspiration, puis lança :

— Sénateur ! Admettons qu'il n'existe qu'une chance minime que je sois dans le vrai. Ne mériterait-elle pas qu'on se batte pour elle ? Tout est en jeu… l'humanité, notre planète…

— En somme vous voudriez que je mène le bon combat. Je le ferais volontiers. Il y a quelque chose d'exaltant à l'idée de se sacrifier à une juste cause, et tout politicien digne de ce nom est assez masochiste pour rêver de temps à autre d'être précipité dans les flammes de l'enfer tandis que chantent les anges. Mais on ne se lance pas dans la lutte, docteur Lamont, sans avoir au moins une chance de réussir. Admettons que je vous épaule, alors que vous êtes seul à condamner le Pompage ? Je n'arriverais à rien. Comment pourrais-je attendre de la population qu'elle renonce à son confort et à tous les bienfaits que lui a apportés la Pompe, pour la simple raison qu'un jeune savant prédit les pires catastrophes alors que tous ses collègues sont contre lui et que le docteur Hallam, cet homme révéré par tous, le traite d'idiot ? Non, jeune homme, je ne m'exposerai pas pour *rien* aux flammes de l'enfer.

— Aidez-moi au moins à fournir la preuve de ce que j'avance. Votre nom ne sera même pas prononcé si vous avez peur que…

— Je n'ai peur de rien, fit sèchement Burt. J'ai simplement le sens

des réalités. La demi-heure que je vous avais accordée, docteur Lamont, est largement dépassée.

Lamont, navré, l'implora du regard mais il comprit à son expression que Burt ne reviendrait pas sur sa décision. C'est pourquoi il se retira.

Le sénateur Burt ne reçut pas immédiatement le solliciteur suivant. Quelques minutes s'écoulèrent tandis qu'il regardait, tout en tripotant sa cravate, la porte qui venait de se refermer. Et si ce jeune savant était dans le vrai ? S'il existait une chance minime qu'il fût dans le vrai ?

Burt dut s'avouer qu'il éprouverait un certain plaisir à démasquer Hallam, à lui faire mordre la poussière, à le fouler aux pieds… mais ce n'était là qu'un rêve irréalisable. Hallam était intouchable. Burt n'avait croisé le fer avec lui qu'une seule fois, quelque dix ans plus tôt. Hallam avait tort, complètement tort, alors que Burt était dans le vrai – les événements l'avait démontré par la suite – et cependant Burt avait dû s'incliner, la rage au cœur, et avait bien failli ne pas être réélu.

Burt hocha la tête. Il aurait bien mis en jeu sa réélection pour une bonne cause, mais il refusait de s'exposer à nouveau à une humiliation. Il donna l'ordre de faire entrer le visiteur suivant et se leva pour l'accueillir, le visage souriant.

Chapitre 8

Si après cela Lamont avait encore eu quelque chose à perdre du point de vue professionnel, il aurait peut-être hésité. Personne au monde n'était plus impopulaire que Joshua Chen, et tous ceux qui avaient affaire à lui étaient mal vus dans les hautes sphères. Chen, un révolutionnaire né, savait se faire entendre parce qu'il apportait à défendre sa cause une ardeur convaincante et parce qu'il avait fondé un parti si cohérent que les politiciens du monde entier le lui enviaient.

Il avait grandement contribué à la rapide édification de la Pompe qui avait apporté à la planète l'énergie dont elle avait besoin. Les avantages de la Pompe étaient clairs et évidents, car d'une part elle évitait la pollution et de l'autre elle fournissait gratuitement de l'énergie. Il existait cependant des conservateurs qui défendaient encore l'énergie nucléaire, non parce qu'elle présentait plus d'avantages, mais parce qu'elle datait de leur enfance.

Oui, lorsque Chen donnait de la voix le monde entier tendait l'oreille.

Il était installé à son bureau et sa face ronde, ses pommettes saillantes révélaient qu'il était aux trois quarts chinois.

— Mettons les choses au point, dit-il. Si je comprends bien vous ne parlez qu'en votre propre nom.

— Oui, fit Lamont sèchement. Hallam ne me soutient pas. Il prétend même que je suis fou. Auriez-vous besoin de l'approbation d'Hallam pour agir ?

— Je n'ai besoin de l'approbation de personne, fit Chen, arrogant comme à son habitude : puis, après un instant de réflexion : Ainsi vous prétendez que du point de vue technologique les para-men sont plus avancés que nous ?

Lamont, devenu plus diplomate, n'avait pas été jusqu'à dire qu'ils étaient plus intelligents. « Infiniment plus avancés du point de vue technologique » était moins vexant et tout aussi vrai.

— C'est l'évidence même, dit-il, quand ce ne serait que le fait qu'ils ont réussi à nous envoyer des matériaux à travers les espaces sidéraux qui séparent nos deux Univers, ce dont nous sommes incapables.

— Dans ce cas, pourquoi ont-ils été les promoteurs de la Pompe si elle est dangereuse ? Et pourquoi continuent-ils à la faire fonctionner ?

Lamont avait appris à se montrer moins cassant. Il aurait pu faire observer à Chen qu'il n'était pas le premier à lui poser une telle question mais ç'aurait été faire preuve de condescendance et même d'impatience et il préféra s'en abstenir. Il dit simplement :

— Ils avaient hâte, tout comme nous d'ailleurs, de faire fonctionner ce qui apparaissait, à première vue, comme une extraordinaire source d'énergie, mais j'ai des raisons de croire qu'ils sont actuellement aussi inquiets que moi.

— C'est là votre opinion. Mais vous ne nous fournissez aucune preuve de l'état d'esprit que vous leur prêtez.

— Je ne suis pas en mesure de le faire pour le moment, je le reconnais.

— Encore une fois vous ne parlez qu'en votre nom et ce n'est pas suffisant.

— Ne pourrions-nous pas prendre le risque… ?

— Une opinion que ne vient étayer aucune preuve ne nous suffit pas, professeur. Ce n'est pas en lançant des flèches au hasard que j'ai acquis ma réputation. Elles ont toujours frappé droit au but parce que je savais exactement où je voulais frapper.

— Mais lorsque j'aurai la preuve…

— Alors je vous soutiendrai. Si cette preuve me satisfait, croyez-moi, ni Hallam ni le Congrès ne pourront résister à la marée montante de l'opinion. Donc procurez-vous cette preuve et revenez me voir.

— À ce moment-là il sera trop tard.

— C'est possible, fit Chen en haussant les épaules. Mais je pense plutôt que vous découvrirez que vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, affirma Lamont avec force. Puis d'un ton pressant : Monsieur Chen, il existe probablement dans l'Univers des milliers de milliards de planètes habitées et sans doute parmi elles on en compte des milliards où vivent des êtres doués d'intelligence et parvenus à une technologie hautement développée. Ce doit être le cas du para-Univers. Il est possible que dans nos deux Univers de nombreux mondes parallèles soient entrés en contact et soient reliés par le Pompage. Il doit se trouver des douzaines, peut-être même des centaines de Pompes disséminées aux points de jonction des deux Univers.

— Pure spéculation. Mais admettons que ce soit le cas.

— Alors il se peut que dans des douzaines ou des centaines de ces cas l'interaction des lois naturelles ait été poussée jusqu'au point de faire exploser le soleil d'une planète. L'effet a pu se propager. L'énergie d'une supernova venant s'ajouter à la modification des lois naturelles a pu provoquer l'explosion d'étoiles voisines qui à leur tour en ont fait exploser d'autres. Il est possible qu'avec le temps une galaxie tout entière, ou une partie d'une galaxie, explose.

— Tout cela ne relève que de l'imagination.

— En êtes-vous bien sûr ? Il existe dans l'Univers des quasars par centaines, de petits éléments formant à eux seuls plusieurs systèmes solaires, mais brillant de l'éclat d'une centaine de galaxies.

— Voulez-vous dire par là que les quasars sont les déchets de planètes ayant été soumises au Pompage ?

— C'est ce que je suppose. Depuis leur découverte, il y a quelque cent cinquante ans, les astronomes ne s'expliquent toujours pas d'où proviennent leurs sources d'énergie. Rien dans notre Univers ne nous le révèle. Non, absolument rien. Ne s'ensuit-il pas… ?

— Qu'en est-il du para-Univers ? Est-il plein lui aussi de quasars ?

— Je ne le pense pas. Les conditions y sont différentes. La para-théorie nous démontre sans l'ombre d'un doute que la fusion s'opère beaucoup plus aisément là-bas, ce qui tendrait à prouver que leurs étoiles sont infiniment plus petites que les nôtres. Il leur faut donc une moindre proportion d'hydrogène fusible pour produire l'énergie que nous fournit notre Soleil. En effet, une réserve aussi importante que celle de notre Soleil exploserait spontanément. Si nos lois pénètrent dans le para-Univers, la fusion de l'hydrogène s'effectuera moins aisément et les para-étoiles commenceront de se refroidir.

— Cela ne me paraît pas si grave, fit Chen. Ils peuvent toujours user du Pompage pour se procurer l'énergie nécessaire. D'après vos supputations, les conditions sont excellentes pour eux.

— Pas exactement, fit Lamont qui jusque-là n'avait pas approfondi la para-situation. Si l'explosion se produisait chez nous, le Pompage s'arrêterait automatiquement. Ils ne sont pas en mesure de le faire fonctionner sans nous. Il leur faudrait donc envisager une étoile allant en refroidissant et privée de l'énergie que leur apporte le Pompage. Ils pourraient même se trouver dans une situation pire que la nôtre, car nous nous désintégrerions en l'espace d'un éclair alors qu'ils souffriraient une lente agonie.

— Vous ne manquez pas d'imagination, professeur, fit Chen, mais je ne vous suis pas. Je ne nous vois pas renoncer au Pompage parce que vous laissez courir votre imagination. Savez-vous ce que signifie pour l'humanité le Pompage ? Il ne nous apporte pas seulement une énergie abondante, gratuite et non polluante. Il y a plus que cela. L'important c'est que désormais l'humanité n'a plus besoin de travailler pour vivre. Que pour la première fois dans l'histoire l'humanité peut concentrer ses activités cérébrales sur le problème infiniment plus important qu'est le développement de son véritable potentiel.

« Tenez, par exemple, en deux siècles et demi la médecine, bien qu'elle ait fait de grands progrès, n'est pas arrivée à prolonger la durée de la vie au-delà d'une centaine d'années. Les gérontologues nous ont affirmé à maintes reprises que rien ne s'opposait, en théorie, à ce que l'homme devienne immortel, mais jusque-là personne ne s'est véritablement penché sur cette question.

— L'immortalité ! s'exclama Lamont, furieux. C'est du délire !

— Vous vous y connaissez mieux que moi en délire, professeur, fit Chen. Il n'empêche que je vais veiller à ce que soient entreprises des recherches sur l'immortalité, ce qui serait hors de question si l'on mettait fin au Pompage. Nous en reviendrions à une énergie coûteuse, rare et polluante. Deux milliards d'humains se verraient obligés à nouveau de travailler pour vivre et cette immortalité à quoi nous rêvons resterait à l'état de rêve.

— Elle le restera de toute façon. Aucun être humain n'est destiné à connaître l'immortalité. Et personne ne peut espérer une durée de vie dépassant la normale.

— Une fois de plus, c'est vous qui le dites.

Lamont hésita un instant puis décida de jouer son va-tout.

— Monsieur Chen, je vous ai dit tout à l'heure que je n'étais pas en mesure de vous expliquer d'où je tirais ma connaissance de l'état d'esprit des para-men. Eh bien, je vais m'efforcer de le faire. Nous avons reçu des messages.

— Que vous avez été capables de déchiffrer ?

— Un mot était écrit en anglais.

Chen fronça le sourcil, fourra ses mains dans ses poches, allongea ses courtes jambes, s'adossa dans son fauteuil et demanda :

— Quel est ce mot anglais ?

— Peur ! dit Lamont, qui jugea inutile de parler de l'inversion de lettres.

— Peur ? répéta Chen. À votre avis, qu'est-ce que cela signifie ?

— N'est-il pas évident qu'ils craignent les effets du Pompage ?

— Pas le moins du monde ! S'ils le redoutaient, ils y mettraient fin. Je pense au contraire qu'ils ont peur que nous prenions l'initiative d'arrêter le Pompage. Vous leur prêtez vos propres intentions et si vous cessez de faire fonctionner la Pompe, comme vous le souhaitez, cela les obligera à faire de même de leur côté. Ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'ils ne peuvent continuer sans nous ? Je ne peux donc les blâmer de manifester de la peur. – Et comme Lamont se taisait : Je me rends compte, reprit Chen, que vous n'aviez pas envisagé les choses sous cet angle. Penchons-nous plutôt sur le problème de l'immortalité. Voilà un sujet qui passionne l'humanité tout entière.

— Le croyez-vous vraiment ? fit Lamont d'un air songeur. Je ne vois pas ce qu'il a de si passionnant. Quel âge avez-vous, Monsieur Chen ?

Chen cilla à plusieurs reprises, tourna les talons et, les poings serrés, sortit vivement de la pièce.

En consultant sa biographie Lamont découvrit que Chen avait soixante ans et que son père était mort à soixante-deux ans, ce qui expliquait bien des choses.

Chapitre 9

— À voir ta tête, fit Bronowski, je n'ai pas l'impression que tu as eu beaucoup de succès.

Lamont, qui, installé dans son propre laboratoire, regardait fixement les semelles de ses chaussures et constatait qu'elles étaient fort usées, répondit simplement :

— Ça, tu peux le dire.

— Le grand Chen lui-même s'est dérobé ?

— Il n'a rien voulu entendre. Lui aussi réclame des preuves de ce que j'avance. C'est ce qu'ils réclament tous, et quand je leur en apporte ils les rejettent. Ce qu'ils veulent en réalité, c'est conserver leur sacrée Pompe, ou leur réputation, ou leur place dans l'histoire. Chen va plus loin. Il rêve d'immortalité.

— Et toi, que cherches-tu en réalité, Pete ? demanda gravement Bronowski ?

— Le bien de l'humanité. – Et comme son collègue le regardait d'un air ironique : Tu ne me crois pas ?

— Bien sûr que je te crois ! Mais encore une fois, *en réalité,* que cherches-tu ?

— Tu veux le savoir ? fit Lamont en frappant violemment sa table de travail du plat de la main. Eh bien, je vais te le dire : je tiens à démontrer que je suis dans le vrai, parce que je sais que je suis dans le vrai.

— En es-tu sûr ?

— Oui, j'en suis sûr. Et je sais qu'en dernier ressort c'est moi qui remporterai la victoire. En sortant de chez Chen j'ai été bien près de me mépriser.

— Toi ?

— Oui, moi. Et pourquoi pas ? Je me suis dit : À chaque tournant je me heurte à Hallam. Aussi longtemps qu'Hallam réfutera ma thèse, personne ne me croira. Tant qu'Hallam se dressera devant moi comme un roc je n'arriverai à rien. Alors, ai-je pensé, pourquoi n'ai-je pas essayé de le gagner à ma cause en lui passant un peu de pommade, au lieu de le harceler et de le monter contre moi ?

— Tu crois vraiment que c'est ce que tu aurais dû faire ?

— Dieu non ! Mais accablé comme je l'étais, les pensées les plus folles m'ont passé par la tête. Que je pourrais aller m'installer sur la Lune, par exemple. La première fois que je me suis dressé contre lui il n'était pas encore question du terrible danger qui menace notre planète, mais je n'y suis pas allé de main morte. Cependant, comme tu me l'as dit toi-même, rien ne peut le persuader de détruire la Pompe.

— Tu n'as plus l'air de te mépriser, maintenant ?

— Non, en effet, car mon entretien avec Chen m'a apporté quelque chose de positif. Il m'a prouvé que je perdais mon temps.

— Ça m'en a tout l'air.

— Parce que je m'y suis mal pris. Ce n'est pas sur notre planète que se trouve la solution. J'ai déclaré à Chen que notre Soleil risquait d'exploser, ce qui ne serait pas le cas du para-Soleil. Néanmoins les para-men n'en seraient pas sauvés pour autant, car lorsque notre Soleil explosera c'en sera fini pour eux de la Pompe. Comme je te l'ai dit elle ne peut fonctionner que par un système d'échange. Tu me suis ?

— Ouais.

— Alors, pourquoi ne pas prendre les choses par l'autre bout ? Nous non plus ne pouvons rien sans eux. Donc, inutile de mettre nous-mêmes fin au Pompage. Laissons ce soin aux para-men.

— D'accord. Mais le feront-ils ?

— Ils nous ont transmis ce mot : P-E-U-R. Cela signifie qu'ils redoutent quelque chose. Chen prétend qu'ils nous craignent, qu'ils craignent que nous arrêtions le Pompage, mais je n'en crois pas un mot. *Ils ont peur.* Je me suis tu lorsque Chen m'a fait cette suggestion. Il a cru m'avoir convaincu, mais il s'est lourdement trompé. C'est à ce moment précis que je me suis dit que nous devions inciter les para-men à prendre les devants. Et il faut que nous y arrivions. Mike, je ne compte plus que sur toi. Tout l'espoir du monde repose sur toi. Arrange-toi pour communiquer avec eux.

Bronowski éclata d'un rire joyeux et presque enfantin.

— Pete, déclara-t-il, tu es un génie.

— Tiens, tu l'as remarqué ?

— Je le pense sérieusement. Tu m'arraches les mots de la bouche. J'allais te dire que j'ai envoyé message sur message, employant ceux de leurs symboles qui, je crois, désignent la Pompe, et y mêlant certains de nos propres termes. Me servant du peu de données que j'ai rassemblées depuis des mois, j'ai donc usé de leurs symboles en y glissant à nouveau des mots anglais pour leur exprimer notre inquiétude. J'ignorais totalement si j'allais taper dans le mille, ou si j'étais complètement à côté de la question. Le fait que je ne recevais aucune réponse me laissait peu d'espoir.

— Tu ne m'as jamais rien dit de tes tentatives.

— Ce côté de la question me regarde exclusivement. Tu m'as assez cassé les pieds avec ta para-théorie.

— Alors, où en es-tu ?

— Hier, je leur ai transmis un message de deux mots dans notre langue : P-O-M-P-E N-É-F-A-S-T-E.

— Et alors ?

— Ce matin, j'ai enfin reçu un message en retour. Il est simple et dit bien ce qu'il veut dire : O-U-I P-O-M-P-E N-É-F-A-S-T-E N-É-F-A-S-

T-E N-É-F-A-S-T-E. Tiens, regarde.

— Pas moyen de s'y tromper, fit Lamont en prenant la feuille d'une main tremblante. C'est bien une confirmation.

— C'est ce qu'il me semble. À qui vas-tu soumettre ça ?

— À personne, fit Lamont d'un ton sans réplique. Je me refuse à discuter davantage. Ils diraient encore que j'ai forgé ce message de toutes pièces et je me refuse à attendre davantage. Que les para-men mettent fin au Pompage, automatiquement il s'arrêtera aussi de notre côté, et seuls nous serons incapables de le remettre en marche. À ce moment-là la Station tout entière proclamera que j'avais raison et que la Pompe est dangereuse.

— D'où tires-tu cette certitude ?

— Elle s'impose d'elle-même. Ce sera le seul moyen pour eux d'éviter de se faire mettre en pièces par une populace déchaînée exigeant que le Pompage reprenne et furieuse de ne pas l'obtenir… Tu ne crois pas que j'ai raison ?

— Ce n'est pas impossible. Mais une chose me tourmente.

— Quoi donc ?

— Si les para-men sont à ce point convaincus que la Pompe est dangereuse, pourquoi n'ont-ils pas arrêté le Pompage ? J'ai exercé un contrôle tout à l'heure et tout fonctionne normalement.

Lamont, déconcerté, fronça le sourcil.

— Peut-être ne veulent-ils pas agir seuls de leur côté. Ils nous considèrent comme leurs associés et désirent sans doute que nous agissions de concert. Tu ne crois pas qu'il y a de ça ?

— Possible, mais possible aussi que nos échanges de messages soient loin d'être parfaits ; qu'ils ne comprennent pas exactement la signification du mot N-É-F-A-S-T-E. Peut-être ai-je mal employé leurs symboles et peut-être s'imaginent-ils que N-É-F-A-S-T-E signifie B-É-N-É-F-I-Q-U-E.

— J'espère bien que non !

— Ne prends pas tes désirs pour des réalités. L'espoir n'est pas toujours payant.

— Mike, ne te décourage pas et continue de leur envoyer des messages. Emploie autant de symboles et de mots que tu peux pour éveiller en eux un écho. C'est toi l'expert en décryptage et tout dépend de toi. Finalement ils auront appris suffisamment de mots pour nous communiquer un message clair et indiscutable. À notre tour nous leur expliquerons que nous sommes d'accord pour mettre fin au Pompage.

— Nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour faire une telle déclaration.

— C'est possible, mais de toute façon ils n'en sauront rien et finalement nous serons considérés comme les bienfaiteurs de l'humanité.

— Même s'ils nous exécutent auparavant ?

— Même ainsi… L'avenir est dans tes mains, Mike, et je suis persuadé que les choses ne traîneront plus très longtemps.

Chapitre 10

Et pourtant elles traînèrent. Quinze jours passèrent sans apporter le moindre message et la tension ne faisait que monter chez les deux savants.

C'était chez Bronowski qu'elle était le plus apparente. Il avait perdu son entrain habituel. Il entra ce jour-là sombre et silencieux dans le laboratoire de Lamont, puis dit enfin :

— Le bruit court dans toute la boîte qu'on t'a prié d'aller te faire voir ailleurs.

Lamont ne s'était pas rasé, ce matin-là. Son laboratoire semblait laissé à l'abandon comme si déjà il n'en était plus le titulaire.

— Et alors ? fit-il en haussant les épaules. Je m'en fous. Ce qui m'ennuie c'est que la *Physical Review* a refusé mon article.

— Tu m'avais dit que tu t'y attendais.

— Oui, mais je pensais qu'ils m'en donneraient les raisons. Ils auraient pu me dire que mon article contenait des erreurs, des inexactitudes, des suppositions erronées. Bref, des arguments que j'aurais pu controverser.

— Et ils n'en ont rien fait.

— Absolument rien. Leur comité a estimé que mon article n'était pas dans la ligne de leur revue. Un point c'est tout. En un mot, ils se refusent à y toucher même avec des pincettes. La bêtise humaine a vraiment quelque chose de décourageant. Je souffrirais moins de voir l'humanité se détruire elle-même par malfaisance ou légèreté, mais c'est désespérant de la voir aller au-devant de la destruction par pure stupidité. À quoi bon être un homme pour finir ainsi ?

— De la stupidité, marmonna Bronowski.

— Comment qualifierais-tu leur attitude ? Quand je pense qu'ils veulent me foutre à la porte parce que j'ai commis le crime inexpiable d'avoir raison contre eux tous.

— Tout le monde, dans la boîte, semble savoir que tu as eu un entretien avec Chen.

— Eh oui ! fit Lamont en se pinçant le nez entre deux doigts et en se frottant les yeux. Et il en a été à ce point contrarié qu'il a été voir Hallam pour lui raconter Dieu sait quoi. Et maintenant on m'accuse d'avoir voulu saboter la Pompe en essayant de créer un climat de panique, dans un esprit contraire à l'éthique de notre profession, ce qui rend indésirable ma présence à la Station.

— Ils n'auront aucune peine à le prouver, Pete.

— Possible, mais encore une fois je m'en moque éperdument.

— Et maintenant, que vas-tu faire ?

— Mais rien ! s'exclama Lamont outré. Qu'ils se déchaînent ! Je

compte sur les lenteurs de l'administration. Chaque étape de mon éviction prendra des semaines, sinon des mois, et pendant ce temps tu continueras d'envoyer des messages. Qui sait ? Peut-être d'ici-là recevrons-nous enfin une réponse des para-men.

— Et si nous n'en recevions pas, Pete ? fit Bronowski, l'air malheureux. Peut-être serait-il temps que tu adoptes une autre attitude.

— Que veux-tu dire par là ? fit Lamont levant vivement la tête.

— Reconnais que tu t'es trompé. Fais ton acte de contrition. Frappe-toi la poitrine. En un mot, renonce.

— Ah ! ça, jamais ! Par Dieu, Mike. Nous menons une partie dont l'enjeu est le monde et chacune des créatures qui l'habitent.

— C'est vrai, mais en quoi cela te concerne-t-il ? Tu n'es pas marié. Tu n'as pas d'enfants. Je sais que ton père est mort. Tu ne fais jamais allusion à ta mère ou à d'autres membres de ta famille. Je me demande s'il existe sur terre un être humain auquel tu sois attaché en tant qu'individu. Alors jouis de la vie pendant qu'il en est encore temps et fous-toi du reste.

— Et toi ?

— J'en ferai autant. Je suis divorcé, je n'ai pas d'enfants. J'ai une jeune amie avec qui j'entretiens d'agréables rapports qui dureront autant que les événements le permettront. Alors jouissons de la vie.

— Et demain ?

— Demain prendra soin de lui-même. Et quand la mort viendra, elle frappera si vite que nous n'aurons pas le temps de souffrir.

— Je n'ai pas ta philosophie, Mike. *Mike !* À quoi rime tout cela ? Essaies-tu de me faire comprendre que nos efforts sont vains ? Que jamais nous ne parviendrons à communiquer avec les para-men ?

— Pete, fit Bronowski détournant le regard, hier soir j'ai reçu d'eux une réponse. Je comptais me réserver une journée de réflexion, mais pourquoi attendre davantage ?… Tiens, la voilà cette réponse.

Lamont, qui ouvrait de grands yeux, prit la feuille de métal, dont le texte ne comportait aucune ponctuation.

POMPE PAS ARRÊTÉE PAS ARRÊTÉE ARRÊTONS PAS POMPE NE PRESSENTONS PAS DANGER NE PRESSENTONS PAS NE PRESSENTONS PAS VOUS PRIONS ARRÊTER POMPAGE ARRÊTERONS AUSSI METTEZ FIN DANGER DANGER DANGER ARRÊTEZ ARRÊTEZ ARRÊTEZ POMPAGE.

— Seigneur ! grommela Bronowski, ils semblent désespérés. – Et comme Lamont, les yeux toujours écarquillés, ne disait mot, il reprit : J'en viens à penser que là-bas se trouve un type comme toi… un para-Lamont qui ne parvient pas, tout comme toi, à persuader un para-Hallam de mettre fin au pompage. Et tandis que nous les implorons de nous sauver, il nous implore lui de les sauver.

— Et si nous montrions ce message…

— Ils diront que tu mens, que tu as forgé ce document de toutes pièces, pour justifier tes folles hypothèses.

— Ils me traiteront peut-être de fou, mais toi, Mike, ils t'écouteront. Tu me soutiendras, Mike ? Tu leur expliqueras comment et dans quelles conditions tu as reçu ce message ?

Bronowski rougit.

— À quoi cela servirait-il ? Ils répondront que quelque part dans le para-Univers se trouve un type aussi cinglé que toi et que votre dialogue est un dialogue de fous. Et ils diront aussi que ce message apporte la preuve que les autorités, dans le para-Univers, sont convaincues qu'il n'y a pas de danger.

— Mike, continue de lutter avec moi !

— À quoi bon, Pete ? Tu as parlé toi-même de stupidité. Ces para-men sont peut-être plus avancés que nous, peut-être même plus intelligents, comme tu le prétends, mais visiblement ils sont aussi stupides que nous. Schiller l'a exprimé magnifiquement et je partage sa conviction.

— Qui ça ?

— Schiller. Un poète et dramaturge allemand qui a vécu il y a trois siècles. Dans une de ses pièces où il est question de Jeanne d'Arc il fait dire à un de ses personnages : « Contre la stupidité, les dieux eux-mêmes luttent en vain. » Je ne suis pas un dieu et je me refuse à lutter plus longtemps. Renonce, Pete, et contente-toi de vivre. Notre planète durera peut-être autant que nous, et dans le cas contraire nous ne pouvons rien. Je suis désolé, Pete. Tu as mené le bon combat, mais tu as perdu, et moi j'abandonne.

Il referma sur lui la porte du laboratoire et Lamont se retrouva seul. Enfoncé dans son fauteuil, il se mit à tambouriner du bout des doigts. Quelque part dans le Soleil, des protons s'agglomeraient avec un peu trop d'avidité. Avec chaque instant qui s'écoulait cette avidité s'accroissait et à un moment donné le délicat équilibre se romprait…

— Et il ne restera pas sur Terre un survivant pour comprendre que j'avais raison ! s'écria Lamont cillant à plusieurs reprises pour retenir ses larmes.

DEUXIÈME PARTIE
les Dieux eux-mêmes…

Chapitre 1 a

Dua n'eut pas trop de peine à s'éloigner des autres. Elle redoutait toujours les pires difficultés qui en somme ne se produisaient jamais. Du moins jamais de façon insurmontable.

D'ailleurs, pourquoi se seraient-elles produites ? Odeen se contentait de lui dire avec indulgence : « Ne t'éloigne pas. Tu sais à quel point cela contrarie Tritt. » Il ne lui disait jamais que lui-même en était contrarié. Les Rationnels n'ont pas pour habitude de se tourmenter pour des riens. Mais il prenait autant soin de Tritt que Tritt des enfants.

En dernier ressort Odeen la laissait toujours agir à sa guise si elle insistait assez et il allait même jusqu'à intercéder en sa faveur auprès de Tritt. Il lui arrivait d'avouer qu'il était fier de ses dons et de son goût de l'indépendance… Tout compte fait, ce n'est pas un mauvais flanc-gauche, se disait-elle avec une affection modérée.

Tritt était moins facile à manœuvrer et il avait une façon irritée de la regarder lorsqu'elle se montrait… ma foi, telle qu'elle désirait être. Ils sont généralement comme ça, les flancs-droits. Pour elle il était un flanc-droit ; pour les enfants, un Parental, et les enfants comptaient plus que tout… Elle s'en réjouissait, car l'un ou l'autre des deux enfants détournait toujours d'elle son attention lorsque les choses commençaient à se gâter.

En somme, Dua ne se préoccupait guère de Tritt. Sauf aux moments où ils se fondaient l'un dans l'autre, elle avait tendance à l'ignorer. Il n'en était pas de même avec Odeen. Elle l'avait trouvé excitant dès le début. Sa seule présence faisait chatoyer puis pâlir ses contours. Et qu'il fût un Rationnel le rendait plus excitant encore. Elle s'expliquait mal ses réactions envers lui, dues, pensait-elle, à sa propre étrangeté. Étrangeté à laquelle elle s'était résignée… ou du moins presque.

Dua soupira.

Enfant, lorsqu'elle se considérait encore comme une entité, un être, et non comme une des composantes d'une triade, elle avait une conscience plus aiguë de cette étrangeté. Et l'attitude des autres la lui faisait sentir avec acuité. Rien que cette façon qu'elle avait de faire surface le soir…

Oui, à ce moment-là, elle aimait à faire surface le soir. Les autres Émotionnelles redoutaient le froid et mélancolique crépuscule et frissonnaient et se fluidifiaient lorsqu'elle le leur décrivait. Elles aimaient à émerger dans la pleine chaleur du milieu du jour, à s'y épandre, à s'en nourrir, et pour cette raison même Dua évitait le milieu du jour. Elle détestait se trouver parmi toutes ces formes

agitées.

Il lui fallait évidemment se nourrir, mais elle préférait le faire le soir. La nourriture était moins abondante, mais elle aimait le crépuscule, d'un rouge profond, et par-dessus tout elle aimait à être seule. Elle se plaisait à donner aux autres une idée infiniment plus hostile et plus lugubre de ce crépuscule qu'il n'était en réalité, simplement pour les voir se figer sur place… tout au moins autant que peuvent se figer de jeunes Émotionnelles. Elles se mettaient à chuchoter entre elles, à se moquer d'elle… et la laissaient enfin tranquille.

Ce petit astre qu'était le soleil se trouvait maintenant à l'horizon, et baignait tout de cette mystérieuse lumière rouge qu'elle seule connaissait. Elle s'épandait latéralement puis se gonflait en son milieu afin d'absorber tout ce qu'il restait de chaleur. Elle l'absorbait paresseusement, savourait le goût légèrement amer et insubstantiel de ces longues ondes lumineuses. (Elle ne connaissait pas d'autre Émotionnelle prête à avouer qu'elle aimait ce goût. Sans pouvoir l'expliquer elle l'associait dans son esprit à l'idée de liberté, cette liberté dont elle jouissait quand elle était seule.)

Maintenant encore, la solitude, la fraîcheur, cette lumière rouge à la fois intense et profonde, la reportaient aux jours anciens où elle ne faisait pas encore partie d'une triade. Et elle revoyait d'une façon plus aiguë encore son propre Parental qui, plus lourd qu'elle, la suivait cependant à la trace tant il redoutait qu'il lui arrive du mal.

Il lui était entièrement dévoué, comme l'est toujours un Parental envers la petite médiane, plus même qu'envers les deux autres. Elle trouvait cela pesant et rêvait du jour où il la laisserait vivre sa vie. En fin de compte tout Parental agit ainsi. Mais combien il lui avait manqué lorsque finalement ce jour était arrivé.

Il était venu le lui annoncer avec autant de délicatesse qu'il le pouvait, en dépit de la difficulté qu'éprouve tout Parental à exprimer ses sentiments par des mots. Elle l'avait fui, ce jour-là, non par méchanceté, non parce qu'elle se doutait de ce qu'il allait lui dire, mais dans un pur élan de joie. Elle était parvenue à découvrir en plein midi un lieu isolé et s'était gorgée de chaleur, emplie d'une sorte de griserie qui se traduisait chez elle par un besoin de mouvement et d'activité. Elle s'était étalée sur des rochers, les englobant, les débordant. Elle savait qu'elle agissait mal car seuls les petits enfants ont le droit de se conduire ainsi, mais elle trouvait cela à la fois excitant et apaisant.

Lorsque son Parental l'avait enfin découverte, il s'était posté devant elle, s'était tu pendant un long moment, fermant à demi les yeux, comme aveuglé par la lumière qui rayonnait d'elle ; et comme pour mieux la contempler et graver en lui son visage.

Au début elle se contenta de soutenir son regard, pensant avec confusion qu'il l'avait vue se frotter contre les roches et qu'il en était honteux pour elle. Mais elle ne lut aucun reproche dans son regard et elle dit enfin d'un ton soumis :

— Que se passe-t-il, Daddy ?

— Le moment est venu, Dua. Je l'attendais. Et toi aussi, je pense.

— Quel moment ?

Maintenant que ce moment était venu, Dua se refusait obstinément à y croire. Si elle s'y refusait, il ne viendrait pas. (Elle ne perdit jamais l'habitude de nier ainsi l'évidence. Odeen devait lui dire par la suite, du ton condescendant d'un Rationnel pénétré de son importance, que toutes les Émotionnelles réagissaient ainsi.)

Son Parental lui dit alors :

— Il me faut disparaître. Je ne serai plus jamais à tes côtés. – Il resta là à la regarder intensément, et comme elle ne disait mot, il ajouta : Tu le diras aux autres.

— Pourquoi ?

Dua se détourna, révoltée, ses formes se faisant de plus en plus vague, comme si elle cherchait à se dissoudre. Elle souhaitait en cet instant y arriver et bien entendu ne le pouvait pas. Au bout d'un moment elle éprouva de la douleur, une sorte de crampe, et elle reprit forme. Son Parental ne prit même pas la peine de la gronder et de lui dire quel scandale ç'aurait été si quelqu'un l'avait vue s'épandre ainsi.

— Ils n'en auront cure, dit-elle, et aussitôt elle regretta d'avoir volontairement blessé son Parental qui parlait encore de petit flanc-gauche et de petit flanc-droit. Mais petit flanc-gauche était plongé dans ses études et petit flanc-droit ne pensait qu'à fonder une triade. Dua était en somme la seule des trois à éprouver encore… N'était-elle pas la plus jeune ? D'ailleurs les Émotionnelles le sont toujours et elles réagissent différemment.

— Tu le leur diras quand même, se contenta de répéter son Parental, et ils restèrent là à se regarder en silence.

Elle ne tenait pas à le leur dire. Il n'existait plus d'intimité entre eux. Il n'en avait pas été de même pendant leur petite enfance. À cette époque-là ils arrivaient à peine à se distinguer les uns des autres, le frère-de-gauche du frère-de-droite et les deux frères de leur sœur-médiane. Tous trois étaient fluides au point de se mêler les uns aux autres, de s'enrouler les uns dans les autres, et de pénétrer dans les roches.

Lorsqu'ils étaient petits de tels ébats ne choquaient personne, en tout cas pas les adultes. Ce furent les deux frères, devenus à la fois moins fluides et plus raisonnables, qui s'éloignèrent d'elle. Quand elle s'en plaignit à son Parental, il lui dit avec douceur :

— Tu as dépassé l'âge de ces jeux, Dua.

Cette fois aussi elle nia l'évidence, mais son frère-de-gauche la repoussait en disant : « Laisse-moi tranquille. Je n'ai pas de temps à perdre avec-toi. » Quant à son frère-de-droite, il prit de plus en plus d'épaisseur et se montrait le plus souvent morose et silencieux. Elle n'y comprenait rien et les explications de son daddy ne rendaient pas les choses plus claires. Il lui répétait de temps à autre, comme s'il lui transmettait une leçon apprise autrefois :

— Tout gauche est un Rationnel, Dua, et tout droit un Parental. La nature les a faits ainsi.

Elle n'apprécia pas leur nouvelle manière d'être. Ils avaient cessé d'être des enfants alors qu'elle l'était encore, et c'est pourquoi elle se mêla aux Émotionnelles, qui toutes se plaignaient de leurs frères, et parlaient de leur triade à venir. Elles se dilataient au soleil et s'en gorgeaient. Elles grandissaient, pareilles à elles-mêmes, et tenaient quotidiennement les mêmes propos.

Dua se prit à les détester et s'isola chaque fois qu'elle le pouvait. C'est pourquoi elles se mirent à la fuir et la surnommèrent « l'Em-gauche ». (Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était plus entendue appeler ainsi, mais elle ne pouvait évoquer ce mot sans percevoir aussitôt leurs voix aiguës et rageuses dont l'écho la poursuivait longuement ; car, sachant qu'elles la blessaient, elles le répétaient avec insistance.)

Son Parental ne cessa de lui témoigner un tendre intérêt, même lorsqu'il se rendit compte que tous se moquaient d'elle. Il s'efforça, à sa manière maladroite, de la protéger des autres, et il alla même jusqu'à faire surface avec elle, bien qu'il détestât cela, pour s'assurer qu'elle ne courait aucun danger.

Elle le surprit un jour en train de s'entretenir avec un Solide. Ce n'était pas chose facile pour un Parental de parler à un Solide. Bien que toute jeune encore, elle le savait. Les Solides ne s'adressaient qu'aux Rationnels.

Prise de peur, elle disparut comme une fumée, non sans avoir auparavant entendu son Parental déclarer :

— Je prends grand soin d'elle, Mr Solide.

Ce Solide aurait-il posé des questions sur elle ? Aurait-il été frappé par son étrangeté ? Mais son Parental ne semblait nullement plaider sa cause. Il s'était au contraire vanté devant le Solide de prendre grand soin d'elle et Dua en éprouva une obscure fierté.

Maintenant il disparaissait de sa vie. Brusquement cette indépendance qu'elle avait tant souhaitée perdit de son attrait et elle éprouva un sentiment aigu de solitude.

— *Pourquoi* faut-il que tu disparaisses ?

— *Il le faut*, chère petite médiane.

Oui, il le fallait, et elle le savait. Chacun, tôt ou tard, devait s'y

résigner. Le jour viendrait où elle aussi dirait en soupirant : « Il le faut. »

— Comment sais-tu que le moment est venu pour toi de disparaître ? Puisque tu as le choix, pourquoi ne pas retarder ce moment et rester plus longtemps avec moi ?

— Ton père-de-gauche en a décidé ainsi. Et la triade doit s'incliner devant ses volontés.

— Pourquoi dois-tu faire ce qu'il ordonne ?

Dua ne voyait pour ainsi dire jamais son père-de-gauche ou sa mère-médiane. Ils ne comptaient plus pour elle. Seul comptait pour elle son père-de-droite, son Parental, son daddy qui se tenait là, devant elle, lourd et plat. Il n'avait ni les douces courbes d'un Rationnel, ni les frémissements onduleux d'une Émotionnelle, et elle savait toujours d'avance ce qu'il allait dire. Ou du moins presque toujours.

Elle était sûre qu'il allait lui déclarer :

— Je ne peux pas expliquer cela à une petite Émotionnelle.

Et c'est en effet ce qu'il fit.

— Tu me manqueras ! s'exclama Dua bouleversée. Tu t'imagines que tu ne comptes pas pour moi ; que je ne t'aime pas parce que tu passes ton temps à m'interdire de faire certaines choses. Mais je préférerais encore te détester parce que tu m'empêches de faire ce qui me plaît, plutôt que de ne plus t'avoir auprès de moi pour me l'interdire.

Son daddy restait là, sans voix. Il ne savait comment calmer cette explosion de chagrin autrement qu'en se rapprochant d'elle et en lui tendant une main. Cela lui coûtait un visible effort, mais il la tendit néanmoins, toute tremblante, et ses contours eux-mêmes s'adoucirent.

— Oh ! Daddy, gémit Dua qui laissa sa propre main flotter au-dessus de celle de son Parental, si bien que par transparence elle sembla elle aussi fluide et chatoyante. Cependant elle prit bien soin de ne pas le toucher, car il en aurait été gêné.

Puis il s'écarta. La main de Dua se referma sur du vide.

— Pense aux Solides, Dua, lui dit-il. Ils t'aideront. Et maintenant… je te quitte.

Il partit et elle ne le revit jamais.

Elle se retrouvait là, songeuse, au coucher du soleil, révoltée d'avance à l'idée que Tritt allait s'irriter de son absence et s'en prendre à Odeen.

Odeen qui, bien entendu, lui ferait la morale et la rappellerait à ses devoirs.

Mais peu lui importait.

Chapitre 1 b

Odeen avait conscience que Dua se trouvait en surface. Sans approfondir la chose, il se faisait une idée assez juste de l'endroit où elle pouvait être et de la distance qui la séparait d'eux. S'il avait pris le temps d'y réfléchir, il en aurait éprouvé du déplaisir, car la conscience qu'il avait des autres s'était peu à peu, et depuis longtemps, atrophiée. Sans s'expliquer exactement pourquoi, il en éprouvait un sentiment de plénitude. C'est ainsi que devaient être les choses, et cela correspondait, avec l'âge, à son développement corporel.

Cette conscience des autres n'avait pas diminué chez Tritt, mais elle se portait de plus en plus sur les enfants. C'était chez lui une évolution utile et nécessaire, mais il faut bien avouer que le rôle de Parental, pour important qu'il soit, est des plus simples. Celui de Rationnel est infiniment plus complexe et Odeen en tirait une secrète satisfaction.

Dua, elle, posait un véritable problème. Elle était complètement différente des autres Émotionnelles. Tritt, frustré, déconcerté, en perdait son latin. Odeen lui aussi se sentait parfois frustré et déconcerté, mais il appréciait chez Dua ce don qu'elle avait de jouir pleinement de la vie, don qui n'était sans doute pas sans rapport avec son besoin d'indépendance. Qu'était l'exaspération qu'elle provoquait parfois en lui, en regard de l'immense bonheur qu'elle lui apportait ?

Peut-être l'étrange comportement de Dua était-il également dans l'ordre des choses. Les Solides semblaient s'intéresser à elle alors qu'en général ils n'accordaient leur attention qu'aux Rationnels. Il en éprouvait de la fierté. La triade avait tout à gagner si l'Émotionnelle elle-même se montrait digne d'attention.

Oui, les choses étaient ce qu'elles devaient être. Il se sentait fortement enraciné et c'est ce qu'il désirait éprouver jusqu'à la fin. Un jour il comprendrait qu'il était temps pour lui de disparaître et il irait jusqu'à le désirer. Les Solides le lui affirmaient, comme à tous les Rationnels, d'ailleurs, mais ils lui disaient aussi qu'il se rendrait compte de lui-même, sans recevoir d'avis de l'extérieur, que le moment était venu :

— Quand tu te diras à toi-même, lui avait expliqué Losten (adoptant cette façon de parler claire et intelligible que les Solides employaient toujours vis-à-vis des Fluides comme s'ils craignaient de ne pas se faire comprendre), que tu comprends pour quelle raison tu dois disparaître, alors tu disparaîtras, et ta triade avec toi.

— Pour le moment, Mister Solide, déclara Odeen, je ne peux pas dire que j'éprouve le désir de disparaître. J'ai encore tant à apprendre !

— Bien entendu, mon très cher gauche. Tu penses ainsi parce que tu n'es pas encore prêt.

Comment pourrai-je me sentir prêt un jour, se demanda Odeen, alors que je penserai toujours que j'ai encore beaucoup à apprendre ?

Mais il n'en dit rien. Il savait que ce temps viendrait et qu'il s'inclinerait.

Il s'examina de haut en bas – et ce faisant, il faillit s'oublier et projeter un de ses yeux. Le plus adulte des Rationnels cède parfois à une de ces impulsions enfantines. Il n'y était nullement obligé, d'ailleurs. Son œil solidement fixé là où il devait être, il percevait parfaitement sa propre solidité. Des contours bien dessinés, des courbes harmonieuses, gracieuses même, qui formaient des ovoïdes.

Évidemment son corps n'avait ni le chatoiement si attirant de celui de Dua ni le côté trapu et rassurant de celui de Tritt. Il les aimait tendrement tous les deux mais n'aurait pour rien au monde changé son corps contre le leur, pas plus que son intelligence, d'ailleurs. Jamais il ne le leur avouerait, car il ne voulait surtout pas les blesser, mais il ne cessait de se féliciter de n'avoir ni l'intelligence limitée d'un Tritt, ni, à plus forte raison, l'esprit désordonné de Dua. Ils ne devaient pas en souffrir puisqu'ils ne semblaient pas s'en rendre compte.

Il perçut à nouveau, et à distance, la présence de Dua, et étouffa délibérément en lui cette perception. En cet instant il ne la désirait pas. Non qu'il eût moins envie d'elle, mais il avait d'autres sources d'intérêt. Cela faisait partie de l'évolution normale d'un Rationnel de prendre de plus en plus de satisfaction à exercer son intelligence, ce qu'il ne pouvait pratiquer que seul ou en compagnie de Solides.

Il s'habituait de plus en plus aux Solides, s'y attachait de plus en plus. Il trouvait cela tout naturel et tout indiqué, car dans une certaine mesure les Solides sont des super-Rationnels. (Il l'avait dit un jour à Losten, le plus amical de tous les Solides et, à ce qu'il croyait, le plus jeune. Losten avait paru amusé et n'avait rien répondu, mais il ne l'avait pas nié non plus.)

Les Solides étaient liés aux premiers souvenirs d'Odeen. Son Parental concentrait de plus en plus ses soins sur l'enfant la plus jeune, la petite Émotionnelle, ce qui était tout naturel. Tritt ferait de même quand naîtrait leur dernier enfant, si jamais il venait un jour. (Odeen tenait ces derniers mots de Tritt, qui ne cessait de les répéter à Dua d'un ton de reproche.)

Tout avait été pour le mieux. Son Parental étant toujours très occupé, Odeen avait pu commencer très tôt à s'instruire. Il avait perdu rapidement ses manières enfantines et avait appris beaucoup de choses avant même de rencontrer Tritt.

Cette rencontre, il ne l'oublierait jamais. Pour lui elle aurait aussi

bien pu se passer la veille que dans un temps équivalant à la durée de la moitié d'une vie. Des Parentals de sa propre génération, il en avait connu ; des jeunes qui, bien avant d'incuber les enfants qui feraient d'eux de véritables Parentals, ne montraient que peu de signes d'une solidité à venir. Enfant, il avait joué avec son frère-de-droite, à peine conscient alors de leur différence de niveau intellectuel, mais en y repensant il se rendait compte que cette différence existait déjà en ce temps-là.

Il connaissait aussi, mais très vaguement, le rôle que joue un Parental dans une triade. Enfant il avait entendu faire des allusions à de mystérieuses interpénétrations.

Lorsque Tritt surgit, lorsque Odeen le vit pour la première fois, tout changea. Pour la première fois de sa vie Odeen éprouva une étrange sensation et il comprit qu'il existait quelque chose qui n'avait rien à voir avec l'intellect. Aujourd'hui encore il se souvenait de la gêne qu'avait provoquée en lui cette sensation.

Cette gêne, Tritt ne l'éprouva pas le moins du monde. Un Parental trouvait toutes naturelles les activités de la triade et les Émotionnelles ignoraient ce qu'était la gêne. Seul un Rationnel connaissait de tels problèmes.

— Tu réfléchis trop, lui avait dit un Solide lorsque Odeen avait discuté de ce problème avec lui. Mais cette réponse n'avait nullement convaincu Odeen. Comment pouvait-on trop réfléchir ?

Tritt était encore tout jeune lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois. Il était même trop enfant pour avoir conscience de sa densité et ses réactions furent apparentes au point d'en être gênantes. Il devint tout translucide sur les bords.

— Je crois ne t'avoir encore jamais rencontré, jeune-garçon-de-droite, lui dit Odeen, hésitant.

— Non, je n'étais encore jamais venu ici. On m'y a amené, lui répondit Tritt.

Tous deux savaient exactement ce qui allait se passer. Leur entrevue avait été arrangée d'avance parce que quelqu'un (un Parental, avait pensé Odeen à l'époque, mais en réalité un Solide, comme il l'apprit par la suite) s'était dit qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, ce en quoi il ne se trompait pas.

Bien entendu, il n'existait pas entre eux d'échanges intellectuels. Chose bien naturelle puisque chez Odeen la soif d'apprendre primait tout, à l'exception de l'existence même de la triade, alors que pour Tritt cette notion restait lettre morte. Ce que Tritt devait acquérir était bien au-delà du savoir et du non-savoir.

Odeen, tout bouillonnant de ses nouvelles connaissances sur le monde et son soleil, sur les origines et le mécanisme de la vie, et sur tout ce qui touchait à l'univers, ne pouvait s'empêcher, tout au moins

au début, de déverser son savoir sur Tritt.

Tritt l'écoutait placidement, n'y comprenait visiblement rien, mais prenait plaisir à l'entendre parler, tandis qu'Odeen, qui en réalité ne lui enseignait rien, était ravi de lui transmettre sa science.

Ce fut Tritt, poussé par un obscur besoin, qui accomplit le premier geste. Odeen, après leur bref repas de midi, lui racontait avec volubilité ce qu'il avait appris ce jour-là. (Leur substance, plus dense, absorbait si rapidement la nourriture qu'une simple promenade au soleil leur suffisait, alors que les Émotionnelles s'imprégnaient de chaleur pendant des heures, s'enroulant, se déroulant comme pour faire durer le plaisir.)

Odeen, qui ne frayait pas avec les Émotionnelles, était tout heureux de trouver un auditeur, mais Tritt, qui les observait jour après jour sans oser leur adresser la parole, fut pris d'une étrange agitation.

Il se rapprocha brusquement d'Odeen et tendit si vivement vers lui une sorte de tentacule que le heurt fut désagréable. Il posa alors ce tentacule sur l'ovoïde supérieur d'Odeen, ovoïde qui, tout chatoyant, absorbait en guise de dessert une bouffée d'air tiède. Tritt, au prix d'un visible effort, réussit à amincir son tentacule, qu'il glissa sous la peau d'Odeen avant que ce dernier, horriblement gêné, ne recule vivement.

Enfant, il avait joué à ces jeux-là, mais les avait abandonnés depuis son adolescence.

— Arrête, Tritt ! fit-il, indigné.

— Mais moi j'aime, fit Tritt, tâtonnant de plus belle.

Odeen se contracta le plus possible, s'efforçant de durcir son enveloppe pour en interdire la pénétration, et dit :

— Eh bien, pas moi !

— Pourquoi ? fit Tritt, pressant. Nous ne faisons rien de mal.

— À moi, ça me fait mal.

(En réalité Odeen, qui avait lancé ces mots sans réfléchir, ne ressentait aucune douleur, ou du moins aucune douleur physique. Par contre, les Solides évitaient toujours le contact des Fluides. En effet, une pénétration intempestive les blessait. Mais il ne fallait pas oublier qu'ils étaient construits différemment, tout différemment même, que les Fluides.)

Tritt qui se fiait à son instinct ne se laissa pas impressionner et dit :

— Non, cela ne fait pas mal.

— C'est possible, mais ce n'est pas bien. Ce qu'il nous faut, c'est une Émotionnelle.

Tritt, têtu, se contenta de répéter :

— Peu importe. Moi ça me plaît.

Il arriva ce qu'il devait arriver et Odeen céda. Comme toujours,

d'ailleurs. C'était toujours ainsi que cela finissait avec les Rationnels, si réservés fussent-ils. Comme le disait la sagesse populaire : « Ceux qui ne reconnaissent pas l'avoir fait sont des menteurs. »

Désormais, chaque fois qu'ils se rencontraient, Tritt lui faisait des avances et le caressait, soit à l'aide de son tentacule soit en se frottant contre lui. Et finalement Odeen, cédant au plaisir qu'il ressentait, répondit à ces avances et s'efforça même de chatoyer. Il y parvenait même mieux que Tritt. Le pauvre Tritt, malgré toute la peine qu'il se donnait, ne parvenait à chatoyer que par endroits, et encore, faiblement.

Odeen, au contraire, devenait tout translucide et dissimulait sa gêne pour se mêler à Tritt. Ils parvenaient ainsi à une certaine interpénétration et Odeen, sous la dure enveloppe de Tritt, sentait vibrer ses pulsations. Il en éprouvait un plaisir mêlé de remords.

Quand ils s'éloignaient l'un de l'autre, Tritt était le plus souvent fatigué et vaguement irrité.

— Je te l'ai bien dit, Tritt, lui rappelait Odeen. Pour faire ces choses comme elles doivent l'être, il nous faut une Émotionnelle. C'est ainsi. Il faut t'y résigner.

— Bon, fit Tritt. Alors procurons-nous une Émotionnelle.

Procurons-nous une Émotionnelle ! Tritt, dans sa simplicité, ne concevait que l'action directe. Odeen, qui ne savait comment lui expliquer les complexités de la vie, lui répondit gentiment :

— Ce n'est pas aussi facile que tu as l'air de le croire, flanc-droit.

— Les Solides savent s'y prendre, fit abruptement Tritt. Toi qui es bien avec eux, demande-le-leur.

— Le leur demander ! s'exclama Odeen, scandalisé. Le temps n'est pas encore venu, ajouta-t-il, reprenant inconsciemment un ton pédant, sinon je le saurais. Et tant qu'il ne sera pas encore venu…

— Moi, je le leur demanderai, fit Tritt qui ne l'écoutait pas.

— Non ! s'écria Odeen, horrifié. Ne te mêle surtout pas de ça ! Je te répète que le moment n'est pas encore venu. Il faut d'abord que j'achève mon instruction. Il est très facile d'être un Parental et de ne rien savoir d'autre que…

Il regretta immédiatement ce qu'il venait de dire, qui d'ailleurs n'était pas exact. Mais il tenait avant tout à ne pas offenser les Solides et ne pas gâcher les rapports bénéfiques qu'il entretenait avec eux. Tritt, cependant, ne semblait nullement vexé et Odeen comprit qu'il ne tenait pas à apprendre ce qu'il ignorait et ne se considérait pas comme insulté.

En attendant, ils n'avaient toujours pas trouvé d'Émotionnelle. De temps à autre ils se livraient à une interpénétration, car avec le temps ils en ressentaient de plus en plus le besoin. Mais s'ils en éprouvaient un certain plaisir, celui-ci n'était pas totalement satisfaisant. Chaque

fois Tritt réclamait une Émotionnelle. Et chaque fois Odeen se plongeait plus profondément dans ses études, comme pour éluder le problème.

Il lui arrivait pourtant d'être tenté, à l'occasion, d'en parler à Losten.

Losten était, de tous les Solides, celui qu'il connaissait le mieux ; celui qui s'intéressait le plus à lui. Les Solides se ressemblaient tous, c'en était même lassant, et s'ils ne changeaient pas, c'est que leur forme était fixée une fois pour toutes. Leurs yeux ne changeaient jamais de place et celle-ci était pour tous la même. Leur peau, sans être spécialement dure, était opaque, jamais chatoyante, jamais mouvante et jamais pénétrable par une peau du même type.

Ils n'étaient pas plus « importants » que les Fluides, mais plus lourds. Leur substance était plus dense et ils devaient traiter avec précaution les souples et mouvantes formes des Fluides.

Lorsqu'il était encore petit, tout petit, et que son corps se mouvait aussi librement que celui de sa sœur, Odeen vit un Solide s'approcher de lui. Il ne sut jamais qui il était, mais il apprit par la suite que les Solides s'intéressaient tout spécialement aux bébés-Rationnels. Odeen, par pure curiosité, voulut toucher le Solide, qui fit un bond en arrière. Le Parental d'Odeen, apprenant la chose, le gronda sévèrement pour avoir tenté de toucher un Solide.

La semonce avait été si sévère qu'Odeen ne l'oublia jamais. Il apprit, lorsqu'il fut plus grand, que les Solides, dont les tissus étaient formés d'atomes plus compacts, ressentaient de la douleur à être pénétrés par des Fluides. Odeen se demanda si les Fluides éprouvaient eux aussi de la douleur à entrer en contact avec un Solide. Un jeune Rationnel lui raconta qu'un jour il s'était heurté à un Solide et que ledit Solide s'était plié en deux de souffrance alors que lui-même n'avait rien ressenti… mais Odeen se demanda si ce jeune Rationnel ne se vantait pas.

D'autres choses lui étaient interdites. Ainsi il aimait à se frotter contre les parois de la caverne. Il éprouvait en pénétrant la roche une sensation agréable et chaude. Les jeunes enfants le faisaient tous, mais en grandissant cela lui devint plus difficile. Il y parvenait tout au moins à fleur de roche, mais son Parental le surprit un jour à se livrer à ce genre d'exercice et le gronda. Et comme il objectait avoir vu sa sœur en faire autant, son Parental lui répondit qu'il en allait tout différemment pour une Émotionnelle.

Une autre fois, alors qu'Odeen absorbait un enregistrement – il était déjà plus âgé –, il forma nonchalamment une double projection tellement immatérielle qu'il parvint à faire passer l'une dans l'autre. Cela devint chez lui une habitude. Il en retirait une plaisante et piquante sensation qui lui facilitait l'audition et le plongeait ensuite

dans une agréable somnolence.

Son Parental le surprit en train de se livrer à ce petit jeu et Odeen ne se rappela jamais sans malaise ce qu'il lui avait dit à ce moment-là.

Personne ne lui expliqua vraiment en quoi consistait l'interpénétration. On lui faisait ingurgiter du savoir et on l'instruisait d'à peu près tout sauf du rôle exact d'une triade. On n'en avait pas dit plus à Tritt, mais étant un Parental, il savait d'instinct ces choses-là. Bien entendu, lorsque enfin surgit Dua tout s'éclaircit, bien qu'elle semblât en savoir sur ces questions encore moins qu'Odeen.

Mais ils ne la durent pas à l'intervention d'Odeen. Ce fut Tritt qui organisa la chose, ce Tritt qui généralement redoutait les Solides et les fuyait ; Tritt qui n'avait nullement l'assurance d'Odeen sauf sur cette question ; Tritt qui obéissait à son instinct ; Tritt… Tritt… Tritt…

Odeen soupira. Si Tritt envahissait ainsi ses pensées, c'était qu'il approchait. Et d'avance Odeen savait qu'il se montrerait, comme toujours, exigeant et pressant. Et cela juste au moment où Odeen disposait de si peu de temps pour réfléchir et pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

— C'est toi, Tritt ? dit-il.

Chapitre 1 c

Tritt avait parfaitement conscience de sa lourdeur et de son épaisseur. Mais il ne trouvait pas cela laid. D'ailleurs il n'y pensait même pas. Et s'il y avait pensé ç'aurait été pour s'en féliciter. Son corps avait été créé dans un but bien précis et il y répondait parfaitement.

— Odeen, demanda-t-il, où est Dua ?

— Quelque part dans la nature, marmonna Odeen comme s'il ne s'en souciait nullement.

— Pourquoi l'as-tu laissée partir ? demanda Tritt contrarié du peu d'importance accordé à leur triade. Dua se montrait de plus en plus difficile et Odeen lui passait tout.

— Comment pourrais-je l'empêcher, Tritt ? Et quel mal fait-elle ?

— Quel mal ? Tu le sais parfaitement. Nous n'avons que deux enfants et il nous en faut absolument un troisième. Il est si difficile, par les temps qui courent, de concevoir une petite médiane ! Si Dua veut nous en donner une il faut qu'elle se nourrisse convenablement. Or, elle ne fait surface qu'au coucher du soleil. Comment peut-on se nourrir convenablement au crépuscule ?

— Dua n'a jamais été une grosse mangeuse.

— Mais en attendant nous n'avons pas de petite médiane, Odeen, fit Tritt d'une voix caressante, et comment veux-tu que nous fassions vraiment l'amour sans Dua ?

— Tu as de ces mots, marmonna Odeen, et Tritt s'étonna une fois de plus de le voir gêné pour une chose aussi simple et naturelle.

— N'oublie pas, reprit Tritt, que c'est moi qui nous ai procuré Dua.

Odeen s'en souvenait-il ? Pensait-il à la triade et à tout ce qu'elle signifiait ? Tritt se sentait parfois si frustré qu'il aurait été capable de… de… Il n'aurait pas pu dire de quoi, mais il se sentait néanmoins frustré. Tout comme au temps où il désirait une Émotionnelle et où Odeen ne faisait rien pour la leur trouver.

Tritt n'avait pas le don de dévider de belles phrases et d'employer des mots recherchés. Mais si un Parental ne parle pas, il réfléchit. Et il pense à des choses importantes. Odeen ne faisait que parler d'atomes et d'énergie. Qui se soucie des atomes et de l'énergie ? Tritt pensait à la triade et aux enfants.

Odeen lui avait dit un jour que le nombre des Fluides ne cessait de diminuer. Il ne s'en souciait donc pas ? Pas plus que les Solides ? N'y avait-il donc qu'un Parental pour s'en préoccuper ?

Il n'existait que deux formes de vie dans le monde entier, les Fluides et les Solides, et tous puisaient leur nourriture dans les chauds

rayons du Soleil.

Odeen lui avait également dit que le Soleil allait se refroidissant. Que parce que la nourriture était moins abondante la population diminuait. Tritt n'en croyait pas un mot. Le Soleil lui paraissait tout aussi chaud qu'au temps de son enfance. La vérité, c'était que les gens se préoccupaient de moins en moins des triades. Il y avait trop de Rationnels plongés dans Dieu sait quelles pensées ; et trop de frivoles Émotionnelles.

Le devoir des Fluides était de se concentrer sur les choses importantes de la vie. Ce que faisait Tritt. La triade était son premier souci. Le bébé-de-gauche leur était venu, puis le bébé-de-droite, et ils prospéraient et grandissaient. Mais il leur fallait maintenant une petite médiane. C'était la plus difficile à concevoir et sans elle il ne se créerait pas une nouvelle triade.

Pourquoi Dua se montrait-elle si indépendante ? Elle avait toujours eu un caractère difficile qui ne faisait que s'aggraver.

Tritt éprouva une sourde irritation envers Odeen, cet Odeen qui employait des mots savants que Dua absorbait avec avidité, et qui s'entretenait si longuement avec elle, faisant presque d'elle une Rationnelle. Et cela, ce n'était pas bon pour la triade.

Odeen aurait dû y penser.

C'était toujours à Tritt qu'incombaient tous les soucis. Toujours Tritt qui faisait ce qui devait être fait. Odeen, qui s'était lié d'amitié avec les Solides, se refusait à s'adresser à eux. Alors qu'ils avaient le plus urgent besoin d'une Émotionnelle, Odeen ne leur en disait rien. Il leur parlait d'énergie et non des besoins de la triade.

Ce fut Tritt qui prit l'initiative et il s'en souvint toujours avec fierté. Voyant Odeen s'entretenir avec un Solide, il s'approcha d'eux. Et d'une voix qui ne tremblait pas, il les interrompit pour déclarer :

— Nous avons besoin d'une Émotionnelle.

Le Solide se retourna pour le regarder. Jamais Tritt ne s'était autant approché de l'un d'eux. Les Solides étaient tout d'une pièce et ils se tournaient tout d'un coup. Ils possédaient des appendices qui jouissaient d'une certaine autonomie mais qui jamais ne changeaient de forme. Incapables de flotter, ils étaient de formes anguleuses et peu agréables à voir. Enfin ils ne supportaient pas qu'on les touchât.

— Est-ce exact, Odeen ? fit le Solide se refusant à s'adresser à Tritt.

Odeen s'aplatit. Il colla au sol comme jamais Tritt ne l'avait vu faire. Puis il dit d'une voix étranglée :

— Mon flanc-droit se montre bien audacieux. Mon flanc-droit est… est… – puis la voix lui manqua.

Mais Tritt qui n'avait pas perdu sa voix reprit :

— Nous ne pouvons pas nous interpénétrer sans une

Émotionnelle.

Tritt comprenait parfaitement qu'Odeen était gêné à en être muet, mais peu lui importait. À son avis, le temps était venu.

— Cher flanc-gauche, dit le Solide continuant de s'adresser à Odeen, est-ce aussi ton avis ?

Les Solides parlaient comme les Fluides, mais leur voix était plus dure et moins modulée. Tritt la trouvait pénible à entendre alors qu'Odeen semblait y être habitué.

— Oui, dit enfin Odeen.

— Dis-moi, jeune flanc-droit, demanda le Solide se tournant vers Tritt, depuis combien de temps Odeen et toi êtes-vous ensemble ?

— Depuis assez de temps pour mériter une Émotionnelle, déclara Tritt, resserrant ses formes et refusant, vu l'importance de la chose, de se laisser intimider. Et il ajouta : Je m'appelle Tritt.

— Oui, le choix me paraît bon, fit le Solide d'un air amusé. Odeen et toi formez une bonne équipe, ce qui rend d'autant plus difficile le choix d'une Émotionnelle. Nous sommes sur le point de prendre une décision. Moi je l'ai prise depuis longtemps mais il me faut convaincre les autres. Prends patience, Tritt.

— Je suis fatigué d'attendre.

— Je te comprends, fit le Solide qui cette fois semblait s'amuser franchement. Mais néanmoins, prends patience.

Lorsqu'il fut parti Odeen se gonfla, puis s'étira, et s'exclama d'un ton indigné :

— Comment as-tu pu faire une chose pareille, Tritt ? Sais-tu à qui tu t'adressais ?

— À un Solide.

— À un Solide qui n'est autre que Losten, mon mentor. Je ne voudrais pour rien au monde encourir sa colère.

— Pourquoi serait-il en colère ? Je lui ai parlé poliment.

— C'est bon, fit Odeen reprenant sa forme normale, ce qui signifiait qu'il n'était plus fâché. (Tritt, soulagé, se garda cependant de le montrer.) Tu m'avoueras que c'était quand même gênant pour moi d'entendre mon nigaud de flanc-droit s'amener et interpeller mon maître, le Solide.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'as-tu pas fait toi-même ?

— Parce que j'estimais que le temps n'était pas encore venu.

— Pour toi, ce n'est jamais le moment.

Là-dessus ils se frottèrent l'un contre l'autre, et peu de temps après ils virent arriver Dua.

C'était Losten qui la leur amenait. Tritt ne s'en rendit pas compte. Il ne vit même pas le Solide car il n'avait d'yeux que pour Dua. Ce fut Odeen qui lui raconta plus tard que c'était à Losten qu'ils la devaient.

— Tu vois, fit Tritt, que j'ai bien fait de lui parler. Voilà pourquoi

il nous l'a amenée.

— Mais non, fit Odeen. C'est parce que le temps était venu. Il nous l'aurait amenée même si ni toi ni moi ne lui en avions parlé.

Tritt n'en crut pas un mot. Il fut persuadé que c'était grâce à lui que Dua était venue se joindre à eux.

Il n'existait pas au monde une seconde Dua. Tritt avait vu de nombreuses Émotionnelles et les trouvait toutes charmantes. Il pensait même qu'ils pourraient s'interpénétrer avec n'importe laquelle. Mais lorsque Dua parut il comprit qu'aucune n'aurait pu leur convenir. Il n'y avait que Dua. Dua était unique.

Et Dua sut exactement que faire. Oui, exactement. Personne ne le lui avait appris, leur dit-elle plus tard. Personne ne lui en avait parlé. Même pas les autres Émotionnelles puisqu'elle les évitait soigneusement.

Cependant, lorsqu'ils furent réunis tous les trois, chacun d'eux sut ce qu'il avait à faire.

Dua s'allégea. Jamais Tritt n'avait imaginé qu'on pût s'alléger ainsi, que ce fût chose possible. Elle se transforma en une sorte de vapeur colorée qui emplit la pièce et qui l'éblouit. Il se déplaça sans même s'en rendre compte et s'immergea dans cette vapeur qui était Dua.

Tritt n'eut pas l'impression d'une pénétration, car il ne rencontra ni résistance ni frottement. Il se sentit flotter et palpiter. Puis il se mit lui aussi à s'alléger par sympathie, sans être obligé, comme auparavant, de faire un immense effort. Tout empli de Dua, il se transforma à son tour, et sans effort, en une vapeur dense. Il eut l'impression, en s'allégeant, de flotter, comme porté par un doux courant.

Il perçut vaguement qu'Odeen s'approchait de Dua, de son côté gauche. Et lui aussi s'allégeait.

Puis, comme cela se produit dans le monde entier quand il y a contact, il rejoignit Odeen. Mais sans heurt. Tritt sentait sans sentir ; savait sans savoir. Il glissa en Odeen et Odeen glissa en lui. Il n'aurait pu dire s'il enveloppait Odeen, s'il en était enveloppé, si les deux choses arrivaient ou si rien ne se produisait.

Il ne savait qu'une chose : il éprouvait un intense plaisir.

Ses sens s'affaiblissaient sous l'intensité même de son plaisir et au moment où il croyait ne plus pouvoir le supporter, il n'éprouva plus rien.

Finalement, ils se séparèrent, se regardèrent. Ils venaient de s'interpénétrer pendant des jours. Bien entendu cette fusion était toujours de longue durée. Plus elle était parfaite, plus elle durait, mais lorsque tout était consommé il leur semblait qu'il ne s'était écoulé qu'un instant et ils ne se souvenaient de rien. Par la suite cette fusion

dura rarement plus longtemps que la première fois.

— C'était merveilleux, dit Odeen.

Tritt se contenta de regarder Dua, qui avait rendu la chose possible.

Mouvante, ondulante, frissonnante, elle semblait la plus éprouvée des trois.

— Nous recommencerons, dit-elle vivement, mais plus tard, plus tard. Maintenant, laissez-moi partir.

Elle s'enfuit et ils ne cherchèrent pas à l'en empêcher. Ils étaient trop bouleversés. Et dorénavant cela se passa toujours ainsi. À peine leur interpénétration achevée, elle s'en allait. Si parfaite eût-elle été, elle s'enfuyait. À ces moments-là quelque chose en elle aspirait à la solitude.

Tritt en était contrarié. En de nombreux points elle se montrait différente des autres Émotionnelles, ce qui n'était pas dans l'ordre des choses.

Odeen réagissait tout autrement.

— Laisse-la tranquille, Tritt, lui répétait-il en maintes occasions. Non seulement elle n'est pas comme les autres, mais elle est mieux que les autres. Nous n'arriverions pas à une si parfaite union si elle était comme les autres. Quand on veut ce qu'il y a de meilleur il faut consentir à y mettre le prix.

Tritt ne comprenait pas très bien ce que voulait dire Odeen, et il aurait aimé voir Dua se plier aux us et coutumes.

— Pourquoi ne peut-elle se soumettre aux règles ? demanda-t-il.

— Je sais, Tritt, je sais, mais néanmoins laisse-la tranquille.

Il arrivait fréquemment à Odeen de reprocher à Dua ses façons bizarres, mais il préférait que Tritt s'en abstînt.

— Tu manques de tact, expliquait-il au pauvre Tritt qui ne savait pas exactement ce que signifiait le mot *tact*.

Bien du temps s'était écoulé depuis leur première fusion et cependant il ne leur était pas né une petite Émotionnelle. Combien de temps leur faudrait-il encore attendre ? Cette attente était déjà trop longue. Et Dua s'isolait de plus en plus souvent.

— Elle ne mange pas assez, déclara Tritt.

— Quand le temps sera venu… commençait Odeen.

— Pour toi ce n'est jamais le moment, objecta Tritt. Pour nous adjoindre Dua tu trouvais aussi que le moment n'était pas venu. Et maintenant tu estimes que le moment n'est pas encore venu pour nous d'avoir une petite Émotionnelle. Dua devrait…

— Elle est là-dehors, Tritt, fit Odeen en se détournant. Si tu veux aller la chercher, comme si tu étais son Parental et non son flanc-droit, fais-le. Mais je te le répète encore une fois, laisse-la tranquille.

Tritt fit machine arrière. Il aurait eu encore beaucoup à dire mais

il ne savait pas comment le dire.

Chapitre 2 a

Dua était vaguement consciente du souci que se faisait Tritt à son sujet et sa révolte ne faisait que grandir.

Quand l'un ou l'autre, ou les deux, venait la chercher cela finissait régulièrement par une fusion et cette pensée l'exaspérait. Tritt ne pensait qu'à ça et aux enfants. Et il ne désirait qu'une chose : la fusion dont naîtrait leur dernier et troisième enfant. Oui, pour lui tout se ramenait aux enfants et à celle qui n'était pas encore née. Et chaque fois que Tritt exigeait une interpénétration, il l'obtenait.

Par son obstination même Tritt dominait la triade. Il avait une idée en tête, s'y cramponnait et finalement Odeen et Dua lui cédaient. Mais maintenant Dua ne le voulait plus… Elle s'y refusait purement et simplement.

Elle n'avait pas l'impression, ce faisant, de se montrer déloyale. Elle ne portait pas à Odeen ou à Tritt le sentiment violent qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Elle était parfaitement capable d'arriver seule à la pénétration alors qu'eux n'y parvenaient que grâce à son entremise. Pourquoi, dans ce cas, ne leur inspirait-elle pas plus de considération ? Elle éprouvait un plaisir intense dans l'interpénétration à trois, ç'aurait été folie de sa part de le nier. Mais c'était un plaisir assez proche de celui qu'elle ressentait lorsqu'elle s'infiltrait dans une paroi rocheuse, ainsi qu'il lui arrivait de le faire secrètement. Par contre, Tritt et Odeen éprouvaient grâce à elle un plaisir qu'ils n'avaient encore jamais connu et qu'ils ne connaîtraient peut-être plus jamais… du moins sans elle.

À la réflexion ce qu'elle venait de penser n'était pas tout à fait exact. Odeen prenait plaisir à s'instruire, à se développer intellectuellement, comme il le disait lui-même. Dua éprouvait parfois ce sentiment, suffisamment en tout cas pour en comprendre la signification. Si ce désir de s'instruire n'avait rien à voir avec le plaisir que leur causait leur fusion à trois, il pouvait servir de substitut, et c'est pourquoi Odeen pouvait très bien se passer de fusion, pendant un certain temps tout au moins.

Il n'en était pas de même de Tritt. Pour lui n'existaient que l'interpénétration et les enfants. Oui, c'était là son unique objectif. Et parce qu'il n'avait que cela en tête Odeen finissait par lui céder et Dua se voyait obligée d'en faire autant.

Il lui arriva cependant un jour de se révolter.

— Que se passe-t-il quand nous nous unissons ? Il s'écoule des heures, parfois même des jours, avant que nous nous séparions. Que se passe-t-il pendant tout ce temps ?

— C'est toujours ainsi que cela se passe, fit Tritt, l'air outragé, et

c'est ainsi que cela doit se passer.

— Je n'aime pas qu'on me réponde : « Cela doit se passer ainsi. » Je voudrais qu'on m'en explique la raison.

Odeen eut soudain l'air affreusement gêné. Il passait d'ailleurs la moitié de son temps à être gêné. Mais il dit néanmoins :

— Dua, il faut qu'il en soit ainsi. À cause de… des enfants – et il se mit à palpiter de tout son corps.

— Inutile de palpiter ainsi, fit vertement Dua. Nous ne sommes plus des enfants. Nous nous sommes interpénétrés je ne sais combien de fois et nous savons tous les trois que c'est ainsi que sont conçus les enfants. Alors pourquoi ne pas le dire tout simplement ? Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi cela dure si longtemps.

— Parce qu'il s'agit d'un processus compliqué, fit Odeen palpitant de plus belle. Un processus qui exige de l'énergie. Cela prend beaucoup de temps, Dua, de concevoir un enfant, et même quand nous y consacrons beaucoup de temps, nous n'y réussissons pas toujours. Et d'ailleurs la chose devient de plus en plus difficile… Pas seulement pour nous, ajouta-t-il vivement.

— Plus difficile ? fit Tritt, anxieux. Mais Odeen se refusa à en dire davantage.

Ils eurent enfin un enfant, un petit Rationnel, un flanc-gauche, qui savait si bien s'enfler et s'amincir que tous trois étaient en extase devant lui et qu'Odeen lui-même le prenait dans sa main, aussi longtemps que Tritt voulait bien le lui permettre, pour le voir se transformer sous ses yeux. Car c'était bien entendu Tritt qui l'avait incubé pendant sa longue gestation. Tritt qui l'avait expulsé de lui dès que l'enfant avait été en état de mener une vie indépendante. Tritt qui veillait sans arrêt sur lui.

Désormais Tritt fut moins souvent avec eux et Dua en éprouva un secret plaisir. Les assiduités de Tritt l'ennuyaient alors que celles d'Odeen, chose étrange, lui plaisaient. Elle devint chaque jour plus consciente du rôle important qu'il jouait dans sa vie. Un Rationnel avait ce privilège d'être en mesure de répondre à des questions, et Dua avait constamment des questions à lui poser. Il y répondait d'ailleurs plus volontiers en l'absence de Tritt.

— Pourquoi cela prend-il si longtemps, Odeen ? Je n'aime pas me fondre ainsi en vous et ignorer ce qui se passe pendant des jours.

— Nous ne courons aucun danger, Dua, lui affirma Odeen. Il ne nous est jamais rien arrivé, n'est-il pas vrai ? Pas plus qu'à d'autres triades. D'ailleurs tu ne devrais pas me questionner ainsi.

— Parce que je suis une Émotionnelle ? Parce que les autres Émotionnelles ne posent pas de questions ?… Eh bien, permets-moi de te dire que je ne peux pas supporter les autres Émotionnelles et que je tiens essentiellement à poser des questions.

Elle se rendit compte, à cet instant, que jamais Odeen ne l'avait trouvée plus attirante et que si Tritt avait été présent ils se seraient tous trois interpénétrés sur-le-champ. Elle s'étira et s'amincit même légèrement, par pure coquetterie.

— Je me demande si tu comprends tout ce que cela implique. Il faut une grande dépense d'énergie pour donner vie à un nouvel être, Dua.

— Tu parles souvent d'énergie. Qu'est-ce que cela représente exactement ?

— Ce que nous absorbons.

— Alors pourquoi ne parles-tu pas simplement de nourriture ?

— Parce que nourriture et énergie ne sont pas exactement semblables. C'est le Soleil qui nous fournit notre nourriture, qui est une sorte d'énergie ; mais il existe d'autres sources d'énergie qui ne se trouvent pas dans notre alimentation. Pour nous nourrir, nous nous étirons afin de mieux absorber la lumière, processus difficile pour les Émotionnelles, qui sont beaucoup plus transparentes que nous. La lumière, au lieu de les nourrir, a tendance à passer à travers elles…

C'est merveilleux, se dit Dua, de s'entendre expliquer les choses. En réalité, ces choses, elle les savait, mais elle n'aurait pu les exprimer. Il lui manquait cette science des mots qu'Odeen maniait si bien. Et tout ce qui lui arrivait en prenait plus de relief et de signification.

À l'occasion, maintenant qu'elle était adulte, qu'elle ne redoutait plus leurs puériles taquineries, car faire partie de la triade d'Odeen lui donnait du prestige, Dua tentait de se mêler aux autres Émotionnelles, de s'habituer à leur constante agitation et à leurs futiles bavardages. Elle éprouvait parfois le besoin de faire un repas plus substantiel, ce qui, elle le savait, favorisait la fusion. Il y avait quelque chose de grisant – et Dua partageait presque le plaisir que ses compagnes en tiraient visiblement – à manœuvrer pour mieux s'exposer au soleil ; à s'épandre voluptueusement, puis à se contracter pour mieux en absorber la chaleur.

Mais Dua en avait vite assez alors que les autres ne semblaient jamais rassasiées. Il y avait chez elles une sorte de gloutonnerie que Dua ne partageait pas et qui à la longue lui était insupportable.

On trouvait rarement en surface Rationnels et Parentals. Leur densité leur permettait d'absorber rapidement leur dose de nourriture et de ne pas s'attarder. Les Émotionnelles s'enroulaient, se déroulaient au soleil pendant des heures, car si elles se nourrissaient plus lentement, il leur fallait plus d'énergie qu'aux autres… tout au moins pour procéder à l'interpénétration.

C'est l'Émotionnelle qui fournit l'énergie, lui avait expliqué Odeen en palpitant si fort qu'elle le comprenait à peine ; le Rationnel, la

semence ; et le Parental, l'incubateur.

Lorsque Dua eut compris cela, un certain amusement se mêla au mépris qu'elle éprouvait à voir les autres Émotionnelles se gorger de soleil rougeoyant. Comme elles ne posaient jamais de questions, elles ignoraient, Dua en était persuadée, la raison de leur comportement ; ce qu'avaient d'obscène leurs palpitantes contorsions et leur précipitation à aller, toutes gorgées d'énergie, au-devant d'une féconde interpénétration.

Elle comprenait aussi la contrariété que manifestait Tritt lorsqu'elle redescendait sans avoir atteint l'opacité, la densité qui résultent d'une bonne absorption de soleil. Mais en somme de quoi se plaignaient-ils ? Sa minceur, sa souplesse leur assuraient une plus intime fusion. Non pas l'amalgame gluant et baveux des autres triades mais une union éthérée, à son avis infiniment plus parfaite. Après tout, n'avaient-ils pas donné naissance à un petit flanc-gauche et à un petit flanc-droit ?

Évidemment le point crucial restait la petite Émotionnelle, l'enfant médiane. Il fallait pour la concevoir plus d'énergie que pour les deux autres, et Dua n'en fournissait jamais assez.

Odeen lui-même commença d'y faire allusion.

— Tu n'absorbes pas assez de soleil, Dua.

— Mais si ! fit vivement Dua.

— La triade de Genia vient de concevoir une Émotionnelle.

Dua n'aimait pas Genia. Elle ne l'avait jamais aimée. Elle la trouvait plus sotte et plus frivole encore que ses compagnes.

— Je parie qu'elle le proclame, fit Dua d'un ton méprisant. Elle n'a aucun tact. Je crois l'entendre déclarer : « Je ne devrais pas t'en parler, ma chère, mais tu ne peux pas savoir à quel point mon flanc-gauche et mon flanc-droit se sont appliqués et ingéniés…»

Elle imitait si bien la voix niaise de Genia qu'Odeen s'en amusa secrètement, ce qui ne l'empêcha pas de répondre :

— Genia est peut-être une idiote, mais elle n'en a pas moins conçu une Émotionnelle et Tritt en est tout remué. Nous essayons d'y arriver depuis bien plus longtemps qu'eux, et…

— J'absorbe tout le soleil que je peux contenir, dit Dua en se détournant. Au point même de ne plus pouvoir remuer. Je ne comprends pas ce que vous voulez de moi tous les deux.

— Ne te fâche pas, fit Odeen. J'ai promis à Tritt de t'en parler. Il pense que tu m'écoutes mieux que lui.

— En réalité, Tritt déteste que tu me fasses part de ta science. Il ne le comprend pas… Tu veux donc à tout prix que je te donne une petite médiane, comme toutes les autres ?

— Non, fit gravement Odeen, tu n'es pas comme les autres et j'en suis heureux. Et puisque tu aimes que je te parle en Rationnel, laisse-

moi t'expliquer quelque chose. Le Soleil ne nous fournit plus autant de nourriture qu'autrefois. L'énergie-lumière diminue, et c'est pourquoi il convient de s'y exposer plus longuement. Le taux des naissances s'abaisse régulièrement et la population du monde n'est plus qu'une infime fraction de ce qu'elle était dans des temps anciens.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? fit Dua plus révoltée que jamais.

— Toi, rien, mais les Solides peut-être. Leur nombre a également diminué…

— Est-ce qu'ils disparaissent, eux aussi ? fit Dua brusquement intéressée.

Elle s'était toujours imaginé que les Solides étaient immortels. Qu'ils n'étaient jamais nés et qu'ils ne mouraient jamais. Avait-on jamais vu un bébé-Solide ? Ils ne naissaient donc pas. Ne s'unissaient pas. Ne se nourrissaient pas.

— Je pense qu'ils disparaissent, fit Odeen, pensif. Ils ne me parlent jamais d'eux-mêmes. Je ne sais même pas ce qu'ils mangent, mais ils se nourrissent certainement. Et ils viennent au monde. Ainsi il y en a un nouveau parmi eux. Je ne l'ai encore jamais vu, mais… cela, c'est une autre histoire. Le fait est qu'ils ont inventé une nourriture artificielle…

— Je sais, dit Dua. J'y ai goûté.

— Tu y as goûté ? Tu ne me l'as jamais dit !

— Une bande d'Émotionnelles en parlaient. Elles disaient qu'un Solide cherchait des volontaires pour y goûter et ces idiotes crevaient de peur. Elles craignaient de se transformer définitivement en Solides et de ne plus pouvoir procéder à une fusion.

— C'est absurde ! s'exclama Odeen.

— À qui le dis-tu ! C'est pourquoi je me suis portée volontaire. Elles en sont restées sans voix. Tu ne peux pas savoir ce qu'elles sont difficiles à supporter, Odeen.

— Et quel goût cela avait-il ?

— Horrible, fit Dua avec véhémence. Âcre et amer. Naturellement je n'en ai rien dit aux Émotionnelles.

— J'y ai goûté, moi aussi, fit Odeen. Et je n'ai pas trouvé cela si mauvais.

— Tu sais bien que pour un Rationnel ou un Parental toutes les nourritures ont le même goût.

— Ce n'en est encore qu'au stade expérimental, reprit Odeen. Les Solides cherchent toujours à améliorer leurs inventions. C'est tout spécialement Estwald – celui dont je t'ai parlé, le nouveau que je n'ai encore jamais vu – qui s'y attache. Losten me parle parfois de lui comme de quelqu'un de remarquable ; un très grand savant.

— Comment se fait-il que tu ne l'aies jamais vu ?

— Je ne suis qu'un Fluide. Tu ne penses tout de même pas qu'ils me montrent ou qu'ils me décrivent tout ce qu'ils font ? Je pense qu'un jour je ferai sa connaissance. Il est en train de mettre au point une nouvelle source d'énergie qui peut-être nous sauvera tous si…

— Je n'en veux pas, de cette nourriture artificielle, dit Dua, qui quitta brusquement Odeen.

Tout cela s'était passé il y avait un certain temps déjà. Odeen n'avait plus jamais fait allusion à ce fameux Estwald, mais elle était sûre qu'il lui en reparlerait un jour et elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui tandis que, seule, elle absorbait les rayons du soleil couchant.

Elle avait vu une fois cette nourriture artificielle. Une éclatante boule de lumière, une sorte de minuscule soleil qui brillait dans une caverne aménagée spécialement à cet effet par les Solides. Elle en sentait encore le goût amer.

Parviendraient-ils à l'améliorer ? À la rendre plus agréable ? Délicieuse, même ? Serait-elle obligée, alors, de l'absorber, de s'en gorger jusqu'à éprouver le désir irrésistible d'une fusion ?

Elle craignait d'éprouver un jour spontanément ce désir. Il en allait tout différemment lorsqu'il était provoqué par la fiévreuse stimulation de flanc-gauche et de flanc-droit. Par contre, si le désir naissait spontanément en elle, cela prouverait qu'elle était mûre pour concevoir une petite médiane. Et cela… elle ne le voulait pas !

Elle avait mis longtemps à se l'avouer. Elle se refusait à donner vie à une Émotionnelle. Lorsqu'ils auraient mis au monde les trois enfants, le moment viendrait inévitablement pour eux de disparaître, et elle ne s'y résignait pas. Elle se souvenait du jour où son Parental l'avait quittée pour toujours. Elle ne voulait pas connaître cela. Elle y était fermement décidée.

Les autres Émotionnelles n'avaient pas de telles préoccupations. Elles étaient bien trop frivoles pour avoir de telles pensées ; mais elle ne leur ressemblait pas. Elle était Dua l'Étrange, Dua la Peste, comme elles se plaisaient à l'appeler autrefois, et elle tenait à être différente des autres. Aussi longtemps que ne naîtrait pas ce troisième enfant, elle ne disparaîtrait pas. Elle continuerait de vivre.

Ce troisième enfant, elle ne l'aurait pas. Elle ne l'aurait jamais. Non, jamais !

Mais comment allait-elle s'y prendre pour se soustraire à cette obligation ? Et comment faire pour empêcher Odeen de la percer à jour ? Et qu'adviendrait-il s'il la perçait à jour ?

Chapitre 2 b

Odeen attendait que Tritt s'en aille le premier. Il était à peu près sûr qu'il ne ferait pas surface à la recherche de Dua. Cela signifierait laisser les enfants seuls, ce que Tritt répugnait à faire. Tritt resta en effet silencieux un moment, puis il partit, mais dans la direction du renfoncement où étaient installés les enfants.

Odeen éprouva un certain plaisir à voir Tritt s'en aller. Mais non un plaisir sans mélange, car lorsque Tritt était maussade et replié sur lui-même une barrière s'élevait entre eux, rendant le contact moins étroit. Odeen en ressentait de la mélancolie et son élan vital en était comme affaibli.

Il lui arrivait de se demander si Tritt éprouvait lui aussi cette mélancolie… Non, il se montrait injuste. Tritt avait des rapports tellement étroits avec les enfants !

Quant à Dua, qui pouvait dire ce qu'elle ressentait ? Qui pouvait dire ce que les Émotionnelles ressentaient ? Elles étaient si différentes que par comparaison flanc-gauche et flanc-droit semblaient pareils, intelligence mise à part. Mais même en faisant la part de l'irrationalité des Émotionnelles, qui pouvait dire ce que Dua – tout spécialement Dua – ressentait ?

Et voilà pourquoi Odeen fut presque heureux de voir partir Tritt, car Dua posait un problème. Le délai de conception du troisième enfant se faisait trop long et Dua se montrait de plus en plus rétive. Odeen lui-même était en proie à une agitation qu'il s'expliquait mal et c'était un des problèmes dont il voulait discuter avec Losten.

Il prit la direction des cavernes habitées par les Solides, précipitant ses mouvements de manière à avancer d'une façon égale et continue, sans pour cela adopter les palpitations et les ondulations désordonnées qui caractérisaient les Émotionnelles, ou la lourde et pesante avance, vaguement ridicule, d'un Parental.

Il imaginait sans peine Tritt cahotant à la poursuite du bébé-Rationnel, qui, vu son âge, était aussi onduleux et glissant qu'une Émotionnelle, puis Dua lui barrant le passage et le ramenant. Il croyait entendre Tritt émettre de petites onomatopées réprobatrices, hésitant à secouer sévèrement ce petit objet vivant, ou au contraire à l'envelopper de sa substance. Dès le début Tritt avait montré plus de dispositions à s'épandre pour les bébés que pour Odeen, et lorsque celui-ci l'en raillait, Tritt répondait gravement, car dans tout ce qui touchait aux enfants il était totalement dépourvu d'humour : « Mais, Odeen, les enfants en ressentent plus que toi le besoin. »

Odeen était particulièrement satisfait de sa démarche glissante, qu'il trouvait harmonieuse et élégante. Il en fit part un jour à Losten,

car il disait tout à ce Solide qui était son mentor et Losten lui répondit : « Tu ne crois pas qu'une Émotionnelle ou un Parental éprouve le même sentiment de satisfaction ? Puisque chacun de vous pense et agit différemment, il est tout naturel que vous puisiez de la satisfaction dans des démarches différentes. N'imagine pas que la triade abolisse l'individualité. »

Odeen n'était pas sûr de très bien comprendre ce que représentait l'individualité. Cela signifiait-il que chacun était seul ? Un Solide était seul, bien entendu, car les Solides ne forment pas de triades. Comment pouvaient-ils le supporter ?

Odeen était tout jeune encore lorsqu'il souleva cette question. Ses rapports avec les Solides ne faisaient que commencer quand la pensée le frappa qu'il ignorait s'ils ne formaient réellement pas de triades. Les Fluides en étaient persuadés, mais jusqu'à quel point avaient-ils raison ? Odeen après y avoir mûrement réfléchi décida de poser la question et de ne pas tenir le fait pour acquis.

— Êtes-vous un gauche ou un droit, Monsieur ? demanda-t-il un beau jour.

Par la suite Odeen eut des palpitations à l'idée d'avoir posé une question pareille. Il s'était montré incroyablement naïf et la pensée que tout Rationnel posait tôt ou tard – plutôt tôt que tard – cette question à un Solide ne le consolait guère.

— Ni l'un ni l'autre, petit-gauche, lui répondit calmement Losten. Il n'existe ni flancs-droits ni flancs-gauches parmi les Solides.

— Ni des méd… des Émotionnelles ?

— Ni des médianes. (Un frémissement parcourut la région sensorielle du Solide, et par la suite Odeen associa ce frémissement à une expression d'amusement ou de plaisir.) Non, pas non plus de médianes. Chaque Solide est seul et unique.

Odeen s'entendit demander, avant même d'y avoir réfléchi :

— Comment pouvez-vous le supporter ?

— Nous sommes différents de vous, petit-gauche. Nous y sommes habitués.

Odeen pourrait-il s'habituer à une telle solitude ? La triade parentale avait jusque-là rempli sa vie, et puis il avait la certitude qu'un jour pas trop lointain il formerait lui aussi une triade. Que serait la vie sans cela ? Il y pensait de temps à autre avec gravité, comme il prenait toutes choses, d'ailleurs. Il lui arrivait parfois d'avoir comme des lueurs. Ainsi les Solides se suffisaient à eux-mêmes. Ils n'avaient ni frère-de-gauche, ni frère-de-droite, ni sœur-médiane, ni interpénétration, ni enfants, ni Parentals. Mais ce qu'ils possédaient c'était une intelligence qui leur permettait d'étudier l'Univers.

Peut-être cela leur suffisait-il ? Comme il grandissait, Odeen commença de comprendre tout ce que la recherche du savoir peut

apporter de joies. Il se dit ensuite que cela suffisait peut-être à vous combler – du moins presque –, puis il pensait à Tritt et à Dua et se faisait la réflexion que l'Univers tout entier ne suffirait pas à les remplacer.

À moins que… Chose étrange, il lui arrivait de penser qu'un jour, dans une situation et une condition données… Puis cette lueur s'éteignait en lui, ou plutôt ce qui n'avait été que la lueur d'une lueur. Mais il lui arrivait d'y revenir, et depuis quelque temps cette pensée se présentait à lui avec plus de force et s'imposait à lui assez longtemps pour qu'il fût sur le point d'en saisir la signification.

Mais il s'égarait. Pour le moment, il lui fallait se mettre à la recherche de Dua. Il prit le chemin qui lui était familier, ce chemin qu'il avait emprunté pour la première fois avec son Parental, et que Tritt emprunterait bientôt à son tour avec leur jeune Rationnel, leur bébé-gauche.

Et à nouveau Odeen se plongea dans ses souvenirs.

Il revivait son effroi d'alors. Il se revoyait entouré d'une bande de jeunes Rationnels qui tous palpitaient, chatoyaient, se déformaient, malgré les remontrances de leur Parental qui leur enjoignait de rester fermes et lisses et de ne pas déshonorer la triade. Un petit-gauche, un camarade de jeu d'Odeen, s'aplatit à la manière d'un bébé et se refusa à reprendre forme en dépit des efforts de son Parental, terriblement gêné. (Il n'en devint pas moins par la suite un élève des plus satisfaisants… mais pas un Odeen, se dit celui-ci non sans complaisance.)

En ce premier jour d'école, ils entrèrent en rapport avec un certain nombre de Solides. Ceux-ci s'arrêtaient devant chaque jeune-Rationnel, enregistraient sous différents angles la fréquence de ses vibrations, ceci afin de déterminer s'il convenait de le remettre à une nouvelle session, ou s'il était prêt à recevoir un enseignement, et dans ce cas, dans quelle branche.

Odeen, au prix d'un immense effort, était resté ferme et lisse, et était parvenu à ne pas onduler à l'approche d'un Solide.

— Voilà un jeune Rationnel qui me paraît remarquablement ferme, déclara le Solide, et en entendant cette voix étrange Odeen faillit perdre contenance. Comment t'appelles-tu, gauche ?

C'était la première fois qu'Odeen s'entendait appeler *gauche* et non par quelque affectueux diminutif, et ce fut plus fermement que jamais qu'il répondit, employant la formule de politesse que lui avait enseignée son Parental :

— Odeen, Monsieur Solide.

Odeen se souvenait vaguement d'avoir été entraîné à travers les cavernes des Solides, avec leur équipement, leurs instruments, leurs bibliothèques, ces lieux tout emplis de sons et d'images qui pour lui

étaient lettre morte. Plus que l'intérêt, la curiosité, c'était un sentiment de désespoir qui primait en lui. Qu'allaient-ils faire de lui ?

Son Parental lui avait dit qu'il allait « étudier », mais il ne savait pas exactement ce que signifiait « étudier », et lorsqu'il posa la question à son Parental, il s'aperçut que celui-ci n'en savait pas davantage.

Il mit un certain temps à le découvrir. Étudier lui apparut alors comme quelque chose de fort agréable, mais qui avait néanmoins ses côtés rebutants.

Le Solide qui l'avait d'abord appelé gauche fut son premier maître. Il lui apprit à interpréter les enregistrements d'ondes et au bout d'un certain temps ce qui lui avait paru au départ un code incompréhensible se transforma en mots. Des mots aussi clairs que ceux qu'il formait à l'aide de ses propres vibrations.

Puis ce premier professeur disparut et un autre Solide prit la relève. Odeen ne s'en rendit pas compte immédiatement. Il lui était difficile, à cette époque, de distinguer même par la voix un Solide d'un autre. Mais peu à peu une certitude s'empara de lui et il s'effraya de ce changement de professeur dont il ne comprenait pas la signification. Faisant appel à tout son courage, il demanda finalement :

— Où est mon maître, Monsieur Solide ?

— Gamaldan ?… Tu ne le reverras pas, gauche.

Odeen resta un instant sans voix puis dit enfin, d'une voix étranglée :

— Mais les Solides ne disparaissent pas…

Son nouveau maître ne réagit pas, ne lui dit rien, ne lui expliqua rien.

Odeen devait découvrir qu'il en était toujours ainsi. Les Solides ne parlaient jamais d'eux-mêmes. Ils discouraient librement sur n'importe quel sujet. Mais en ce qui les concernait, ils gardaient le silence.

Cependant, en accumulant les indices, Odeen en arriva à penser que les Solides disparaissaient ; qu'ils n'étaient pas immortels, ce que tant de Fluides prenaient pour acquis. Aucun Solide n'alla jusqu'à le lui affirmer. Odeen en discutait parfois avec d'autres étudiants-Rationnels, mais de façon gênée et hésitante. Chacun d'eux fournissait un petit indice et tous ces indices réunis visaient à démontrer que les Solides étaient mortels. Ces étudiants continuaient néanmoins à se poser des questions, se refusaient à admettre l'évidence et d'un commun accord laissèrent tomber la question.

Les Solides ne semblaient pas s'offusquer des allusions à leur mort éventuelle. Ils ne faisaient rien pour la dissimuler, mais n'en parlaient jamais. Et quand on leur posait directement la question (c'était parfois inévitable) ils n'y répondaient pas, ne niant ni n'avouant.

Mais s'ils mouraient, c'est donc qu'ils naissaient, et de cela non

plus ils ne parlaient pas. Et Odeen n'avait jamais vu un jeune Solide.

Odeen croyait que les Solides tiraient leur énergie non du Soleil, mais des roches, ou du moins qu'ils absorbaient une roche pulvérisée. Certains étudiants pensaient de même, alors que d'autres s'y refusaient avec véhémence. Une fois de plus ils n'arrivèrent pas à une conclusion car personne n'avait jamais vu les Solides se nourrir et de cela non plus ils ne parlaient pas.

Finalement, Odeen en arriva à accepter leurs réticences comme un trait de leur caractère. Cela tient peut-être, se dit-il, au fait qu'ils ne forment pas de triades, qu'ils vivent chacun pour soi. Ils se renferment dans une coquille.

À ce moment-là, Odeen apprit des choses si graves que tout ce qui concernait la vie privée des Solides perdit de son importance. Il apprit que le monde entier était en train de diminuer, de s'amenuiser…

Ce fut de Losten, son nouveau maître, qu'il tint cette information.

Odeen l'avait questionné sur les cavernes désertes qui s'étendaient à perte de vue dans les entrailles de la terre, ce qui avait semblé plaire à Losten.

— N'as-tu pas peur de me poser une telle question, Odeen ? lui demanda-t-il.

(Il était *Odeen* maintenant et non plus un simple flanc-gauche. Il éprouvait toujours de l'orgueil à s'entendre appeler Odeen par un Solide. Et ils étaient nombreux à l'appeler ainsi. C'est qu'Odeen se montrait un élève remarquablement doué et l'appeler par son nom était une manière de reconnaître ce fait. Plus d'une fois Losten lui avait exprimé sa satisfaction de l'avoir pour élève.)

Odeen avait peur, en effet, de poser une telle question, et après un instant d'hésitation il l'avoua. Il confessait plus volontiers ses points faibles aux Solides qu'à ses condisciples, les autres Rationnels, et plus volontiers encore qu'à Tritt. Oui, les avouer à Tritt aurait été impensable… Mais tout cela se passait avant la venue de Dua.

— Dans ce cas, pourquoi la poses-tu, cette question ?

Une fois de plus Odeen hésita puis il dit enfin en cherchant ses mots :

— Ces cavernes désertes m'effraient, car on m'a raconté, alors que je n'étais encore qu'un enfant, qu'elles renfermaient toutes sortes de choses monstrueuses. Mais je ne le sais que par ouï-dire, par des jeunes qui eux aussi ne l'avaient appris que par ouï-dire. Or je désire savoir ce qu'il en est en réalité. Et ce désir s'est amplifié au point qu'il y a en moi plus de curiosité que de peur.

— Parfait ! fit Losten qui paraissait enchanté. La curiosité est féconde ; la peur, stérile. Tu te développes intellectuellement d'une façon remarquable, Odeen, et dis-toi bien que devant les choses importantes c'est l'intellect qui compte. Nous ne pouvons t'apporter

qu'une aide toute relative. Puisque tu tiens à le savoir, je te dirai que les cavernes que tu crois désertes le sont effectivement. Elles sont vides. Elles ne renferment rien d'autre que quelques pauvres vestiges des temps passés.

— Laissés par qui, Monsieur Solide ?

Odeen ne manquait jamais d'employer cette forme de courtoisie chaque fois qu'il se trouvait en face du savoir qui lui faisait défaut mais que son interlocuteur possédait.

— Par ceux qui les occupèrent dans les temps passés. Il fut un temps, il y a des milliers de cycles, où vivaient des milliers et des milliers de Solides et des millions de Fluides. Nous sommes moins nombreux maintenant que nous ne l'étions dans le passé, Odeen. Actuellement nous autres Solides ne sommes plus que trois cents à peine et il y a un peu moins de dix mille Fluides.

— Pourquoi ? demanda Odeen, atterré.

(Il ne restait donc que trois cents Solides. C'était reconnaître ouvertement que les Solides mouraient, mais ce n'était pas le moment de soulever cette question.)

— Pourquoi ? Parce que l'énergie diminue. Que le Soleil se refroidit. À chaque nouveau cycle il devient plus difficile de donner la vie et de vivre.

(Donc les Solides donnaient eux aussi naissance à de petits Solides. Et ils dépendaient, pour se nourrir, du Soleil et non des roches.) Odeen se promit d'y réfléchir par la suite puis reprit :

— Et cette situation va se perpétuer ?

— Le Soleil continuera de décroître, Odeen, et il arrivera un jour où nous n'en tirerons plus notre subsistance.

— Cela veut-il dire que nous disparaîtrons tous, aussi bien les Solides que les Fluides ?

— Je ne vois pas ce que cela pourrait signifier d'autre.

— Mais il est impossible que nous disparaissions tous ainsi. Puisque nous avons besoin d'énergie et qu'un jour le Soleil ne nous la fournira plus, il nous faut trouver d'autres sources. D'autres étoiles.

— Odeen, les étoiles elles-mêmes sont destinées à disparaître. Tout comme l'Univers, d'ailleurs.

— Mais si les étoiles meurent, ne pouvons-nous pas trouver ailleurs notre subsistance ? Découvrir d'autres sources d'énergie ?

— Non : les sources d'énergie de l'Univers tout entier tariront.

Odeen, révolté, réfléchit un moment puis dit enfin :

— Qu'en est-il des autres Univers ? Nous n'allons pas renoncer à lutter sous prétexte que le nôtre se meurt !

En disant ces mots il palpitait et, oubliant toute courtoisie, il s'épandit jusqu'à devenir translucide et à dépasser la taille du Solide.

Cette objection sembla causer à Losten un extrême plaisir.

— Bravo, mon cher gauche ! s'exclama-t-il. Je ferai part de ta réaction à tous mes collègues.

Odeen, qui avait repris une taille normale, éprouva à la fois confusion et plaisir à s'entendre traiter de « cher gauche », car personne, à l'exception de Tritt, bien entendu, ne l'avait jamais appelé ainsi.

Ce fut peu de temps après cet entretien que Losten leur amena Dua. Odeen se demanda vaguement, au début, s'il y avait là un rapport de cause à effet, puis il n'y pensa plus. Tritt lui répétait si souvent que sans son intervention jamais Losten ne leur aurait amené Dua qu'il renonça à approfondir la question, qui le plongeait dans la perplexité.

Aujourd'hui il revenait auprès de Losten. Beaucoup de temps s'était écoulé depuis le jour où il avait appris pour la première fois que l'Univers était destiné à mourir et que (ainsi qu'il devait le constater), les Solides travaillaient résolument à assurer leur survie. Il était désormais versé en de nombreux domaines et Losten lui-même reconnut qu'en physique il n'avait plus rien à lui enseigner, du moins rien qui fût accessible à un Fluide. De plus Losten devait prendre en main d'autres jeunes-Rationnels et Odeen ne le vit plus aussi fréquemment qu'auparavant.

Ce jour-là Odeen trouva Losten dans la Chambre aux Radiations en compagnie de deux de ses jeunes élèves, des Rationnels. À travers la paroi de verre, Losten l'aperçut immédiatement et vint le rejoindre en fermant soigneusement derrière lui la porte vitrée.

— Mon cher gauche ! s'exclama-t-il en tendant en un geste amical ses deux membres supérieurs qu'Odeen se garda bien, malgré l'envie perverse qu'il en avait, de toucher. – Comment vas-tu ?

— Je suis désolé de vous interrompre dans votre travail, Monsieur Losten.

— M'interrompre ? Ces deux jeunes élèves peuvent parfaitement se passer de moi pendant un moment. Ils sont probablement ravis de me voir m'éloigner car je dois les assommer avec mes théories.

— Je n'en crois rien, dit Odeen. Tout ce que vous me disiez me fascinait et je suis sûr qu'il en est de même pour eux.

— Cela me fait plaisir de te l'entendre dire. Je te vois souvent à la bibliothèque et le bruit est parvenu jusqu'à moi que tu réussis parfaitement dans tes études supérieures, ce qui aggrave mon regret d'avoir perdu mon meilleur élève. Comment va Tritt ? En tant que Parental, est-il toujours aussi têtu ?

— Plus têtu que jamais. Mais c'est lui qui est l'élément fort de notre triade.

— Et Dua ?

— Dua ? Je suis justement venu pour… Dua est vraiment

quelqu'un d'exceptionnel.

— Oui, je le sais, fit Losten en hochant la tête, et il eut cette expression qu'Odeen avait appris à associer à la mélancolie.

Odeen se tut un instant puis décida de frapper droit au but.

— Monsieur Losten, demanda-t-il, est-ce parce que Dua était exceptionnelle qu'elle nous a été attribuée, à Tritt et à moi ?

— En serais-tu surpris ? fit Losten. Tu es toi-même quelqu'un d'exceptionnel, Odeen, et tu m'as souvent dit qu'il en était de même de Tritt.

— C'est vrai, dit Odeen d'un ton convaincu. Tritt est exceptionnel.

— Il est donc tout naturel que votre triade comporte une Émotionnelle qui sorte de l'ordinaire.

— Il y a bien des manières de sortir de l'ordinaire, dit Odeen d'un ton pensif. En bien des points la conduite étrange de Dua déplaît à Tritt et m'inquiète. Me permettez-vous de vous exposer notre cas ?

— Je suis toujours à ta disposition.

— Elle ne se prête pas volontiers à… l'interpénétration. – Et comme Losten l'écoutait gravement sans donner le moindre signe de gêne, Odeen reprit : Elle semble prendre plaisir à notre fusion, mais elle ne s'y prête pas volontiers.

— Quel est le sentiment de Tritt sur cette fusion ? demanda Losten. Je veux dire : en dehors du plaisir que lui apporte l'acte lui-même ? Que signifie-t-elle pour lui en plus de ce plaisir ?

— La conception d'enfants, bien entendu, expliqua Odeen. J'aime les enfants, et Dua les aime aussi, mais Tritt est le Parental. Est-ce que vous voyez ce que je veux dire ?

Odeen eut brusquement le sentiment que Losten était incapable de comprendre toutes les subtilités d'une triade.

— J'essaie de te suivre, dit Losten. Et j'en conclus que Tritt trouve dans votre fusion autre chose que la fusion elle-même. Et toi-même, qu'en tires-tu en plus du plaisir ?

— Je pensais que vous le saviez, dit Odeen après avoir réfléchi un instant. Une sorte de stimulation mentale.

— Oui, je le savais, mais je voulais m'assurer que tu le savais aussi. Que tu n'as pas oublié. Tu m'as souvent dit qu'en sortant d'une période de fusion, avec la perte de temps qu'elle entraîne – et c'est pourquoi je ne te voyais pas pendant d'assez longues périodes –, oui, tu m'as dit que tu comprenais subitement nombre de choses qui jusque-là t'étaient restées obscures.

— À croire que mon esprit restait actif pendant toute cette période, reconnut Odeen. Qu'il existait des temps que je ne sentais pas s'écouler, où je ne me sentais même pas exister, mais qui m'étaient nécessaires, et pendant lesquels je pensais plus intensément et plus profondément, sans être distrait par les petits événements de la vie

quotidienne.

— C'est exact, fit Losten, et pendant ces périodes tu faisais, dans la connaissance, de véritables bonds en avant. C'est d'ailleurs chose commune parmi vous autres, les Rationnels, mais je dois avouer que je n'en connais aucun qui fasse d'aussi remarquables progrès que toi. Je vais plus loin. Je crois sincèrement que jamais, au cours de toute notre histoire, aucun Rationnel ne t'a égalé.

— Vraiment ? dit Odeen s'efforçant de ne pas se gonfler d'orgueil.

— Je peux me tromper, fit Losten, que parut amuser l'accès de modestie d'Odeen, qui avait cessé de chatoyer. Mais peu importe. Le fait est que, tout comme Tritt, tu retires de la fusion plus que la fusion elle-même.

— Oui. Certainement.

— Et Dua, que retire-t-elle de votre fusion, en dehors de la fusion elle-même ?

— Je n'en sais rien, avoua Odeen après un long silence.

— Tu ne le lui as jamais demandé ?

— Jamais.

— Mais si tout ce qu'elle retire de la fusion n'est que la fusion elle-même, alors que Tritt et toi en retirez autre chose, pourquoi s'en montrerait-elle aussi avide que vous deux ?

— Les autres Émotionnelles ne semblent pas…

— Dua ne ressemble pas aux autres Émotionnelles. Tu me l'as souvent dit, et non sans fierté.

— Je pensais tout de même qu'il y avait autre chose, fit Odeen confus.

— C'est-à-dire ?…

— C'est difficile à expliquer. Faisant partie de la même triade, nous nous connaissons les uns les autres ; nous nous sentons les uns les autres ; jusqu'à un certain point nous formons à nous trois une seule et même entité. Une entité vaporeuse qui va, qui vient, le plus souvent de façon inconsciente. Si nous y pensons avec trop de concentration, cette entité nous échappe, si bien que nous ne la connaissons jamais en détail. Nous… – Odeen se tut, incapable de préciser davantage sa pensée, puis dit enfin : Il n'est pas facile de faire comprendre aux autres ce qu'est une triade…

— J'essaie de le comprendre, dit Losten. Tu crois avoir saisi un peu de l'être intime de Dua ; quelque chose qu'elle cherche à garder secret. C'est bien ça ?

— Je ne pourrais l'affirmer. Je n'éprouve, de temps à autre, qu'une très vague impression, une sorte de lueur.

— C'est-à-dire… ?

— Il m'arrive de penser que Dua ne veut pas d'un bébé-Émotionnel.

— Vous n'avez, je crois, jusqu'à présent, que deux enfants ? fit Losten en le regardant gravement. Un petit-gauche et un petit-droit.

— Oui, deux seulement. Comme vous le savez, les Émotionnelles sont les plus difficiles à concevoir.

— Oui, je le sais.

— Mais Dua ne prend pas la peine d'absorber l'énergie nécessaire. Elle n'essaie même pas. Et je ne crois à aucune des raisons qu'elle nous donne. À mon avis, pour quelque raison que je ne m'explique pas, elle ne veut pas d'Émotionnelle. Pour ce qui est de moi, si Dua n'en voulait pas pour le moment, je ne l'y forcerais pas. Mais Tritt est un Parental et il en veut une ; il lui en faut une et même pour l'amour de Dua je me refuse à décevoir Tritt.

— Si Dua avait un motif raisonnable de ne pas vouloir concevoir une Émotionnelle, t'inclinerais-tu ?

— Moi, certainement, mais pas Tritt. Il ne comprend pas ces choses-là.

— Serais-tu prêt à t'appliquer à lui faire prendre patience ?

— Sans aucun doute, du moins aussi longtemps que je le pourrais.

— T'est-il jamais venu à l'esprit, demanda Losten, qu'aucun Fluide… – il hésita un instant puis employa la formule en usage chez les Fluides – ne disparaît avant que soient nés les trois enfants… la petite Émotionnelle venant toujours en dernier ?

— Évidemment, fit Odeen s'étonnant que Losten pût imaginer qu'il ignorait quelque chose d'aussi élémentaire.

— Donc la naissance d'un bébé-Émotionnel c'est l'annonce que le moment est venu pour vous de disparaître.

— Généralement pas avant que l'Émotionnelle soit d'âge à…

— Oui, mais néanmoins le moment fatal arrive inexorablement. Se pourrait-il que Dua se refuse à disparaître ?

— Comment cela pourrait-il être, Losten ? Il existe un temps pour disparaître, comme il existe un temps pour fusionner. Comment s'y soustraire ?

(Les Solides ne s'interpénétraient pas, et c'était peut-être pour cette raison qu'ils ne comprenaient pas.)

— Mais admets un instant que Dua ne veuille purement et simplement pas disparaître. Que dirais-tu ?

— Qu'en fin de compte nous devons tous disparaître. Si Dua cherche uniquement à retarder la naissance du dernier enfant, je suis prêt à lui céder sur ce point et même à persuader Tritt de patienter lui aussi. Mais qu'elle se refuse à le concevoir, cela, nous ne pouvons pas l'admettre.

— Pourquoi ?

Odeen réfléchit un moment, puis dit enfin :

— Je ne puis vous l'expliquer, Monsieur Losten, mais je sais que

nous devons disparaître. À chaque cycle qui s'écoule, je le sais et je le sens davantage, et il m'arrive même de croire en saisir la raison.

— Tu raisonnes parfois en philosophe, Odeen, fit Losten sèchement. Mais envisageons la chose ensemble. Lorsque le troisième enfant sera né et élevé, Tritt aura eu tous les enfants qu'il désirait, et ayant eu une vie bien remplie il pourra envisager de disparaître. Quant à toi, ayant acquis de nombreuses connaissances, tu pourras à ton tour disparaître après avoir eu une vie bien remplie. Mais Dua ?

— Je ne sais que vous répondre, fit Odeen, l'air abattu. Les autres Émotionnelles vivent en groupe tout le long de leur vie et paraissent prendre plaisir à bavarder toutes ensemble. Mais Dua s'y refuse.

— N'oublie pas que c'est une médiane exceptionnelle. Mais dis-moi, qu'aime-t-elle ?

— Elle aime à m'entendre parler de mes travaux, marmonna Odeen.

— Il n'y a pas là de quoi être honteux, Odeen, fit Losten. Tout Rationnel parle de ses travaux à son flanc-droit et à sa médiane. Vous prétendez tous n'en rien faire, mais c'est un fait bien connu.

— Oui, mais Dua m'écoute, Monsieur Losten.

— J'en suis persuadé. Et c'est en cela qu'elle diffère des autres Émotionnelles. T'est-il arrivé de remarquer qu'après une fusion elle comprend mieux ce que tu lui expliques ?

— Oui, cela m'est arrivé. Mais je n'y ai pas attaché beaucoup d'importance parce que…

— Parce que tu es persuadé qu'en réalité une Émotionnelle ne peut pas te suivre dans tes travaux et tes études. Or il y a du Rationnel en Dua.

(Odeen, consterné, interrogea Losten du regard. Dua lui avait parlé une fois – une fois seulement – des railleries dont l'accablaient pendant son enfance les autres Émotionnelles, qui l'avaient surnommée « Emgauche ». Losten en aurait-il entendu parler ?… Rien dans son expression sereine ne le laissait supposer.)

— Du Rationnel en Dua ? répéta Odeen. Oui, je me le suis dit parfois, moi aussi. – Et il ajouta avec élan : Et c'est pourquoi je suis si fier d'elle !

— Il n'y a en cela rien de répréhensible, fit Losten. Pourquoi ne pas lui dire que tu es fier d'elle ? Si elle se complaît à développer ce qu'il y a de Rationnel en elle, laisse-la faire. Enseigne-lui ce que tu as toi-même appris. Réponds à ses questions. Crains-tu que cela altère l'harmonie de ta triade ?

— Peu m'importe… Et d'ailleurs je ne vois pas pourquoi notre harmonie en serait ternie. Tritt trouvera que c'est une perte de temps, mais je me charge de le raisonner.

— Explique-lui que si la vie apporte davantage à Dua, si elle a

l'impression de s'accomplir plus pleinement, elle redoutera peut-être moins de disparaître et se montrera sans doute plus disposée à concevoir une petite Émotionnelle.

Il sembla à Odeen qu'on venait d'écarter de lui un désastre imminent et il dit vivement :

— Vous avez raison, Monsieur Losten. Oui, je sens que vous avez raison. Vous vous montrez toujours si compréhensif ! Avec vous à la tête des Solides, comment le plan concernant l'autre Univers ne serait-il pas couronné de succès ?

— Avec moi ? fit Losten l'air amusé. Tu oublies qu'Estwald est notre chef, maintenant. C'est lui le responsable du plan. Sans lui il aurait été abandonné depuis longtemps.

— Oui, en effet, reconnut Odeen tout déconfit.

Il n'avait encore jamais rencontré Estwald. En fait aucun des Fluides qu'il connaissait ne l'avait rencontré, même si certains prétendaient l'avoir aperçu de loin. Estwald était un nouveau Solide. Nouveau tout au moins en ce sens qu'au cours de sa jeunesse Odeen n'avait jamais entendu parler de lui. On pouvait donc en déduire qu'Estwald était un jeune-Solide. Qu'il était encore enfant lorsque Odeen en était un lui-même.

Mais la question n'était pas là. Odeen ne demandait qu'une chose, rentrer chez lui. Il ne pouvait se permettre d'effleurer Losten pour lui manifester sa gratitude. Il se contenta donc de le remercier une fois de plus et s'en alla en hâte, empli de joie.

Sa joie n'était pas complètement dénuée d'égoïsme. Il ne pensait pas uniquement au jour encore lointain où leur naîtrait une petite Émotionnelle, ni à la joie qu'en éprouverait Tritt. Pas même au sentiment d'accomplissement qu'en retirerait Dua. Sur le moment, ce qui l'enchantait c'était le programme que lui avait dicté Losten. Il allait à son tour enseigner. Aucun autre Rationnel ne connaîtrait le plaisir qu'il allait y prendre, car aucun Rationnel ne possédait dans sa triade, il en était sûr, une Émotionnelle de la valeur de Dua.

Ce serait magnifique à condition que Tritt en comprenne la nécessité. Il lui en parlerait et le persuaderait sans doute de se montrer patient.

Chapitre 2 c

Hélas, Tritt ne s'était jamais montré moins patient. Il n'essayait même pas de comprendre pourquoi Dua agissait comme elle le faisait. Il ne s'en souciait pas. Il n'avait jamais cherché à comprendre à quels mobiles obéissaient les Émotionnelles et, circonstance aggravante, Dua n'agissait même pas comme les autres Émotionnelles.

Elle ne se préoccupait jamais des choses vraiment importantes. Certes elle s'exposait au Soleil, mais elle se faisait si mince que lumière et nourriture passaient au travers d'elle. Puis elle disait ensuite y avoir pris un plaisir extrême. Or ce n'était pas ça l'important. L'important c'était de se nourrir et non pas d'y prendre du plaisir.

Elle cherchait toujours à apporter des variantes dans leur interpénétration. Ainsi elle leur dit une fois :

— Si nous en parlions d'abord ? Nous n'en parlons jamais. Nous ne semblons même pas y penser d'avance.

— Faisons ce qu'elle dit, Tritt, dit Odeen qui soutenait toujours Dua. Je suis sûr que notre fusion n'en sera que plus complète.

Odeen se montrait patient. Il pensait lui aussi que l'attente ne ferait qu'aviver leur plaisir. Qu'il convenait en effet d'y réfléchir.

Tritt ne comprenait pas très bien ce qu'Odeen entendait par là. Et il le trouvait par trop conciliant.

Ainsi, lorsqu'il s'agissait de persuader Dua de se prêter à la fusion, Odeen se mettait une fois de plus à réfléchir alors que Tritt allait droit au but et lui posait nettement la question. Voilà comment il fallait agir.

En fait, Odeen n'exigeait plus rien de Dua. Il ne parlait même plus du bébé-Émotionnel qui pourtant primait tout. Puisque Odeen semblait s'en désintéresser, Tritt décida d'agir.

Et c'est ce qu'il fit. Il se surprit à progresser dans le long couloir tandis que ces pensées s'agitaient dans son esprit, ne se rendant même pas compte qu'il s'engageait aussi loin. Était-ce cela qu'on appelait réfléchir ? Il n'allait pas se laisser intimider. Au point où il en était, il ne reculerait pas.

Il regarda autour de lui. Ce couloir menait aux cavernes des Solides. Bientôt il y amènerait son petit flanc-gauche. Odeen lui avait une fois montré le chemin.

Il ne savait pas exactement comment il allait s'y prendre, mais il n'éprouvait aucune crainte. Il voulait un bébé-Émotionnel. C'était son droit. Et c'était même ce qu'il y avait de plus important. Les Solides s'arrangeraient pour qu'il en ait un. Ne leur avaient-ils pas amené Dua quand Tritt le leur avait demandé ?

Mais à qui s'adresserait-il ? À n'importe quel Solide ? Non, il

sentait vaguement que ce n'était pas la chose à faire. Il réclamerait un Solide bien défini, puis il lui parlerait.

Il se souvenait de son nom. Il se rappelait même à quelle occasion il l'avait entendu prononcer pour la première fois. C'était au temps où son petit flanc-gauche s'était mis à changer volontairement de forme.

Un jour mémorable ! « Odeen, viens, viens vite ! Annis est devenu de lui-même ovale et dur. Regarde, Dua ! » Ils se précipitèrent. À cette époque, Annis était leur unique enfant et ils devaient attendre longtemps le second. Ils se précipitèrent donc, mais entre-temps Annis s'était enroulé sur lui-même et, collé dans un angle, s'épandait sur sa couche comme de la glaise humide. Odeen, qui avait à faire, ne s'attarda pas. « Tritt, il va recommencer, j'en suis sûre ! », s'exclama Dua. Tous deux restèrent des heures à observer l'enfant, mais en vain.

Tritt en voulut à Odeen de n'avoir pas attendu davantage. Il lui en aurait fait le reproche si Odeen n'avait pas semblé si las. Son ovoïde était creusé de rides et il ne faisait rien pour les effacer.

— Ça ne va pas, Odeen ? lui demanda Tritt, inquiet.

— J'ai eu une dure journée et je ne suis pas certain d'en finir avec mes calculs différentiels avant notre prochaine fusion. (Tritt ne se rappelait pas les mots exacts, mais ce devait être à peu près ça. Odeen employait toujours des mots si compliqués !)

— Veux-tu que nous nous interpénétrions ?

— Non. Je viens de voir Dua se diriger vers la surface et tu sais comment elle réagit quand on cherche à l'en empêcher. D'ailleurs rien ne presse. Sais-tu qu'il y a un nouveau Solide ?

— Un nouveau Solide ? répéta Tritt qui visiblement se désintéressait de la question.

Odeen, en revanche, aimait à se mêler aux Solides, ce que Tritt déplorait. Aucun Rationnel ne montrait une aussi grande soif de savoir qu'Odeen. C'était excessif. Odeen y prenait un trop grand plaisir, tout comme Dua à faire surface. En somme Tritt était le seul à s'intéresser vraiment au sort de la triade.

— Il s'appelle Estwald, dit Odeen.

— Estwald ? répéta Tritt vaguement intéressé parce qu'il devinait qu'Odeen l'était.

— Je ne l'ai encore jamais vu, mais tous parlent de lui, reprit Odeen dont les yeux s'aplatirent comme chaque fois qu'il se livrait à l'introspection. C'est lui le responsable du nouveau complexe qu'ils ont créé.

— Un nouveau complexe ?

— Oui, la Pompe à Posi… Tu ne comprendrais pas, Tritt. C'est une invention destinée à révolutionner le monde entier.

— Que veut dire « révolutionner ? »

— Tout transformer.

— Mais pourquoi tout transformer ? fit Tritt, alarmé.

— Transformer veut souvent dire améliorer et non pas aggraver. De toute façon c'est Estwald qui est le promoteur de cette invention. Il est extrêmement intelligent. Du moins j'en ai l'impression.

— Alors pourquoi ne l'aimes-tu pas ?

— Je n'ai jamais dit que je ne l'aimais pas.

— Mais tu en donnes l'impression.

— C'est absolument faux, Tritt. Mais je dois avouer que jusqu'à un certain point… – fit Odeen avec un petit rire embarrassé – jusqu'à un certain point, j'en suis jaloux. Les Solides sont si intelligents qu'en comparaison les Fluides ne sont rien. Je me suis habitué à cette idée parce que Losten me répétait souvent que j'étais moi-même fort intelligent… pour un Fluide, bien entendu, du moins je le suppose. Et voilà que surgit cet Estwald devant lequel Losten bée d'admiration, et du coup à ses yeux je n'existe plus. (Tritt se gonfla de manière à entrer en contact avec Odeen, qui lui sourit et ajouta :) C'est évidemment absurde de ma part de réagir ainsi. Qu'importe l'intelligence des Solides ! Aucun d'eux n'a comme moi le privilège de posséder un Tritt.

Là-dessus, ils partirent tous deux à la recherche de Dua. Ô surprise, elle avait fini de vagabonder et se préparait à redescendre. Leur fusion fut particulièrement réussie, même si elle ne dura qu'un peu plus d'un jour. Tritt ne tenait pas à la prolonger. Annis était encore si petit que même une courte absence risquait de lui être fatale, même s'il se trouvait toujours un autre Parental pour le remplacer.

À partir de ce jour-là il arriva de temps à autre à Odeen de faire allusion à Estwald. Bien qu'un laps de temps important se fût écoulé, il continua de l'appeler « le Nouveau ». Il ne l'avait toujours pas rencontré.

— Je crois, au fond, que je l'évite, dit-il un jour à Dua en présence de Tritt, parce qu'il sait tout sur ce nouveau dispositif. Je ne tiens pas à m'y initier trop vite. C'est si passionnant d'apprendre !

— Tu parles de la Pompe à Positons ? demanda Dua.

Encore un des côtés étranges de Dua, se dit Tritt, agacé.

Elle emploie des mots savants avec presque autant d'aisance qu'Odeen. De la part d'une Émotionnelle, ce n'est pas normal.

Parce que Odeen disait de lui qu'il était supérieurement intelligent, Tritt décida de s'adresser à Estwald. Et puisque Odeen ne le connaissait pas, Estwald ne pourrait pas répondre : « J'ai déjà parlé de la chose à Odeen, Tritt, et il n'y a pas de quoi te tourmenter. »

De l'avis de tous s'adresser à un Rationnel équivalait à s'adresser à la triade. Nul n'accordait la moindre attention au Parental, mais cette fois il en irait différemment.

Tritt se trouvait maintenant dans le quartier des cavernes des Solides. Tout lui paraissait étranger, et ne ressemblait à rien de ce

qu'il avait connu jusqu'alors. Il trouvait cela inquiétant, effrayant même. Mais il était trop désireux de rencontrer Estwald pour se laisser aller à la peur. « Je veux à tout prix une petite médiane », se répétait-il, et cette pensée lui donna la force de poursuivre son chemin et de continuer sa quête.

Il vit enfin un Solide. Un seul, qui s'activait, penché sur quelque chose, faisant quelque chose. Odeen lui avait dit une fois que les Solides ne cessaient de travailler à leur… Qu'était-ce déjà ? Tritt ne s'en souvenait ni ne s'en souciait.

Il se déplaça en ondulant imperceptiblement, s'arrêta, puis dit :

— Monsieur Solide…

Le Solide leva les yeux sur lui. L'air se mit à vibrer autour de lui, comme cela se passait, à en croire Odeen, lorsque deux Solides se parlaient. Puis il sembla enfin voir Tritt et s'exclama :

— Ma parole, c'est un flanc-droit ! Que viens-tu faire ici ? As-tu amené avec toi ton petit-gauche ? Est-ce aujourd'hui que débutent les cours ?

— Où puis-je trouver Estwald, Monsieur Solide ? répondit Tritt sans tenir compte de sa question.

— Trouver qui ?

— Estwald.

Le Solide se tut un long moment puis dit enfin :

— Qu'as-tu à faire avec Estwald, flanc-droit ?

— Il est très important que je m'entretienne avec lui, fit Tritt, buté. Seriez-vous Estwald, Monsieur Solide ?

— Non… Comment t'appelles-tu, flanc-droit ?

— Tritt, Monsieur Solide.

— Ah ! oui. Tu es le flanc-droit de la triade d'Odeen ?

— Oui.

— Je crains que tu ne puisses rencontrer Estwald pour le moment, dit le Solide, d'un ton radouci. Il n'est pas ici. Si l'un de nous peut le remplacer… – Et comme Tritt, ne sachant que répondre, restait là à attendre, le Solide reprit : Rentre chez toi. Parle à Odeen. Il t'aidera. Et maintenant, flanc-droit, retire-toi.

Là-dessus le Solide cessa de lui prêter attention. On le sentait préoccupé de bien autre chose que de Tritt, qui restait là, hésitant, puis qui, se déplaçant sans bruit, gagna un autre quartier. Le Solide ne lui accorda même pas un regard.

Tritt ne s'expliqua pas pourquoi il avait pris cette direction-là. Au début il sentit simplement que c'était la chose à faire. Puis la signification lui en apparut. Il fut enveloppé de chauds et nourrissants effluves qu'il se mit à absorber.

Il ne croyait pas avoir faim et cependant il se surprit à s'alimenter avec un vif plaisir.

Or le Soleil n'était nulle part visible. Tritt leva instinctivement les yeux et se rappela qu'il se trouvait à l'intérieur d'une caverne. Cependant, même en surface, jamais il n'avait goûté meilleure nourriture. Surpris, il regarda autour de lui, surpris par-dessus tout d'éprouver de la surprise !

Il lui était arrivé de manifester de l'impatience envers Odeen qui s'étonnait de tant de choses sans importance aux yeux de Tritt. Maintenant c'était Tritt lui-même qui était plongé dans l'étonnement. Mais pour une chose d'importance. Et même d'une immense importance. En une brusque illumination il comprit qu'il n'aurait pas éprouvé cet étonnement si une sensation, au plus profond de lui, ne l'avait averti qu'il s'agissait de quelque chose d'important.

Il sortit rapidement, émerveillé lui-même de sa hardiesse, puis revenant sur ses pas il passa à nouveau devant le Solide auquel il s'était adressé un instant auparavant et lui lança au passage :

— Je rentre chez moi, Monsieur Solide.

Le Solide marmonna quelques paroles incompréhensibles. Penché sur son travail, il s'activait à quelque tâche absurde et ne perçut pas qu'il se passait quelque chose de grave.

Si les Solides sont aussi remarquables, puissants et intelligents qu'on le dit, pensa Tritt, comment peuvent-ils, en certaines occasions, se montrer aussi stupides ?

Chapitre 3 a

Dua se surprit à se diriger vers les cavernes des Solides. D'une part parce qu'elle ne pouvait rien faire de mieux maintenant que le soleil s'était couché, et de l'autre parce qu'elle désirait retourner chez elle le plus tard possible afin de se soustraire aux sollicitations de Tritt et aux suggestions mi-gênées mi-résignées d'Odeen. Il y avait aussi le fait que les Solides exerçaient sur elle un étrange attrait.

Elle éprouvait ce sentiment depuis longtemps, en fait depuis sa petite enfance, et elle avait renoncé à se persuader du contraire. Les Émotionnelles n'étaient pas censées éprouver cette attirance. Cela leur arrivait pendant leur enfance – Dua avait maintenant assez d'expérience pour s'en rendre compte – mais elles ne tardaient pas à s'y soustraire, et si ce n'était pas le cas on les y encourageait fortement.

Dua, même sortie de l'enfance, avait continué avec obstination à s'intéresser au monde, au Soleil, aux cavernes, à tout, en somme ; et son Parental lui dit un jour :

— Quelle drôle de petite fille tu fais, Dua ! Tu es vraiment une étrange petite médiane. Je me demande ce qu'il adviendra de toi.

Au début, elle ne comprit pas ce qu'il y avait d'étrange et de curieux à vouloir comprendre toutes choses. Puis elle s'aperçut bien vite que son Parental était incapable de répondre à ses questions. Elle s'adressa alors à son père-de-gauche, qui ne fit pas montre, comme son Parental, d'un étonnement attendri. Bien au contraire, il lui lança, en la foudroyant du regard :

— Pourquoi me poses-tu de telles questions, Dua ?

Elle s'enfuit, effrayée, et s'abstint désormais de le questionner.

Puis un jour une Émotionnelle de son âge la traita d'« Emgauche », parce qu'elle venait de dire – elle ne se rappelait pas exactement quoi – une chose qui lui paraissait toute naturelle. Dua, ulcérée sans bien savoir pourquoi, demanda à son frère-de-gauche, beaucoup plus âgé qu'elle, ce qu'était une « Emgauche ». Visiblement gêné il éluda et se contenta de marmonner : « Je n'en sais rien », alors que visiblement il le savait.

Après mûres réflexions Dua se rendit auprès de son Parental et lui demanda :

— Suis-je une Emgauche, Daddy ?

— Qui t'a appelée ainsi, Dua ? lui demanda-t-il. Tu ne dois pas répéter des mots pareils.

Elle alla se coller contre lui, réfléchit encore un moment, puis lui demanda :

— C'est quelque chose de vilain ?

— Cela te passera, fit-il, et il s'enfla légèrement pour la faire rebondir et vibrer comme une balle, jeu qu'elle aimait tout spécialement.

Mais elle ne se laissa pas prendre à ce jeu car son Parental avait, lui aussi, éludé la question. Elle s'éloigna pensive. Il lui avait dit : « Cela te passera. » Elle avait donc quelque chose, mais quoi ?

À ce moment déjà elle comptait peu de véritables amies parmi les Émotionnelles. Elles aimaient à chuchoter et à glousser alors que Dua préférait effleurer la surface des roches et jouir de leur rugosité. Certaines médianes se montraient cependant plus amicales et moins taquines, telle cette Dorai, par exemple, qui, tout aussi sotte que les autres, bavardait parfois de façon amusante. (Dorai forma par la suite une triade avec le frère-de-droite de Dua et un jeune flanc-gauche venu d'une autre caverne et que Dua n'aimait guère. Dorai conçut presque immédiatement un bébé-gauche, puis un bébé-droit et peu de temps après une petite médiane. Elle était devenue si épaisse et si dense que sa triade semblait comporter deux Parentals et Dua se demandait parfois comment ils arrivaient encore à s'interpénétrer… ce qui n'empêchait pas Tritt de lui rappeler à longueur de journée, et intentionnellement, la magnifique triade qu'avait aidé à constituer Dorai.)

Un jour qu'elles étaient seules toutes les deux Dua murmura :

— Dorai, sais-tu ce qu'est une Emgauche ?

Dorai gloussa, se fit petite comme pour passer inaperçue, et dit enfin :

— C'est une Émotionnelle qui agit comme un Rationnel. Tu vois ce que je veux dire. Comme un flanc-gauche. Tu y es ? Une Émotionnelle-gauche. Une Emgauche. Tu « piges ? »

Dua « pigea ». La chose une fois expliquée était d'une telle évidence qu'elle se demanda comment elle ne l'avait pas comprise d'elle-même. Elle n'en demanda pas moins :

— Comment le sais-tu ?

— Des filles plus âgées que nous me l'ont dit. – Dorai se tortilla d'une manière que Dua trouva déplaisante, puis elle ajouta : C'est inconvenant.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est inconvenant. Les Émotionnelles ne doivent pas se conduire comme des Rationnelles.

— Mais encore une fois, pourquoi ? fit Dua qui jusque-là n'avait même pas envisagé cette possibilité.

— *Parce que !* Tu veux que je t'apprenne d'autres choses inconvenantes ?

— Quoi donc ? fit Dua, intriguée.

Sans dire un mot Dorai se gonfla, s'épandit et vint se frotter

contre Dua qui prise par surprise n'eut pas le temps de se rétracter et qui, indignée, s'écarta en s'exclamant :

— Ah ! non, ne fais pas ça !

— Il existe encore d'autres choses inconvenantes. Comme de pénétrer la roche, par exemple.

— Pénétrer la roche, c'est impossible, affirma Dua.

C'était stupide de sa part de répondre ainsi car que de fois elle avait pris plaisir à y pénétrer légèrement ! Mais agacée par les ricanements de Dorai, elle se révolta et nia l'évidence.

— Oui, c'est possible. Cela s'appelle même du frotti-frotta rocheux. Rien de plus aisé pour les Émotionnelles. Flancs-gauches et flancs-droits le pratiquent tout enfants. En grandissant ils font du frottis l'un contre l'autre.

— Je n'en crois rien. Tu fabules.

— Je te dis qu'ils le font tous. Tu connais Dimit ?

— Non.

— Mais si, tu la connais. C'est cette fille qui a un bord épais et qui habite la caverne C.

— Celle qui se déplace de façon si comique ?

— Oui, justement à cause de son bord épais. Une fois elle s'est presque entièrement enfoncée dans la roche, à l'exception de son bord épais. Elle a fait ça devant son frère-de-gauche. Il a été le raconter à leur Parental, et qu'est-ce qu'elle a pris ! Elle n'a jamais recommencé.

Dua la quitta, toute remuée. De ce jour, et pendant longtemps, elle évita Dorai et elles ne redevinrent jamais vraiment amies, mais la curiosité de Dua était éveillée.

Sa curiosité ? Et pourquoi ne pas dire franchement son côté Émotionnelle-gauche ?

Un jour, après s'être assurée que son Parental ne se trouvait pas dans les parages, elle pénétra lentement dans une roche. C'était la première fois, depuis sa petite enfance, qu'elle se livrait à ce jeu et elle ne se rappelait pas s'y être enfoncée aussi profondément. Elle en ressentit une sensation de chaleur et un très vif plaisir, mais en émergeant il lui sembla que tous allaient deviner ce qu'elle venait de faire, comme si la roche avait laissé sur elle une souillure.

Elle se livra de temps à autre à ce petit jeu, se faisant toujours plus audacieuse et y prenant un plaisir toujours plus grand. Mais jamais elle ne s'enfonça complètement dans la roche.

Un beau jour elle fut surprise par son Parental qui s'éloigna, l'air choqué, et par la suite elle se montra plus prudente. Moins naïve, elle savait maintenant qu'en dépit de ce que pouvait dire Dorai, ce jeu se pratiquait couramment. Toutes les Émotionnelles s'y livraient de temps à autre et certaines le reconnaissaient ouvertement.

En grandissant elles s'y abandonnaient de plus en plus rarement

et Dua eut l'impression que les Émotionnelles qu'elle connaissait y renonçaient tout à fait lorsqu'elles formaient une triade et pratiquaient la véritable interpénétration. Dua, par contre, avait continué ce jeu (c'était là un de ces secrets qu'elle n'avait révélés à personne). Il lui était même arrivé une ou deux fois de s'y livrer après s'être intégrée à la triade. Mais elle avait tremblé chaque fois à l'idée que Tritt pourrait la surprendre. Et les terribles conséquences qui risquaient d'en résulter avaient jusqu'à un certain point gâché son plaisir.

Pour se justifier à ses propres yeux elle attribuait cette habitude à la manière qu'avaient les autres Émotionnelles de la traiter. Cette épithète d'« Emgauche » la poursuivait et elle en ressentait une véritable humiliation. Pendant toute une période de sa vie elle rechercha la solitude pour y échapper. Et c'est ainsi que son amour de la solitude ne fit que grandir. Et parce qu'elle se sentait seule, elle trouva une consolation dans les roches. Le frottis rocheux, inconvenant ou pas, était un jeu solitaire et c'étaient ses compagnes qui, par leur attitude hostile, l'avaient poussée à rechercher la solitude.

Du moins c'est ce qu'elle se disait.

Elle avait tenté une fois de rendre coup pour coup.

— Vous n'êtes qu'une bande d'Emdroites ! Une bande de sales Emdroites, leur avait-elle crié.

Elles n'avaient fait qu'en rire et Dua s'était enfuie, confuse et frustrée. Mais ces idiotes étaient vraiment des Emdroites. Presque toute les Émotionnelle arrivées à l'âge de s'intégrer dans une triade commençaient à parler de bébés et dès qu'ils étaient là se mettaient à pouponner, imitant en cela le Parental, ce que Dua trouvait absolument répugnant. Pour sa part, elle n'avait jamais éprouvé un tel sentiment. Les bébés étaient des bébés et il incombait au Parental de s'en occuper.

Peu à peu on cessa d'appliquer à Dua cette épithète d'Emgauche. Le fait qu'elle restait fine et légère y contribua. De plus elle se mouvait, telle une vaporeuse écharpe, avec une grâce inimitable et lorsque gauches et droits se mirent à lui manifester un intérêt flatteur les autres Émotionnelles ne se permirent plus de lui lancer des quolibets.

Et cependant… et cependant… bien que plus personne ne se permît de manquer de respect à Dua – car c'était chose connue dans toutes les cavernes qu'Odeen était le plus brillant Rationnel de sa génération et qu'elle était sa médiane – elle savait parfaitement qu'elle était et serait toujours une Emgauche.

Elle ne trouvait pas cela inconvenant – du moins pas vraiment – mais il lui arrivait parfois de souhaiter être un Rationnel et elle en éprouvait de la honte. Elle se demanda s'il arrivait aux autres

Émotionnelles d'éprouver le même désir… Était-ce pour cette raison – en partie tout au moins – qu'elle ne voulait pas d'une petite Émotionnelle… parce qu'elle n'était pas elle-même une véritable Émotionnelle… et que par conséquent elle ne remplissait pas comme elle l'aurait dû son rôle dans la triade… ?

Odeen ne voyait aucun inconvénient à ce qu'elle fût une Emgauche. Il ne l'appelait jamais ainsi, mais il aimait la voir s'intéresser à tout ce qui touchait à la vie ; il aimait les questions qu'elle lui posait, se plaisait à lui répondre et se réjouissait de la voir comprendre si aisément ce qu'il lui expliquait. Et il prenait sa défense quand Tritt se montrait jaloux. Enfin… pas exactement jaloux, mais trop têtu et trop limité pour comprendre l'intérêt que présentaient de tels entretiens.

Odeen emmenait parfois Dua dans les cavernes des Solides, fier de parader devant elle et ravi de constater qu'elle en était impressionnée. Car elle était impressionnée, non tant par les connaissances et l'intelligence d'Odeen, mais par le fait qu'il était prêt à les partager avec elle. Elle se rappelait encore avec quelle dureté son père-de-gauche l'avait fait taire alors qu'elle lui posait des questions. Jamais elle n'éprouvait autant de tendresse pour Odeen que quand il l'associait à sa vie… mais cela aussi faisait partie de ce qu'il y avait en elle d'Émotionnelle-gauche.

Il lui était arrivé à plusieurs reprises de penser que le fait d'être une Émotionnelle-gauche la rapprochait d'Odeen et l'éloignait de Tritt, une raison de plus pour elle de mal supporter les assiduités de Tritt. Odeen ne faisait jamais allusion à de telles questions. Tritt devait en avoir vaguement conscience, assez pour en souffrir, mais pas assez pour l'exprimer avec des mots.

La première fois que Dua se rendit dans une de leurs cavernes, elle entendit deux Solides échanger des propos. Bien entendu elle ne savait pas qu'ils étaient en train de parler. Mais elle percevait dans l'air des vibrations extrêmement rapides et changeantes qui résonnaient au plus profond d'elle-même de façon désagréable et elle se fit plus fluide pour laisser passer ces ondes à travers elle.

— Ils se parlent, lui dit un jour Odeen. Puis, prévenant une objection qu'il sentait venir, il ajouta vivement : À leur manière, bien entendu. Et ils se comprennent.

Dua était parvenue à saisir la pensée d'Odeen, rapidement même, ce qui les enchantait tous les deux. Il lui dit une fois : « Tous les Rationnels que je connais n'ont pour Émotionnelles que des têtes de linottes. Je me considère comme privilégié de t'avoir. » « C'est possible, répondit Dua, mais les Rationnels semblent fort bien se contenter de ces têtes de linottes. Pourquoi es-tu si différent d'eux, Odeen ? » Odeen, après avoir reconnu qu'en effet les Rationnels

semblaient parfaitement satisfaits de leurs frivoles Émotionnelles, ajouta : « Je n'ai jamais beaucoup réfléchi à cette question et je ne la crois pas d'une grande importance. Que tu sois ce que tu es me rend heureux, et je suis heureux d'en tirer de la joie. »

— Comprends-tu le langage des Solides ? demanda Dua.

— À dire vrai, non, reconnut Odeen. Je ne saisis pas assez rapidement les changements de vibrations. Il m'arrive parfois, sans bien les comprendre, d'avoir comme l'intuition de ce qu'ils viennent de dire, spécialement après une de nos fusions. Mais cela se produit rarement. De telles intuitions sont plutôt du ressort des Émotionnelles, mais ce qu'elles perçoivent, elles sont incapables de l'interpréter. Toi, tu y arriverais peut-être.

— Je n'oserais jamais, fit Dua, rétive. Cela pourrait ne pas leur plaire.

— Dua ! Cela m'intéresserait énormément. Essaie donc de saisir le sens des propos qu'ils échangent.

— Tu le veux vraiment ?

— Vas-y ! S'ils te prennent sur le fait et s'en montrent mécontents, je dirai que c'est moi qui t'y ai incitée.

— Promis ?

— Juré.

Pas très rassurée, Dua s'approcha des Solides et se mit dans l'état de totale passivité propice à l'afflux des sensations.

— Je perçois chez eux de l'excitation, dit-elle. Oui, ils sont tout excités. Et il y a parmi eux quelqu'un de nouveau.

— Estwald, peut-être ? fit Odeen.

— Je ressens quelque chose d'étrange, fit Dua qui entendait ce nom pour la première fois.

— Quoi donc ?

— Oui, j'ai la sensation d'un immense soleil. Vraiment énorme.

— Ils sont peut-être en train d'en parler, fit Odeen, pensif.

— Mais comment cela se pourrait-il ?

C'est à cet instant que les Solides les surprirent. Ils s'approchèrent d'eux très amicalement et les accueillirent dans la langue des Fluides. Dua, horriblement gênée, se demanda s'ils s'étaient rendu compte qu'elle les percevait. Si c'était le cas, ils n'en laissèrent rien voir.

Odeen lui raconta par la suite qu'il était très rare de surprendre des Solides en train de s'entretenir dans leur propre langue. Comme pour mieux accueillir les Fluides, ils cessaient toujours de s'activer en leur présence. « Ils nous aiment beaucoup, ajouta Odeen et ils nous montrent beaucoup de gentillesse. »

C'est ainsi qu'il arriva de temps à autre à Odeen d'emmener Dua dans les cavernes des Solides et ce généralement quand Tritt était absorbé par les enfants.

À une ou deux reprises Dua se rendit seule, non sans une certaine appréhension, auprès des Solides qui se montraient cependant toujours amicaux et même « gentils », comme l'avait dit Odeen. Mais ils ne semblaient pas la prendre au sérieux. Lorsqu'elle leur posait des questions, ils en paraissaient ravis, mais en même temps – et elle le percevait fort bien – secrètement amusés. Et ils y répondaient d'une manière qui ne lui apprenait rien. « Une simple machine, Dua, lui disaient-ils par exemple. Demande à Odeen. Il t'expliquera de quoi il s'agit. »

Elle se demanda s'il lui était déjà arrivé de rencontrer Estwald. Elle ne se permettait jamais de demander leur nom aux Solides et ne connaissait en somme que celui de Losten, à qui Odeen l'avait présentée et dont elle entendait souvent parler. L'un ou l'autre des Solides qu'elle rencontrait était peut-être Estwald. Odeen semblait lui vouer une immense admiration non dénuée d'une certaine hostilité.

Elle en déduisit que cet Estwald devait être engagé dans des travaux d'une telle importance qu'il ne se tenait pas dans les cavernes accessibles aux Fluides.

En réunissant les données que lui communiquait Odeen elle découvrit que le monde entier avait un besoin urgent de nourriture. Odeen prononçait d'ailleurs rarement le mot « nourriture », mais bien plutôt celui d'« énergie », ainsi que le faisaient les Solides.

Le Soleil pâlissait, se mourait, mais Estwald avait découvert le moyen de se procurer de l'énergie qui venait de très, très loin, de bien au-delà du Soleil, de bien au-delà des sept étoiles qui scintillaient dans le noir ciel nocturne. Odeen avait expliqué un jour à Dua que ces sept étoiles étaient en réalité sept soleils très, très lointains et qu'il existait nombre d'étoiles plus lointaines encore que l'on ne pouvait même pas apercevoir. Sur quoi Tritt qui assistait à leur conversation demanda à quoi pouvaient bien servir des étoiles qu'on ne voyait même pas et ajouta qu'il n'en croyait pas un mot. « Voyons, Tritt », lui répondit Odeen avec indulgence, et Dua qui s'apprêtait à faire le même genre de réflexion jugea plus sage de se taire.

Il semblait que dorénavant on ne manquerait plus d'énergie ; qu'on disposerait d'une abondante nourriture lorsque Estwald et ses collaborateurs seraient parvenus à donner à cette nouvelle énergie une saveur agréable.

Quelques jours plus tôt Dua avait demandé à Odeen :

— Tu te souviens de la fois, il y a déjà longtemps de cela, où tu m'as emmenée dans les cavernes des Solides et où j'ai cru sentir la présence d'un immense soleil ?

— Non, je n'en ai pas le souvenir, fit Odeen, surpris. Mais continue, Dua. Où veux-tu en venir ?

— J'y ai réfléchi. Ce grand Soleil serait-il la source de cette

nouvelle énergie ?

— Bravo, Dua ! s'exclama Odeen, ravi. Ce n'est pas tout à fait cela, mais quelle remarquable déduction de la part d'une Émotionnelle !

Depuis ce temps Dua se déplaçait lentement, lentement, se laissant flotter au gré de ses rêveries. Sans tenir compte ni du temps ni de l'espace, elle se retrouva dans la caverne des Solides. Elle était justement en train de se demander si elle ne s'était pas trop attardée et si elle ne ferait pas mieux de retourner chez elle et d'affronter l'inévitable mécontentement de Tritt lorsque – comme si de l'évoquer l'avait fait surgir – elle sentit sa présence.

Cette sensation fut si forte qu'elle se demanda un instant s'il ne s'opérait pas entre eux une transmission de pensée. Mais non, il se trouvait bien en même temps qu'elle dans une des cavernes des Solides.

Que pouvait-il y faire ? Était-il à sa recherche ? Oserait-il lui chercher querelle dans cet endroit même ? Serait-il assez fou pour en appeler aux Solides ? Dua se dit qu'elle ne supporterait pas…

Et brusquement à la peur panique qu'elle éprouvait succéda l'étonnement. Tritt ne pensait nullement à elle. Il n'était même pas conscient de sa présence. Elle perçut en lui une froide détermination mêlée de crainte et d'appréhension devant ce qu'il allait accomplir.

Dua aurait pu continuer à le sonder pour découvrir en partie au moins ce qu'il avait fait et dans quel but, mais elle n'y pensa même pas. Puisque Tritt ignorait qu'elle se trouvait tout près de lui, elle n'aspirait qu'à une chose… qu'il continuât de l'ignorer.

Elle fit alors, par pur réflexe, une chose qu'un moment plus tôt elle n'aurait même pas rêvé de faire dans quelque circonstance que ce soit.

Peut-être l'idée lui en vint-elle en raison du vague souvenir qu'elle conservait de son absurde conversation avec Dorai, ou de sa propre expérience du frotti-frotta rocheux. Les adultes employaient pour cela un mot plus scientifique et plus compliqué, mais elle le trouvait infiniment plus gênant que celui dont usaient tous les enfants.

Quoi qu'il en soit, sans bien savoir ce qu'elle faisait, Dua se hâta de pénétrer dans la paroi la plus proche.

Oui, à l'intérieur de cette paroi ! Et tout entière !

L'horreur de ce qu'elle venait d'accomplir fut atténuée par la manière parfaite dont elle venait de réaliser son dessein. Tritt faillit la frôler et ne se rendit absolument pas compte qu'à un point donné il aurait pu aisément entrer en contact avec sa médiane.

Mais déjà Dua n'en était plus à se demander ce que Tritt pouvait bien faire dans les cavernes des Solides, s'il n'était pas parti à sa recherche.

Puis elle cessa complètement de penser à lui.

Elle éprouvait un immense étonnement à se trouver dans une telle situation. Dans son enfance même jamais elle ne s'était entièrement introduite dans la roche et jamais aucune Émotionnelle ne lui avait avoué l'avoir fait, bien que le bruit courût que la chose s'était produite. Il ne faisait cependant aucun doute que c'était là un exploit irréalisable pour une Émotionnelle adulte. Comme se plaisait à le lui dire Odeen, Dua était remarquablement fluide, même pour une Émotionnelle, et comme Tritt ne cessait de le lui répéter, sa répugnance à se nourrir ne faisait qu'accentuer sa fluidité.

La prouesse qu'elle venait d'accomplir prouvait à quel degré de fluidité elle était arrivée, ce qui justifiait pleinement les remontrances de son flanc-droit, et en pensant à Tritt elle fut pendant un instant emplie de honte.

Et sa honte fut décuplée à l'idée qu'on pourrait la surprendre, elle, une adulte…

Si un Solide passant par là s'attardait… Elle ne pourrait prendre sur elle d'émerger tant qu'il y aurait quelqu'un dans le secteur, mais d'autre part combien de temps pourrait-elle rester à l'intérieur de la roche, et que se passerait-il si on l'y découvrait ?

Tout en se faisant ces réflexions elle percevait la présence des Solides et comprit – elle n'aurait pu dire comment – qu'ils ne se trouvaient pas dans le proche voisinage.

Elle ne bougea pas, s'efforça de retrouver son calme. La roche qui l'enveloppait et la pénétrait brouillait sa perception sans l'atténuer totalement. Bien au contraire elle ressentait toutes choses de façon plus aiguë. Ainsi elle percevait les lents déplacements de Tritt aussi nettement que s'il avait été à son côté, tout comme elle percevait la présence des Solides qui se trouvaient pourtant dans une autre caverne. Elle les voyait même, ces Solides, elle les voyait séparément, chacun à sa place, enregistrait dans les moindres détails leur langage tout de vibrations, et comprenait même des fragments de ce qu'ils disaient.

Elle était toute perception, comme elle ne l'avait jamais été et comme elle n'avait jamais rêvé de l'être un jour.

Elle aurait pu aisément émerger de la roche puisqu'elle se savait seule, mais elle n'en fit rien, d'une part parce qu'elle était encore en proie à une sorte d'émerveillement, et de l'autre parce qu'elle éprouvait une étrange exultation à s'initier au langage des Solides, ce qui l'emplissait du désir d'en savoir davantage.

Sa sensibilité était telle qu'elle s'en expliqua même la raison. Odeen avait souvent remarqué qu'après une période d'interpénétration il comprenait des choses qui jusque-là lui avaient échappé. L'état de fusion accroissait considérablement la sensitivité, ce qui permettait de

percevoir et d'interpréter davantage, ce qu'Odeen attribuait à un accroissement de la densité atomique au cours de la fusion.

Même si Dua ne savait pas exactement en quoi consistait « l'accroissement de la densité atomique » elle n'ignorait pas qu'elle était provoquée par l'interpénétration ; la situation où elle se trouvait actuellement n'avait-elle pas certains rapports avec la fusion ? Dua ne s'était-elle pas fondue dans la roche ?

Quand la triade s'interpénétrait c'était à Odeen que revenait tout le bénéfice de cette sensibilité. En sa qualité de Rationnel il y puisait une plus grande compréhension et une fois la fusion achevée, il conservait ce qu'il avait acquis. Mais en cet instant, Dua avait conscience d'une fusion, entre elle et la roche. Il devait donc en résulter un « accroissement de densité atomique », dont elle seule bénéficiait.

Était-ce pour cette raison que l'on considérait le frotti-frotta rocheux comme une perversion ? Était-ce contre cela que l'on mettait les Émotionnelles en garde ? Ou seule Dua pouvait-elle s'y livrer en raison de son extrême fluidité ? Ou encore cela était-il dû à sa qualité d'Emgauche ?

Bientôt Dua cessa de se livrer à des spéculations et, fascinée, ne fut plus que sensation. Elle eut conscience que Tritt, passant tout près d'elle, revenait d'où il était allé. Puis elle eut également conscience, et en fut à peine surprise, qu'Odeen lui aussi arrivait d'une des cavernes des Solides. C'étaient les Solides qu'elle percevait, eux seuls, et elle s'efforça de les percevoir d'une façon plus aiguë encore et de tirer d'eux tout ce qu'elle pouvait.

Un long moment s'écoula avant qu'elle se décidât à s'arracher à la roche et à en émerger. Et quand ce moment arriva elle ne se soucia pas exagérément d'être vue. Elle se fiait assez à son intuition pour être sûre qu'il n'en serait rien.

Elle retourna chez elle, plongée dans ses pensées.

Chapitre 3 b

Odeen, à son retour, trouva Tritt qui l'attendait. Dua n'était toujours pas rentrée. Tritt ne semblait pas le prendre au tragique, mais Odeen le sentit bouleversé sans s'en expliquer la raison. Cependant, il préféra ne pas approfondir la question. Le retard de Dua contrariait Odeen au point que la présence de Tritt l'irrita parce que pour lui Tritt ne remplaçait pas Dua.

Il s'en étonna lui-même. Il se rendait parfaitement compte que des deux, Tritt lui était le plus cher. Théoriquement les membres d'une triade ne formaient qu'un, et chacun de ses membres devait traiter les deux autres à égalité. En réalité il n'existait pas, à la connaissance d'Odeen, de triade où cette règle fût intrinsèquement respectée et encore moins parmi celles qui se vantaient de représenter l'idéal du genre. Un des trois membres était presque toujours sacrifié et s'en rendait parfaitement compte.

C'était rarement l'Émotionnelle. Celles-ci trouvaient parmi leurs compagnes un appui que ne rencontraient ni les Rationnels ni les Parentals. Comme on le disait couramment, le Rationnel avait son mentor, le Parental, ses enfants… et l'Émotionnelle, ses compagnes.

Les Émotionnelles se faisaient leurs confidences, et si l'une d'elle se prétendait négligée, ou l'était réellement, on la renvoyait à sa triade en lui recommandant de se montrer ferme et exigeante. Et parce que la fusion dépendait avant tout de l'Émotionnelle et de sa façon de s'y prêter, son flanc-gauche et son flanc-droit multipliaient leurs efforts.

Cependant Dua n'offrait aucune des caractéristiques d'une véritable Émotionnelle. Ainsi elle ne semblait nullement se soucier du très vif attachement qui liait Odeen et Tritt, et comme elle n'avait parmi les Émotionnelles aucune amie intime, personne ne le lui faisait remarquer. Et c'est bien en cela qu'elle se montrait Émotionnelle non émotionnelle.

Odeen aimait la voir s'intéresser à ses études et à ses travaux, la sentir avide d'apprendre et prompte à comprendre ; mais c'était là un amour purement cérébral. Son sentiment le plus profond allait à ce Tritt à la fois stupide et solide qui remplissait si parfaitement son rôle, et qui apportait à la triade ce qui comptait réellement… la sécurité dans la routine.

— Sais-tu où est Dua ? demanda Odeen exaspéré.

— Je suis occupé, fit Tritt sans répondre directement. À tout à l'heure. Pour le moment j'ai à faire.

— Où sont les enfants ? Tu étais parti, toi aussi ? Tu me donnes nettement l'impression de revenir de là-bas.

— Les enfants sont élevés, fit Tritt ne dissimulant pas son

agacement. Ils sont d'âge à être confiés aux soins de la communauté. Ce ne sont plus des bébés, Odeen – mais il ne nia pas être allé là-bas.

— Ne te fâche pas, mais comprends-moi, j'ai hâte de revoir Dua.

— C'est un sentiment que tu devrais éprouver plus souvent, fit Tritt. Que de fois tu m'as recommandé de la laisser tranquille. À ton tour d'aller à sa recherche – et sur ce il s'enfonça dans les profondeurs de leur caverne.

Odeen suivit du regard son flanc-droit, non sans surprise. En toute autre occasion il l'aurait accompagné et se serait efforcé de découvrir l'origine du malaise qu'éprouvait visiblement ce Parental d'habitude si équilibré. Qu'avait donc fait Tritt ?

Mais, de plus en plus inquiet de ne pas voir revenir Dua, Odeen renonça à s'élancer sur les traces de Tritt.

L'inquiétude aiguisait sa sensibilité. En général c'était tout juste si les Rationnels ne se vantaient pas de leur manque de perception. Perception qui n'avait rien de cérébral et qui caractérisait les Émotionnelles. Odeen était le plus rationnel des Rationnels, fier de sa capacité de raisonner plus que de sentir, et pourtant, en cet instant, c'est à son don de perception qu'il fit appel, le poussant à son extrême limite allant même jusqu'à regretter de n'être pas aussi doué en ce domaine qu'une Émotionnelle.

Il parvint cependant au but qu'il recherchait. Il sentit, de plus loin qu'à l'habitude, approcher Dua et il se précipita à sa rencontre. Et parce qu'il l'avait perçue de si loin il fut plus conscient encore qu'à l'habitude de son extrême fluidité. Elle n'était plus que volutes de fumée.

Tritt a raison, se dit Odeen, brusquement alerté. Il faut de toute urgence obliger Dua à s'alimenter davantage et à se prêter aux fusions. Lui insuffler un plus grand intérêt pour la vie.

Il était si pénétré de l'urgence de la chose que lorsque Dua, glissant vers lui, l'enveloppa de toutes parts sans tenir compte du fait qu'ils n'étaient pas seuls et qu'on pouvait les voir, lui dit : « Odeen, il faut que je sache… Il faut absolument que je sache…», il vit là une suite toute naturelle à ses propres pensées et ne s'en étonna pas.

Il se dégagea doucement, adopta une attitude plus décente sans pour cela paraître la repousser, puis dit :

— Viens, je t'attendais. Dis-moi ce que tu veux savoir. Si je le peux, je te l'expliquerai.

Tous deux se dirigeaient rapidement vers leur caverne, Odeen s'efforçant de s'adapter à l'avance onduleuse si caractéristique des Émotionnelles.

— Parle-moi de l'autre Univers, implora Dua. Pourquoi sont-ils différents de nous ? Et en quoi sont-ils différents ? Explique-moi cela.

Si Dua ne se rendit pas compte qu'elle exigeait beaucoup, Odeen,

lui, en eut pleinement conscience. Riche d'un étonnant bagage de connaissances, il fut sur le point de lui demander comment elle en savait assez sur l'autre Univers pour s'y intéresser à ce point.

Mais il s'abstint de lui poser cette question. Dua arrivait des cavernes des Solides. Peut-être Losten lui en avait-il parlé, soupçonnant Odeen d'être trop fier de son statut pour s'entretenir de ces choses avec sa médiane.

Non, se dit Odeen. Je ne vais rien lui demander. Je me contenterai de lui faire part de ce que je sais.

Lorsqu'ils arrivèrent chez eux, Tritt leur déclara, l'air affairé :

— Si vous avez à parler, tous les deux, allez dans la chambre de Dua. Moi j'ai à faire ici. Il faut que je m'assure que les enfants ont été bien soignés, qu'ils sont propres et qu'ils ont fait leurs exercices. Pas question de fusion, en ce moment. Non, pas de fusion.

Ni Odeen ni Dua n'avaient envisagé une interpénétration, mais de toute façon il ne leur serait pas venu à l'esprit de ne pas s'incliner devant cet ordre. Le home d'un Parental était son château. Le Rationnel disposait, dans les profondeurs, des cavernes des Solides, et les Émotionnelles se retrouvaient en surface. Le Parental n'avait que son foyer.

— Bien, Tritt, fit Odeen. Nous prendrons soin de ne pas te déranger.

Dua s'étirant coquettement en direction de Tritt dit : « Cela me fait plaisir de te revoir, cher flanc-droit », et Odeen se demanda si par ce geste elle exprimait son soulagement de ne pas être obligée de se prêter à une interpénétration. Il fallait avouer que dans ce domaine Tritt avait tendance à exagérer, plus que ne le fait en général un Parental.

Arrivée dans son domaine personnel, Dua lança un regard à la source privée d'alimentation dont généralement elle se désintéressait.

L'idée était venue d'Odeen. Il savait la chose possible et, comme il l'expliqua à Tritt, puisque Dua n'aimait pas se mêler aux autres Émotionnelles, il était tout à fait possible d'amener dans sa caverne de l'énergie solaire qui lui permettrait de s'alimenter.

Tritt se montra d'abord scandalisé. Cela ne s'était jamais fait. Les autres riraient d'eux. Leur triade en serait déshonorée. Pourquoi Dua ne se conduisait-elle pas comme il le fallait ?

— Écoute, Tritt, lui répondit Odeen, puisqu'elle ne se comporte pas comme les autres, pourquoi ne pas lui faire quelques concessions ? Trouves-tu cela si terrible ? Elle s'alimentera en privé, gagnera de la densité, nous rendra plus heureux, sera plus heureuse elle-même et plus disposée à se reproduire.

Tritt s'inclina et Dua elle-même, après quelques discussions, y consentit à condition que l'appareil soit des plus simples. Il se

composa finalement de deux baguettes faisant office d'électrodes, où passait de l'énergie solaire et entre lesquelles Dua trouvait place.

Elle en usait rarement, mais cette fois elle regarda plus attentivement l'installation et dit :

— Tiens, Tritt l'a décorée… à moins que ce ne soit toi, Odeen.

— Moi ? Certainement pas.

Le pied de chacune des électrodes était orné de bas-reliefs coloriés.

— Je pense que c'est sa manière de me faire comprendre qu'il aimerait que j'en use, reprit Dua, et j'avoue que j'ai faim. De plus, si je mange, Tritt ne voudra pour rien au monde nous interrompre.

— En effet, dit gravement Odeen. Tritt serait capable d'empêcher le monde de tourner s'il pensait sa rotation susceptible de te déranger pendant que tu t'alimentes.

— Encore une fois… j'ai faim, déclara Dua.

Odeen sentit en elle une ombre de culpabilité. Culpabilité envers Tritt ? Ou parce qu'elle avait faim ? Pourquoi se sentirait-elle coupable de ressentir de la faim ? Aurait-elle fait quelque chose qui ait consommé de l'énergie et éprouverait-elle le besoin de…

Il se détourna avec impatience de ces pensées. Il y a des moments où un Rationnel devient par trop rationnel et se laisse aller à des ratiocinations au détriment de ce qui prime. Et ce qui primait maintenant c'était de parler à Dua.

Comme elle se comprimait pour s'installer entre les deux électrodes, sa minceur se fit douloureusement apparente. Odeen avait faim lui aussi. La preuve c'est que les électrodes lui paraissaient plus brillantes qu'à l'ordinaire et même à distance il en apprécia la saveur qui lui parut délicieuse. Il est vrai qu'affamé on apprécie davantage, même de loin, toute nourriture… Mais il s'alimenterait plus tard.

— Pourquoi ce long silence, cher gauche ? lui dit Dua. Raconte. Je veux savoir.

Elle venait d'adopter (était-ce inconsciemment) la forme ovoïde caractéristique d'un Rationnel, comme pour mieux faire comprendre qu'elle souhaitait être acceptée comme telle.

— Je ne peux pas t'expliquer le côté purement scientifique de la chose, parce que tu manques de bases, mais écoute-moi bien. Je vais m'exprimer aussi simplement que possible. Tu me diras ensuite ce que tu n'as pas compris et je te l'expliquerai à nouveau. Tu sais, je pense, que tout corps est constitué de minuscules particules appelées atomes qui sont eux-mêmes subdivisés en particules plus minuscules encore.

— Oui, oui, cela je le sais, fit Dua. C'est ce qui explique que nous puissions nous interpénétrer.

— Exactement. Parce que en réalité il y a beaucoup de vide en nous. Les particules sont fort éloignées les unes des autres et si tes

particules, les miennes et celles de Tritt peuvent fusionner, c'est que chacune d'elles trouve sa place dans l'espace vide qui en entoure une autre. Si la matière ne se désagrège pas, c'est parce que ces minuscules particules parviennent à se rejoindre à travers l'espace qui les sépare. Il existe des forces d'attraction qui les maintiennent ensemble, la plus puissante étant ce que nous appelons la force nucléaire. Elle maintient étroitement les particules subatomiques en grappes largement séparées les unes des autres, mais maintenues ensemble par des forces plus faibles. Tu me suis ?

— Tout juste.

— Peu importe. Nous y reviendrons… Il existe différents états de la matière. Elle peut être particulièrement dispersée, comme chez les Émotionnelles, comme chez toi, Dua ; un peu moins chez les Rationnels et les Parentals, et moins encore dans les roches. Elle peut être compressée ou dense comme chez les Solides. Et s'ils sont durs c'est qu'ils sont constitués de particules plus serrées.

— Tu veux dire qu'il n'y a pas d'espace entre elles ?

— Non, ce n'est pas exactement cela, fit Odeen cherchant comment lui expliquer les choses plus simplement encore. Ils sont eux aussi formés en grande partie d'espaces vides, mais cependant moins que nous. Les particules ont besoin d'une certaine quantité de cet espace vide, et quand cette quantité est atteinte il est impossible à d'autres particules de s'y introduire. Si elles y pénètrent de force, elles causent une sensation de douleur. Voilà pourquoi les Solides n'aiment pas être touchés par nous. Par contre, chez nous autres, les Fluides, l'espace entre les particules est plus important qu'il n'est nécessaire, et c'est pourquoi d'autres particules y trouvent leur place.

Dua ne paraissait guère convaincue, et Odeen se hâta d'ajouter :

« Dans l'autre l'Univers, les lois sont différentes. La force nucléaire n'y est pas aussi puissante que la nôtre, ce qui signifie que les particules ont besoin de plus d'espace.

— Pourquoi ?

— Parce que… parce que…, fit Odeen embarrassé en secouant la tête, ces particules s'épandent davantage. Je ne peux pas te l'expliquer mieux. Lorsque la force nucléaire est plus faible, les particules ont besoin de plus d'espace et deux corps ne peuvent s'interpénétrer aussi aisément que dans notre Univers.

— Cet autre Univers, pouvons-nous le voir ?

— Non. C'est impossible. Nous pouvons déduire sa nature d'après ses lois de base. Mais les Solides sont capables de grandes choses. Grâce à eux, nous pouvons leur envoyer des matériaux et en recevoir d'eux. Et nous pouvons de ce fait étudier leurs matériaux. Et c'est ce qui nous a permis aussi de construire la Pompe à Positons. Tu sais ce que c'est, non ?

— Oui, tu m'as expliqué qu'elle nous fournit de l'énergie. Mais je ne savais pas que nous la recevions d'un autre Univers… Comment est-il, cet autre Univers ? A-t-il des étoiles et des planètes, tout comme nous ?

— Voilà une excellente question, Dua, fit Odeen jouissant plus intensément encore qu'à l'habitude de son rôle d'enseignant maintenant qu'il avait été officiellement encouragé à le tenir. Avant, il avait toujours l'impression, en expliquant certaines choses à une Émotionnelle, de se livrer à une activité répréhensible.

— Non, nous ne pouvons voir cet autre Univers, reprit-il, mais d'après les lois qui le régissent nous pouvons nous en faire une idée. Vois-tu, ce qui fait briller les étoiles, c'est la transformation graduelle de simples combinaisons de particules en des combinaisons plus compliquées. C'est ce que nous appelons la fusion nucléaire.

— Ils l'ont aussi, dans l'autre Univers ?

— Oui, mais étant donné que chez eux la force nucléaire est plus faible, la fusion s'opère beaucoup plus lentement. Cela signifie que les étoiles doivent être infiniment plus grandes dans l'autre Univers, sinon la fusion ne suffirait pas à les faire briller. Si les étoiles de l'autre Univers n'étaient pas plus grandes que notre Soleil, elles seraient mortes depuis longtemps. D'autre part, si les étoiles de notre propre Univers étaient plus grandes qu'elles ne le sont, leur degré de fusion serait si élevé qu'elles exploseraient. Ce qui veut dire qu'il existe dans notre Univers mille fois autant de petites étoiles qu'il y en a de grandes dans le leur…

— Nous n'en avons que sept… euh… je ne sais plus, avoua Dua.

Odeen sourit avec indulgence. Rien de plus excusable que d'oublier le nombre exact d'étoiles visibles uniquement à l'aide d'instruments spéciaux.

— Peu importe, fit-il. Tu ne m'en veux pas de t'assommer avec tout ce fatras ?

— Tu ne m'assommes jamais ! Au contraire, j'adore t'écouter. La nourriture que j'absorbe m'en paraît meilleure – et là-dessus Dua se mit à onduler entre les électrodes avec une sorte de tremblement voluptueux.

Odeen qui jusque-là ne l'avait jamais entendue s'extasier sur la nourriture qu'elle absorbait en fut tout réjoui.

— Évidemment, reprit-il, notre Univers ne durera pas aussi longtemps que le leur. La fusion s'effectue avec une telle rapidité qu'au bout d'un million de temps de vie toutes les particules auront épuisé leurs possibilités de combinaisons.

— Mais il y a tant d'autres étoiles !

— Elles disparaîtront toutes en même temps. Notre Univers tout entier se meurt. Dans l'autre Univers, où les étoiles sont à la fois

beaucoup moins nombreuses et beaucoup plus grandes, la fusion s'effectue si lentement que ces étoiles durent des milliers, des millions de fois plus longtemps que les nôtres. Il est d'ailleurs difficile de faire des comparaisons, car il est possible que le temps s'écoule sur un rythme différent dans ces deux Univers. Cela, avoua Odeen à contrecœur, je ne le saisis pas très bien moi-même. C'est une des théories d'Estwald, que je n'ai pas encore suffisamment étudiée.

— C'est à Estwald que nous devons tout ce que nous avons acquis de nouveau ?

— En grande partie, oui.

— C'est merveilleux de penser que nous recevons notre nourriture de l'autre Univers. Donc peu importe que notre Soleil se meure puisque de toute façon notre nourriture nous est assurée par l'autre Univers.

— C'est exact.

— Mais dis-moi, Odeen, ne s'est-il pas passé quelque chose de grave ? J'ai comme l'impression qu'il se passe en ce moment des événements inquiétants.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, reconnut Odeen. Grâce à la Pompe à Positons, nous envoyons et recevons des matériaux, ce qui établit une sorte de lien entre nos deux Univers. De ce fait notre force nucléaire s'affaiblit imperceptiblement ; la fusion, dans notre Soleil, s'effectue un peu plus lentement, et ledit Soleil se refroidit un peu plus vite… Je dis bien un peu, et de toute façon il ne nous est plus indispensable.

— Cela n'explique pas le sombre pressentiment que j'ai… cette inquiétude. Si la force nucléaire s'affaiblit si peu que ce soit, les atomes prendront plus de place, c'est bien ça ? Dans ce cas, qu'adviendra-t-il de l'interpénétration ?

— Elle sera un peu moins aisée, mais il s'écoulera plusieurs millions de temps de vie avant que le fait devienne sensible. Et en admettant même qu'un jour la fusion se révèle impossible, ce qui aboutirait à la totale disparition des Fluides, nous serions tous morts bien avant par manque de nourriture si nous n'avions pas l'apport de l'autre Univers.

— Cela n'explique toujours pas mon inquiétude… ce sombre pressentiment…

Dua laissa traîner la voix, articulant les mots de façon indistincte. Elle ondula entre les électrodes et Odeen nota avec ravissement qu'elle paraissait à la fois plus importante et plus dense, comme nourrie autant de paroles que d'aliments.

Losten avait dit vrai : s'instruire donnait à Dua un plus grand amour de la vie ; Odeen perçut en elle une sorte de joie sensuelle qu'il n'avait jusque-là jamais pressentie.

— C'est si gentil à toi, Odeen, de te donner la peine de m'expliquer tout ça, reprit-elle. Tu es un merveilleux flanc-gauche.

— Désires-tu que je continue ? fit Odeen flatté au-delà de toute expression. As-tu encore des questions à me poser ?

— En quantité, Odeen, mais… mais pas maintenant. Non, pas maintenant, Odeen. Oh ! Odeen, tu sais de quoi j'aurais envie ?

Odeen le devina sur-le-champ, mais se garda bien de le reconnaître. Des invites, de la part de Dua, étaient chose si rare qu'il fallait les traiter avec infiniment de délicatesse. Odeen se prit à espérer avec ferveur que Tritt n'invoquerait pas les soins à donner aux enfants pour se dérober.

Mais Tritt se trouvait déjà dans la chambre, près d'eux. Aurait-il attendu derrière la porte ? Peu importe. Le moment n'était plus aux réflexions.

Dua avait émergé d'entre les électrodes et Odeen fut subjugué par sa beauté. Elle se trouvait maintenant entre eux deux et à son contact Tritt se mit à chatoyer, ses contours éclatant de couleurs.

Cela ne s'était jamais passé ainsi ! Non, jamais !

Odeen se retint désespérément, laissant sa substance couler en Tritt à travers Dua, atome par atome, retardant de toutes ses forces le moment de pénétrer Dua, ne s'abandonnant pas à l'extase qu'il sentait venir, exerçant le plus longtemps possible un contrôle sur lui-même, puis emporté par une joie si intense, un plaisir si aigu, qu'il sentit en lui comme une explosion dont les échos se répercutèrent en lui à l'infini.

Jamais au cours de la vie de leur triade la fusion n'avait duré aussi longtemps.

Chapitre 3 c

Tritt était content. Leur fusion avait été plus que satisfaisante. Toutes les autres semblaient pâles et vides en comparaison. Il était ravi de ce qui venait de se passer. Mais il se garda bien d'en rien laisser voir ou d'en parler.

Odeen et Dua semblaient heureux, eux aussi, Tritt le sentait, et les enfants eux-mêmes nageaient dans la joie.

Mais c'était Tritt le plus heureux de tous… bien entendu.

Il écoutait complaisamment Odeen et Dua s'entretenir. Il ne comprenait rien de ce qu'ils racontaient, mais peu lui importait. Il ne prenait même pas ombrage du plaisir visible qu'ils prenaient à être ensemble. Il avait d'autres sources de joie et se plaisait à les écouter.

— Essaient-ils vraiment de communiquer avec nous ? demanda Dua à un moment donné.

(Tritt ne comprit jamais exactement qui étaient ces « ils ». Quant à « communiquer », cela devait sans doute dire tout simplement « parler », alors pourquoi ne disaient-ils pas « parler » ? Il fut une ou deux fois tenté de les interrompre, mais s'il posait une question, Odeen lui répondrait : « Voyons, Tritt », et Dua manifesterait de l'impatience.)

— Sans aucun doute, fit Odeen. Les Solides en sont persuadés. Certains des matériaux qu'ils nous envoient comportent des signes, et les Solides affirment qu'il devrait être possible, grâce à ces signes, de communiquer avec eux. En fait, il y a longtemps déjà, ils ont usé à leur tour de signes pour expliquer aux êtres-autres comment user de la Pompe à Positons.

— Je me demande comment sont ces êtres-autres. De quoi ont-ils l'air, à ton avis ?

— D'après les lois qui les régissent, nous sommes en mesure de déduire la nature des étoiles, mais comment se faire une idée de la nature des êtres ? Cela nous ne le pouvons pas.

— Ne pourraient-ils pas se décrire eux-mêmes ?

— Si nous comprenions ce qu'ils nous communiquent, peut-être pourrions-nous en effet nous en faire une idée, mais le malheur est que nous ne les comprenons pas.

— Les Solides eux-mêmes ne les comprennent pas ? fit Dua, assombrie.

— Je l'ignore. S'ils en sont capables, ils ne me l'ont pas dit. Losten m'a déclaré un jour que peu importait leur apparence aussi longtemps que fonctionnait et s'agrandissait la Pompe à Positons.

— Il trouvait peut-être que tu l'importunais avec tes questions.

— Je ne l'importune jamais, fit Odeen, vexé.

— Comprends ce que je veux dire. Il ne voulait peut-être pas entrer dans tous ces détails.

Cela faisait déjà un bon moment que Tritt ne les écoutait plus. Ils discutèrent encore longuement, se demandant si les Solides ne devraient pas laisser Dua étudier les signes. Elle se croyait capable d'en deviner le sens.

Tritt s'en irrita. Après tout Dua n'était qu'une Fluide, et même pas une Rationnelle. Il se demanda si Odeen avait raison de lui insuffler tout ce savoir. Cela donnait à Dua de curieuses idées…

Dua se rendit compte qu'Odeen, lui aussi, était mécontent. Au début, il ne fit qu'en rire. Puis il déclara qu'il ne convenait pas à une Émotionnelle de se préoccuper de tels problèmes. Et finalement il se retrancha dans un silence boudeur. Dua dut déployer tous ses charmes pour l'en faire sortir.

Mais dans une autre occasion, ce fut Dua qui se fâcha… et sérieusement.

Tout semblait aller le mieux du monde. Les deux enfants étaient ce jour-là avec eux, chose plutôt rare. Odeen les laissait même jouer avec lui. Il ne protesta pas lorsque Torun, le petit flanc-droit, s'accrocha à lui, et il s'épandit au risque de perdre toute dignité. Il ne semblait pas se soucier d'être tout déformé, signe indéniable de son contentement. Tritt, dans son coin, se reposait, ravi de cette petite scène.

Dua ne put s'empêcher de rire devant la forme étrange et grotesque d'Odeen. Et, coquette, elle effleura de son corps les creux et les bosses d'Odeen. Elle savait parfaitement, tout comme Tritt, qu'un flanc-gauche, lorsqu'il perdait sa forme ovoïde, devenait ultrasensible.

— J'ai réfléchi, Odeen… commença Dua. Si l'autre Univers déverse un peu de ces lois dans le nôtre grâce à la Pompe à Positons, notre Univers n'en déverse-t-il pas aussi dans le leur ?

Odeen poussa un cri de détresse en sentant Dua se frotter à lui et s'efforça de se dégager sans effrayer les enfants. Puis il dit, haletant :

— Je ne répondrai pas tant que tu te conduiras ainsi, petite friponne de médiane. – Elle lui obéit et il reprit : C'est parfaitement bien pensé. Tu es vraiment une étonnante créature. Et ce que tu viens de dire est parfaitement exact. L'échange se fait dans les deux sens… Tritt, emmène les petits, tu veux bien ?

Mais déjà ils filaient d'eux-mêmes. Ce n'étaient d'ailleurs plus de petits enfants. Ils avaient grandi. Annis allait bientôt commencer ses études et Torun avait déjà la solidité et la lourdeur d'un Parental.

Tritt ne suivit pas les enfants et se fit la remarque que Dua devenait très belle lorsque Odeen lui parlait de docte façon.

— Si leurs lois ralentissent et refroidissent notre Soleil, nos propres lois n'activent et n'échauffent-elles pas les leurs ?

— C'est parfaitement exact, Dua. Un Rationnel ne raisonnerait pas mieux.

— Quel degré d'échauffement pourraient atteindre leurs soleils ?

— Oh, pas très élevé. Ils s'échaufferaient en somme fort peu.

— Eh bien, Odeen, c'est justement sur ce point que j'ai les plus sombres pressentiments.

— Vois-tu, ce qu'il y a d'inquiétant, c'est que leurs soleils sont immenses. Si nos petits soleils se refroidissaient tous à la fois, aussi longtemps que nous disposons de la Pompe à Positons, cela n'aurait pas trop d'importance. Par contre, si d'énormes étoiles s'échauffent, même légèrement, cela peut devenir catastrophique. Chacune de ces étoiles renferme des corps pouvant, si la fusion nucléaire s'accroît, serait-ce même de peu, provoquer son explosion.

— Son *explosion* ! Mais alors qu'adviendrait-il des gens ?

— Quels gens ?

— Ceux qui peuplent l'autre Univers.

Pendant un instant Odeen resta coi, puis il dit enfin :

— Cela, je n'en sais rien.

— Et que se passerait-il si notre Soleil explosait ?

— Il ne le peut pas.

Tritt se demanda pourquoi ils s'excitaient ainsi. Comment un Soleil pourrait-il exploser ? Dua paraissait de plus en plus furieuse, et Odeen mal à l'aise.

— Mais si cela se produisait quand même, reprit Dua, est-ce que cela ne dégagerait pas une intense chaleur ?

— Je le suppose.

— …qui nous tuerait tous ?

Odeen hésita, puis dit enfin, visiblement contrarié :

— Tout cela ne rime à rien, Dua. Notre Soleil n'explosera pas. Cesse de me poser des questions idiotes.

— C'est toi qui m'as encouragé à t'en poser, Odeen. Et quand tu dis que cela ne rime à rien, tu te trompes. N'oublie pas que la Pompe à Positons fonctionne dans les deux sens. Ils ont besoin de nous, tout comme nous avons besoin d'eux.

— Je ne t'ai jamais dit ça, s'exclama Odeen en la foudroyant du regard.

— Non, mais c'est une impression que j'ai.

— Il me semble que tu as beaucoup d'impressions, Dua…

Dua se mit à crier. Elle était hors d'elle. Tritt ne l'avait jamais vue ainsi.

— Ne te dérobe pas, Odeen, en faisant dévier la discussion. Et ne cherche pas à me faire passer pour une idiote… pour une Émotionnelle, quoi ! Tu m'as affirmé que j'avais tout d'un Rationnel, et je le suis suffisamment pour me rendre compte que la Pompe à

Positons ne pourrait fonctionner sans les êtres-autres. Si la population de l'autre Univers était entièrement anéantie, la Pompe à Positons ne fonctionnerait plus, notre Soleil se refroidirait plus que jamais et nous mourrions tous de faim. Et tu trouves que ça n'a pas d'importance ?

— Je trouve surtout qu'en parlant ainsi, tu révèles tes manques, fit Odeen, se mettant lui aussi à crier. Si nous avons besoin de leur aide, c'est que nos réserves d'énergie se sont raréfiées et qu'il nous faut donc échanger des matériaux. Or si le Soleil de l'autre Univers explose, il dégagera un immense courant d'énergie, un énorme flot qui coulera pendant un million de temps de vie. Il y aura même un tel afflux d'énergie que nous pourrons y puiser directement sans faire appel à des échanges de matériaux. Donc nous n'avons pas *besoin* d'eux, et *peu importe* ce qui se passera.

Ils s'affrontaient, proches à se toucher, et Tritt en fut horrifié. Il lui fallait intervenir, les séparer, les raisonner… Mais il ne savait que leur dire. Mais le sort voulut que son intervention devînt inutile.

Un Solide se tenait juste devant leur caverne. Non, trois Solides. Ils essayaient en vain de parler et ne parvenaient pas à se faire entendre.

— Odeen !… Dua !… hurla Tritt.

Puis il se tut, tout tremblant. Il croyait deviner, et il en était terrifié, la raison de la venue des Solides. Il voulut fuir.

Mais un des Solides, étendant un de ses opaques appendices, l'en empêcha.

— Reste ici ! ordonna-t-il.

Il parlait d'un ton dur et hostile et Tritt fut pris d'une peur panique.

Chapitre 4 a

Dua était en proie à une telle colère qu'elle perçut à peine la présence des Solides. La colère qui l'emplissait tout entière était faite de plusieurs éléments. Rancune envers Odeen qui éludait ses questions. Épouvante à l'idée que le monde était menacé d'une totale destruction. Rage en pensant qu'on lui refusait un enseignement qu'elle absorbait avec tant de facilité et de ferveur.

Depuis le jour où elle avait pour la première fois pénétré profondément dans la roche, elle était retournée par deux fois dans les cavernes des Solides. Oui, par deux fois, à leur insu, elle s'était intégrée à la roche et avait chaque fois perçu et senti, oui, senti, qu'elle comprenait d'avance ce qu'Odeen allait lui expliquer. Dans ce cas pourquoi ne lui prodiguaient-ils pas le même enseignement qu'à Odeen ? Pourquoi le réservaient-ils uniquement aux Rationnels ? Tiendrait-elle ce don d'apprendre uniquement du fait qu'elle était une Emgauche, une médiane déviationniste ? Eh bien, déviationniste ou pas, pourquoi ne pas étancher sa soif de savoir ? Il était injuste de la laisser dans l'ignorance.

Enfin les paroles du Solide parvinrent jusqu'à elle. Si Losten était présent, ce n'était pas lui qui parlait, mais un Solide se tenant au premier plan et qu'elle ne connaissait pas. Il est vrai qu'elle en connaissait si peu !

— Qui de vous trois, demanda ce Solide, s'est rendu récemment dans les plus profondes cavernes, celles des Solides ?

Ils ont découvert que j'avais pénétré dans la roche, se dit Dua. Peu m'importe ! Qu'ils le racontent à tous. Je le proclamerai moi-même. – Et elle lui lança, comme un défi :

— Moi ! Et à plusieurs reprises !

— Seule ? demanda le Solide sans se départir de son calme.

— Seule ! Et à plusieurs reprises, répéta Dua.

En réalité, elle ne s'y était rendue que trois fois.

— Il m'est arrivé, marmonna Odeen, de descendre moi aussi jusque dans les profondes cavernes.

Le Solide, sans tenir compte de ses paroles, se tourna vers Tritt et lui demanda d'un ton acerbe :

— Et toi, flanc-droit ?

— Moi aussi, Monsieur Solide, chevrota Tritt.

— Seul ?

— Oui, Monsieur Solide.

— Combien de fois ?

— Une fois.

Dua fut emplie de pitié pour ce malheureux Tritt qui s'affolait

sans raison. Elle seule était fautive et elle prendrait ses responsabilités.

— Laissez-le tranquille, dit-elle. C'est à moi qu'il faut vous en prendre ?

— Ah ! oui, et pour quelle raison ? fit le Solide en se tournant vers elle.

— Pour… ce dont il s'agit, balbutia Dua, incapable de prendre sur elle, spécialement devant Odeen, d'avouer de quoi elle s'était rendue coupable.

— Bon, nous verrons cela plus tard. Pour le moment, à nous deux, flanc-droit… Tu t'appelles Tritt, si je ne me trompe ? Pour quelle raison t'es-tu rendu seul dans les plus profondes cavernes ?

— Pour parler à Estwald, Monsieur Solide.

— Êtes-vous Estwald ? demanda Dua, les interrompant.

— Non, fit sèchement le Solide.

Odeen parut ennuyé que Dua n'ait pas reconnu ce Solide, mais Dua n'en parut nullement gênée.

— Qu'as-tu pris dans les profondes cavernes ? demanda le Solide. – Et comme Tritt se taisait, le Solide reprit durement : Nous savons que tu as dérobé quelque chose. Sais-tu de quoi il s'agissait ? Et sais-tu que cela pourrait être fort dangereux ?

Comme Tritt continuait de se taire, Losten intervint et dit avec bonté :

— Avoue, Tritt. Nous savons que c'est toi le coupable et nous ne voudrions pas nous montrer durs avec toi.

— J'ai dérobé une source d'aliments en forme de sphère.

— Ah oui ? fit le Solide qui avait parlé le premier. Et qu'en as-tu fait ?

— C'est pour Dua que je l'ai prise. Elle refusait de s'alimenter. Oui, c'est pour Dua que je l'ai fait ! lança Tritt, explosant.

Dua tressaillit de stupéfaction.

— Le savais-tu ? fit le Solide se tournant vers elle.

— Non !

— Toi non plus ?

— Non, Monsieur Solide, fit Odeen, pétrifié.

Ignorant la triade, les Solides se mirent à s'entretenir, emplissant l'air de désagréables vibrations.

Était-ce le fait de s'être frottée aux roches ou d'avoir essuyé une véritable tempête d'émotions, qui avait rendu Dua plus sensible ? Elle ne chercha pas à l'analyser, mais elle se surprit à saisir par bribes, non exactement les mots, mais le sens des paroles qu'échangeaient les Solides.

Ils avaient découvert la disparition de la fameuse sphère depuis un certain temps déjà et s'étaient mis discrètement à sa recherche. C'est bien à contrecœur qu'ils s'étaient adressés aux Fluides, voyant en

eux d'éventuels coupables. Et avec plus de répugnance encore qu'ils avaient fini par mettre en cause la triade d'Odeen. Comment auraient-ils pu imaginer qu'Odeen pût commettre une telle folie, ou que cela vînt à l'esprit de Dua ? Quant à Tritt, ils n'y pensaient même pas.

C'est alors que le Solide qui jusque-là ne s'était pas adressé aux Fluides se souvint avoir vu Tritt dans les profondes cavernes. (Eh oui, se dit Dua, cela se passait le jour où j'ai pénétré dans la roche. J'ai perçu sa présence. Mais depuis je l'avais oublié.)

Les Solides avaient eu peine à envisager une telle éventualité, mais leur enquête n'ayant jusque-là rien donné et le temps s'écoulant dangereusement, ils s'étaient décidés à venir interroger la triade. Ils auraient préféré, avant de se mettre à questionner Tritt, consulter Estwald, mais celui-ci n'était pas disponible à ce moment-là.

Tout cela Dua le comprit en un éclair et elle se tourna vers Tritt, emplie à la fois d'indignation et d'admiration.

Elle comprit également que Losten, à l'aide de vibrations, s'efforçait de convaincre ses compagnons qu'aucun mal n'avait été fait, que Dua semblait en excellente forme et que pour finir c'était là une intéressante et utile expérience. Le Solide qui avait questionné Tritt semblait d'accord, mais le troisième continuait de manifester de l'inquiétude.

Dua partageait son attention entre Tritt et eux.

— Où est la sphère, Tritt ? demanda le premier Solide.

Tritt la leur désigna. Elle était habilement dissimulée et grossièrement mais suffisamment branchée.

— C'est toi qui as fait cela, Tritt ?

— Oui, Monsieur Solide.

— Qui te l'a enseigné ?

— J'ai regardé comment elle était dans vos cavernes, Monsieur Solide, et j'ai procédé de même.

— Sais-tu que tu aurais pu faire courir un grave danger à ta médiane ?

— Non, je ne le savais pas. Je n'aurais pour rien au monde voulu… – Tritt s'arrêta, comme suffoqué par l'émotion, puis reprit : Je ne voulais pas lui faire de mal. Je voulais la nourrir. J'ai fait couler la nourriture au moyen des électrodes que j'ai décorées. Je voulais qu'elle y goûte, ce qu'elle a fait. Elle s'est enfin nourrie ! Oui, pour la première fois depuis longtemps elle s'est bien nourrie. Puis nous avons fusionné. – Il se tut, puis dit dans un cri : Elle a absorbé assez d'énergie pour concevoir enfin une petite Émotionnelle. Elle a absorbé la semence d'Odeen et me l'a transmise. Et maintenant cette semence grandit en moi. Oui, une petite Émotionnelle grandit en moi.

Dua resta muette. Elle recula, puis se propulsa vers la porte avec un tel élan que les Solides ne purent s'écarter assez vite de son

chemin. Elle heurta au passage l'appendice de l'un d'eux, y pénétra, puis s'en arracha avec un cri rauque.

L'appendice du Solide retomba, comme inerte, et son visage se convulsa de douleur. Odeen tenta de le contourner pour suivre Dua, mais le Solide lui dit d'une voix altérée :

— Laisse-la tranquille. Suffisamment de mal a déjà été fait. Nous nous occuperons de tout.

Chapitre 4 b

Odeen avait l'impression de vivre un véritable cauchemar. Dua était partie. Les Solides également. Seul restait Tritt qui gardait le silence.

Comment cela a-t-il pu se passer ? se demanda Odeen, torturé. Comment Tritt a-t-il trouvé seul le chemin des cavernes des Solides ? Comment a-t-il pu s'emparer d'une batterie de réserve alimentée par la Pompe à Positons et destinée à envoyer des radiations infiniment plus puissantes que celles du Soleil, et enfin comment a-t-il osé… ?

Odeen dut s'avouer que jamais il n'en aurait eu le courage. D'où ce Tritt maladroit, ignorant, l'avait-il puisé, ce courage ? Était-il, lui aussi, un être exceptionnel ? Pouvait-on parler d'Odeen, le Rationnel éclairé, de Dua, l'étonnante Émotionnelle, et de Tritt, l'audacieux Parental ?

— Comment t'y es-tu pris, Tritt ? demanda-t-il.

— Qu'ai-je fait d'extraordinaire ? Je voulais simplement la nourrir, rétorqua vivement Tritt. Grâce à moi elle s'est mieux alimentée qu'elle ne l'avait fait auparavant. Et maintenant nous avons enfin conçu une petite Émotionnelle. Tu ne trouves pas que nous avions suffisamment attendu ? Si cela n'avait dépendu que de Dua, nous en serions toujours au même point.

— Mais ce que tu ne comprends pas, Tritt, c'est que tu as risqué de mettre ses jours en danger. Il ne s'agissait pas de simples rayons solaires, mais d'une source de radiations expérimentale qui aurait pu être trop puissante pour elle.

— Je ne comprends pas un mot de ce que tu racontes, Odeen. Comment cela pouvait-il lui faire du mal ? J'avais eu l'occasion de goûter aux aliments que fabriquaient auparavant les Solides. Ils avaient un goût épouvantable. Tu y avais goûté toi aussi. Tout mauvais qu'ils étaient, ils ne nous ont jamais fait de mal. Ils étaient mauvais au point que Dua s'était toujours refusée à y goûter. Puis je suis tombé sur cette boule alimentaire au goût délicieux. J'en ai absorbé une certaine quantité et j'ai trouvé cela exquis. Comment un aliment aussi délicieux pourrait-il vous faire du mal ? Comme tu as pu le constater, Dua en a absorbé avec plaisir. Et c'est grâce à cela que nous avons conçu notre petite Émotionnelle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait me reprocher.

— Dua doit être furieuse, fit Odeen renonçant à discuter davantage avec Tritt.

— Ça lui passera.

— Je me le demande. Vois-tu, Tritt, Dua n'est pas une simple Émotionnelle. C'est ce qui la rend difficile à vivre, et si merveilleuse

en même temps quand on arrive à s'entendre avec elle. Il est possible qu'elle ne veuille plus jamais se prêter à une fusion.

— Et alors ? fit Tritt, complètement étalé à plat.

— Et alors ?… Tu me le demandes ? Tu renoncerais de bon cœur à nos interpénétrations ?

— De bon cœur, non, mais si elle ne veut plus, elle ne veut plus. Moi, j'ai mon troisième bébé et c'est tout ce que je demandais. Je sais tout des Fluides des anciens temps. Il leur arrivait parfois de former deux triades. Mais une me suffit pleinement.

— Mais voyons, Tritt, la fusion n'a pas que la procréation pour but !

— Je me demande ce qu'elle peut avoir d'autre. Je t'ai entendu dire, une fois, que tu apprenais plus rapidement après une fusion. Eh bien, tu apprendras plus lentement. Moi je m'en moque éperdument. J'ai mon troisième bébé, un point c'est tout.

Odeen se détourna, tout tremblant, et se propulsa par bonds hors de la caverne. À quoi bon faire des reproches à Tritt ? Il n'en comprendrait pas la raison, et Odeen lui-même ne se l'expliquait pas très bien.

Une fois le troisième bébé mis au monde, puis élevé, arriverait inéluctablement pour eux le moment de disparaître. Et ce serait à lui, Odeen, d'en donner le signal, d'annoncer que le moment était venu, et qu'il fallait s'y résigner avec courage. Il serait honteux, ou pis encore, d'exprimer de la peur, et cependant Odeen ne se sentait pas la force d'affronter une telle épreuve sans qu'il y ait plus encore entre eux de fusion, bien que les trois enfants aient été conçus.

Il sentait confusément que la fusion chasserait la peur… Était-ce parce que dans la fusion on avait, un moment, l'impression de ne plus exister ? On perdait en quelque sorte conscience et cependant on n'en souffrait pas. On avait l'impression de ne plus exister en tant qu'entité et cependant on aspirait à cet état. Oui, dans la fusion il puiserait le courage de disparaître sans crainte et sans…

Par le Soleil et les étoiles, il ne s'agissait pas de « disparaître » ! Pourquoi user de cet euphémisme ? Il connaissait parfaitement l'autre mot, que seuls les enfants employaient, lorsqu'ils voulaient choquer leurs aînés. Ce mot c'était « mourir ». Il lui fallait se préparer à mourir sans crainte et à entraîner Dua et Tritt dans la mort.

Mais il ne savait comment s'y prendre… Et il n'y arriverait certainement pas sans interpénétration…

Chapitre 4 c

Tritt resta seul dans la caverne, empli de crainte, certes, mais bien décidé à ne pas se laisser ébranler. Il avait son troisième enfant. Il le sentait en lui.

Cela seul comptait.

C'était même la seule chose qui comptait.

Alors pourquoi, au plus profond de lui-même, avait-il l'impression vague mais tenace qu'il n'y avait pas que *cela* qui comptait ?

Chapitre 5 a

Dua éprouvait un sentiment de honte quasi insupportable. Elle mit longtemps à triompher de cette honte, à la surmonter au point de pouvoir enfin réfléchir. Elle s'était enfuie – oui, enfuie – loin de cette caverne, de ces affreuses révélations, se propulsant à l'aveuglette, ne se demandant même pas où elle se trouvait, ni où elle allait.

Il faisait nuit noire et aucun Fluide convenable ne faisait surface dans cette obscurité, pas même la plus étourdie des Émotionnelles. Il s'écoulerait encore du temps avant que le Soleil ne se lève et Dua s'en réjouit. Pour elle Soleil était synonyme de nourriture et en cet instant elle haïssait toute nourriture et l'usage qu'on en avait fait à son égard.

Il faisait froid, très froid même, mais Dua n'en était que vaguement consciente. Comment se serait-elle souciée du froid alors qu'on l'avait suralimentée afin qu'elle pût accomplir sa fonction primordiale… oui, on avait suralimenté et son esprit et son corps. C'est pourquoi le froid et la faim étaient les bienvenus.

Elle perçait Tritt à jour. Pauvre Tritt, il était si facile de lire en lui ! Il agissait par pur instinct. On ne pouvait que le louer de lui obéir aussi courageusement. Il avait fait preuve d'une audace incroyable en s'enfuyant de la caverne des Solides, emportant avec lui le produit de son vol. Dua avait perçu sa présence et aurait deviné ce qui se passait si Tritt, terrifié de ce qu'il était en train d'accomplir, n'en avait volontairement détourné sa pensée, et si elle-même, paralysée par ce qu'elle était en train de faire, par l'intensité des sensations nouvelles qu'elle éprouvait, s'était donné la peine de capter ce qui se révéla par la suite être pour elle d'une importance capitale.

Tritt avait rapporté, à l'insu de tous, cette fameuse sphère, puis avait décoré les électrodes pour attirer Dua. Elle était revenue de sa fusion avec la roche, toute rougissante, emplie de honte devant son excessive fluidité et pleine de pitié pour Tritt. Et c'était parce qu'elle avait honte et pitié qu'elle s'était alimentée, aidant ainsi à la conception d'une petite médiane.

Depuis, elle s'était alimentée comme à l'habitude, c'est-à-dire fort peu, et plus jamais à cette source artificielle d'énergie. Elle n'en éprouvait d'ailleurs pas le désir et Tritt ne l'y encourageait pas. Il était maintenant satisfait et n'avait plus aucune raison de la faire se nourrir à tout prix. Cependant il avait laissé la sphère en place. Sans doute n'osait-il pas courir le risque de la rapporter dans la caverne des Solides. Il avait obtenu ce qu'il voulait. Il était donc plus facile et moins dangereux de laisser cette sphère où elle était et de n'y plus penser.

À moins qu'il n'encoure la colère des Solides.

Odeen, ce Rationnel si intelligent, avait dû deviner quel but poursuivait Tritt en dérobant la sphère puis en y branchant des électrodes. Mais il s'était sûrement bien gardé d'en rien dire à Tritt, qui en eût été gêné et effrayé, à son pauvre flanc-droit qu'il protégeait avec tant de soin, et d'amour.

Évidemment, rien n'obligeait Odeen à parler. Il lui suffisait de combler les vides du plan maladroit de Tritt afin de l'aider à le réaliser.

Dua ne se faisait plus aucune illusion. Elle aurait sûrement décelé le goût de ce nouvel aliment, son extraordinaire saveur ; elle aurait remarqué aussi qu'elle s'en gavait sans ressentir la moindre lourdeur si Odeen, sous prétexte de lui communiquer son savoir, ne l'avait étourdie de paroles.

Ils avaient ourdi tous les deux un véritable complot, que Tritt en ait été conscient ou pas. Comment avait-elle pu s'imaginer qu'Odeen s'était brusquement transformé en un maître soucieux de former son élève ? Comment ne s'était-elle pas doutée du but qu'ils poursuivaient ? Les attentions qu'ils lui prodiguaient n'avaient en réalité qu'un seul et unique but, compléter la triade, ce qui montrait à quel point ils se souciaient peu d'elle.

Dans ce cas…

Elle sentit brusquement sa fatigue et s'enfonça dans une crevasse qui la protégerait du petit vent aigre qui soufflait. Deux des sept étoiles se trouvaient dans son champ de vision et elle les contempla machinalement, toute plongée dans ses pensées.

Elle était profondément déçue.

« Trahie, se dit-elle. Ils m'ont trahie ! »

Ils étaient donc incapables de concevoir quelque chose qui les dépassait ?

Que Tritt fût prêt à tout sacrifier pour les enfants, cela elle l'avait toujours su. Il obéissait aveuglément à son instinct. Mais Odeen ?…

Odeen obéissait à sa raison. Cela voulait-il dire que pour pouvoir exercer sa raison, il était prêt lui aussi à tout sacrifier ? Voyait-il dans tout ce qui découlait de la raison sa seule raison d'être… à n'importe quel prix ? Parce que Estwald était l'inventeur de la Pompe à Positons, devait-il s'en servir pour tenir le monde entier, aussi bien celui des Solides que celui des Fluides, à sa merci, et à la merci des habitants de l'autre Univers ? Qu'arriverait-il s'ils mettaient fin au fonctionnement de la Pompe à Positons alors que déjà le Soleil se refroidissait dangereusement ?

Non, ceux de l'autre Univers n'interrompraient pas la Pompe à Positons. On les avait persuadés de la mettre en marche et on les persuaderait d'en assurer le fonctionnement jusqu'à ce qu'ils soient anéantis… et à ce moment-là, les Rationnels, qu'ils soient des Solides

ou des Fluides, n'auraient plus besoin d'eux… tout comme Dua pouvait disparaître (ou plutôt être anéantie) maintenant qu'ils n'avaient plus besoin d'elle.

Ils les avaient trahis, aussi bien elle que les habitants de l'autre Univers.

Sans bien en avoir conscience elle s'enfonça toujours plus profondément dans la roche. Elle s'y enfouit, hors de vue des étoiles, hors d'atteinte du vent, absente du monde, n'étant plus que pensée pure.

Elle haïssait Estwald. Il personnifiait pour elle égoïsme et dureté. Il avait conçu la Pompe à Positons et se préparait sans sourciller à détruire un monde peuplé de dizaines de milliers d'êtres. Il était si retiré en lui-même qu'il ne se montrait jamais, et si puissant que les autres Solides eux-mêmes semblaient le craindre.

Elle allait lutter contre lui. Elle mettrait fin à ses agissements.

Les habitants de l'autre Univers avaient aidé à faire fonctionner la Pompe à Positons grâce à certains messages dont Odeen lui avait parlé. Où pouvaient bien se trouver ces messages et sous quelle forme se présentaient-ils ? Comment pouvait-on en user pour établir à nouveau des communications ?

Elle fut surprise elle-même de raisonner avec tant de clarté. Oui, c'était assez étonnant. Et elle éprouva une joie féroce à se dire qu'elle userait du raisonnement pour dominer ces cruels Rationnels.

Ils seraient bien incapables de l'en empêcher, car là où elle se rendrait aucun Solide ne pourrait la suivre, aucun Rationnel ou Parental… et aucune Émotionnelle ne s'y risquerait.

Ils s'empareraient d'elle à la fin, mais à ce moment-là elle ne s'en soucia pas. Elle allait lutter pour arriver à ses fins, à n'importe quel prix – oui, à n'importe quel prix, même si elle devait pour cela s'enfoncer dans la roche, y vivre, éviter les cavernes des Solides, dérober quand elle avait trop faim l'énergie produite par les batteries, ou même se mêler aux autres Émotionnelles pour absorber, chaque fois qu'elle le pouvait, les rayons du Soleil.

Mais elle se réservait, en dernier ressort, de leur infliger une cuisante leçon, et après cela ils agiraient comme bon leur semblerait. Elle serait même prête à disparaître… mais seulement lorsque…

Chapitre 5 b

Odeen était présent lorsque naquit la petite Émotionnelle, parfaitement réussie à tout point de vue ; mais il se sentit incapable de manifester de l'enthousiasme. Tritt lui même, qui, en sa qualité de Parental, aurait dû être en extase, mit une sourdine à sa joie.

Le temps s'écoulait et c'était comme si Dua avait disparu. Mais ce n'était pas le cas. Un Fluide ne peut disparaître qu'avec sa triade. Et pourtant elle n'était plus avec eux. Il semblait qu'elle eût disparu sans vraiment disparaître.

Odeen ne l'avait rencontrée qu'une fois, une seule, peu après qu'elle s'était enfuie en apprenant qu'elle avait conçu un troisième enfant.

Poussé par le fol espoir de la retrouver, il avait fait surface et était passé devant un groupe d'Émotionnelles qui absorbaient les rayons du Soleil. Surexcitées par l'apparition aussi peu fréquente qu'inopinée d'un Rationnel, elles s'étaient étirées toutes ensemble de façon provocante pour bien affirmer leur qualité d'Émotionnelles.

Odeen n'éprouvait pour elles que du mépris et son corps ne répondit en rien à leurs avances. Il évoqua Dua et constata une fois de plus combien elle était différente de ses compagnes. Elle ne se fluidifiait que pour obéir à son propre désir. Elle ne cherchait jamais à plaire à qui que ce soit et n'en était que plus attirante. Si elle avait cependant consenti à se mêler à cette bande de têtes folles, il l'aurait reconnue aisément – il en était sûr – car elle aurait été la seule à ne pas s'étirer, mais à se faire au contraire plus dense, par pur esprit de contradiction.

Comme il se faisait cette réflexion, Odeen s'approcha et remarqua qu'en effet une des Émotionnelles avait gardé sa forme.

Il se précipita vers elle, sans plus se soucier des Émotionnelles qui lui barraient le chemin, sourd aux petits cris qu'elles poussaient en s'écartant pour le laisser passer, tout en s'efforçant de ne pas se frotter les unes contre les autres… du moins pas ouvertement, et sous les yeux d'un Rationnel.

C'était bien Dua. Elle n'essaya pas de s'enfuir, mais resta là sans mot dire.

— Dua, dit Odeen humblement, tu ne veux pas revenir à la maison ?

— Je n'ai pas de maison, Odeen – et parce que Dua parlait sans colère ni haine il en fut d'autant plus impressionné.

— Comment peux-tu en vouloir à Tritt de ce qu'il a fait, Dua ? Tu sais qu'il n'obéit qu'à son instinct, le pauvre ; qu'il est incapable de raisonner.

— Mais toi tu le peux, Odeen. Et tu as pris soin de me distraire pendant qu'il me gavait de nourriture. Tu avais parfaitement compris que je me laisserais plus facilement prendre au piège par toi que par lui.

— Non, Dua !

— Non ?… N'as-tu pas joué la comédie sous prétexte de me transmettre ton savoir, tes connaissances ?

— Je ne jouais pas la comédie. J'étais sincère. Et je n'essayais nullement de couvrir Tritt, car j'ignorais ce qu'il avait fait.

— Je n'en crois rien.

Elle s'éloigna, sans hâte. Il la suivit. Ils étaient seuls maintenant dans la lumière rougeoyante du Soleil couchant.

— J'aimerais te poser une question, Odeen, dit Dua en se tournant vers lui. Pourquoi tenais-tu tant à m'instruire ?

— Parce que j'en avais envie. Parce que j'aime à enseigner ; parce que je tire presque autant de joie à enseigner qu'à m'instruire.

— Et à fusionner, bien entendu… Mais peu importe, ajouta-t-elle en s'écartant de lui. Et ne me raconte pas que c'est la raison, et non l'instinct, qui te dicte tes paroles. Si ce que tu viens de me dire sur ta joie à enseigner est vrai, si je peux réellement te croire, alors peut-être comprendras-tu ce que moi je vais te dire.

« J'ai beaucoup appris depuis que je t'ai quitté, Odeen. Peu importe comment, mais le fait est que j'ai beaucoup appris. Sauf au point de vue physiologique, je n'ai plus rien d'une Émotionnelle. Au plus profond de moi je suis une Rationnelle, à cette différence près que je crois avoir plus de sensibilité que n'en ont les autres Rationnels. Et ce que j'ai également appris, c'est ce que nous sommes en réalité, Odeen ; toi, moi, Tritt et toutes les autres triades de cette planète ; oui, ce que nous sommes en réalité, et ce que nous avons toujours été.

— C'est-à-dire… ? demanda Odeen.

Il était prêt à l'écouter aussi longtemps et aussi calmement qu'il était nécessaire pourvu qu'elle revînt avec lui une fois qu'elle aurait dit ce qu'elle avait à dire. Il ne lui ferait aucune remontrance, ne lui imposerait aucune condition, se plierait à toutes ses volontés. Mais il fallait à tout prix qu'elle revînt et il sentait obscurément qu'il était très important qu'elle le fît de son plein gré.

— Ce que nous sommes, Odeen…, reprit Dua d'un ton léger, presque rieur : …en réalité, rien. N'est-ce pas étrange ? Les Solides sont la seule espèce vivante qui peuple le monde. Cela, ils ne te l'ont pas enseigné ? Oui, la seule espèce vivante, parce que dis-toi bien que ni toi, ni moi, ni aucun Fluide n'est en réalité vivant. Nous ne sommes que des machines, Odeen. Il ne peut en être autrement puisque seuls sont vivants les Solides. Cela, ils ne te l'ont pas enseigné, Odeen ?

— Mais, Dua, c'est absurde, fit Odeen éberlué.

— Des machines, Odeen, reprit Dua d'une voix dure. Fabriquées par les Solides ! Détruites par les Solides ! Eux sont vivants. Eux seuls. Ils n'en parlent pas volontiers. Pourquoi en parleraient-ils ? Ils le savent. Mais moi j'ai appris à réfléchir, Odeen, et je suis arrivée à cette conclusion d'après les quelques indices que j'ai pu réunir. Ils vivent très, très longtemps, mais finalement ils meurent. Ils ne procréent plus, le Soleil ne leur dispense plus assez d'énergie pour cela. Et comme ils finissent par mourir et qu'ils ne procréent plus, leur nombre décline lentement. Et parce qu'il n'y a plus de jeunes pour leur apporter un sang nouveau et de nouvelles pensées, ces vieillards que sont les Solides s'inquiètent. Et que font-ils, à ton idée, Odeen ?

— Je l'ignore, fit Odeen à la fois fasciné et épouvanté.

— Ils fabriquent des enfants mécaniques auxquels ils prodiguent leur enseignement. Tu l'as dit toi-même. À part apprendre, ce que tu préfères par-dessus tout c'est enseigner… et pratiquer la fusion, bien entendu. Les Rationnels sont mentalement faits à l'image des Solides, or les Solides ne s'interpénètrent pas, et apprendre leur pose des problèmes tant ils savent déjà de choses. Que leur reste-t-il alors en dehors du plaisir d'enseigner ? Les Rationnels furent créés dans l'unique but de recevoir leur enseignement. Émotionnelles et Parentals furent créés pour perpétuer cette race mécanique qui donne naissance à de nouveaux Rationnels. Et ils ont constamment besoin de nouveaux Rationnels parce que les anciens s'usent et ont absorbé tout l'enseignement qu'ils pouvaient absorber. C'est à ce moment-là qu'on les détruit, non sans leur avoir enseigné auparavant, pour épargner leurs sentiments, que cette destruction n'est en réalité qu'une disparition. Bien entendu, Émotionnelles et Parentals disparaissent avec eux. Dès le moment où ils ont formé une nouvelle triade, ils cessent d'être utiles aux Solides.

— Tout cela est complètement faux, Dua ! s'exclama Odeen arrivant enfin à placer un mot.

Il n'avait aucun argument à opposer à ce sinistre exposé, mais il avait la certitude sans pouvoir l'expliquer, que Dua se trompait. Un doute le frôla, cependant, à l'idée que cette certitude avait peut-être été implantée en lui… Mais non, cela ne se pouvait pas, car dans ce cas Dua aurait eu elle aussi la certitude qu'elle se trompait. Ou bien serait-elle une Émotionnelle imparfaite à qui on n'aurait pas implanté… Mais qu'allait-il penser là ? Il se montrait aussi fou qu'elle.

— Tu m'as l'air bouleversé, Odeen, fit Dua. Es-tu bien sûr que je me trompe ? Évidemment ils disposent maintenant de la Pompe à Positons qui leur assure toute l'énergie dont ils ont, ou dont ils auront besoin. Ils seront bientôt à même de procréer à nouveau. Peut-être le sont-ils déjà. Dans ce cas, ils n'auront bientôt plus besoin de ces machines que sont les Fluides et nous allons au-devant d'une totale

destruction… pardon, d'une simple disparition.

— Non, Dua, fit Odeen avec une conviction que peut-être il ne ressentait pas. Je ne sais pas d'où tu sors ces idées, mais je peux t'affirmer que les Solides ne sont pas tels que tu les décris et que jamais ils ne nous détruiront.

— Ne cherche pas à te leurrer, Odeen. Ils sont bien tels que je te les décris. Ils sont même prêts à détruire un monde peuplé d'êtres-autres à leur seul bénéfice, et même un Univers tout entier si cela se révèle nécessaire. Tu crois qu'ils hésiteraient à détruire des Fluides s'ils y trouvaient leur compte !? Mais ils ont commis une erreur. La machine s'est détraquée, et l'esprit d'un Rationnel s'est introduit dans le corps d'une Émotionnelle. Je suis une Emgauche, comme le tu sais. Encore enfant, mes compagnes m'appelaient ainsi et elles ne se trompaient pas. Je raisonne comme un Rationnel, mais j'éprouve les sentiments d'une Émotionnelle. Et c'est grâce à cette dualité que je vais combattre les Solides.

Odeen était outré. Dua délirait mais il n'osait pas le lui dire. Il lui fallait au contraire l'amadouer et la persuader de le suivre, et c'est avec ardeur et conviction qu'il lança :

— Dua, quand nous disparaissons nous n'en sommes pas détruits pour autant.

— Non ? Alors qu'est-ce qui nous arrive ?

— Je… je ne sais pas. Mais à mon avis nous entrons dans un autre monde, à la fois plus beau et plus heureux, et nous devenons nous-mêmes… mieux que nous ne sommes.

— D'où sors-tu cela ? fit Dua éclatant de rire. Ce sont les Solides qui te l'ont dit ?

— Non, Dua. Cette conviction, je l'ai acquise en y réfléchissant. Car j'ai beaucoup réfléchi depuis que tu nous as quittés.

— Alors réfléchis moins et tu seras peut-être un peu plus sage. Pauvre Odeen ! Adieu.

Elle s'éloigna, plus vaporeuse, plus éthérée que jamais, mais aussi plus lasse.

— Attends, Dua ! lui cria Odeen. Ne veux-tu pas voir notre petite médiane ?

Elle ne répondit pas.

« Quand reviendras-tu auprès de nous ? » lui cria-t-il encore.

Une fois de plus elle ne répondit pas.

Il ne chercha pas à la suivre, mais la regarda, profondément malheureux, s'éloigner puis disparaître.

Il ne raconta pas à Tritt qu'il avait rencontré Dua. À quoi bon ? Et il ne la revit pas. Il se mit à hanter les coins ensoleillés qu'affectionnaient les Émotionnelles de la région, au risque d'éveiller les absurdes soupçons de certains Parentals. Il fallait bien avouer que

Tritt, comparé à eux, était un véritable génie.

Chaque jour il souffrait davantage de son absence. Et chaque jour, et sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, il trouvait cette absence plus effrayante.

Un jour, rentrant dans sa caverne, il trouva Losten qui l'attendait. Grave, courtois comme à l'habitude, il admirait le nouveau bébé que lui montrait Tritt qui s'efforçait de son mieux d'empêcher cette petite volute de brume d'effleurer le Solide.

— Elle est vraiment ravissante, Tritt, fit Losten. C'est bien Derala qu'elle s'appelle ?

— Derola, corrigea Tritt. Je ne sais quand Odeen sera de retour. Il s'absente beaucoup en ce moment…

— Me voilà, Losten, fit vivement Odeen. Tritt, emmène le bébé, tu veux bien ?

Tritt s'exécuta et Losten, visiblement soulagé, se tourna vers Odeen et dit :

— Tu dois être heureux d'avoir enfin complété votre triade.

Odeen voulut répondre quelque banalité, mais ne put s'y résoudre et garda un silence accablé. Il avait, depuis quelque temps déjà, établi des liens de camaraderie avec les Solides, ce qui lui permettait de s'entretenir avec eux d'égal à égal. Mais la folie de Dua avait tout gâché. Odeen était persuadé qu'elle se trompait et cependant il adopta envers Losten une attitude aussi guindée qu'autrefois, lorsqu'il se prenait pour une créature bien inférieure aux Solides… une machine.

— As-tu vu Dua ? lui demanda Losten et cette fois, Odeen en eut la certitude, ce n'était pas une formule de politesse, mais bien une question.

— Une seule fois, mons… – Il allait dire « Monsieur Solide » comme lorsqu'il était enfant, ou comme le dit un Parental, mais il se reprit à temps et dit : Une seule fois, Losten. Elle se refuse à rentrer à la maison.

— Il le faut cependant, dit Losten avec une ferme douceur.

— Je ne sais comment m'y prendre.

— Sais-tu ce qu'elle est en train de faire ? demanda Losten, très grave.

Odeen n'osa pas le regarder. Losten aurait-il eu connaissance des folles théories de Dua ? Et qu'allait-il se passer ?

Il se contenta de secouer la tête.

— C'est une très remarquable Émotionnelle, Odeen. Cela, tu le sais ?

— Oui, fit Odeen dans un soupir.

— Tu l'es aussi, à ta façon, et Tritt à la sienne. Je doute qu'il existe au monde un autre Parental qui ait le courage, ou l'idée, de dérober une batterie à énergie, et la naïve habileté d'en user comme il

l'a fait. À vous trois vous formez la triade la plus remarquable qui ait jamais existé dans nos annales.

— Je vous remercie.

— Mais cette triade présente également des côtés fâcheux auxquels nous ne nous attendions pas. Nous désirions que tu instruises Dua de la façon la meilleure et la plus mesurée ne la détournant pas d'accomplir volontairement les fonctions qui lui incombent. Nous ne nous attendions pas non plus que Tritt accomplît juste à ce moment-là une action d'éclat. Pas plus, à dire vrai, que Dua réagît aussi violemment à l'idée que nous nous voyons dans l'obligation de détruire l'autre Univers.

— J'aurais peut-être dû répondre à ses questions avec plus de prudence, fit Odeen l'air malheureux.

— Cela n'aurait rien changé. Elle aurait tout découvert par elle-même. Et à cela non plus nous ne nous attendions pas. Odeen, je suis navré de te l'apprendre, mais Dua est devenue pour nous un danger mortel. Elle cherche à interrompre le fonctionnement de la Pompe à Positons.

— Comment le pourrait-elle ? Elle ne peut pas s'en approcher, et en admettant même qu'elle le pût, elle manque des connaissances nécessaires pour agir.

— Oh ! pour ce qui est de s'en approcher, elle le peut. – Losten hésita un instant, puis reprit : Elle reste enfouie dans la roche, où nous ne pouvons pénétrer.

Odeen mit un moment à saisir la véritable portée de ces mots, puis il dit enfin :

— Aucune Émotionnelle adulte ne pourrait… et Dua ne voudrait jamais…

— Elle le veut. Et elle le fait. Mais ne perdons pas de temps à discuter ce point-là… Elle peut pénétrer dans n'importe quelle caverne. Rien ne lui échappe. Elle a étudié les messages que nous avons reçus de l'autre Univers. Nous n'en sommes pas absolument certains, mais nous ne voyons pas d'autre moyen d'expliquer ce qui se passe.

— Oh !… fit Odeen se balançant d'avant en arrière et devenant tout opaque de honte et de chagrin. Estwald est-il au courant de tout cela ?

— Pas encore, fit Losten, l'air sombre. Mais il faudra bien qu'il l'apprenne un jour ou l'autre.

— Mais que peut-elle tirer de ces messages ?

— Il semble qu'elle cherche un moyen d'en envoyer un elle-même dans l'autre Univers.

— Mais comment serait-elle capable de les décrypter, ou de les transmettre ?

— C'est ce qu'elle est en train d'étudier. Elle en sait plus sur ces messages qu'Estwald lui-même. Elle est un phénomène assez effrayant. Une Émotionnelle qui raisonne et qui échappe à notre contrôle.

« Qui échappe à notre contrôle », se dit Odeen en frissonnant. Il en parle vraiment comme d'une machine.

— Est-ce vraiment si grave ? demanda-t-il.

— Oui, ça l'est. Elle est déjà entrée en communication avec eux et j'ai grand-peur qu'elle ne parvienne à convaincre les êtres-autres d'interrompre, de leur côté, le fonctionnement de la Pompe à Positons. S'ils le font avant que leur Soleil explose, nous serons réduits à l'impuissance.

— Mais alors…

— Il faut l'en empêcher, Odeen.

— De… de quelle façon ? Avez-vous l'intention de faire sauter… ?

Sa voix se brisa. Il savait obscurément que les Solides possédaient les moyens de creuser des cavernes dans la roche ; des moyens dont ils ne se servaient presque plus depuis que, des siècles auparavant, la population de leur monde avait commencé à décliner. Parviendraient-ils à repérer Dua dans la roche où elle se dissimulait, et à les faire sauter, la roche et elle ?

— Non, fit Losten avec force, nous ne pouvons pas faire de mal à Dua.

— Estwald le pourrait…

— Il ne peut pas non plus.

— Alors, que faire ?

— Tout dépend de toi, Odeen. Uniquement de toi. Nous ne pouvons rien, donc nous dépendons de toi.

— De moi ? Mais comment m'y prendre ?

— Réfléchis, fit Losten d'un ton pressant. Réfléchis à cela.

— Mais réfléchir à quoi ?

— Je ne peux t'en dire davantage, fit Losten qui paraissait au supplice. Réfléchis ! Nous disposons de si peu de temps !

Il tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide, pour un Solide, comme s'il craignait, en s'attardant, d'en dire trop.

Et Odeen ne put que le regarder partir, troublé, perturbé, perdu.

Chapitre 5 c

Tritt était surchargé de travail. Les nouveau-nés demandent toujours beaucoup de soins mais deux jeunes flancs-gauches et deux jeunes flancs-droits n'auraient pas donné autant de travail qu'une simple petite médiane… spécialement une médiane aussi parfaite que Derola. Il fallait lui faire faire de l'exercice, la bercer, l'empêcher de se heurter à tout ce qu'elle touchait, la persuader de se contracter, puis de se détendre.

Cela faisait un certain temps qu'il n'avait pas revu Odeen, et à dire vrai cela ne lui manquait pas. Derola l'absorbait entièrement. Mais il tomba un beau jour sur Odeen, niché dans sa propre caverne, et tout irisé de pensées.

— Losten est toujours furieux contre Dua ? fit Tritt se rappelant leur dernière entrevue.

— Losten… ? fit Odeen sursautant. Oui, il est furieux. Dua agit très mal.

— Elle devrait revenir auprès de nous, ne trouves-tu pas ?

— Tritt, fit Odeen en le regardant fixement, il faut absolument la persuader de rentrer à la maison. Mais pour cela il nous faut d'abord la retrouver. Et c'est à toi qu'incombe cette tâche. Grâce au nouveau bébé ta sensibilité de Parental s'est accrue. Sers-t'en pour retrouver Dua.

— Certainement pas ! s'exclama Tritt, indigné. Je la réserve à Derola. Je commettrais une erreur en m'en servant pour Dua. De plus, si elle tient à rester éloignée d'une petite médiane qui aspire à sa présence – n'a-t-elle pas été elle-même une petite médiane ? –, nous ferions mieux d'apprendre à nous passer d'elle.

— Tritt, n'as-tu donc plus envie d'interpénétrations ?

— Tu sais, maintenant que notre triade est complète…

— Ce n'est pas l'unique but d'une interpénétration.

— Mais où aller la chercher ? fit Tritt. La petite Derola a besoin de moi. Ce n'est encore qu'un bébé et je n'aime pas l'abandonner.

— Les Solides prendront soin de Derola pendant que toi et moi nous rendrons dans leurs cavernes dans l'espoir d'y retrouver Dua.

Tritt réfléchit un moment. En somme il ne se souciait plus guère de Dua et jusqu'à un certain point même plus d'Odeen. Seule Derola comptait pour lui maintenant.

— Je viendrai, un jour. Quand Derola sera plus grande. Mais pas avant.

— Tritt, fit Odeen, pressant. Il nous faut absolument retrouver Dua. Sinon… sinon les enfants nous seront enlevés.

— Par qui ?

— Par les Solides.

Tritt resta muet. Que pouvait-il dire ? Jamais il n'avait entendu chose pareille. Il se refusait à concevoir une chose pareille.

— Tritt, reprit Odeen, le moment est venu pour nous de disparaître. Et maintenant j'en connais la raison. J'y ai longuement réfléchi depuis que Losten… Mais peu importe. Dua et toi devez également disparaître. Maintenant que je sais pourquoi, tu en percevras, je crois, la nécessité et j'espère que Dua la percevra elle aussi. Et il nous faut disparaître rapidement, car Dua est en train de détruire le monde.

— Ne me regarde pas comme ça, Odeen, fit Tritt en reculant. Tu me fais… tu me fais…

— Je ne te fais rien du tout, Tritt, fit Odeen tristement. Mais maintenant je sais que tu dois… Avant tout il nous faut retrouver Dua.

— Non, non, gémit Tritt qui se sentait au supplice et qui essayait de résister.

Il sentait en Odeen quelque chose de nouveau et de terrifiant, et il devinait que leur existence approchait inexorablement de sa fin. Il n'y aurait plus ni Tritt ni petite médiane. Alors que les autres Parentals conservaient longtemps leur petite médiane, Tritt allait perdre la sienne presque immédiatement.

Ce n'était pas juste ! Non, ce n'était pas juste !

— Tout cela c'est la faute de Dua, fit Tritt, haletant. Qu'elle disparaisse la première.

— Tu sais bien que c'est tous les trois que nous devons… fit Odeen avec un calme impressionnant.

Et Tritt sut qu'il en était ainsi… qu'il en était ainsi… qu'il en était ainsi…

Chapitre 6 a

Dua se sentait glacée, transparente, immatérielle. Après qu'Odeen l'y avait découverte, elle avait cessé de faire surface pour absorber les rayons du soleil. Et elle ne se nourrissait qu'irrégulièrement aux batteries des Solides. Elle n'osait quitter trop longtemps l'abri que lui offrait la roche. Elle absorbait trop rapidement l'énergie que produisaient ces batteries et n'était jamais rassasiée.

Elle éprouvait de façon continue un sentiment de faim, et se cantonner dans la roche l'épuisait. Il lui semblait parfois qu'on lui appliquait un châtiment pour s'être pendant si longtemps insuffisamment nourrie des rayons déclinants du Soleil couchant.

Si ce n'était la mission qu'elle s'était imposée, elle n'aurait pu supporter la fatigue et la faim. Il lui arrivait de souhaiter être détruite par les Solides… mais seulement lorsqu'elle aurait achevé sa tâche.

Aussi longtemps qu'elle restait enfouie dans la roche, les Solides ne pouvaient rien contre elle. Elle percevait parfois leur présence à la surface de la roche. Ils avaient peur. Elle se disait parfois qu'ils avaient peur *pour* elle, mais cela ne pouvait être. Comment pourraient-ils avoir peur pour elle ? Peur qu'elle disparaisse par manque de nourriture, par épuisement ? Mais il se pouvait aussi qu'ils aient peur d'elle ; peur d'une machine qui ne fonctionnait pas comme ils l'avaient prévu ; épouvantés par un tel prodige ; se sentant impuissants et emplis de terreur.

Elle les évitait soigneusement. Elle savait toujours où ils étaient, et ils ne pouvaient donc ni se saisir d'elle ni mettre fin à ses agissements.

Ils ne pouvaient pas être partout à la fois. Et elle se croyait capable d'annihiler le peu de perception qu'ils possédaient.

Elle sortit en tournoyant de la roche et se mit à étudier les doubles des messages qu'ils avaient reçus de l'autre univers. Ils ignoraient que c'était ce qu'elle recherchait. S'ils les dissimulaient, elle les retrouverait où qu'ils fussent. Et peu lui importait s'ils les détruisaient. Dua les reconstituerait de mémoire.

Au début, elle ne les comprenait pas, mais son séjour dans la roche semblait aiguiser ses sens et elle eut bientôt l'impression de les comprendre sans les comprendre. Sans même savoir ce que signifiaient ces symboles, ils éveillaient quelque chose en elle.

Elle prit les signes et les disposa à l'endroit même d'où ils seraient envoyés dans l'autre Univers. Ces signes formaient le mot P-E-U-R. Ce que cela pouvait bien vouloir dire elle n'en avait aucune idée, mais cela éveillait en elle un sentiment de peur et elle fit de son mieux pour imprégner son message de ce même sentiment de peur. Peut-être les

êtres-autres, en les scrutant, éprouveraient-ils eux aussi de la peur.

Quand vinrent les réponses, Dua y puisa de l'excitation. Elles ne lui parvenaient pas toutes. Parfois les Solides les découvraient avant elle. Ils devaient sans aucun doute savoir ce qu'elle était en train de faire. Mais ils étaient incapables de déchiffrer ces messages, et les sentiments qu'ils exprimaient.

Peu lui importait ! Rien ne l'empêcherait d'accomplir jusqu'au bout sa mission… quoi que pussent découvrir les Solides.

Elle attendait avec impatience le message qui répondrait à ses sentiments. Et il vint : P-O-M-P-E N-É-F-A-S-T-E.

Il exprimait, comme elle l'avait désiré, peur et haine. Elle le renvoya sous une forme plus complète, et plus chargé encore de peur et de haine. Maintenant enfin les habitants de l'autre Univers comprendraient. Maintenant enfin ils cesseraient de faire fonctionner la Pompe. Les Solides se verraient obligés de trouver un autre moyen, une autre source d'énergie. Mais ils ne l'obtiendraient pas au prix de la vie de milliers et de milliers d'habitants de l'autre Univers.

Elle restait trop longtemps enfouie dans la roche et tombait dans une sorte de stupeur. Elle éprouvait un besoin désespéré de s'alimenter et guettait le moment de pouvoir quitter son abri. Si elle souhaitait désespérément s'alimenter à la batterie de réserve, elle souhaitait plus désespérément encore la voir s'épuiser. Elle aurait aimé en aspirer les dernières gorgées, avoir la certitude qu'elle l'avait vraiment épuisée et que sa tâche était accomplie.

Elle émergea enfin à la surface et s'y attarda longuement, aspirant le contenu d'une des batteries. Elle aurait aimé la vider jusqu'à la dernière goutte, s'assurer qu'elle n'émettait plus d'énergie, mais sa source était inépuisable… inépuisable… inépuisable.

Découragée, elle s'étira et s'éloigna de la batterie. La Pompe à Positons fonctionnait donc toujours. Ses messages ne seraient-ils donc pas parvenus à persuader les habitants de l'autre univers de mettre fin au fonctionnement de la Pompe ? Ou ne les auraient-ils pas reçus ? Ou encore n'en auraient-ils pas compris le sens ?

Il lui fallait effectuer une dernière tentative. Rendre son message plus compréhensible encore. Elle y inclurait toutes les combinaisons de signes qui lui semblaient contenir la notion de danger ; toutes les combinaisons qui les persuaderaient enfin qu'un danger les menaçait.

Elle se mit frénétiquement à graver les caractères dans le métal, puisant sans réserve dans l'énergie qu'elle venait d'absorber dans la batterie, jusqu'à épuisement, et luttant contre une terrible lassitude : POMPE PAS ARRÊTÉE PAS ARRÊTÉE ARRÊTONS PAS POMPE NE PRESSENTONS PAS DANGER NE PRESSENTONS PAS NE PRESSENTONS PAS VOUS PRIONS ARRÊTER POMPAGE ARRÊTERONS AUSSI METTEZ FIN DANGER DANGER DANGER

ARRÊTEZ ARRÊTEZ POMPAGE.

Elle ne pouvait rien faire de plus. Et elle n'était plus que douleur. Elle plaça le message à l'endroit où il aurait dû être transmis et n'attendit pas que les Solides s'en chargent. À peine consciente, elle actionna les manettes comme elle le leur avait vu faire, dans un dernier sursaut d'énergie.

Le message disparut, tout comme la caverne, dans un pourpre et vertigineux chatoiement. Épuisée, elle se dissolvait…

Odeen… Tri…

Chapitre 6 b

Odeen surgit. Jamais il ne s'était propulsé aussi rapidement. Il s'était laissé guider par Tritt, dont la perception était aiguisée par la naissance de la petite médiane, mais il était maintenant assez près de Dua pour que ses sens émoussés perçoivent sa proximité. Il la sentit sur le point de perdre conscience et il s'élança en criant : « Plus vite ! Plus vite ! » à Tritt qui peinait pour rester à sa hauteur.

Odeen trouva Dua dans un état comateux ; elle n'avait plus qu'un souffle de vie et était bien loin d'atteindre le volume d'une Émotionnelle adulte.

— Tritt, dit-il, apporte la batterie. Non, n'essaie pas de transporter Dua. Elle est trop fluide. Hâte-toi. Si elle se laisse couler dans la roche…

Les Solides commencèrent de se rassembler. Avec retard, bien entendu, car ils étaient bien incapables de sentir à distance une quelconque forme de vie. S'il n'avait dépendu que d'eux jamais on n'aurait sauvé Dua. Non, elle n'aurait pas disparu ; elle aurait été réellement détruite et ce qu'elle savait, et plus encore, aurait été détruit avec elle.

Cependant elle reprenait peu à peu vie grâce à l'énergie qu'elle absorbait, entourée de Solides silencieux.

Odeen se redressa ; un nouvel Odeen qui savait exactement ce qui se passait. D'un geste impérieux il ordonna aux Solides de s'éloigner, ce qu'ils firent sans soulever la moindre objection.

Dua s'étira.

— Elle revient à elle, Odeen ? demanda Tritt.

— Tais-toi, Tritt, fit Odeen. Dua ?…

— Odeen ? soupira-t-elle en s'étirant. Je croyais avoir disparu.

— Pas encore, Dua. Pas encore. Il te faut d'abord t'alimenter et te reposer.

— Tritt est-il là, lui aussi ?

— Oui, je suis là, Dua, fit Tritt.

— N'essayez pas de me ramener à la vie, leur dit Dua. J'en ai fini. J'ai accompli ce que je voulais accomplir. La Pompe à Positons va… va bientôt cesser de fonctionner, cela j'en suis sûre. Les Solides continueront d'avoir besoin des Fluides et ils prendront soin de vous deux, ou tout au moins des enfants.

Odeen resta silencieux et il empêcha Tritt de prononcer une parole. Il laissait les rayons pénétrer lentement, très lentement, en Dua. Il les arrêtait par moment pour la laisser se reposer, puis les dirigeait de nouveau vers elle.

— Assez, assez, murmura-t-elle enfin, tandis qu'elle reprenait une

certaine densité.

Mais Odeen continua de l'alimenter. Il dit enfin :

— Dua, tu te trompais. Nous ne sommes pas des machines. Je sais exactement ce que nous sommes. Je serais venu plus vite auprès de toi si je l'avais appris plus tôt, mais je ne l'ai compris que lorsque Losten m'a pressé de réfléchir. Je l'ai fait, et de toutes mes forces, et maintenant encore j'hésite presque à t'en parler.

Dua gémit. Odeen se tut un instant, puis reprit :

« Écoute-moi bien, Dua. Il n'existe au monde qu'une seule espèce douée de vie. Et seuls les Solides sont vivants. Tu l'avais compris et en cela tu avais raison. Mais cela n'implique pas que les Fluides ne soient pas eux aussi doués de vie. Nous faisons tout simplement partie de la même espèce. *Les Fluides ne sont que la forme inachevée des Solides*. Nous sommes d'abord enfants sous la forme fluide, puis adultes toujours sous la forme fluide, et enfin nous devenons des Solides. Me comprends-tu ?

— Hein ? Quoi ? fit Tritt, complètement perdu.

— Pas maintenant, Tritt, pas maintenant, fit Odeen. Tu comprendras plus tard. En ce moment, c'est à Dua que je m'adresse.

Tout en parlant, il observait Dua qui devenait opalescente.

« Écoute encore, Dua, reprit-il. Chaque fois que nous nous interpénétrons, que la triade s'interpénètre, nous nous transformons en un Solide. Le Solide est trois en un, et c'est pour cette raison même qu'il est un Solide. Au cours de la période inconsciente de l'interpénétration nous sommes un Solide, mais cet état est temporaire et nous n'en gardons pas le souvenir. Nous ne pouvons conserver longuement cet état de Solides ; il nous faut revenir à notre état précédent. Mais au cours de notre vie nous ne cessons de nous développer, et cette vie est marquée par d'importantes étapes. Ainsi la naissance de chacun des enfants est une de ces étapes. Mais la naissance du troisième, c'est-à-dire de l'Émotionnelle, marque l'étape finale. C'est alors que le Rationnel, le Rationnel seul, se souvient par éclairs d'avoir été à un moment donné un Solide. Et c'est alors, et alors seulement, qu'il provoquera fusion parfaite qui fera d'eux trois, et pour toujours, un Solide. La triade connaîtra désormais une vie nouvelle, toute vouée à l'étude et à la connaissance. Je vous ai dit un jour que disparaître équivalait à renaître. Je tâtonnais à la recherche de quelque chose que je comprenais mal, mais que maintenant je conçois clairement. »

Dua le regardait, s'efforçant de sourire.

— Comment peux-tu croire cela, Odeen ? demanda-t-elle. S'il en était ainsi, ne penses-tu pas que les Solides te l'auraient dit depuis longtemps ? Nous l'auraient dit à nous trois ?

— Ils ne le pouvaient pas, Dua. Il fut un temps, il y a de cela des

siècles, où la fusion consistait uniquement à réunir les atomes des corps. Mais l'évolution développa peu à peu les esprits. Écoute-moi bien, Dua. L'interpénétration consiste également à faire fusionner les esprits, ce qui est plus difficile et infiniment plus délicat. Pour les unir de façon totale et définitive, le Rationnel doit atteindre un certain niveau de son développement. Il l'atteint lorsqu'il découvre *par lui-même* ce qu'il en est, lorsque son esprit est suffisamment aiguisé pour se souvenir de ce qui s'est passé au cours des fusions momentanées que provoquent les interpénétrations. Si les Rationnels le savaient d'avance, leur développement en serait arrêté et le moment exact de l'union parfaite ne pourrait être déterminé. Il en résulterait un Solide imparfait. Losten prenait un grand risque en me pressant de réfléchir. Cela aurait même pu… mais j'espère que non…

« Tout ce que je viens de te dire s'adapte particulièrement bien à notre cas, Dua. Pendant de nombreuses générations les Solides ont formé avec énormément de soins des triades chargées de donner naissance à des Solides particulièrement doués. Mais jamais ils n'avaient obtenu une triade aussi parfaite que la nôtre. Et tu en es le fleuron, Dua. Oui, le fleuron. Tu fus autrefois la médiane de la triade de Losten. Il fut donc en partie ton Parental. Il savait ce que tu valais et c'est pourquoi il t'a amenée à Tritt et à moi.

Dua se redressa et dit d'une voix presque normale :

— Odeen, serais-tu en train d'inventer tout cela pour m'amadouer ?

— Non, Dua, fit Tritt intervenant. Il a raison. Je ne saurais dire exactement en quoi, mais je sens qu'il a raison.

— Tu vois, Dua, fit Odeen. Toi aussi tu te rendras à mes raisons. Ne commences-tu pas à te souvenir d'avoir été un Solide au cours de nos fusions ? Ne veux-tu pas que nous nous interpénétrions pour la dernière fois ? Oui, pour la dernière fois ?

Il la souleva. Elle était fiévreuse, et bien que se débattant, elle ne se mit pas moins à s'épandre.

— Si ce que tu dis est vrai, Odeen, fit-elle haletante, si nous devons finir par former un Solide, alors il me semble, d'après ce que tu dis, que nous serons un Solide appelé à jouer un rôle *important.* Est-ce bien ça ?

— Le plus important de tous. Le meilleur qui ait été jamais joué… Tritt mets-toi là. Ce n'est pas un adieu, Tritt. Nous resterons ensemble, comme nous l'avons toujours désiré. Et Dua aussi. Oui, Dua, toi aussi.

— Nous persuaderons alors Estwald que la Pompe doit cesser de fonctionner, dit Dua. Nous l'obligerons à…

Déjà ils commençaient à s'interpénétrer. Un à un les Solides revinrent au moment crucial. Odeen les perçut vaguement, car déjà il commençait de se fondre en Dua.

Ce ne fut pas comme les autres fois ; ils éprouvèrent non un plaisir aigu, mais une joie profonde et apaisante. Il se sentit devenir partie de Dua et tous deux, les sens aiguisés, devenir les maîtres du monde. Les Pompes à Positons fonctionnaient toujours et lui et elle se demandèrent pourquoi elles fonctionnaient encore.

Il était Tritt aussi et un amer sentiment de perte emplit leur esprit à tous trois. Oh ! mes petits !…

Et il poussa un cri, un dernier cri en tant qu'Odeen, mais c'était également le cri de Dua.

— Non, nous ne pouvons pas obliger Estwald… nous sommes Estwald. Nous…

Ce cri, c'était Dua qui l'avait poussé, mais ce ne fut pas Dua qui se tut, car il n'y avait plus de Dua. Il n'y aurait plus jamais de Dua. Ni d'Odeen. Ni de Tritt.

Chapitre 7 abc

Estwald s'avança et dit tristement, au moyen d'ondes vibratoires, aux Solides qui attendaient :

— Je suis désormais définitivement avec vous, et une grande tâche nous attend…

TROISIÈME PARTIE
… luttent en vain

Chapitre 1

Sélénè Lindstrom arborait un radieux sourire, et les touristes, surpris au début par sa démarche élastique et bondissante, ne tardaient pas à lui trouver du charme.

— C'est l'heure de déjeuner, dit-elle gaiement. On ne vous servira que des produits du cru, Mesdames et Messieurs. Vous leur trouverez peut-être un goût bizarre, mais ils sont nourrissants… Par ici, Monsieur. Vous ne verrez pas d'inconvénient, je pense, à prendre place à la table de ces dames… Un instant. Ne vous précipitez pas. Il y aura de la place pour tous… J'ai le regret de vous annoncer que vous pourrez choisir vos boissons, mais qu'il n'y a qu'un plat principal. Aujourd'hui ce sera du veau… Non, non. La substance et le goût sont artificiels, mais vous verrez, c'est un plat excellent.

Sur quoi elle s'assit à son tour en poussant un léger soupir, l'expression un peu moins enjouée.

Un des membres du groupe vint s'asseoir en face d'elle en disant :

— Vous permettez ?

Elle lui lança un regard vif et pénétrant. Elle avait le don de porter sur les gens un rapide jugement et ce touriste lui sembla inoffensif.

— Certainement. Avec plaisir. Mais ne voyagez-vous pas en compagnie d'une personne du groupe ?

— Non, je voyage seul. Et même si ce n'était pas le cas cette bande de « Terriens » ne m'attire pas particulièrement.

Elle regarda plus attentivement cet homme d'une cinquantaine d'année, à l'air las que démentait un regard vif et inquisiteur. Il avait bien le physique d'un Terrestre alourdi par la pesanteur.

— « Terrien » est une expression que nous employons sur la Lune dans un sens plutôt péjoratif, lui fit-elle remarquer.

— Étant moi-même un Terrien, je peux me permettre de l'employer, à moins que vous n'y voyiez un inconvénient.

Sélénè haussa les épaules pour bien lui faire comprendre que cela lui était totalement indifférent.

Elle avait les yeux légèrement bridés que l'on trouve si souvent chez les jeunes Lunarites, mais ses cheveux étaient couleur de miel, et son nez, droit. Sans être vraiment belle elle était indéniablement attirante.

Le regard du Terrien était fixé sur la plaque d'identité qu'elle arborait sur sa blouse, au-dessus de son petit sein gauche haut placé. Il semble vraiment regarder la plaque et non mon sein se dit-elle, et pourtant, sous la lumière frisante, la blouse semi-transparente en laissait apercevoir le contour, car elle ne portait rien en dessous.

— Êtes-vous nombreuses à vous appeler Sélénè ? demanda-t-il.

— Oh ! oui. Nous sommes des centaines. Il y a également des Cynthia, des Diane et des Artémis. Sélénè est dur à porter. La moitié de celles que je connais sont surnommées « Silly », et les autres « Léna ».

— Et à quelle catégorie appartenez-vous ?

— Ni à l'une, ni à l'autre. Sélénè je suis, ajouta-t-elle, appuyant sur la première syllabe, pour ceux que j'autorise à m'appeler par mon prénom.

Une serveuse s'approcha de leur table et disposa des plats devant eux avec des gestes souples et rapides.

— Dans vos mains, on dirait qu'ils flottent, fit le Terrien, visiblement impressionné, en s'adressant à la serveuse qui sourit et s'éloigna.

— N'essayez surtout pas d'en faire autant, lui recommanda Sélénè. Habituée à cette pesanteur, elle s'en arrange.

— Vous voulez dire que si j'essayais, je laisserais tout tomber ?

— Vous feriez en effet de véritables catastrophes.

— Alors je m'en abstiendrai.

— Il y a bien des chances pour que sous peu un de vous le tente. Les assiettes joncheront le sol, ils s'efforceront de les attraper au vol, n'y parviendront pas, et finiront par s'étaler. Je les préviens toujours, mais en vain, et ils en sont d'autant plus gênés. Ils éclateront de rire, les touristes j'entends, car nous y sommes tellement habitués que nous n'y voyons plus rien de risible… mais quel beau gâchis !

— Je comprends ce que vous voulez dire, fit le Terrien soulevant prudemment sa fourchette. Le plus simple des gestes paraît bizarre.

— Vous vous y habituerez rapidement. Du moins à des choses banales comme de manger. Marcher est déjà plus difficile. Je n'ai jamais vu un Terrien arriver vraiment à courir. Du moins pas ce qui s'appelle courir.

Ils mangèrent un moment en silence, puis le Terrien demanda :

— À quoi correspond ce L sur votre plaque d'identité ?

Celle-ci portait en effet le nom de « Sélénè Lindstrom, suivi d'un L.

— Tout simplement à *Lima,* fit la jeune fille sans paraître y attacher beaucoup d'importance. Pour me distinguer des immigrants. Moi je suis née ici.

— Vraiment ?

— Cela n'a pas de quoi vous surprendre. Cela fait plus d'un demi-siècle qu'une colonie est venue s'y installer. Pensiez-vous que des enfants ne pouvaient pas y naître ? Nombre de gens qui sont nés ici sont déjà des grands-parents.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-deux ans.

Le Terrien eut d'abord l'air stupéfait, puis il murmura :

— Oui, évidemment.

— Vous ne vous en étonnez pas ? fit Sélénè en haussant le sourcil. Nous sommes la plupart du temps obligés d'expliquer ce phénomène aux Terriens.

— J'en sais assez pour savoir, fit le Terrien, que la plupart des signes visibles de vieillissement sont dus à la victoire inexorable de la pesanteur sur les tissus… d'où les bajoues et les seins défaillants. La pesanteur n'étant sur la Lune que le sixième de celle de la Terre, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les Lunarites conservent un air de jeunesse.

— Oui, *un air de jeunesse*, comme vous venez de le dire. Ce qui ne signifie pas que nous soyons immortels. La durée de vie est à peu près égale ici et sur Terre, mais nous sommes en général mieux portants, ici, en prenant de l'âge.

— C'est incontestable… mais il y a des ombres au tableau, me semble-t-il. Ainsi vous êtes obligés d'avaler ce… ajouta-t-il après avoir bu une gorgée de café.

Il chercha un mot pour qualifier ce breuvage et, n'en trouvant pas, se tut.

— Oh ! nous pourrions importer de la Terre aliments et boissons, fit Sélénè amusée, mais en quantité si réduite que peu d'entre nous en jouiraient, et pour peu de temps. Nous gardons le peu de place dont nous disposons pour des biens d'une importance vitale. De plus nous sommes habitués à ces nourritures et boissons grossières… ou peut-être alliez-vous employer un mot plus fort.

— Pas pour le café. Je le réserverais à la nourriture. Mais « grossière » suffira… Dites-moi, Mademoiselle Lindstrom. Je n'ai vu mentionner nulle part, sur notre programme, une visite au synchrotron à protons.

— Le synchrotron à protons ? fit-elle en achevant de boire son café et en parcourant du regard le tour de la salle comme si elle estimait le moment venu de donner le signe du départ : Il est propriété des Terrestres et n'est pas ouvert aux touristes.

— Vous voulez dire qu'il est également interdit aux Lunarites ?

— Oh ! non. Je ne veux rien dire de pareil. La plupart des membres de l'équipe sont des Lunarites. Mais c'est le gouvernement terrestre qui en a fixé le règlement : « Interdit aux touristes ».

— J'aimerais pourtant le visiter.

— Je vous crois volontiers… Tiens, vous m'avez porté chance. Pas la moindre bouchée de nourriture, pas un touriste, pas une touriste, n'a atterri sur le sol.

Elle se leva et dit d'une voix claire :

« Mesdames et messieurs, nous partons dans dix minutes environ. Soyez assez aimables pour laisser vos assiettes où elles sont. Il y a des toilettes à votre disposition. Nous visiterons ensuite les usines où sont fabriqués les aliments du repas que vous venez de faire. »

Chapitre 2

L'appartement de Sélénè était, bien entendu, petit et resserré et les pièces se commandaient les unes les autres. On jouissait, des fenêtres, d'une vue panoramique sur des constellations d'étoiles qui apparaissaient puis disparaissaient sans ordre et comme au hasard, et qui n'avaient aucun rapport avec de véritables constellations. Le spectacle qu'offraient ces trois fenêtres pouvait, si Sélénè le désirait, être amplifié, comme vu à travers un télescope.

Barron Neville avait horreur de ça. La première chose qu'il faisait en entrant était de couper le contact et de s'écrier :

— Comment peux-tu supporter une tricherie pareille ! Tu es bien la seule à ma connaissance à avoir assez mauvais goût pour ça. Encore, si ces nébuleuses et ces constellations existaient vraiment…

— « Existaient », répétait sèchement Sélénè en haussant les épaules. Qui te dit, après tout, qu'elles n'existent pas ? Et puis ce spectacle me donne une impression de liberté et de mouvement. J'ai bien le droit de me l'offrir dans mon propre appartement si le cœur m'en dit.

Sur quoi Neville marmonnait entre ses dents, faisait mine, bien à contrecœur, de remettre les choses dans l'état où il les avait trouvées, et Sélénè lui disait alors :

— C'est bon. Laisse ça.

L'ameublement offrait de douces courbes et les murs étaient décorés de peintures abstraites aux tons assourdis. Et nulle part on ne voyait représenté quoi que ce fût qui pût passer pour vivant.

— Les choses vivantes appartiennent à la Terre et non à la Lune, disait Sélénè.

Ce jour-là, en rentrant chez elle, elle y trouva, comme bien souvent, Barron Neville. Il était étendu sur un mince divan, une sandale au pied. L'autre gisait sur le sol où elle avait glissé. On voyait sur son ventre, juste au-dessus de son nombril, les raies rouges qu'il s'était faites en se grattant d'un air méditatif.

— Prépare-nous du café, tu veux bien, Barron ? fit Sélénè qui, d'une souple torsion de tout le corps accompagnée d'un soupir de soulagement, se débarrassa de ses vêtements qu'elle envoya promener d'un coup de pied.

« Quel soulagement de se retrouver nue ! s'exclama-t-elle. C'est ce qu'il y a de pire dans le poste que j'occupe. Être obligée de m'habiller comme les Terriens. »

Neville qui se trouvait dans le coin cuisine ne répondit pas à ces mots qu'il avait entendus si souvent, et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe avec ta réserve d'eau ? Elle me paraît

bien basse.

— Ah oui ? Faut croire que j'en ai abusé. Arme-toi de patience.

— Pas d'ennuis aujourd'hui ?

— Non. La routine habituelle. Les regarder avancer en vacillant ; les voir faire semblant d'apprécier les nourritures que nous leur servons et qui doivent leur faire horreur ; et se demander non sans anxiété, je parie, si nous n'allons pas les prier de se déshabiller… Quelle horrible perspective !

— Te voilà bien prude tout d'un coup ! fit Barron Neville en posant sur la table deux petites tasses de café.

— En ce qui les concerne, mieux vaut l'être. Ils ont la peau ridée, les chairs tombantes, du ventre, et ils sont pleins de microbes. Peu importe la quarantaine qu'on leur fait subir. Pour moi ils sont pleins de microbes… Et pour toi, quoi de neuf ?

Barron secoua la tête. Pour un Lunarite il était solidement bâti, mais il fronçait constamment les sourcils, ce qui lui donnait une expression maussade. À part cela, il avait des traits réguliers, et de l'avis même de Sélénè, il était fort beau.

— Rien de sensationnel, répondit-il. Nous attendons toujours le nouveau commissaire. Nous verrons bien de quoi il a l'air, ce Gottstein.

— Peut-il vous causer des ennuis ?

— Pas plus que nous n'en avons déjà. Après tout, que peuvent-ils nous faire ? En tout cas pas s'infiltrer parmi nous. Impossible de faire passer un Terrien pour un Lunarite – mais en disant cela Neville n'en avait pas moins l'air gêné.

— Certains Lunarites pourraient bien avoir une mentalité de Terriens, fit Sélénè qui tout en buvant son café lui lança un regard inquisiteur.

— Hé oui, je le sais, et je voudrais bien savoir lesquels… Il m'arrive parfois de penser que je ne peux faire confiance à… Oh ! et puis peu importe. Si tu savais le temps incroyable que je perds avec le synchrotron ! Et tout cela pour n'arriver à rien. Jamais on ne m'accorde de priorité.

— Ils ne te font probablement pas confiance, et je ne peux les en blâmer. Si au moins tu ne prenais pas, pour rôder dans le coin, des airs de conspirateur.

— Je ne fais rien de pareil. Tu ne peux pas savoir le plaisir que j'aurais à sortir de la salle du synchrotron pour n'y jamais revenir… mais c'est alors que je deviendrais suspect à leurs yeux… Tu as si bien gaspillé ta réserve d'eau, Sélénè, que nous ne pouvons pas nous offrir une seconde tasse de café ?

— Non, nous ne le pouvons pas. Mais puisque tu soulèves cette question, reconnais que tu m'as aidée à la gaspiller. La semaine passé

tu as pris deux douches ici.

— Je t'apporterai des tickets d'eau. Je ne savais pas que tu étais si à court.

— Ce n'est pas moi qui suis à court. C'est ma réserve d'eau.

Elle avala la dernière goutte de café et regarda d'un air pensif sa tasse vide.

— Si tu voyais les grimaces que font les touristes, en le buvant ! Je me demande bien pourquoi. Moi je le trouve bon. Tu as déjà bu du café importé de la Terre, Barron ?

— Non, fit-il sèchement.

— Eh bien moi, oui. Une fois. Un touriste avait apporté en contrebande des sachets de ce qu'il appelait du café instantané. Il m'en a offert en échange de ce-que-tu-sais. Il semblait trouver l'opération toute naturelle.

— Et tu en as bu ?

— Oui, cela m'intriguait. Je lui ai trouvé un goût amer et métallique. Infect ! Je lui ai ensuite déclaré que mélanger des gènes allait absolument à l'encontre des coutumes lunarites, et c'est lui qui est devenu amer et métallique !

— Tu ne m'en as jamais parlé. Alors il n'a rien tenté ?

— Premièrement, ça ne te regarde pas. Deuxièmement, non il n'a rien tenté. Et s'il l'avait fait, vu la pesanteur inhabituelle pour lui, je l'aurais expédié d'une seule poussée d'ici au corridor Numéro 1. – Elle se tut un instant, puis reprit : À ce sujet, j'ai fait la conquête d'un autre Terrien, aujourd'hui. Il a insisté pour s'asseoir à ma table.

— Et que t'a-t-il offert en échange de ce que j'appelle, moi, « te sauter », et que tu qualifies, toi, si délicatement « de ce-que-je-sais. »

— Rien d'autre qu'être assis à ma table.

— Et reluquer tes seins.

— Ils sont faits pour être regardés, non ? Mais à dire vrai il n'en a rien fait. C'est ma plaque d'identité qui l'intéressait… Et même s'il s'est imaginé des choses… libre à lui, mais je ne suis pas obligée de m'y soumettre. Tu crois que je rêve de coucher avec un Terrien ? Que pourrais-je attendre d'un type qui serait obligé de lutter contre une pesanteur qui le désarçonne ? Je pense que ça a déjà été fait, mais pas par moi, et je n'en ai jamais entendu dire grand bien. Tu es satisfait, maintenant ? Puis-je en revenir à mon Terrien ? Qui a près de la cinquantaine. Et qui visiblement n'a jamais dû être beau, même à vingt ans… Par contre je dois reconnaître qu'il a quelque chose d'intéressant.

— C'est bon. Je ne te demande pas de détails. Alors, qu'est-ce qu'il voulait ?

— Visiter le synchrotron à protons.

Neville se leva, vacillant légèrement, chose presque inévitable

lorsqu'on accomplit un geste brusque dans une relative apesanteur.

— Et quelles questions t'a-t-il posées sur le synchrotron ?

— Aucune. Y'a pas de quoi t'exciter. Tu m'as recommandé de toujours te signaler ce qui, chez un touriste, sortait de l'ordinaire, et cela m'a semblé le cas aujourd'hui. Jamais aucun, jusqu'à présent, ne m'avait questionnée sur le synchrotron.

— C'est bon ! Barron se tut un moment, puis reprit d'un ton plus calme : Pourquoi s'intéresse-t-il au synchrotron ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, fit Sélénè. Il m'a simplement demandé si on pouvait le visiter. Après tout, c'est peut-être un touriste qui s'intéresse à la science. Ou encore il a pu user d'une petite ruse pour que je m'intéresse à lui.

— Ce qui est le cas, me semble-t-il. Comment s'appelle-t-il ?

— Je l'ignore. Je ne le lui ai pas demandé.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il ne m'intéresse pas le moins du monde. Combien de fois faut-il te le répéter ? D'ailleurs, le fait qu'il a posé cette question prouve que c'est bien un touriste. Un physicien n'aurait pas eu à la poser. Il y serait déjà.

— Ma chère Sélénè, fit Neville, laisse-moi t'expliquer les choses en détail. Dans les circonstances actuelles, quiconque demande à voir le synchrotron à protons est un type louche dont nous voulons tout savoir. Et d'abord, cette question pourquoi te l'a-t-il posée à toi ? reprit Neville en se mettant nerveusement à arpenter la pièce comme pour dépenser un excédent d'énergie. Tu es une experte dans l'art d'éluder. Encore une fois, le trouves-tu intéressant ?

— Du point de vue sexuel ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire. *Cesse de jouer ce petit jeu, Sélénè.*

— Il est intéressant, et même inquiétant, avoua Sélénè à contrecœur. Je ne saurais dire en quoi. Il n'a rien dit et rien fait de spécial.

— Ainsi il est intéressant et inquiétant. J'en conclus que tu le reverras.

— Pour quoi faire ?

— Ça, je n'en sais rien. C'est toi que ça regarde. Tâche de savoir son nom. Et tâche aussi de découvrir sur lui tout ce que tu pourras. Tu n'es pas bête, alors pour une fois tâche de faire marcher tes méninges dans un but précis.

— C'est bon, fit Sélénè. Ordres venus d'en haut. Je n'ai plus qu'à m'exécuter.

Chapitre 3

Impossible de distinguer, par l'importance en tout cas, l'appartement du commissaire de celui de n'importe quel Lunarite. L'espace manquait sur la Lune, même pour les hauts fonctionnaires venus de la Terre ; point de ces vastes résidences qui leur auraient rappelé leurs demeures terrestres. Pas plus qu'il n'était possible de se soustraire à ce fait inéluctable que, si important qu'il fût par le rang, un Terrien devait s'habituer à vivre souterrainement en raison de la quasi-apesanteur.

— L'homme continue d'être le produit de son environnement, dit Luiz Montez en soupirant. Voilà deux ans que je suis sur la Lune et j'ai parfois été tenté de m'y installer définitivement… mais je commence à prendre de l'âge. J'ai quarante ans passés et si je veux retourner sur Terre c'est le moment ou jamais. Je risquerais, en attendant davantage, de ne plus pouvoir m'adapter à la pesanteur terrestre.

Konrad Gottstein n'en avait que trente-quatre et ne les paraissait pas. Il avait un visage large et rond et de gros traits, la sorte de visage que l'on ne rencontre jamais parmi les Lunarites et qui correspondait exactement à l'image qu'ils se faisaient de la caricature d'un Terrien. Il n'avait rien d'un malabar – cela ne payait pas d'envoyer des malabars sur la Lune – et sa tête paraissait trop grosse pour son corps.

— Vous semblez chercher à vous justifier, fit Gottstein qui parlait la langue planétaire commune à tous avec un accent légèrement différent de celui de Montez.

— C'est exact, c'est exact, fit Montez dont le long visage aux traits creusés avait quelque chose de tragi-comique, alors que la face de pleine lune de Gottstein respirait la bienveillance. Et je cherche à me justifier aussi bien dans un sens que dans l'autre. J'éprouve du regret à quitter la Lune, ce monde que je trouve attirant et plein d'intérêt, et je regrette d'éprouver ce regret. Et la répugnance que je ressens à retrouver la Terre et ses fardeaux – pesanteur comprise – me fait honte.

— Oui, j'imagine que ce sera dur pour vous d'en supporter à nouveau les cinq autres sixièmes, fit Gottstein. Je suis sur la Lune depuis quelques jours seulement, et déjà je me sens parfaitement à l'aise dans ce sixième de pesanteur.

— Vous vous sentirez beaucoup moins bien quand, victime d'une constipation opiniâtre, vous serez au régime de l'huile minérale, fit Montez en soupirant de plus belle. Mais cela vous passera… Et n'imaginez pas que vous pouvez imiter la bondissante gazelle simplement parce que vous vous sentirez léger. C'est tout un art d'y arriver.

— Oui, c'est ce que j'ai compris.

— C'est ce que vous croyez comprendre, Gottstein. Avez-vous déjà observé les bonds d'un kangourou ?

— À la télévision seulement.

— Cela ne suffit pas à vous en décomposer les mouvements. Il faut s'y essayer soi-même. C'est l'unique moyen de se déplacer rapidement sur la surface lunaire. Il faut d'abord rejeter les deux pieds en arrière, puis faire ce qui serait sur Terre un simple bond. Une fois en l'air, il faut projeter les pieds en avant, puis les ramener en arrière juste avant qu'ils touchent le sol. Et gardant son élan, on recommence. À l'échelle terrestre, chaque mouvement paraît lent sous cette faible pesanteur, alors qu'en réalité on franchit à chaque bond plus de six mètres, et l'effort musculaire qui vous maintient dans les airs (en admettant qu'air il y ait) est minime. On a absolument l'impression de s'envoler.

— L'avez-vous tenté ? Y êtes-vous parvenu ?

— Je l'ai tenté, mais aucun Terrien n'y parvient parfaitement. Je suis cependant arrivé à effectuer cinq bonds de suite, de quoi éprouver cette sensation, juste assez pour désirer en faire davantage, mais on se heurte toujours à une erreur de calcul, à un manque de synchronisation. On s'étale et on glisse sur au moins deux cent cinquante mètres. Les Lunarites, qui sont fort polis, ne rient jamais de vous. Rien de plus facile pour eux que d'avancer par bonds. Ils s'y exercent dès leur petite enfance et attrapent presque immédiatement le rythme.

— C'est leur monde, fit Gottstein en gloussant. Imaginez un peu ce que cela donnerait sur Terre.

— Ils ne viendront jamais sur Terre. Ils ne le supporteraient pas. C'est l'avantage que nous avons sur eux. Nous pouvons aussi bien vivre sur la Terre que sur la Lune. Alors qu'eux ne peuvent vivre que sur la Lune. Nous avons tendance à l'oublier, comme nous avons tendance à confondre les Lunarites avec les Immigrés.

— Les quoi ?

— Les Immigrants venus de Terre. Ceux qui vivent sur la Lune de façon plus ou moins permanente, mais qui sont nés et ont été élevés sur la planète Terre. Ces immigrants peuvent bien entendu retourner sur la Terre, mais les authentiques Lunarites n'ont ni l'ossature ni les muscles qui leur permettraient de supporter la pesanteur terrestre. Il en est résulté des catastrophes dans les débuts de l'histoire lunaire.

— Vraiment ?

— Eh oui. Des gens sont revenus sur Terre avec leurs enfants nés sur la Lune. Nous avons tendance à l'oublier, mais nous étions à ce moment-là en pleine Crise et la mort de quelques enfants eut pour nous peu d'importance comparée au nombre incroyable de victimes

que vit la fin du XXe siècle et les décennies qui suivirent. Tandis qu'ici, sur la Lune, on garde le souvenir de chacun des Lunarites qui succomba à la pesanteur terrestre… Cela contribue à leur donner l'impression de vivre dans un monde à part.

— Moi qui croyais avoir été bien mis au courant sur Terre, fit Gottstein, je me rends compte que j'ai encore beaucoup à apprendre.

— Il est impossible d'apprendre sur Terre tout ce qui a trait à la Lune, c'est pourquoi j'ai préparé pour vous un exposé détaillé, tout comme mon prédécesseur l'avait fait pour moi. Vous trouverez le monde lunaire à la fois fascinant et épuisant. Je doute que vous ayez absorbé sur Terre des nourritures lunaires, et si vous vous basez sur la description qu'on vous en a faite, vous serez encore très loin de la réalité… Mais il vous faudra bien vous y habituer. C'est de mauvaise politique de se faire expédier des aliments et des boissons de la planète Terre. Il vous faut vous accoutumer à consommer les produits du cru.

— Vous l'avez fait pendant deux ans. Je pense que j'y survivrai moi aussi.

— Je ne l'ai pas fait de façon continue. Mon séjour ici a été entrecoupé de congés qui m'ont permis de retourner sur Terre. Ils sont d'ailleurs obligatoires, que vous le désiriez ou pas. Je suppose qu'on vous en avait prévenu.

— Oui, fit Gottstein.

— Malgré les exercices que vous pratiquerez ici, il vous faudra vous soumettre de temps à autre à la pesanteur terrestre afin d'entretenir votre ossature et votre musculature. Et pendant vos congés sur Terre vous mangerez, ce qui s'appelle manger. Il arrive d'ailleurs qu'on reçoive ici des nourritures passées en contrebande.

— On a fouillé mes bagages à mon arrivée, dit Gottstein, mais il se trouvait que j'avais dans la poche de mon pardessus une boîte de corned-beef que j'y avais oubliée, et qui leur a échappé.

Montez sourit et dit d'un ton hésitant :

— Je suppose que vous allez m'offrir de la partager avec moi ?

— Non, fit Gottstein en fronçant son nez épaté. J'allais au contraire vous dire, avec les accents les plus nobles : « Tiens, Montez, prends-la ! Tu en as certainement un plus grand besoin que moi. » Il bafouilla légèrement en prononçant ces mots car il employait rarement, en langage planétaire, le tutoiement.

Cette fois Montez rit franchement, puis, reprenant son sérieux, il dit en secouant la tête :

— Non : dans une semaine je me gaverai de tous les produits terrestres que je peux désirer. Il n'en sera pas de même pour vous. Au cours des quelques années que vous allez passer ici, vos rations seront plutôt maigres, et vous vous reprocheriez amèrement votre présente

générosité. Non, gardez votre boîte de corned-beef… Si, si, j'insiste. Je ne voudrais pour rien au monde que vous me gardiez par la suite une haine tenace.

Il parlait gravement, la main posée sur l'épaule de Gottstein qu'il regardait droit dans les yeux.

« Enfin, ajouta-t-il, il existe un sujet dont je tiens absolument à vous parler et que j'ai éludé jusqu'à présent parce que je ne savais pas comment l'aborder. Cette digression sur la nourriture n'était qu'une excuse pour retarder ce moment.

Gottstein remit dans sa poche la boîte de corned-beef. Bien incapable de donner à son visage réjoui une expression aussi sérieuse que celle qu'arborait son collègue, il n'en dit pas moins d'une voix ferme et grave :

— S'agit-il d'un sujet que vous n'avez pu traiter dans vos messages, Montez ?

— Ce sujet, j'ai tenté de le suggérer, Gottstein : mais ne sachant pas exactement comment l'énoncer, et la Terre mettant une mauvaise volonté évidente à interpréter mes messages, nous avons fini par ne plus rien nous communiquer d'important. J'espère que vous réussirez mieux que moi. Si je n'ai pas demandé à prolonger ma mission ici c'est en raison de mon incapacité à communiquer avec la Terre, incapacité dont je me refuse à assumer plus longtemps la responsabilité.

— À vous entendre, cela a l'air grave.

— C'est bien l'impression que je cherche à vous donner. À première vue, cela peut sembler absurde. La colonie lunaire ne compte qu'une dizaine de milliers de gens. Moins de la moitié sont d'authentiques Lunarites. Ils sont handicapés par leur manque de ressources, leur manque d'espace ; le monde où ils vivent est dur, et cependant… et cependant…

— Et cependant ?… fit Gottstein l'encourageant à continuer.

— Il se passe ici quelque chose – je ne saurais dire exactement quoi – qui pourrait se révéler dangereux.

— Dangereux ?… Que peuvent-ils faire ? Déclarer la guerre à la Terre ? fit Gottstein se retenant de sourire.

— Non, non, c'est bien plus subtil que cela, fit Montez se passant la main sur le visage puis se frottant nerveusement les yeux : À parler franc, j'estime que la Terre a perdu de son dynamisme.

— Ce qui veut dire ?…

— Comment vous expliquer cela ? Au moment même où une colonie s'est établie sur la Lune, la Terre a dû affronter la Grande Crise. Je pense que je n'ai pas besoin de vous le rappeler.

— Non, non, inutile, fit Gottstein assombri.

— La population qui était à ce moment de six milliards d'habitants est tombée à deux milliards.

— La Terre ne s'en porte que mieux, n'est-il pas vrai ?

— Sans aucun doute, mais j'aurais préféré que cette baisse de population soit due à d'autres causes… La Crise a laissé derrière elle une constante méfiance envers la technologie, une profonde inertie, le refus de tout changement par crainte d'éventuels effets secondaires. De grands mais peut-être dangereux projets ont été abandonnés parce qu'on a tendance maintenant à sacrifier la grandeur à la sécurité.

— Vous faites allusion, je suppose, aux expériences génétiques ?

— Ce sont évidemment les plus spectaculaires, mais non les seules, fit Montez avec amertume.

— À dire vrai, je ne regrette pas qu'on y ait renoncé. Cela n'a été qu'une suite d'échecs.

— Parce que nous n'avons pas su exploiter l'intuitionnisme.

— Rien ne prouve que l'intuitionnisme soit chose désirable et l'on aurait plutôt la preuve du contraire… De plus, je ne vois pas le rapport avec la colonie lunaire elle-même. Et je n'y vois pas non plus la preuve que la Terre soit en état de stagnation.

— C'est pourtant le cas, fit Montez avec conviction. La colonie lunaire est un vestige, un dernier témoignage de la période qui précéda la Grande Crise ; un ultime sursaut de l'humanité avant sa régression.

— Vous exagérez, Montez.

— Je ne le pense pas. La Terre a régressé. L'humanité a régressé partout sauf sur la Lune. La colonie lunaire représente pour l'homme une nouvelle frontière, aussi bien sur le plan physique que psychique. Nous nous trouvons sur un monde où rien ne vient attenter à la trame des jours, où n'existe pas un environnement complexe à l'équilibre instable. Toutes les choses qui sont sur la Lune et qui servent à l'homme sont faites de la main de l'homme. La Lune est un monde échafaudé par l'homme dès le début, et non sur des bases préétablies, puisque c'est un monde sans passé.

— Et alors ?…

— Sur Terre nous avons été amollis par la nostalgie d'un passé idyllique qui en réalité n'a jamais existé et qui, même s'il avait existé, ne pourrait renaître. En certains points l'équilibre écologique fut rompu au cours de la Grande Crise et nous devons nous organiser de notre mieux ; c'est pourquoi nous vivons perpétuellement dans la crainte… La Lune n'a pas un passé assez long pour que ses habitants en rêvent. Ils n'ont donc pas d'autre choix que d'aller de l'avant.

Montez se laissait emporter par ses propres paroles.

« Gottstein, reprit-il, ce monde, je l'ai observé pendant deux ans, et vous-même l'observerez pendant un laps de temps au moins aussi long. Les Lunarites sont pris d'une véritable frénésie. Ils s'étendent dans toutes les directions. Ils se développent physiquement. Ils

creusent chaque mois de nouveaux couloirs, construisent de nouveaux complexes d'habitations pour les populations à venir. Ils vont de l'avant autant que leurs ressources le leur permettent. Ils découvrent de nouveaux matériaux de construction, de nouvelles sources d'eau, de nouveaux filons de métaux à utilisation bien définie. Ils multiplient les batteries à radiations solaires dont ils ont maintenant une importante réserve ; ils agrandissent leurs usines d'électronique… Vous savez, je pense, que c'est à cette colonie lunaire, qui compte à peine dix mille personnes, que la Terre doit le plus clair de ses instruments électroniques miniaturisés et les dernières applications de la biochimie.

— Oui, je sais que leur apport est important.

— La Terre se replie sur elle-même dans son petit confort. La Lune est son principal pourvoyeur. Et elle pourrait bien devenir dans un proche avenir son unique pourvoyeur… Elle se développe également sur le plan intellectuel. À mon avis, Gottstein, il n'existe pas sur Terre un jeune et brillant savant qui ne rêve vaguement – ou peut-être pas si vaguement que ça – d'aller un jour sur la Lune. La technologie étant sur Terre en régression, c'est désormais la Lune qui a repris le flambeau.

— Vous faites allusion, je pense, au synchrotron à protons ?

— Oui, entre autres. Quand a été construit sur Terre le dernier synchrotron ? C'est évidemment l'appareil le plus grand et le plus spectaculaire, mais ce n'est pas le seul ni même le plus important. Voulez-vous savoir quel est, sur la Lune, l'appareil scientifique le plus important ?

— Serait-ce quelque chose de si secret qu'on ne m'en aurait pas encore parlé ?

— Non, c'est au contraire quelque chose de si évident que personne ne semble le remarquer. Ce sont les dix mille cerveaux que l'on trouve ici ! Les dix mille meilleurs cerveaux humains qui existent. Le seul groupe de dix mille cerveaux humains étroitement unis qui sont, par principe et par choix, orientés vers les sciences. »

Gottstein qui s'agitait nerveusement sur sa chaise essaya de la déplacer. Elle était clouée au sol et il n'y parvint pas, mais ce faisant il faillit en dégringoler et Montez allongea le bras pour le retenir.

— Je m'excuse, fit Gottstein en rougissant.

— Vous ne tarderez pas à vous habituer à cette quasi-apesanteur.

— Vous ne croyez pas, fit Gottstein, que vous brossez un tableau trop noir de la situation ? Il n'y a pas sur Terre que des ignorants. Nous avons inventé la Pompe à Électrons. C'est une réalisation purement terrestre. Aucun Lunarite n'y a collaboré.

Montez secoua la tête, et grommela d'un ton irrité quelques mots d'espagnol, sa langue natale. Puis il demanda :

— Avez-vous déjà rencontré Frederick Hallam ?

— En fait, oui, fit Gottstein en souriant. Le père de la Pompe à Électrons. Il a dû se faire tatouer ces mots sur la poitrine !

— Votre sourire, votre remarque prouvent que vous avez la même opinion que moi. Sérieusement, pouvez-vous un instant imaginer qu'un homme comme Hallam puisse être le père de la Pompe à Électrons ? Pour les masses ignorantes cette fable tient debout, mais le fait est – et vous tomberez d'accord avec moi si vous prenez le temps d'y réfléchir – qu'il n'y a pas de père de la Pompe à Électrons. Ce sont les para-men, les habitants du para-Univers, quels qu'ils soient, et quoi qu'ils soient, qui en sont les inventeurs. Hallam n'a été que leur instrument. La Terre tout entière n'est qu'un instrument entre leurs mains.

— Nous avons du moins été assez intelligents pour exploiter leur invention.

— Oui, tout comme les vaches sont suffisamment intelligentes pour manger le foin que nous leur fournissons. La Pompe ne prouve nullement que l'homme va de l'avant. Ce serait même plutôt le contraire.

— Si la Pompe représente un pas en arrière, alors bravo pour le recul. Je ne voudrais pour rien au monde m'en passer.

— Qui le voudrait ? Mais le fait est qu'elle correspond exactement à l'état d'esprit qui règne sur Terre. Une source inépuisable d'énergie qui ne nous coûte pour ainsi dire rien, à part l'entretien, et qui ne comporte aucune pollution. Mais voilà, il n'y a pas de Pompe à Électrons sur la Lune.

— Je suppose qu'ils n'en ont pas besoin, dit Gottstein. Les batteries solaires fournissent aux Lunarites l'énergie dont ils ont besoin. Elles sont une source d'énergie inépuisable qui ne leur coûte pour ainsi dire rien, l'entretien mis à part, et qui en plus ne crée aucune pollution… Ce sont bien là les termes que vous venez d'employer ?

— En effet, mais les batteries solaires sont entièrement faites de main d'homme. C'est là que je voulais en venir. On avait projeté de construire pour la Lune une Pompe à Électrons. On a même tenté de l'y installer.

— Et…

— Et ça n'a rien donné. Les para-men n'avaient sans doute pas l'usage du tungstène et il ne s'est rien passé.

— Je l'ignorais. Comment l'expliquez-vous ?

— Comment le savoir ? fit Montez haussant de façon expressive les épaules et les sourcils. Nous pouvons imaginer, par exemple, que les para-men vivent dans un monde dépourvu de satellite ; qu'ils ignorent qu'il puisse exister d'autres mondes, assez proches du leur, et

tous peuplés. Ils en ont découvert un et n'en ont pas cherché d'autre. Encore une fois, comment le savoir ?… Le fait est que les para-men n'ont pas répondu à nos espoirs et que sans eux nous ne pouvons rien faire.

— Par « nous », vous entendez « nous les Terrestres » ? fit Gottstein, pensif.

— Oui.

— Et les Lunarites ?

— Ils n'y ont pas été mêlés.

— S'y intéressaient-ils ?

— Je l'ignore. Et voilà d'où proviennent mon incertitude et ma crainte. Les Lunarites – et tout particulièrement les Lunarites nés sur la Lune – n'ont pas les mêmes réactions que les Terrestres. Je ne sais quels sont leurs plans et leurs intentions. Je ne suis pas parvenu à le découvrir.

— Que peuvent-ils faire ? demanda Gottstein toujours pensif. Auriez-vous quelque raison de supposer qu'ils cherchent à nous nuire ? Et en admettant qu'ils en aient le désir, en auraient-ils les moyens ?

— Comment vous dire ? Les Lunarites ne manquent ni de charme, ni d'intelligence. En revanche, ils semblent incapables d'éprouver vraiment de la haine, de la colère ou même de la peur. Je vous donne là une impression toute personnelle et il est possible que je me trompe. Et ce qui me tourmente, c'est cette incertitude.

— À ma connaissance, sur la Lune, toutes les installations scientifiques sont dirigées de la Terre.

— C'est exact. Il en est ainsi du synchrotron à protons. Du radiotélescope trans-terrestre, ainsi que de leur énorme télescope optique… installations des plus importantes qui fonctionnent depuis cinquante ans.

— Et entre-temps, il n'a rien été créé de nouveau ?

— Par les Terrestres, quasiment rien.

— Et par les Lunarites ?

— Là, je suis en plein cirage. Leurs savants travaillent dans d'importants complexes où je suis parvenu à contrôler leurs fiches de présence. Or, elles présentent d'énormes trous.

— Des trous ?

— Oui : ce qui implique qu'ils passent un temps considérable hors de ce complexe et laisse à penser qu'ils ont eux-mêmes monté des laboratoires.

— Il fallait bien s'y attendre puisqu'ils fabriquent, comme vous l'avez dit vous-même, des instruments électroniques miniaturisés et se livrent à des expériences de biochimie poussées.

— C'est entendu, mais… Voyez-vous, Gottstein, je me heurte à

trop d'inconnues et c'est justement cela qui me fait peur.

Après avoir réfléchi un moment, Gottstein dit enfin :

— Si je vous comprends bien, Montez, vous cherchez d'une part à me mettre en garde et de l'autre à m'inciter à découvrir ce que les Lunarites ont en tête.

— C'est à peu près ça, fit Montez, l'air malheureux.

— Le hic c'est que vous ne savez même pas s'ils ont réellement quelque chose en tête.

— Non, en effet, mais j'ai bien l'impression qu'ils nous mijotent un tour à leur façon.

— Bizarre, tout ça, fit Gottstein. En d'autres circonstances je me serais efforcé de calmer vos craintes sans doute excessives, mais… mais il y a tout de même quelque chose de bizarre.

— C'est à dire ?…

— Dans le vaisseau spatial qui m'a amené sur la Lune il y avait un groupe important de touristes, mais l'un d'eux m'a frappé et son visage a éveillé quelque chose en moi. N'ayant pas eu l'occasion de m'entretenir avec lui, je n'y ai plus pensé, mais vos paroles ont à nouveau fait surgir son visage, et maintenant cela me revient.

— Quoi donc ?

— Je faisais partie d'un comité qui traitait de la Pompe à Électrons. Une question de sécurité. – Et avec un bref sourire : Tout ce qui touche à la sécurité est devenu sur Terre une véritable obsession. Le détail de cette séance m'échappe actuellement, mais je puis affirmer sans risque de me tromper que parmi nous se trouvait l'homme que j'ai vu dans le vaisseau spatial.

— Et vous estimez qu'il y a là plus qu'une simple coïncidence ?

— Je ne saurais l'affirmer, mais ce visage est lié pour moi à quelque chose d'inquiétant. Peut-être qu'en y réfléchissant cela me reviendra. De toute façon, je vais me procurer la liste des passagers. J'y trouverai peut-être un nom qui me dira quelque chose. C'est malheureux, Montez, mais j'ai bien peur que vous m'ayez communiqué votre virus.

— Eh bien moi je m'en réjouis. Quant à cet homme, possible que ce ne soit qu'un simple touriste qui repartira dans une quinzaine de jours. Mais je suis quand même content de vous avoir donné matière à réflexion.

— Ce doit être un physicien, ou un quelconque savant, marmonna Gottstein qui n'écoutait plus. Non seulement j'en suis convaincu, mais je l'associe à je ne sais quel danger.

Chapitre 4

— Bonjour, fit gaiement Sélénè.

Le Terrien se retourna, la reconnut presque immédiatement et s'écria :

— Sélénè ! Je ne me trompe pas ? Vous êtes bien Sélénè ?

— Eh oui ! Et vous prononcez parfaitement mon nom. Vous plaisez-vous parmi nous ?

— Énormément, fit gravement le Terrien. Jamais je ne me suis aussi bien rendu compte de tout ce que le siècle nous a apporté d'unique. Il y a peu de temps encore j'étais sur la Terre, fatigué de cette planète, fatigué de moi-même. Puis je me suis dit : Si j'avais vécu il y a un siècle, le seul moyen de quitter ce monde eût été pour moi de mourir, mais maintenant… pourquoi n'irais-je pas sur la Lune ?

En disant ces derniers mots, il sourit sans véritable gaieté.

— Et maintenant que vous êtes sur la Lune, vous sentez-vous plus heureux ? demanda Sélénè.

— Disons, un peu, fit-il en regardant autour de lui. Mais où sont donc les touristes que vous traînez habituellement avec vous ?

— Je ne suis pas de corvée, aujourd'hui. C'est mon jour de congé. Et je m'en octroierai peut-être deux ou trois de plus. Mon métier n'a rien de passionnant.

— Alors, quelle déveine pour vous de tomber sur un touriste votre jour de congé !

— Je ne suis pas « tombée » sur vous. J'étais à votre recherche. Et je ne vous ai pas retrouvé sans peine. Vous ne devriez pas vous balader ainsi tout seul.

— Pourquoi me cherchiez-vous ? fit le Terrestre la regardant avec intérêt. Vous les aimez tant que ça, les Terriens ?

— Ma foi non, bien au contraire, reconnut-elle avec une rude franchise. Je ne peux pas les sentir. Je les déteste par principe et être continuellement en leur compagnie rend mon métier plus dur encore.

— Et pourtant vous me cherchiez, et rien au monde – pardon, rien en Lune – ne parviendra à me faire croire que je suis jeune et beau.

— Même si vous l'étiez, cela n'y changerait rien. Les Terriens ne m'intéressent pas, comme tout le monde le sait à l'exception de Barron.

— Alors, encore une fois, pourquoi étiez-vous à ma recherche ?

— Parce que vous m'intéressez à d'autres points de vue, et parce que Barron s'intéresse à vous.

— Qui est Barron ? Votre petit ami ?

— Barron Neville ? fit Sélénè en éclatant de rire. Ce n'est pas un

gamin et il est pour moi bien plus qu'un ami. Nous avons des rapports physiques quand l'envie nous en prend.

— C'est exactement ce que je voulais dire. Vous avez des enfants ?

— Oui, un petit garçon de dix ans. Mais il passe le plus clair de son temps dans le quartier réservé aux enfants. Et pour vous éviter la question que vous alliez me poser, non, il n'est pas de Barron. J'aurai peut-être un enfant de Barron si nous sommes encore ensemble quand je recevrai l'autorisation de concevoir à nouveau… en admettant que je la reçoive, ce dont je suis à peu près sûre.

— Vous êtes d'une franchise étonnante.

— Pour ce que je ne considère pas comme secret ?… Pourquoi pas ?… Et maintenant, qu'aimeriez-vous faire ?

Ils s'étaient engagés dans un long couloir taillé dans une roche d'un blanc laiteux, à la surface comme vitrifiée où s'étaient enchâssées des « pierres de lune » comme on en pouvait ramasser en de nombreuses régions lunaires. Sélénè portait de légères sandales qui semblaient à peine effleurer le sol tandis que son compagnon avait aux pieds de lourdes chaussures aux épaisses semelles ferrées qui lui permettaient de se maintenir en équilibre et de se déplacer sans trop souffrir.

Ce couloir était à sens unique. De temps à autre une petite voiture électrique les dépassait et disparaissait silencieusement.

— Voyons, qu'aurais-je envie de faire ? Vous venez de le demander sans poser aucune condition. Ne mettrez-vous pas de conditions-limites afin que bien involontairement je ne vous vexe par mes exigences ?

— Seriez-vous physicien ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit le Terrien après un instant d'hésitation.

— J'étais curieuse de savoir ce que vous me répondriez. Car je sais pertinemment que vous êtes physicien.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il faut être physicien pour parler de conditions-limites. Et parce qu'il faut l'être pour demander avant tout, en arrivant sur la Lune, à visiter le synchrotron à protons.

— C'est donc pour cela que vous étiez à ma recherche ? Parce que vous pensiez que je suis physicien ?

— Non, mais c'est pour cette raison que Barron m'a envoyée à votre recherche. Parce que lui-même est physicien. Et si j'ai accepté, c'est parce que je vous trouvais assez spécial pour un Terrien.

— Comment l'entendez-vous ?

— Oh ! n'y voyez pas un compliment, si c'est cela que vous cherchez. Simplement vous ne semblez pas porter les autres Terriens

dans votre cœur.

— Comment êtes-vous arrivée à cette conclusion ?

— Je vous ai observé quand vous étiez au milieu de votre groupe. Et puis c'est une chose que je sens. Et ce sont toujours les Terriens qui n'aiment pas les autres Terriens qui s'installent le plus volontiers sur la Lune. Ce qui me ramène à ma question… Qu'avez-vous envie de faire ? Et bien entendu je serai obligée de vous poser des conditions-limites. En ce qui concerne le tourisme, tout au moins.

— Vous m'intriguez, Sélénè, fit le Terrien en lui lançant un regard inquisiteur. Votre travail est si peu intéressant, si fastidieux, même, que vous vous réjouissez d'avoir un jour de congé, que vous envisagez même d'en prendre deux ou trois. Et que faites-vous ce jour-là ? Vous reprenez votre travail volontairement à mon seul bénéfice… Tout cela parce que vous vous intéressez un peu à moi ?

— Non, c'est Barron qui s'intéresse à vous. Occupé, il m'a demandé de vous distraire jusqu'à nouvel ordre… Et puis c'est tout différent. Rendez-vous compte ! Quand j'exerce mon métier je prends en charge vingt, vingt-cinq Terriens… Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'emploie ce terme ?

— Certainement pas, puisque je l'emploie moi-même.

— Oui, mais vous, vous êtes un Terrestre. Et certains habitants de la Terre trouvent le terme péjoratif et le prennent en mauvaise part, spécialement quand il est employé par un Lunarite.

— Vous voulez dire un Lunarien ?

— Oui, c'est à peu près ça, fit Sélénè en rougissant.

— Bon ! Si vous voulez bien, finissons-en avec cette discussion académique sur des termes péjoratifs ou non. Reprenons. Vous me parliez de votre métier.

— Il consiste à empêcher les Terriens dont j'ai la garde de se blesser en tombant ou en se heurtant ; à leur montrer ce qui est à voir ; à leur faire de petits topos ; à m'assurer qu'ils mangent, boivent et se déplacent aussi bien que possible. Ils demandent à voir ou à faire certaines choses, et mon rôle consiste à faire preuve envers eux d'une parfaite courtoisie et d'une patience infinie.

— Affreux ! s'exclama le Terrestre.

— Vous et moi allons au contraire faire ce qui nous plaît. Vous prendrez vos risques et moi je dirai tout ce qui me passe par la tête.

— Je vous ai déjà dit que vous pouvez m'appeler Terrien tant que vous voudrez.

— Parfait ! Dans ce cas je m'offre un vrai jour de congé. Qu'aimeriez-vous faire ?

— La réponse est facile : visiter le synchrotron à protons.

— Tout, mais pas ça ! Barron s'arrangera peut-être pour vous y emmener.

— Si vous me refusez le synchrotron, je ne sais pas trop ce qu'il y a d'autre à voir. Je sais que le radiotélescope est très loin d'ici et je ne pense pas d'ailleurs qu'il présente quoi que ce soit de nouveau… À vous de me faire une proposition. Que visitent en général les touristes ?

— Des tas de choses. Il y a par exemple les cultures d'algues – non pas les usines où on les transforme et que vous avez vues, mais les plantations elles-mêmes. Malheureusement l'odeur qu'elles dégagent est très forte et je ne doute que les Terriens – pardon, les Terrestres – la trouvent particulièrement appétissante. Ils ont déjà assez de peine à s'habituer à notre alimentation.

— Cela vous surprend ? Avez-vous déjà goûté à nos aliments ?

— À vrai dire, pas exactement. Je pense d'ailleurs qu'ils ne me plairaient pas. Nous sommes tous des êtres d'habitudes.

— C'est bien possible, fit le Terrestre en soupirant. Si vous mangiez un véritable steak, vous le trouveriez peut-être trop fibreux et trop gras.

— Nous pourrions nous rendre dans la périphérie où de nouveaux couloirs s'enfoncent plus profondément dans la roche, mais il vous faudrait pour cela une tenue spéciale. Il y a également des manufactures…

— À vous de choisir, Sélénè.

— D'accord, si vous me promettez de me répondre franchement.

— Comment pourrais-je faire une telle promesse avant de connaître la question ?

— Je vous ai dit tout à l'heure que les Terriens qui n'aiment pas les Terriens ont tendance à s'installer définitivement sur la Lune. Vous ne m'avez pas contredite. Auriez-vous cette intention ?

Le Terrestre regarda fixement le bout de ses grosses chaussures, puis dit enfin :

— Voyez-vous, Sélénè, j'ai eu des difficultés à obtenir un visa pour la Lune. On m'objectait que j'étais un peu trop âgé pour effectuer ce voyage. Que si je séjournais trop longtemps sur la Lune je me sentirais incapable de retourner sur Terre. C'est pourquoi je leur ai déclaré que j'avais l'intention de m'installer ici définitivement.

— En somme vous ne mentiez pas.

— Sur le moment je n'en étais pas très sûr. Mais je crois bien que je vais me décider à me fixer ici.

— J'aurais cru que dans ces conditions ils auraient cherché à vous empêcher de partir.

— Et pour quelle raison ?

— Parce que en règle générale, les Autorités de la planète Terre répugnent à laisser des physiciens s'installer définitivement sur la Lune.

— Ils ne m'ont fait aucune difficulté à ce sujet, fit le Terrestre avec un léger sourire.

— Alors, si vous devez rester parmi nous, il me semble que nous ferions bien de visiter le gymnase. Les Terriens en expriment souvent le désir, mais en règle générale nous ne les y encourageons pas… bien que ce ne soit pas absolument interdit. Il en va autrement des Immigrants.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— D'abord nous pratiquons nos exercices nus ou presque nus. Pourquoi pas ? ajouta-t-elle d'un ton irrité, comme allant au-devant de sempiternelles objections : La température est égale ; le gymnase, parfaitement propre. Nous évitons en général d'imposer notre nudité aux Terriens. Les uns en sont choqués, les autres, excités, quand ce n'est pas les deux à la fois. Nous n'allons pas endosser des vêtements au gymnase pour leur faire plaisir, ni les obliger à nous imiter. C'est pourquoi nous préférons leur en interdire l'entrée.

— Et les Immigrants ?

— Il faut bien qu'ils s'y habituent. Et finalement ils se mettent nus eux aussi. S'exercer au gymnase leur est plus nécessaire encore qu'aux Lunarites d'origine.

— Je serai franc avec vous, Sélénè. Une femme nue, je trouve cela excitant. Je n'ai pas encore passé l'âge, vous savez.

— Eh bien, excitez-vous, fit la jeune femme avec indifférence, mais gardez votre excitation pour vous. D'accord ?

— Sommes-nous obligés nous aussi de nous dévêtir ? fit-il en la regardant d'un air amusé.

— En notre qualité de spectateurs, non. Nous le pourrions, mais rien ne nous y oblige. Vous vous sentiriez mal à l'aise si vous adoptiez si vite cette coutume, et vous ne nous offririez pas un spectacle particulièrement réjouissant…

— Eh bien, on peut dire que vous êtes franche, vous !

— Ce n'est pas votre avis ? Allons, soyez honnête. Quant à moi, je ne tiens nullement à devenir l'objet de votre excitation. C'est pourquoi nous resterons habillés tous les deux.

— Personne, à votre avis, ne soulèvera d'objection ? Je veux dire : à l'entrée d'un Terrien de piètre apparence !

— Pas si vous êtes avec moi.

— Bon. Alors allons-y, Sélénè. C'est loin d'ici ?

— Nous y sommes. Là en face.

— Ah ! je comprends. Vous aviez dès le début l'intention de m'y amener.

— Je pensais que cela vous intéresserait.

— Et pourquoi ?

— Une idée que j'ai comme ça, fit Sélénè avec un brusque et

charmant sourire.

— Je commence à croire, fit le Terrestre en secouant la tête, que vous n'avez jamais des idées « comme ça ». Laissez-moi vous faire part de mes déductions. Si me je fixe sur la Lune j'aurai besoin de faire des exercices afin d'entretenir ma musculature, mon ossature et mes organes.

— C'est exact. C'est d'ailleurs ce que nous faisons tous, mais spécialement les Immigrants venus de la planète Terre. Le jour viendra où vous exercer au gymnase sera pour vous une simple question de routine.

Ils franchirent une porte et le Terrien, stupéfait, resta cloué sur place.

— C'est bien le premier endroit qui me rappelle la Terre.

— En quoi ?

— D'abord par ses dimensions. Je ne pensais pas que vous aviez sur la Lune des salles aussi vastes. Des bureaux bien équipés, des secrétaires installées devant leurs machines…

— Des secrétaires à la poitrine nue, lui fit observer Sélénè.

— Ce détail-là, je le reconnais, ne me rappelle en rien la Terre.

— Nous disposons d'un toboggan et d'un ascenseur pour les Terriens, car il existe plusieurs niveaux… Mais attendez un instant.

Elle s'approcha de la secrétaire installée à la table la plus proche et lui adressa rapidement quelques mots à voix basse tandis que son compagnon regardait autour de lui avec une bienveillante curiosité.

— Pas de problème, fit Sélénè en revenant auprès de lui. Et de plus nous aurons la chance d'assister à une compétition qui promet d'être passionnante. Je connais les deux équipes qui y participent.

— Cet endroit est vraiment impressionnant.

— Si vous parlez de ses dimensions, je vous répondrai tout de suite que ce gymnase est encore insuffisant. D'ailleurs nous en avons trois : mais celui-ci est le plus important.

— Cela me fait plaisir de penser, dit le Terrestre, que dans cette périphérie lunaire vous sacrifiez tant de place à de simples divertissements.

— Des divertissements ! fit Sélénè, ulcérée. Vous croyez vraiment que ce sont de simples divertissements ?

— Les compétitions ne sont après tout que des jeux.

— Appelons ça des jeux si vous voulez. Sur la Terre, pour vous ce n'est que du sport. Dix joueurs s'exhibent devant dix mille spectateurs. Mais sur la Lune il n'en est pas ainsi. Ce qui pour vous est un divertissement est pour nous une nécessité… Suivez-moi. Nous allons prendre l'ascenseur, qu'il nous faudra peut-être attendre un peu.

— Je ne cherchais nullement à vous vexer.

— Je ne suis pas vexée, mais essayez de nous comprendre. Vous

autres Terrestres avez eu, depuis le moment où les bêtes aquatiques se sont risquées sur la terre ferme, trois cents millions d'années pour vous adapter à la pesanteur terrestre. Vous n'avez pas eu besoin de vous y exercer. Alors que le temps nous a manqué, à nous autres, pour nous adapter à la pesanteur lunaire.

— C'est bien ce qui vous rend différents de nous.

— Chez ceux qui de naissance et dès l'enfance sont soumis à l'apesanteur lunaire, ossature et musculature sont tout naturellement plus légères et moins massives que chez les Terriens, mais ce ne sont là que des aspects superficiels. En revanche, nos fonctions corporelles, si subtiles soient-elles, digestion, taux de sécrétion hormonale, sont mal adaptées à la quasi-pesanteur et c'est pourquoi nous devons y remédier par une culture physique appropriée. Que nous nous livrions à ces exercices sous forme de jeux ne signifie pas qu'il ne faille voir là que simple divertissement… Ah ! voilà l'ascenseur.

Le Terrestre, interloqué, fit un pas en arrière tandis que Sélénè encore sur la défensive s'exclamait d'un ton agacé :

« Vous allez me dire, comme tous les Terrestres, que cet ascenseur ressemble singulièrement à une corbeille d'osier. Mais vu le faible degré de pesanteur qui règne sur la Lune ce panier est bien assez résistant.

L'ascenseur entreprit une lente descente. Ils étaient seuls à bord.

— On ne doit pas utiliser souvent ce moyen de transport, fit le Terrestre.

— En effet, fit Sélénè en souriant. Le toboggan est infiniment plus populaire et plus amusant.

— Qu'entendez-vous par toboggan ?

— Exactement ce que le mot veut dire… Ah ! nous voilà arrivés. Nous n'avions à descendre que de deux niveaux… Quant au toboggan, c'est une sorte de conduit vertical dans lequel on se laisse glisser en se retenant à des poignées. Mais nous n'encourageons pas les Terriens à en user.

— C'est trop risqué ?

— En soi-même, non. On peut le descendre comme une échelle. Mais il y a constamment des jeunes qui le dévalent à toute allure et les Terriens ne savent comment se garer. Les collisions sont plutôt désagréables… Vous vous y ferez, avec le temps… En fait, ce que vous allez voir maintenant est une sorte d'immense puits aux parois garnies de poignées, qui se prête à des exercices assez périlleux.

Elle le conduisit jusqu'à une balustrade circulaire où de nombreux spectateurs penchés sur ce puits discutaient le coup. Ils étaient tous à peu près nus. Beaucoup portaient des sandales et une musette en bandoulière. Quelques-uns avaient revêtu un slip. L'un d'entre eux puisait avec une cuillère, à même une gamelle, une bouillie verdâtre

dont il semblait se régaler.

En les croisant le Terrien fit la grimace et dit :

— On doit beaucoup souffrir des dents, sur la Lune.

— En effet, fit Sélénè. Et si l'on nous donnait à choisir nous préférerions être des édentés.

— Des édentés ?

— Peut-être pas complètement. Nous garderions nos incisives et nos canines pour de pures raisons d'esthétique et elles pourraient à l'occasion nous servir. Elles seraient aussi plus faciles à entretenir. Mais pourquoi s'encombrer de molaires qui ne servent à rien ? Ce n'est qu'un souvenir de notre passé terrestre.

— Avez-vous fait quelques progrès dans ce domaine ?

— Non, fit sèchement Sélénè. L'exercice de la génétique est interdit. La Terre l'a déclaré illégal et elle y tient. – Et se penchant sur la balustrade : Cette salle circulaire est un des terrains de jeux de la Lune.

Le Terrestre y plongea le regard. C'était un immense cylindre aux parois lisses, de couleur rose, sur lesquelles étaient disposées, comme au hasard, des barres de métal. Ici et là une de ces barres avançait à l'intérieur du cylindre et certaines le traversaient même dans toute sa largeur. Ce cylindre mesurait environ cent cinquante mètres de profondeur sur quinze à vingt de largeur.

Personne ne semblait prêter une attention particulière au terrain de jeux ou au Terrestre. Certains des assistants lui lancèrent un regard au passage, sans doute intrigués par ses vêtements inhabituels et par son visage, mais ils se détournèrent aussitôt. Quelques-uns esquissèrent un petit geste d'amitié en direction de Sélénè et se détournèrent eux aussi. On sentait nettement que tous obéissaient à une consigne.

Le Terrestre se pencha à son tour sur le profond cylindre. Dans le fond quelques minces silhouettes s'agitaient, raccourcies parce que vues d'en haut. Certaines portaient une étroite bande de tissu rouge ou bleue. Deux équipes, se dit le Terrestre. Visiblement ces bandes de tissu servaient de protection, car ces athlètes portaient également des gants, des sandales et des genouillères. Quant aux bandes de tissu rouges ou bleues, certains les portaient autour des hanches, et d'autres autour du torse.

— Tiens, murmura le Terrien. Il y a donc des garçons et des filles.

— Exactement ! dit Sélénè. Les deux sexes participent aux compétitions et ces bandes de tissu sont faites pour empêcher que les seins des filles et le pénis des garçons ne les gênent dans leur chute libre. Ces parties du corps sont spécialement vulnérables, et c'est par précaution, et non par pruderie, qu'ils les couvrent.

— Il me semble en effet avoir lu quelque chose à ce sujet, fit

observer le Terrestre.

— C'est bien possible, fit Sélénè qui semblait n'y accorder aucune importance. Peu de chose de chez nous filtre à l'extérieur. Non que nous y voyions une quelconque objection, mais le gouvernement de la planète Terre ne diffuse qu'au compte-gouttes les nouvelles en provenance de la Lune.

— Pour quelle raison, Sélénè ?

— Le Terrien, c'est vous ou moi ? À vous de me le dire… Notre théorie à nous, les Lunarites, c'est que nous sommes une cause de gêne pour la Terre. Ou tout au moins pour son gouvernement.

De chaque côté du cylindre, deux athlètes grimpaient rapidement et l'on percevait un léger roulement de tambour. Au début ces athlètes semblaient gravir une échelle, échelon par échelon, mais leur vitesse s'accéléra et lorsqu'ils furent arrivés à mi-hauteur ils ne firent plus que toucher au passage les barres en produisant volontairement un claquement sonore.

— Nous serions bien incapables, sur Terre, d'effectuer un exercice avec tant de grâce, fit le Terrestre empli d'admiration. Ou même de l'exécuter, tout simplement.

— Cela n'est pas dû uniquement à une faible pesanteur, dit Sélénè. Si vous l'essayez un jour vous vous rendrez compte que cela demande des heures et des heures de pratique.

Les athlètes atteignaient maintenant la balustrade. Ils l'enjambèrent d'un saut, exécutèrent une culbute puis amorcèrent leur descente.

— Je constate qu'ils se meuvent très rapidement quand ils le désirent, fit observer le Terrestre.

— En effet, dit Sélénè haussant la voix pour couvrir les applaudissements. J'imagine que les Terrestres – je veux dire les vrais Terrestres, ceux qui ne sont jamais venus sur la Lune – ne conçoivent pas qu'on se déplace sur la Lune autrement qu'en surface, en combinaison spatiale, et lentement, bien entendu. En effet, le poids auquel vient s'ajouter celui de la combinaison est énorme, ce qui provoque une sorte d'inertie qui n'est pas contrebalancée par la très faible pesanteur.

— C'est parfaitement exact, fit le Terrien. J'ai vu sur les écrans de télévision, comme ont pu le faire tous les écoliers, les premiers astronautes faire leurs premiers pas sur la Lune. Ils donnaient l'impression de se mouvoir sous l'eau. Cette image est restée gravée en nous et nous avons peine à nous en débarrasser.

— Vous seriez surpris de voir à quelle vitesse nous nous déplaçons en surface, revêtus de nos combinaisons. Et ici, en sous-sol, et sans nos combinaisons, nous nous mouvons aussi rapidement que sur Terre. Nous remédions au manque de pesanteur par un usage

approprié de nos muscles.

— Mais vous savez aussi vous mouvoir au ralenti, fit le Terrestre, qui observait les athlètes. Montés à toute allure, ils redescendaient maintenant avec une lenteur calculée. Ils semblaient effectuer la descente en chute libre, frappant les barres du plat de la main, en passant, bien plus pour ralentir leur allure que pour l'accélérer. À peine avaient-ils touché le fond que deux autres athlètes s'élançaient. Puis deux autres encore, et ainsi de suite, chaque équipe s'efforçant de faire preuve de plus d'agilité encore que la précédente.

Ils s'élançaient par couple, s'élevaient dans les airs puis retombaient selon un dessin plus élaboré. Deux par deux, ils prenaient leur élan d'un coup de pied, s'élevaient dans le cylindre en une lente spirale, chacun saisissant une barre au moment où celui qui le précédait l'abandonnait, et se dépassaient dans les airs sans même s'effleurer, ce qui soulevait des applaudissements nourris.

— J'imagine que je ne suis pas assez calé, fit le Terrestre, pour apprécier à leur juste valeur leurs prouesses. Sont-ils tous des Lunarites d'origine ?

— Il ne peut en être autrement, dit Sélénè. Ce gymnase est ouvert à tous les Lunarites, mais tout bien considéré, certains Immigrants ne sont pas mauvais du tout. Cependant, pour arriver à une telle virtuosité, il faut être né sur la Lune. Ces authentiques Lunarites sont physiquement mieux adaptés que les Lunarites nés sur Terre et ils subissent dès l'enfance l'entraînement voulu. La plupart de ces athlètes ont d'ailleurs moins de dix-huit ans.

— J'imagine que même sous la faible pesanteur lunaire, leurs performances sont dangereuses.

— Il n'est pas rare qu'ils se cassent un bras ou une jambe. Je ne pense pas qu'il y ait eu des accidents mortels mais je connais un cas de paralysie à la suite d'une rupture de la colonne vertébrale. Un terrible accident auquel j'ai assisté… Ah ! regardez bien, ils vont procéder maintenant à des exercices *ad libitum*.

— *Ad libitum ?*

— Oui. Jusque-là ils se pliaient à certaines règles. La montée se faisait selon un plan préétabli.

Les instruments de percussion se firent plus sourds tandis qu'un athlète s'élevait jusqu'à mi-hauteur du cylindre. Il s'agrippa d'une main à une barre transversale, exécuta un moulinet, puis lâcha la barre.

— Stupéfiant ! s'exclama le Terrien, fasciné : Il virevolte autour de cette barre comme un véritable gibbon.

— Un quoi ? fit Sélénè.

— Un gibbon. C'est une sorte de singe ; en fait le seul qui existe encore à l'état sauvage. Ils… – Il s'arrêta brusquement devant

l'expression de la jeune femme et dit : Ne prenez surtout pas cette comparaison pour une insulte, Sélénè. Ce sont des bêtes extrêmement gracieuses.

— J'ai déjà vu des photos représentant des singes, fit Sélénè en fronçant le sourcil.

— Mais vous n'avez sans doute pas vu de gibbons volant de branche en branche… possible que certains Terriens puissent, en appelant les Lunarites des gibbons, y mettre une intention peu aimable, tout comme vous lorsque vous nous traitez de « Terriens », mais ce n'est pas dans ce sens que je l'entendais.

Il s'accouda sur la balustrade et regarda évoluer les athlètes, qui semblaient danser dans les airs.

— Comment traitez-vous, sur la Lune, les Immigrants venus de Terre, Sélénè ? demanda-t-il. Et par cela j'entends ceux qui sont bien décidés à s'y fixer définitivement : il leur manque les dons des authentiques Lunarites…

— Pour nous cela ne fait aucune différence. Ces Immigrants sont des citoyens tout comme nous. Il n'existe aucune discrimination ; du moins aucune discrimination légale.

— Qu'appelez-vous discrimination légale ?

— Vous venez de l'exprimer vous-même. Ils sont dans l'incapacité d'accomplir certaines tâches. Et il existe entre eux et nous d'indéniables différences. Au point de vue médical, par exemple, ils ont un dossier plus lourd que le nôtre, et lors de ce que nous considérons comme la pleine maturité, ils ont l'air… vieux.

Le Terrestre, qui se sentait visé, détourna le regard puis demanda :

— Les mariages mixtes sont-ils autorisés ? Je veux dire entre Immigrants et Lunarites ?

— Sans aucun doute. Ils peuvent parfaitement se reproduire.

— C'est exactement ce que je voulais dire.

— Il n'y a en effet aucune raison pour que les gènes des Immigrants ne valent pas les autres. Ainsi mon propre père était un Immigrant. Par contre, du côté de ma mère, je suis une Lunarite de la seconde génération.

— Votre père a donc dû venir sur la Lune alors qu'il était encore tout… Oh ! mon Dieu !… – Il se raidit, le souffle coupé, puis, exhalant un soupir, ajouta : J'ai cru qu'il allait manquer la barre.

— Avec Marco Fore, aucun risque, fit Sélénè. Il adore se rattraper ainsi au dernier moment. Ce n'est pas très bien vu et un véritable champion n'agit pas ainsi… Pour en revenir à nos moutons, mon père avait vingt-deux ans lorsqu'il est arrivé sur la Lune.

— Ce doit être l'âge rêvé. Il était encore assez jeune pour s'adapter et pour ne pas avoir laissé son cœur sur Terre. Du point de

vue d'un Terrien, j'imagine que ce doit être fort agréable d'avoir des rapports sexuels avec une…

— Des rapports sexuels ! s'exclama Sélénè plus choquée qu'amusée. Vous ne pensez tout de même pas que mon père ait eu des rapports sexuels avec ma mère ! Si elle vous entendait, qu'est-ce qu'elle vous passerait !

— Mais…

— Et que faites-vous de l'insémination artificielle ? Avoir des rapports sexuels avec un Terrien !…

— J'avais cru vous entendre dire que la discrimination n'existait pas, lui rappela son compagnon.

— Il ne s'agit pas de discrimination, mais d'une impossibilité physique. Un Terrien n'est pas adapté à la pesanteur lunaire. Il a beau s'y exercer, sous l'effet de la passion il risque d'oublier tout ce qu'il a appris. Moi je ne m'y risquerais pas. Le malheureux pourrait parfaitement se casser un bras ou une jambe… ou pire encore, casser *mon* bras ou *ma* jambe ! Le mélange des gènes est une chose ; les rapports sexuels en sont une autre.

— Je m'excuse… Mais… dites-moi, l'insémination artificielle n'est-elle pas illégale ?

Tout en l'écoutant, Sélénè ne quittait pas les athlètes des yeux.

— Tenez, voilà de nouveau Marco Fore. Quand il ne cherche pas volontairement à se donner en spectacle, il est tout à fait remarquable, et sa sœur l'est presque autant. Quand ils exécutent ensemble leur numéro, ils composent en gestes un véritable poème. Tenez, regardez-les. Ils montent ensemble, puis pivotent autour de la même barre, comme si leurs deux corps n'en faisaient qu'un. Marco fait parfois un peu trop d'épate, mais c'est un athlète parfait… C'est exact : l'insémination artificielle contrevient à la loi établie sur Terre, mais elle est autorisée pour des raisons médicales, ce qui est bien souvent le cas, ou le prétendu cas !

Tous les gymnastes se trouvaient maintenant en haut du cylindre et formaient un cercle juste au-dessous de la balustrade, les rouges d'un côté, les bleus de l'autre. Se retenant d'un bras, ils saluaient de l'autre sous les applaudissements frénétiques. Une foule de spectateurs s'étaient massés contre la balustrade.

— Vous auriez dû prévoir des places assises, fit le Terrien.

— Je ne vois pas pourquoi. Ce n'est pas un spectacle, mais de l'athlétisme. Et nous ne tenons pas à ce qu'il y ait plus de spectateurs que ceux qui peuvent s'accouder confortablement à cette balustrade. En principe nous devrions tous être là en bas, et non pas ici.

— Vous seriez capable, Sélénè, d'exécuter de telles acrobaties ?

— Jusqu'à un certain point, oui, comme tout Lunarite, d'ailleurs. Mais je ne leur arrive pas à la cheville et je ne fais partie d'aucune

équipe… Il va y avoir une mêlée, maintenant… une vraie bagarre. Et là ça commence à devenir dangereux. Les dix athlètes vont s'élever dans les airs et chaque équipe va tenter d'envoyer l'équipe adverse par le fond.

— Une véritable chute ?

— Aussi réelle que possible.

— Y a-t-il quelquefois des blessés ?

— Cela arrive. En théorie la mêlée est mal vue. On estime que c'est là un jeu inutilement dangereux. Notre population est trop restreinte pour que nous puissions nous permettre de mettre en péril l'excellente forme physique des Lunarites. Cependant la mêlée reste très populaire et nous ne sommes jamais parvenus à la mettre hors la loi par voie de referendum.

— À quelle équipe vont vos vœux, Sélénè ?

— Je n'ai pas de préférence, fit Sélénè en rougissant. Regardez !

Le rythme des instruments à percussion s'accéléra et du fond de l'immense puits les athlètes jaillirent comme des flèches. Il y eut à mi-hauteur une sorte de mêlée, puis les gymnastes s'écartèrent les uns des autres et se retrouvèrent chacun agrippé à une barre. Les assistants retenaient leur souffle. Un des athlètes s'élança, suivi d'un autre, et à nouveau l'espace fut empli de corps jaillissants. Et le jeu se poursuivit, se poursuivit…

« La marque est extrêmement compliquée, expliqua Sélénè à son compagnon. Chaque bond bénéficie d'un point ; chaque prise également ; manquer une barre vous coûte deux points ; toucher le fond, dix points ; et enfin on se voit infliger une pénalité pour toute faute.

— Qui marque ?

— Les arbitres, bien entendu, mais dans les cas douteux on fait également appel aux bandes télévisées. Il arrive même parfois que ces bandes elles-mêmes ne puissent départager les concurrents. »

Des cris montèrent de la masse des assistants au moment où une fille en bleu dépassa un garçon en rouge et lui flanqua sur la fesse une claque retentissante. Le garçon avait bien tenté de l'éviter, mais sans succès, et voulant s'agripper maladroitement à une barre il heurta rudement la paroi de son genou.

— Il n'a pas les yeux en face des trous ! s'exclama Sélénè indignée. Il ne l'a donc pas vue venir, cette fille ?

La compétition se faisait de plus en plus ardente et le Terrestre se lassa de chercher en vain un sens à cette mêlée. Parfois, un des gymnastes effleurait une barre au passage sans parvenir à s'y suspendre. À ces moments-là les spectateurs se penchaient par-dessus la balustrade, comme prêts à s'élancer eux-mêmes dans le vide pour lui porter secours. À un moment donné, Marco Fore fut frappé au

poignet et quelqu'un cria : « Faute ! »

Fore rata sa prise et se mit à descendre en vrille. Aux yeux du Terrestre cette chute, sous la faible pesanteur lunaire, était lente. Le corps nu et lisse de Fore tournoyait, pivotait, tandis qu'il essayait en vain d'attraper une barre au passage. Les autres athlètes s'écartèrent, comme si le jeu s'interrompait de lui-même au cours d'une chute.

Fore plongeait plus rapidement maintenant, bien qu'il eût réussi à deux reprises à ralentir un peu sa chute, sans parvenir cependant à trouver une véritable prise.

Il touchait presque le fond lorsque il réussit à s'accrocher de la jambe droite à une barre transversale. Il y resta suspendu, se balançant la tête en bas à environ trois mètres du sol. Les bras écartés, il s'immobilisa sous les applaudissements des spectateurs, puis, opérant un rapide rétablissement, bondit à nouveau dans les airs.

— Y a-t-il eu faute ? demanda le Terrestre.

— Si Jean Wong avait saisi le poignet de Marco au lieu de le repousser, il y aurait eu faute. Mais l'arbitre en a décidé autrement et je ne pense pas que Marco élèvera une protestation. Il s'est laissé tomber beaucoup plus bas qu'il n'était nécessaire. Il adore exécuter ces rétablissements de la dernière minute, mais un beau jour il calculera mal son coup et cela lui jouera un mauvais tour… Tiens, tiens !…

Le Terrestre, intrigué, leva les yeux sur elle, mais Sélénè, qui ne le regardait pas, dit vivement : « Je reconnais un des membres du bureau du commissaire. C'est certainement à vous qu'il en a ».

— Pour quelle raison ?

— Je ne vois pas, à part vous, à qui il pourrait s'intéresser. Vous seul sortez de l'ordinaire.

— Je ne vois pas de raison…

Cependant, le fonctionnaire, qui avait le physique d'un Terrestre ou tout au moins d'un Immigrant, et qui semblait gêné d'être le point de mire d'une vingtaine de spectateurs aux corps frêles et nus qui masquaient leur dédain sous une indifférence affectée, se dirigea droit sur lui.

— Monsieur, dit-il, le commissaire Gottstein vous prie de bien vouloir me suivre…

Chapitre 5

L'appartement de Barron Neville était beaucoup moins accueillant que celui de Sélénè. Des livres étaient entassés un peu partout ; les fiches perforées de son ordinateur s'accumulaient dans un coin et le plus grand désordre régnait sur son vaste bureau. Quant aux fenêtres, elles étaient bouchées.

— Comment peux-tu avoir les idées claires dans un foutoir pareil, Barron ? fit Sélénè qui venait d'entrer, en croisant les bras.

— Je m'en arrange, grommela Barron. Comment se fait-il que tu ne m'aies pas amené ton Terrien ?

— Le commissaire a le pas sur toi. Le nouveau commissaire.

— Gottstein ?

— Exactement. Pourquoi ne t'es-tu pas renseigné plus vite sur lui ?

— Cela m'a demandé du temps. Je n'aime pas travailler à l'aveuglette.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à attendre, fit Sélénè.

Neville se mordit un ongle, inspecta le résultat d'un air désapprobateur, puis dit :

— Je me demande ce que je dois penser de la situation… Et toi, que penses-tu de lui ?

— Il me plaît, déclara sans ambages Sélénè. Pour un Terrien, il s'est montré plutôt agréable. Il m'a laissé le piloter. Il a manifesté de l'intérêt et n'a pas émis de critiques. Enfin, il n'a pas adopté une attitude condescendante et je n'ai pas éprouvé le désir irrésistible de me montrer agressive avec lui.

— T'a-t-il à nouveau questionnée sur le synchrotron ?

— Non. Il n'avait d'ailleurs aucune raison de le faire.

— Ah, oui ? Et pourquoi ?

— Je lui ai dit que tu désirais le voir et que tu étais physicien. S'il a des questions à poser, c'est à toi qu'il les adressera quand vous vous rencontrerez.

— Il n'a pas trouvé curieux d'être piloté par une hôtesse d'accueil qui comme par hasard connaît un physicien ?

— Curieux ? Pour quelle raison ? Je lui ai dit que je couchais avec toi. Après tout, si elle lui plaît, un physicien peut très bien condescendre à faire l'amour avec une humble hôtesse.

— Sélénè, je t'en prie…

— Vois-tu, Barron, il me semble que s'il avait des intentions cachées, que s'il s'accrochait à moi dans l'unique espoir que je le conduirai jusqu'à toi, il manifesterait une certaine gêne. Plus le complot est absurde et risqué et plus celui qui l'ourdit se montre

nerveux et inquiet. Quant à moi, j'ai adopté envers lui une attitude dégagée. Je lui parle de tout sauf du synchrotron et je l'ai amené aujourd'hui au gymnase assister à une compétition.

— Et alors ?

— J'ai eu l'impression que ça l'intéressait. Il paraissait détendu et attentif. Il ne m'a pas donné l'impression d'avoir de sombres desseins.

— En es-tu sûre ? Et voilà maintenant que le commissaire me coupe l'herbe sous les pieds. Tu trouves que c'est une bonne chose, toi ?

— Je ne vois pas ce que ça a de grave. Le convier ouvertement devant une vingtaine de Lunarites n'a rien, me semble-t-il, de particulièrement inquiétant.

Neville se rejeta en arrière, les mains croisées sur la nuque, et lança :

— Je t'en prie, Sélénè, dispense-toi d'émettre une opinion quand je ne te la demande pas. Je trouve ça horripilant. Et d'abord, cet homme n'est pas un physicien. A-t-il prétendu l'être ?

— Je lui ai donné du physicien, fit Sélénè après avoir réfléchi un moment, et il n'a pas protesté, mais il ne m'a pas franchement dit qu'il l'était. Et cependant… et cependant je suis sûre qu'il l'est.

— C'est ce qu'on appelle un mensonge par omission, Sélénè. Il se considère peut-être comme un physicien, mais le fait est qu'il n'en a pas le titre et qu'il n'effectue pas de travaux dans ce domaine. Qu'il ait eu une formation scientifique, je le lui accorde, mais il n'occupait aucun poste. Il en aurait été bien empêché. Pas un laboratoire sur Terre ne l'aurait pris pour collaborateur. Il se trouve qu'il figure sur la liste noire de Fred Hallam, où il est en tête depuis longtemps.

— En es-tu sûr ?

— Tu peux me croire. J'ai pris mes renseignements. Ne viens-tu pas de me reprocher d'y avoir consacré trop de temps ?… Cela me paraît trop beau pour être vrai.

— Pourquoi trop beau ? Je ne vois pas où tu veux en venir.

— N'est-ce pas une raison supplémentaire de lui faire confiance ? Après tout, il a de quoi en vouloir aux Terrestres.

— Oui, si tes renseignements sont exacts.

— Ils le sont, du moins en ce sens que c'est à quoi nos recherches ont abouti. Mais peut-être désirait-on que nous aboutissions à une telle conclusion.

— Barron, tu me dégoûtes. Tu ne vois partout que complots et machinations. Ben ne m'a pas donné l'impression…

— Ben ? répéta Neville d'un ton sarcastique.

— Eh oui, Ben, répéta Sélénè. Et ledit Ben ne m'a pas donné l'impression d'un homme aigri qui remâche sa rancune, ou qui cherche à me donner cette impression.

— Possible, mais il est néanmoins parvenu à t'inspirer de la sympathie. Tu m'as dit toi-même qu'il te plaisait. Et tu as même insisté sur ce point. C'est peut-être exactement le but qu'il poursuivait.

— Je ne me laisse pas si facilement leurrer, et tu le sais.

— J'attendrai, pour me faire une opinion, de le rencontrer.

— Va te faire pendre, Barron. J'ai frayé avec des milliers de Terriens. C'est mon métier. Et tu n'as aucun droit de te moquer de mes impressions. Tu sais au contraire que tu as toutes raisons de t'y fier.

— C'est bon. On verra. Ne te fâche pas. Maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre… Et en attendant… (il se leva avec grâce)… en attendant, devine à quoi je pense.

— Pas difficile, fit Sélénè se levant elle aussi avec grâce. – D'un glissement de pied quasi invisible elle s'écarta de lui et ajouta : Mais figure-toi que je ne suis pas d'humeur.

— Tu es fâchée parce que je n'ai pas ratifié tes impressions ?

— Je suis fâchée parce que… Oh ! j'en ai plein le dos, à la fin ! Tu ne pourrais pas entretenir un peu mieux ton appartement ?

Sur quoi elle le quitta.

Chapitre 6

— J'aurais aimé, dit Gottstein, vous offrir un peu de ce luxe que l'on trouve sur Terre, mais par principe il m'a été interdit d'en importer. Ces excellents Lunarites ressentent très vivement le traitement privilégié dont jouissent les voyageurs arrivant de la planète Terre. Mieux vaut ménager leur susceptibilité en s'efforçant autant que possible de se calquer sur eux, mais ma démarche me trahira toujours. Leur sacrée apesanteur est dure à supporter.

— C'est bien mon avis, fit le Terrestre. Félicitations pour votre nouveau poste…

— Je ne l'occupe pas encore.

— Je ne vous en félicite pas moins. Mais je me demande pourquoi vous avez exprimé le désir de me connaître.

— Nous avons été compagnons de voyage. Nous sommes arrivés récemment, vous et moi, à bord du même vaisseau spatial. – Et comme le Terrestre ne disait mot, Gottstein reprit : « Cela dit, je vous connais depuis beaucoup plus longtemps. Nous nous sommes rencontrés – brièvement, je le reconnais – il y a quelques années.

— Je crains bien de ne pas m'en souvenir…

— Cela ne me surprend pas. Vous n'aviez aucune raison de vous le rappeler. J'ai fait partie, pendant un certain temps, de l'équipe du sénateur Burt qui présidait – il le préside d'ailleurs toujours – le Comité de la Technologie et de l'Environnement. Cela se passait à une époque où Burt cherchait à démasquer Hallam… Frederick Hallam.

— Vous connaissiez Hallam ? fit le Terrestre en se redressant légèrement.

— Depuis mon arrivée sur la Lune, vous êtes le second à me poser cette question. Oui, je l'ai connu, mais pas intimement. Mais, j'ai rencontré d'autres savants qui l'ont bien connu. Or, chose étrange, leur opinion coïncide généralement avec la mienne. Idolâtré sur la planète Terre, Hallam inspire peu de sympathie à ceux qui le connaissent personnellement.

— Peu ? Vous voulez dire aucune ! fit le Terrestre.

— À cette époque, reprit Gottstein, sans tenir compte de l'interruption, mes fonctions – ou du moins le rôle que m'avait assigné le sénateur – consistaient à mener une enquête sur la Pompe à Électrons et à m'assurer qu'il n'y avait ni gaspillage, ni profits personnels trop élevés. C'était là un souci légitime de la part de ce comité de contrôle, mais, tout à fait entre nous, le sénateur espérait dénicher des faits défavorables à Hallam. Il voulait desserrer l'emprise que cet homme exerçait sur le monde scientifique. En cela, il a échoué.

— C'était à prévoir. Et Hallam est actuellement plus puissant que jamais.

— Nous n'avons relevé aucune irrégularité. Aucune en tout cas que l'on puisse attribuer à Hallam. Cet homme est d'une parfaite honnêteté.

— De ce point de vue, j'en suis persuadé. La puissance possède une valeur intrinsèque qui ne s'évalue pas fatalement en billets de banque.

— Mais ce qui m'intéressa à l'époque, reprit Gottstein, bien que ce fût en dehors de mes attributions, ce fut de rencontrer quelqu'un qui en avait, non à la puissance d'Hallam, mais à la Pompe à Électrons elle-même. J'assistai à cet entretien, mais je ne le conduisais pas. Or le plaignant, si je ne me trompe, c'était vous.

— Je me souviens de l'incident auquel vous faites allusion, fit le Terrestre qui se tenait sur ses gardes, mais je ne me souviens pas de vous.

— Je me suis demandé alors comment il était possible qu'on pût, du point de vue scientifique, s'élever contre la Pompe à Électrons. Vous m'aviez fait suffisamment d'impression pour qu'en vous voyant à bord du vaisseau spatial un déclic se déclenche en moi, et finalement tout m'est revenu. Je n'ai pas eu besoin de consulter la liste des passagers. Ma mémoire y a suffi. Vous êtes bien le docteur Benjamin Andrew Denison ?

— Benjamin Allan Denison, fit le Terrestre en soupirant. Oui, c'est bien moi. Mais pourquoi soulevez-vous à nouveau ce lièvre ? À dire vrai, Commissaire, je ne tiens pas à revenir sur le passé. Je suis venu sur la Lune dans l'intention de prendre un nouveau départ. De repartir de zéro, si nécessaire. Et j'envisage même de changer de nom.

— Cela ne changerait rien. C'est votre visage que j'ai reconnu. Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous commenciez une vie nouvelle, docteur Denison. Et je ne voudrais pour rien au monde vous mettre des bâtons dans les roues. Mais je voudrais vous poser certaines questions qui ne vous mettent pas en cause personnellement. Je n'arrive pas à me rappeler exactement les objections que vous souleviez contre la Pompe à Électrons. Pourriez-vous me les indiquer ? »

Denison baissa la tête. Un long silence plana que le Commissaire se garda bien d'interrompre, se retenant même de tousser.

— À dire vrai, fit enfin Denison, je ne me basais sur rien de précis. C'est bien plutôt une hypothèse, que je formais. Je redoutais une altération dans l'intensité de force du champ nucléaire. Encore une fois rien de précis.

— Rien de précis ! s'exclama Gottstein se permettant enfin de tousser. Ne m'en veuillez pas si je vous pousse dans vos

retranchements. Comme je vous l'ai dit, à cette époque déjà vous m'intéressiez. Cependant j'étais incapable de suivre votre pensée et les rapports établis à ce moment-là ne me donneraient pas, je crois, les éclaircissements que je cherche. L'affaire a été classée. Il faut avouer que le sénateur ne s'est pas distingué, et il ne tient certainement pas à ce qu'on rouvre ce dossier. Mais certains détails me reviennent à l'esprit. Vous avez été un certain temps un collègue d'Hallam et pourtant vous n'étiez pas physicien.

— C'est exact. J'étais radiochimiste. Tout comme lui, d'ailleurs.

— Corrigez-moi si je me trompe, mais dès le début vous avez effectué des travaux intéressants. C'est bien ça ?

— Oui, et qui m'avaient acquis une certaine réputation. Mais ne me suis jamais abusé sur mon compte. J'étais avant tout un bûcheur, et j'avais obtenu d'assez brillants résultats.

— Ce que n'était pas Hallam, si je comprends bien.

— Non, en effet.

— Et cependant, par la suite, les choses ont mal tourné pour vous. En fait, quand nous vous avons interviewé – je crois bien que vous vous y êtes prêté de votre propre gré – vous travailliez pour une fabrique de jouets…

— Non, pas de jouets, fit Denison d'une voix sourde. Mais de cosmétiques pour hommes. Ce qui évidemment ne me donnait guère de poids vis-à-vis de vous.

— Non, en effet. Je m'excuse de vous rappeler de tels souvenirs. Vous étiez représentant ?

— Non : directeur des ventes. J'avais une brillante situation. J'étais même vice-président lorsque j'ai donné ma démission pour partir pour la Lune.

— Hallam était-il pour quelque chose dans l'abandon de votre carrière scientifique ?

— Je vous en prie, Commissaire, laissons cela, qui n'a plus aucune importance. J'étais présent lorsque Hallam découvrit la transformation qu'avait subie le tungstène et j'assistai à la chaîne d'événements qui amenèrent la création de la Pompe à Électrons. Que se serait-il passé si je ne m'étais pas trouvé là, je serais bien incapable de vous le dire. Hallam et moi aurions pu mourir un mois plus tard à la suite de radiations toxiques, ou six semaines plus tard d'une explosion nucléaire. Le fait est que j'étais présent et que c'est en partie grâce à moi qu'Hallam est ce qu'il est actuellement. Et c'est à cause du rôle que j'ai joué que j'en suis où j'en suis actuellement. Oh ! et puis assez sur ce sujet ! J'espère que vous êtes satisfait, car je ne vous en dirai pas davantage.

— Oui, je crois en savoir assez. En somme, vous aviez une dent contre Hallam.

— Je ne le portais certainement pas dans mon cœur, à cette époque. Ni maintenant non plus, d'ailleurs.

— Doit-on en déduire que les objections que vous formuliez au sujet de la Pompe à Électrons vous étaient inspirées par le désir de nuire à Hallam ?

— Je refuse de me soumettre plus longtemps à cet interrogatoire.

— Calmez-vous. Je puis vous assurer que rien de ce que vous me direz ne sera utilisé contre vous. Je vous questionne à titre purement personnel et pour ma propre tranquillité d'esprit, car je me tourmente au sujet de cette Pompe et de bien d'autres choses encore.

— Dans ce cas, vous découvririez peut-être que je me suis en effet laissé guider par mes sentiments. Parce que je ne pouvais pas blairer Hallam, j'étais prêt à croire que sa popularité et sa gloire étaient basées sur une escroquerie. Je me suis mis à réfléchir à la Pompe à Électrons dans l'espoir d'y trouver une faille.

— Et pour cette raison, vous l'avez trouvée.

— Non ! s'écria Denison en frappant du poing sur l'accoudoir de son fauteuil, ce qui, vu l'apesanteur, eut pour effet de le soulever légèrement de son siège. Non, pas « pour cette raison » ! J'ai trouvé en toute honnêteté une authentique faille, ou du moins c'est ce qu'il m'a semblé à l'époque. Je n'en ai certainement pas inventé une dans l'espoir de clouer Hallam au pilori.

— Il n'est pas question d'invention, docteur, fit Gottstein. Je ne me permettrais pas de porter sur vous une telle accusation. Cependant nous savons tous que pour tenter de déterminer une chose qui est à la limite de la connaissance il est nécessaire de se livrer à des conjectures. Partant de la zone d'ombre de l'incertitude, on peut en toute honnêteté diriger ses conjectures aussi bien dans une direction que dans une autre, mais toujours en accord avec l'humeur du moment. Vous avez donc peut-être élaboré vos hypothèses en allant aussi loin que possible dans l'anti-Hallam.

— Cette discussion ne mène à rien, Commissaire. Sur le moment je croyais tenir une objection valable. Mais bien entendu je ne suis pas physicien. Je suis – ou plutôt j'étais – radiochimiste.

— Hallam, lui aussi, était radiochimiste. Il est actuellement le plus célèbre physicien du monde.

— Il n'en est pas moins radiochimiste, mais côté connaissances, il a au moins vingt-cinq ans de retard.

— Ce qui n'est pas votre cas. Vous avez travaillé dur pour acquérir une véritable formation de physicien.

— Je vois que vous vous êtes renseigné à fond sur moi, fit Denison s'échauffant.

— Je vous l'ai dit, vous m'avez fait forte impression à l'époque. C'est extraordinaire comme tout me revient. Et maintenant je vais

passer à un sujet un peu différent. Connaissez-vous un physicien du nom de Peter Lamont ?

— Oui, je l'ai connu, fit Denison à contrecœur.

— Diriez-vous de lui qu'il était brillant, lui aussi ?

— Je ne le connais pas suffisamment bien pour porter un jugement sur lui et je n'aime pas abuser des superlatifs.

— À votre avis, savait-il exactement de quoi il parlait ?

— Jusqu'à preuve du contraire, oui.

Le commissaire se renversa prudemment dans son fauteuil. Un fauteuil à l'aspect si fragile que jamais sur Terre il n'aurait supporté son poids.

— Verriez-vous un inconvénient à me dire comment vous avez fait la connaissance de Lamont ? demanda-t-il. Le connaissiez-vous de réputation seulement, ou l'avez-vous rencontré ?

— Nous nous sommes rencontrés, fit Denison, et nous avons même eu plusieurs entretiens. Il projetait d'écrire l'historique de la Pompe à Électrons. La façon dont elle avait été conçue, et tout le blablabla qui était venu s'y ajouter. Je fus flatté que Lamont s'adresse à moi, qu'il ait pris la peine de se renseigner sur moi. Bon Dieu, Commissaire : flatté à l'idée qu'il me savait toujours de ce monde ! Mais je lui ai pas appris grand-chose. Cela n'aurait servi à rien. Je ne me serais attiré que haussements d'épaules et ricanements, et j'en avais eu plus que ma part. J'en avais assez de ruminer dans mon coin et de m'apitoyer sur moi-même.

— Avez-vous quelque idée de ce que furent les activités de Lamont au cours de ces dernières années ?

— Qu'avez-vous en tête, Commissaire ? demanda Denison, sur ses gardes.

— Il y a environ un an, peut-être un peu plus, Lamont s'est entretenu avec Burt. Je ne fais plus partie de l'équipe du sénateur, mais nous nous voyons de temps à autre. C'est lui qui m'en a parlé. Il avait l'air tourmenté. Il se demandait si l'objection qu'avait élevée Lamont contre la Pompe à Électrons ne serait pas valable, mais il ne voyait pas comment remettre cette affaire sur le tapis. Je vous avoue que je me tourmentais moi aussi.

— En somme, tout le monde se tourmente, fit Denison, sarcastique.

— Et maintenant je me pose une question. Étant donné que Lamont s'est adressé à vous et que…

— Là, je vous arrête, Commissaire. Je vois où vous voulez en venir et je me refuse à ce que vous alliez plus loin. Si vous espérez m'entendre dire que Lamont s'est emparé de mon idée, qu'une fois de plus j'ai été indignement traité, vous vous trompez. Je vous répète une fois de plus, et avec force, que je n'avais pas de théorie valable. Je

n'en étais encore qu'aux suppositions. Mais je m'inquiétais. J'ai formulé une hypothèse. On ne l'a pas retenue. On m'a même découragé de continuer. Comme je n'étais pas en mesure d'en démontrer le bien-fondé, j'y ai renoncé. Cette hypothèse, je ne l'ai même pas mentionnée au cours de mes entretiens avec Lamont. Nous en sommes restés aux débuts de la Pompe. Ce qu'il a découvert par la suite se rapprochait sans doute singulièrement de mes propres conjectures, mais nous y sommes arrivés indépendamment l'un de l'autre. Sa théorie me paraît mieux étayée que la mienne, car elle est basée sur des calculs mathématiques. Encore une fois je ne revendique aucune priorité.

— Vous semblez connaître parfaitement la théorie de Lamont.

— On en a pas mal parlé au cours de ces derniers mois. Aucun éditeur n'accepterait de publier ses travaux et personne ne le prend au sérieux, mais on en parle sous le manteau et le bruit en est parvenu jusqu'à moi.

— Je vois ce que vous voulez dire, docteur. Mais moi je le prends au sérieux. Ce n'était pas la première mise en garde dont je prenais connaissance. Le rapport concernant cette mise en garde – le vôtre – n'est jamais parvenu jusqu'au sénateur. Comme ce rapport ne traitait pas des malversations financières qui étaient alors sa principale préoccupation, on ne le lui a pas soumis. L'actuel chef de la Commission d'Enquête – ce n'est pas moi, je me hâte de le dire – n'a vu dans ce rapport, je m'excuse de vous le dire, qu'un tissu d'absurdités. Mais ce n'est pas mon avis. Quand cette affaire est revenue sur le tapis, j'ai commencé à m'inquiéter sérieusement. J'avais l'intention de m'en entretenir avec Lamont, mais les quelques physiciens que j'ai consultés…

— Y compris Hallam ?

— Non, je n'ai pas vu Hallam. Donc la plupart de ces physiciens m'ont affirmé que la théorie de Lamont ne reposait sur rien. Malgré cela j'envisageais de le rencontrer, lorsqu'on m'a offert ce poste, que j'ai accepté. Me voilà sur la Lune et il se trouve que vous y êtes aussi. Vous comprenez, je pense, pourquoi je tenais à vous voir. À votre avis, les théories que vous avez émises, le docteur Lamont et vous, ont-elles quelque valeur ?

— Vous voulez dire : si l'on continue à faire fonctionner la Pompe à Électrons, notre Soleil va-t-il finir par exploser, ou peut-être la galaxie tout entière ?

— Oui, c'est exactement ce que je veux savoir.

— Que vous répondre ? Je ne m'appuie que sur ma propre conjecture, et encore une fois ce n'est qu'une conjecture. Quant à la théorie de Lamont, je ne l'ai pas étudiée en détail pour l'excellente raison que son étude n'a pas été publiée. Si je l'avais sous les yeux,

peut-être les formules mathématiques dépasseraient-elles mon entendement… D'ailleurs, quelle différence cela ferait-il ? Lamont ne convaincra jamais personne. Hallam a brisé sa carrière avant même de briser la mienne, et le public, qui pratique une politique d'autruche, ne verrait aucun intérêt à le croire, même si, comme on dit, il passait par-dessus la tête d'Hallam. Ledit public ne voudrait pour rien au monde renoncer à la Pompe et aux avantages qu'elle lui apporte, et c'est tellement plus facile de rester sourd aux théories de Lamont que de tenter de remédier au danger qui nous menace !

— Mais si je comprends bien vous continuez de vivre dans l'inquiétude.

— Oui, en ce sens que nous courons peut-être au-devant d'une totale destruction et que c'est une chose que je préférerais ne pas voir se produire.

— Vous êtes donc venu sur la Lune dans le but d'accomplir quelque chose qu'Hallam, votre vieil ennemi, vous empêchait de faire sur Terre.

— Je constate que vous aussi aimez à faire des suppositions, fit Denison.

— Vraiment ? fit Gottstein d'un ton dégagé. Peut-être suis-je brillant, moi aussi ? Ma supposition est-elle exacte ?

— Elle le deviendra peut-être, car je n'ai pas renoncé à l'espoir de me vouer à nouveau à la science. Si je parvenais à détourner de l'humanité le spectre de l'effroyable danger qui la menace, en lui prouvant soit qu'il n'existe pas, soit qu'il existe et qu'il faut agir à tout prix, je considérerais avoir accompli ma tâche.

— Oui, je vous comprends. Autre chose, docteur Denison. Mon prédécesseur, le commissaire Montez, affirme que du point de vue scientifique c'est sur la Lune qu'on est le plus avancé. Il paraît croire qu'une quantité disproportionnée de savants de premier plan et d'hommes de grande valeur sont venus s'installer ici.

— Il a peut-être raison, fit Denison. Mais moi je l'ignore.

— Oui, il a peut-être raison, répéta Gottstein d'un ton pensif. Si c'est le cas, ne pensez-vous pas que cela pourrait nuire au but que vous poursuivez ? Quels que soient vos résultats, ces hommes estimeront et proclameront que vous les avez obtenus grâce à la cohorte de savants qui ont émigré sur la Lune. Vous ne récolterez que peu de gloire, si remarquables que soient ces résultats… ce qui serait parfaitement injuste.

— Cette course à la gloire m'écœure, Commissaire Gottstein. Ce que je désire c'est donner un sens à ma vie, sens que je ne trouvais pas lorsque j'étais vice-président du Conseil d'administration d'une fabrique de dépilatoires ultrasoniques. C'est en revenant à des travaux scientifiques que je le trouverai. Si j'atteins le but que je me suis fixé,

je me considérerai comme satisfait.

— Eh bien, moi, cela ne me satisferait pas. Si tribut il y a, vous devez le recevoir. Et rien ne me serait plus facile, en ma qualité de commissaire, que de présenter les faits à la communauté terrestre de manière que vous revienne la gloire que vous mériterez. Je pense que vous ne seriez pas absolument insensible à l'idée que l'on reconnaisse vos mérites ?

— C'est très aimable à vous. Mais qu'attendez-vous de moi en retour ?

— Vous êtes cynique, et à juste titre. En effet, en retour, je vous demande votre aide. Mon prédécesseur, le commissaire Montez, ignore dans quelle direction ont été entreprises sur la Lune certaines recherches scientifiques. Les communications, entre la Terre et la Lune, sont loin d'être parfaites. Or la coordination des efforts effectués dans ces deux mondes sert les intérêts de tous. Je comprends parfaitement qu'il existe, de part et d'autre, une certaine méfiance. Si vous parveniez à dissiper cette méfiance ce serait aussi avantageux pour nous que peuvent l'être vos découvertes scientifiques.

— Comment pouvez-vous imaginer, Commissaire, que je suis l'homme rêvé pour persuader les Lunarites de l'intégrité et du bon-vouloir du corps scientifique terrestre ?

— Ne mettez pas dans le même sac un homme prêt à écarter sans pitié ceux qui osent se dresser contre lui et les Terrestres dans leur ensemble, docteur Denison. Résumons-nous. Je vous serais reconnaissant de me tenir au courant de vos découvertes, afin que je puisse vous en faire attribuer le mérite, et afin également que je puisse les interpréter comme elles doivent l'être. Je ne suis pas, par profession, un homme de science, ne l'oubliez pas, et vous me rendriez un très grand service en me les exposant à la lumière du niveau actuel des sciences sur la Lune. D'accord ?

— Vous me demandez là une chose très difficile, docteur Denison. Des résultats préliminaires, révélés prématurément, soit par imprudence, soit par excès d'enthousiasme, peuvent attenter gravement à la réputation d'un chercheur. Avant de parler de quoi que ce soit à qui que ce soit, je voudrais être sûr de moi. L'expérience que j'ai connue en passant devant la commission dont vous faisiez partie m'a rendu prudent.

— Je vous comprends et vous approuve pleinement, fit Gottstein avec chaleur. Je vous laisserai le soin de décider vous-même du moment où vous jugerez utile de m'informer de vos résultats. Mais je vous ai retenu fort longtemps et vous désirez, je pense, aller vous coucher.

C'était là une manière de mettre fin à l'entretien. Denison le comprit ainsi. Il se retira et Gottstein le regarda s'éloigner d'un air

pensif.

Chapitre 7

Denison ouvrit manuellement la porte. Il existait un bouton qui l'aurait ouverte automatiquement mais, encore à moitié endormi, il ne le trouva pas.

— Je suis désolé… J'arrive probablement trop tôt, dit l'homme aux cheveux noirs et à l'expression maussade qui se tenait sur le seuil.

— Trop tôt ?… répéta Denison pour se donner le temps de s'éclaircir les idées. Non, je… je crains d'être encore endormi.

— Si je suis venu c'est que nous avions pris rendez-vous.

— Ah ! oui, fit Denison enfin réveillé. Vous êtes le docteur Neville.

— C'est ça. Puis-je entrer ?

Et sans attendre la réponse, il entra. La chambre de Denison était minuscule et le lit aux draps froissés l'occupait presque tout entière. L'appareil de climatisation ronronnait doucement.

— Vous avez passé une bonne nuit, j'espère ? demanda Neville avec une politesse de commande.

Denison baissa les yeux sur son pyjama, passa la main dans ses cheveux ébouriffés, puis s'exclama :

— Une nuit épouvantable ! M'accorderez-vous le temps de me rendre plus présentable ?

— Je vous en prie. Voulez-vous que pendant ce temps je vous prépare un petit déjeuner ? Vous ne devez pas être familiarisé avec vos appareils ménagers !

— J'en serais ravi, fit Denison.

Il revint, vingt minutes plus tard, lavé, rasé, vêtu d'un pantalon et d'un maillot de corps, et dit d'un ton contrit :

« J'espère n'avoir pas démoli la douche. L'eau s'est arrêtée de couler, et j'ai eu beau faire, elle n'est pas revenue. »

— L'eau est rationnée. Chacun de nous en reçoit une quantité bien définie. C'est ça, la Lune, docteur. Je me suis permis de préparer des œufs brouillés et un potage pour deux.

— Des œufs brouillés ?…

— C'est ainsi que nous les appelons, mais je ne pense pas que les Terrestres leur donneraient ce nom.

— Oh ! je vois, fit Denison.

Il s'installa sans enthousiasme devant la mixture pâteuse et jaunâtre qui dans l'esprit de son visiteur passait pour des œufs brouillés. Il tâcha de ne pas faire la grimace après la première bouchée, l'avala courageusement, et plongea de nouveau sa fourchette dans cette infâme bouillie.

— Avec le temps vous vous y ferez, lui dit Neville. C'est

extrêmement nourrissant. D'ailleurs, le taux protéinique élevé de nos aliments et la très faible pesanteur auront tendance à vous couper l'appétit.

— Je m'en félicite, fit Denison en se raclant la gorge.

— Sélénè m'a appris votre intention de vous fixer définitivement sur la Lune.

— J'en avais en effet l'intention, fit Denison en se frottant les yeux. Mais après l'épouvantable nuit que je viens de passer, ma résolution est un peu ébranlée.

— Combien de fois êtes-vous tombé de votre lit ?

— Deux fois… Si je comprends bien, c'est chose normale ?

— Tout ce qu'il y a de plus normale pour les Terriens. Éveillé, vous apprenez à vous déplacer en tenant compte du degré de pesanteur lunaire. Endormi, vous vous tournez dans votre lit comme vous le faisiez sur Terre… mais heureusement, dans l'état de quasi-apesanteur les chutes ne sont pas douloureuses.

— La seconde fois j'ai dormi un moment sur le sol avant de me réveiller. Je ne me souviens même pas d'être tombé. Que diable peut-on faire pour remédier à ça ?

— Avoir soin de faire vérifier périodiquement votre tension artérielle, vos pulsations, etc., afin de vous assurer que le changement de pesanteur n'est pas une trop grande épreuve pour vous.

— Oui, on m'a prévenu de tout cela, fit Denison d'un air agacé. On m'a même fixé un rendez-vous pour le mois prochain. Et on m'a prescrit des pilules.

— À mon avis, fit Neville écartant de la main ces contingences, d'ici une semaine vous ne ressentirez plus rien… Mais il vous faut des vêtements appropriés. Ce pantalon ne fait pas l'affaire et votre mince maillot de corps ne sert exactement à rien.

— Il existe, je suppose, un comptoir où je peux me procurer le nécessaire ?

— Bien entendu. Sélénè sera ravie de vous y conduire un de ses jours de congé. Elle trouve que vous êtes un chic type, docteur.

— Je suis ravi que telle soit son opinion, fit Denison se forçant à avaler une cuillerée de potage et se demandant visiblement que faire du reste. Prenant son courage à deux mains, il entreprit de vider le bol.

— Elle vous prend pour un physicien, mais évidemment elle se trompe.

— J'ai effectivement fait des études de radiochimie.

— Mais c'est une profession que vous n'avez pas exercée longtemps, docteur. Nous ne sommes peut-être pas dans le circuit, sur la Lune, mais cela nous le savons. Vous êtes une des victimes d'Hallam ?

— Sont-elles donc si nombreuses pour que vous en parliez au pluriel ?

— Mais voyons ! La Lune elle-même est une des victimes d'Hallam.

— La Lune ?

— Enfin… c'est une manière de parler.

— Je ne vous suis pas.

— Nous n'avons pas de station de la Pompe à Électrons sur la Lune. Si aucune n'a été installée, c'est que le para-Univers s'y est refusé. Et il n'y a pas eu non plus d'échanges de tungstène.

— Voyons, docteur Neville, vous n'allez pas me dire qu'Hallam y est pour quelque chose ?

— D'une manière indirecte, si. Pour quelle raison seul le para-Univers a-t-il le droit de prendre l'initiative de l'établissement d'une Pompe ? Pourquoi pas nous ?

— Pour autant que je sache, nous manquons des connaissances nécessaires.

— S'il nous est interdit de procéder à des recherches dans ce domaine, ces connaissances continueront de nous faire défaut.

— Cela vous est-il réellement interdit ? demanda Denison, surpris.

— En réalité, oui. Puisque nous n'obtenons jamais l'accès en priorité au synchrotron à protons ou autres installations de ce genre – toutes sous contrôle des Terrestres et par conséquent d'Hallam – pour accomplir les travaux nécessaires au développement de ces connaissances, nous pouvons dire que ces recherches sont en effet interdites.

— J'ai peur d'être bientôt obligé de retourner dormir, fit Denison en se frottant les yeux… Je m'en excuse. Ne prenez pas cela en mauvaise part, car non seulement vous ne m'ennuyez pas, mais ce que vous me dites m'intéresse. La Pompe à Électrons est-elle donc si importante pour la Lune ? Il me semble que les batteries solaires qui remplissent parfaitement leur fonction devraient suffire.

— Elles nous lient étroitement au Soleil, docteur. Et à la *surface*.

— Oui, je comprends… Mais à votre avis, docteur Neville, pour quelle raison Hallam prend-il, dans l'affaire de la Pompe, une position hostile ?

— Vous devriez le savoir mieux que moi, vous qui le connaissez personnellement, ce qui n'est pas mon cas. Il préfère de beaucoup que le public continue à ignorer que la Pompe à Électrons a été conçue par les para-men et que nous ne sommes que leurs serviteurs. Si, sur la Lune, nous en arrivons au point où nous prendrons nous-mêmes l'initiative, technologiquement parlant, c'est à nous et non à lui que reviendra la conception de la Pompe à Électrons.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? demanda Denison.

— Pour gagner du temps. En règle générale, nous accueillons avec plaisir des physiciens arrivant de la planète Terre. Nous nous sentons coupés de tout, sur la Lune. Victimes de l'hostilité délibérée des Terrestres. Un physicien venant en touriste peut nous apporter beaucoup, quand ce ne serait qu'en atténuant l'impression d'isolement dont nous souffrons. À plus forte raison, un physicien immigrant peut nous être d'une grande aide, et c'est pourquoi nous tenons, quand nous en recevons un, à lui exposer la situation dans l'espoir qu'il travaillera avec nous. Tout bien considéré, je regrette fort que vous ne soyez pas physicien.

— Je n'ai jamais prétendu l'être, fit Denison agacé.

— Et cependant, vous avez demandé à visiter le synchrotron ? Pour quelle raison ?

— C'est donc là que le bât vous blesse ? Eh bien, cher Monsieur, je vais essayer de vous l'expliquer. Ma carrière scientifique a été brisée en plein essor. J'ai donc décidé, en quelque sorte, de me réhabiliter à mes propres yeux ; de redonner un sens à ma vie. Il me fallait pour cela mettre la plus grande distance possible entre Hallam et moi… et voilà pourquoi je suis venu sur la Lune. J'ai reçu, comme je vous l'ai dit, une formation de radiochimiste, mais je ne m'en intéresse pas moins aux autres disciplines scientifiques. La paraphysique est la science de l'avenir. Je m'y suis initié seul et de mon mieux. Je sentais en effet que c'était là que je trouverais cette réhabilitation dont je vous parlais.

— Oui, je comprends, fit Neville qui visiblement n'en croyait pas un mot.

— Au fait, puisque vous avez mentionné la Pompe à Électrons… avez-vous quelques lumières sur les théories de Peter Lamont ?

— Non, fit Neville en fronçant le sourcil. Je ne le connais même pas de nom.

— Évidemment, il n'est pas encore célèbre. Et il ne le sera peut-être jamais, tout comme moi, d'ailleurs, et pour la même raison. Il s'est permis de s'opposer à Hallam… On a prononcé son nom devant moi récemment et cela m'a donné matière à réflexions, réflexions qui ont occupé la nuit blanche que j'ai passée. Et là-dessus Denison se mit à bâiller.

— Alors, docteur ? fit Neville s'énervant. Qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Peter Lamont. Il a des idées intéressantes sur la para-théorie. À son avis, si la Pompe continue de fonctionner, la forte interaction nucléaire se fera plus intense à l'intérieur du système solaire. La chaleur du Soleil augmentera progressivement et, arrivée à un point maximum, subira une transformation dont la phase finale sera une explosion.

— Foutaises que tout cela ! Avez-vous une idée du taux d'évolution, à l'échelle cosmique, résultant de l'emploi de la Pompe à l'échelle humaine ? Vous avez eu beau acquérir seul vos connaissances en physique, vous n'en devriez pas moins comprendre aisément que la Pompe ne peut en aucun cas influer de façon appréciable sur les lois qui régissent l'Univers, le temps que dure le système solaire.

— Ce que vous dites là, vous le pensez réellement ?

— Bien entendu. Ce n'est pas votre opinion ? fit Neville.

— Moi, je n'affirme rien. Lamont nourrit évidemment une rancune personnelle. Je ne l'ai rencontré que brièvement mais il m'a donné l'impression d'un garçon ardent et émotif. Étant donné le mal que lui a fait Hallam, rien d'étonnant à ce qu'il ressente envers lui colère et amertume.

— Êtes-vous sûr qu'il soit réellement en mauvais termes avec Hallam ? fit Neville en fronçant le sourcil.

— J'ai des raisons personnelles de l'affirmer.

— Il ne vous est pas venu à l'esprit que faire planer le doute sur l'éventuel danger que présenterait la Pompe ne serait qu'un nouveau moyen d'empêcher la Lune de créer ses propres stations ?

— Au risque de causer dans l'Univers tout entier panique et désespoir ? Certainement pas ! Cela reviendrait à provoquer une explosion nucléaire pour casser des noix. Non, je suis persuadé que Lamont est sincère. En fait, avec mes faibles moyens, j'étais arrivé moi-même, autrefois, aux mêmes conclusions.

— Parce que vous aussi êtes poussé par la haine que vous inspire Hallam.

— Je ne m'appelle pas Lamont. Et je ne pense pas avoir les mêmes réactions que lui. À vrai dire, je nourrissais le vague espoir de continuer mes recherches sur la Lune sans me heurter à l'hostilité d'un Hallam, ou à l'émotivité d'un Lamont.

— Ici, sur la Lune ?

— Oui, ici, sur la Lune. J'espérais même pouvoir me servir du synchrotron.

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous vous y intéressez. – Et comme Denison acquiesçait : Vous croyez réellement qu'on vous autorisera à en user ? Savez-vous depuis combien de temps les demandes en souffrance s'accumulent ?

— Je pensais aussi pouvoir compter sur l'appui de quelques savants lunarites.

Neville éclata de rire, puis secoua la tête.

— Dites-vous bien que nous n'avons pas plus de chances que vous d'accéder au synchrotron… Cependant, je vais vous faire une proposition. Nous avons créé nos propres laboratoires. Nous pourrions vous y faire une petite place, et mettre à votre disposition

l'équipement, bien incomplet, hélas, dont nous sommes munis. Jusqu'à quel point il vous sera utile, je l'ignore, mais vous devriez néanmoins pouvoir en sortir quelque chose.

— Croyez-vous qu'il me serait possible de faire dans ces laboratoires des observations utiles sur la para-théorie ?

— Cela dépendra en grande partie de votre ingéniosité, j'imagine. Espérez-vous démontrer le bien-fondé des théories de ce… Lamont ?

— Oui, à moins que je ne démontre au contraire qu'elles ne reposent sur rien.

— C'est ce que vous ferez, j'en suis persuadé. Je suis prêt à parier sur cette solution.

— Il est bien entendu que je ne suis pas physicien de profession, dit Denison. Pourquoi cet empressement à m'offrir une place dans vos laboratoires ?

— Parce que vous venez de la Terre. Je vous ai dit ce que cela représente pour nous, et que vous soyez en physique un autodidacte est un atout de plus en votre faveur. Quant à Sélénè, elle ne jure que par vous, et j'attache peut-être plus d'importance que je ne devrais à son jugement. Et puis nous avons tous à nous plaindre d'Hallam. Puisque vous désirez vous réhabiliter à vos propres yeux en donnant un nouveau sens à votre vie, nous vous y aiderons.

— Pardonnez-moi de me montrer cynique. Mais qu'attendez-vous en retour ?

— Votre aide. Il existe une certaine incompréhension entre les savants de la Terre et de la Lune. Vous, un Terrestre, êtes venu de votre propre gré sur la Lune et pourriez nous servir d'intermédiaire pour notre bénéfice à tous. Vous avez déjà pris contact avec le nouveau commissaire, et qui sait si en agissant dans votre propre intérêt vous ne serviriez pas le nôtre ?

— Ce qui signifie que si je parvenais à contrer Hallam les savants lunarites ne pourraient que s'en féliciter.

— Quelle que soit votre action, elle ne peut être que bénéfique… Mais je vais vous laisser, car visiblement vous tombez de sommeil. Venez me voir dans un ou deux jours et je m'arrangerai pour que vous puissiez travailler dans un de nos laboratoires. Et, ajouta-t-il en regardant autour de lui, je vous ferai attribuer un appartement plus confortable.

Sur ce, ils se serrèrent la main et Neville se retira.

Chapitre 8

— Je suppose, fit Gottstein, que si délicate qu'ait pu être votre situation sur la Lune, vous ne l'abandonnerez pas sans un petit serrement au cœur ?

— Un gros serrement de cœur, fit Montez avec élan, spécialement quand je pense à mes retrouvailles avec la totale pesanteur. Respirer difficilement… avoir les pieds brûlants… transpirer. Je me vois déjà baignant dans la sueur.

— Un jour, ce sera mon tour.

— Croyez-moi. Ne restez jamais sur la Lune plus de deux mois. Quoi que vous racontent les médecins, quels que soient les examens qu'ils vous feront subir… retournez sur la Terre tous les deux mois et restez-y au minimum une semaine, afin de vous replonger dans son atmosphère.

— J'y penserai, soyez-en sûr… Au fait, j'ai pris contact avec mon ami.

— Quel ami ?

— Celui qui se trouvait dans le vaisseau spatial qui m'a amené ici. Il m'avait semblé le reconnaître. Je ne me trompais pas. C'est un certain Denison, un radiochimiste. Et le souvenir que j'avais gardé de lui s'est révélé exact.

— Ah, oui ?

— Il y avait en lui, je m'en souvenais, une certaine irrationalité, et je l'ai poussé dans ses retranchements. Il a éludé mes questions et s'est montré au contraire si rationnel que j'ai commencé à me méfier de lui. En effet, certains types complètement cinglés font preuve d'un rationalisme assez plaisant, qui n'est en réalité qu'une forme d'autodéfense.

— Seigneur ! s'exclama Montez, visiblement dépassé. Je ne vous suis plus. Vous permettez que je m'asseye ? Entre le souci que me causent les préparatifs de départ et l'appréhension de retrouver la pesanteur terrestre, je suis épuisé. À quelle sorte d'irrationalité faites-vous allusion ?

— Denison nous a mis un jour en garde contre les dangers de la Pompe à Électrons, qui, d'après lui, risquait de faire exploser l'Univers.

— Tiens, tiens ! Est-ce à envisager ?

— J'espère bien que non. À l'époque, c'est une hypothèse qu'on s'est refusé à envisager. Voyez-vous, les savants qui s'aventurent à la limite du connu ont tendance à se montrer nerveux. J'ai connu un psychiatre qui appelait ce domaine inconnu le « qui sait ? ». Si vos recherches ne vous apportent pas les preuves que vous espériez trouver, vous finissez par vous dire : « Qui sait ce qu'il va se passer ? »,

et vous laissez libre cours à votre imagination.

— Mais dans ce cas, si des physiciens, si peu nombreux soient-ils, tiennent de tels propos ?…

— C'est justement ce qu'ils ne font pas. Du moins pas officiellement. Les savants hésitent à engager leur responsabilité et les journalistes y regardent à deux fois avant de publier des absurdités… ou du moins ce qu'ils considèrent comme tel. Cependant, dans le cas qui nous intéresse, le sujet est revenu sur le tapis. Un physicien, un dénommé Lamont, s'était adressé d'abord au sénateur Burt, puis à Chen, qui se prenait pour un messie, et enfin à quelques autres personnalités. Lui aussi envisageait la possibilité d'une explosion d'envergure cosmique. Personne n'a ajouté foi à ses propos qui cependant se sont répandus et finissent par prendre du poids.

— Et cet homme qui est arrivé sur la Lune, il y croit ?

— J'en ai l'impression, fit Gottstein en souriant. Et ma foi, en pleine nuit, quand j'ai peine à dormir – je continue à tomber fréquemment de mon lit –, j'y crois moi aussi. Il nourrit l'espoir, à ce qu'il me semble, d'expérimenter ici sa théorie.

— Et alors ?

— Alors je suis d'avis qu'on le laisse faire. Je le lui ai d'ailleurs laissé entendre.

— Je trouve cela risqué, fit Montez en hochant la tête. Il ne me plaît guère qu'on donne un encouragement officiel à des théories extravagantes.

— Peut-être ne sont-elles pas aussi extravagantes que nous le pensons, mais la question n'est pas là. Le fait est que si nous l'aidons à s'établir sur la Lune, nous découvrirons peut-être, par son entremise, ce qu'il s'y passe exactement. Il ne demande qu'une chose, revenir à la science et se réhabiliter à ses propres yeux. Je lui ai laissé entendre que nous l'y aiderions si de son côté il nous apportait sa collaboration… Je ferai le nécessaire pour que vous soyez discrètement tenu au courant. Sur le plan purement amical.

— Je vous en remercie, dit Montez en se levant, et je vous dis au revoir.

Chapitre 9

— Non, fit Neville, agacé. Il ne me plaît pas.

— Pourquoi ? Parce que c'est un Terrien ? demanda Sélénè en chassant d'une chiquenaude un brin de poussière accroché à sa blouse à la hauteur de son sein droit. – Puis, l'examinant attentivement, elle ajouta : Décidément, le système de circulation d'air est déplorable.

— Ce Denison n'a aucune valeur. Ce n'est même pas un paraphysicien. Il a acquis seul, comme il l'avoue, des connaissances dans ce domaine, et il débarque ici avec d'absurdes idées toutes faites.

— Telles que… ?

— Il pense que la Pompe à Électrons fera exploser l'Univers.

— L'a-t-il réellement dit ?

— Je sais qu'il le pense… Oh ! je connais les arguments qu'il invoque. Que de fois je les ai entendus ! Mais ils sont faux, un point c'est tout.

— Peut-être, fit Sélénè en haussant les sourcils, souhaites-tu qu'ils le soient.

— Ah ! non fit Neville. Ne commence pas, toi aussi !

Il plana un court silence que Sélénè rompit en disant :

— Que penses-tu faire de lui ?

— Avant tout, lui offrir une place dans nos laboratoires. Il ne vaut peut-être rien comme savant, mais il peut quand même nous être utile. Ce n'est pas un homme à négliger. Le commissaire s'est déjà entretenu avec lui.

— Oui, je le sais.

— Il se pose en victime de sombres machinations. En homme qui a vu sa carrière brisée et qui cherche à remonter la pente.

— Ah oui ?

— Eh oui ! Demande-lui de te faire le récit de ses épreuves. Elles te toucheront aux larmes, j'en suis sûr. D'autre part, il peut être pour nous un apport. Un Terrien installé sur la Lune, et tout occupé de théories absurdes, détournera de nous l'attention du commissaire. Et qui sait, peut-être aurons-nous par son entremise une idée plus claire de ce qui se passe sur Terre… Quoi qu'il en soit, continue d'entretenir de bons rapports avec lui, Sélénè.

Chapitre 10

Le rire de Sélénè sonna d'un éclat métallique aux oreilles de Denison munies d'écouteurs. Elle paraissait perdue dans sa lourde combinaison spatiale.

— Voyons, Ben, vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Vous êtes un vieux de la vieille, maintenant… Cela fait un mois que vous êtes sur la Lune.

— Vingt-huit jours, marmonna Denison qui étouffait dans sa propre combinaison.

— Un mois, répéta Sélénè. Vous êtes arrivé à la pleine Terre et nous avons dépassé maintenant la nouvelle pleine Terre – et elle lui montra la sphère qui brillait en plein ciel.

— Bon, d'accord, mais allons-y doucement. Je suis moins courageux en surface qu'en sous-sol. Que se passerait-il si je tombais ?

— Rien. D'après vos propres lois, la pesanteur est faible, la pente, douce, et votre combinaison, épaisse. Si vous tombez, laissez-vous bouler et glisser. Ce sera d'ailleurs tout aussi divertissant.

Denison regarda autour de lui d'un air peu convaincu. Sous la froide lumière de la Terre, la Lune s'étendait, magnifique. Un tableau en noir et blanc ; un blanc délicat, tamisé, comparé au paysage fortement contrasté qu'il avait pu contempler, une semaine auparavant, lorsqu'il était venu visiter les batteries solaires qui s'étendaient d'un horizon à l'autre, en bordure de la Mare Imbrium. Le noir, lui aussi, était atténué et formait avec le blanc une délicate harmonie. Les étoiles brillaient d'un céleste éclat et la Terre – La Terre ! – était bien attirante, avec ses volutes blanches et bleues qui s'ouvraient parfois sur des taches brunes.

— Allons-y, fit Denison, résigné. Ça ne vous fait rien si je me cramponne à vous ?

— Non, bien entendu. D'ailleurs nous ne monterons pas jusqu'au haut de la pente. Je vais vous faire prendre celle des débutants. Efforcez-vous de marcher à mon rythme. J'avancerai très lentement.

Sa démarche était lente, élastique, et son compagnon s'efforça de se tenir à sa hauteur. Sous leurs pieds le sol était poussiéreux et chaque pas soulevait une fine poudre qui retombait rapidement dans cette absence d'air. Il marchait à son pas, mais non sans effort.

— Bravo, fit Sélénè, son bras glissé sous le sien pour le soutenir. Vous êtes remarquable, pour un Terrien. Non : je devrais dire un Immigrant. Ou tout simplement pour un homme de votre âge.

— Je préfère de beaucoup Immigrant, fit Denison qui haletait et sentait son front se couvrir de sueur.

— Au moment où votre pied va toucher le sol, dit Sélénè,

imprimez à votre corps un élan à l'aide de l'autre pied. Cela allongera vos pas et rendra votre marche plus aisée. Non, non, pas ainsi… Regardez-moi faire.

Denison, ravi de s'arrêter pour souffler un peu, regarda Sélénè, mince et gracieuse sous sa lourde et informe combinaison, avancer par bonds. Elle revint vers lui, s'agenouilla à ses pieds.

— Faites lentement un pas, Ben, et je frapperai votre pied au moment où vous devrez l'avancer.

Ils firent plusieurs essais et Denison dit finalement :

— C'est pire que de faire un cent mètres sur Terre. Laissez-moi souffler un peu.

— D'accord. Voyez-vous, vos muscles ne sont pas coordonnés comme ils le devraient. C'est contre vous-même que vous luttez, et non contre la pesanteur… Bon, asseyez-vous et reprenez haleine. Je ne vous entraînerai pas plus haut.

— Risquerais-je d'endommager mon réservoir à oxygène si je m'étendais sur le dos ?

— Certainement pas, mais ce ne serait pas une bonne idée. Pas sur le sol nu. Nous n'avons ici que près de 2000 degrés absolus, ou soixante-cinq degrés au-dessous de zéro, si vous préférez. Moins vous êtes en contact avec le sol, mieux cela vaut. À votre place, je me contenterais de m'asseoir.

— Bon, fit Denison en s'exécutant maladroitement, non sans grogner. – Puis tournant délibérément le dos à la Terre, il s'exclama : Regardez ces étoiles !

Sélénè s'assit en face de lui. À travers les hublots de son casque, il distinguait nettement son visage à la lumière de la Terre.

— Vous ne voyez pas les étoiles, quand vous êtes sur Terre ? demanda Sélénè.

— Si, mais pas comme ici. Même lorsqu'il n'y a pas de nuages l'air montant de la Terre en absorbe en partie l'éclat. Les différences de température dans l'atmosphère les font scintiller et les lumières des villes, si lointaines soient-elles, les effacent en partie.

— Pas très attirant ce que vous me racontez là.

— Vous vous plaisez, ici, Sélénè ? À la surface, j'entends ?

— Je ne peux pas dire que j'adore, mais cela ne me déplaît pas d'y venir de temps à autre. D'ailleurs, y amener les touristes fait partie de mon rôle d'hôtesse.

— Et voilà que vous le remplissez pour moi.

— Arriverai-je un jour à vous faire comprendre, Ben, que cela n'a rien à voir ? Nous avons un itinéraire réservé aux touristes. Il est sans écueils et sans intérêt. Vous n'imaginez quand même pas que je les emmène faire des descentes. C'est bon pour les Lunarites… et pour les Immigrants. En fait, spécialement pour les Immigrants.

— Ce n'est pas très couru. Il n'y a pas une âme, à part nous.

— Il y a des jours réservés à ce genre de sport. Vous devriez voir ces pentes un jour de compétitions. Je n'ai pas l'impression que cela vous plairait.

— Je ne suis même pas sûr que cela me plaise aujourd'hui. Dévaler les pentes est donc plus apprécié par les Immigrants ?

— Oui. En règle générale, les Lunarites n'aiment pas venir en surface.

— Qu'en est-il du docteur Neville ?

— Vous vous demandez s'il aime se trouver en surface ?

— Exactement.

— À vrai dire, je crois qu'il n'est pas monté ici une seule fois. C'est un authentique citadin. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Quand j'ai demandé l'autorisation d'aller voir comment fonctionnent les batteries solaires, il n'a opposé aucune objection, mais il s'est refusé à m'y accompagner. Je le lui avais demandé, car je le savais capable de répondre à mes questions, mais je me suis heurté à un refus catégorique de sa part.

— J'espère que vous avez trouvé quelqu'un d'autre pour répondre à vos questions.

— Oui. Et maintenant que j'y pense, c'était un Immigrant. Il faut peut-être voir là l'explication de l'attitude du docteur Neville envers la Pompe à Électrons.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Ma foi…

Denison se renversa en arrière et leva les jambes alternativement, prenant un certain et nonchalant plaisir à les voir se lever et retomber lentement.

— Dites donc, Sélénè, c'est pas mal, ce que je fais là !… Ce que je veux dire, c'est que Neville n'a qu'une idée : installer une Pompe sur la Lune alors que les batteries solaires remplissent à merveille leur fonction. Nous ne pourrions guère utiliser des batteries solaires sur Terre car le Soleil n'y est jamais aussi constant, aussi brillant, aussi radiant sur toutes les longueurs d'ondes. Il n'existe pas, dans le système solaire, une seule planète, quelle qu'en soit l'importance, qui mieux que la Lune se prête à l'installation de batteries solaires. Sur Mercure même, la température est trop élevée… Mais l'emploi de ces batteries établit un lien entre la surface et vous… et comme vous n'aimez pas monter en surface…

— Allons-y, Ben, fit Sélénè en se levant d'un bond. Vous vous êtes suffisamment reposé. Debout ! Debout !

Denison se remit péniblement sur ses pieds et reprit, suivant son idée :

— D'autre part, si vous disposiez de la Pompe, aucun Lunarite ne

serait obligé de faire surface s'il n'y tenait pas.

— Nous allons reprendre notre ascension, Ben, jusqu'à cette petite crête que vous voyez là-haut et sur laquelle la Terre projette une lumière frisante.

Ils effectuèrent en silence cette dernière étape. Comme Denison jetait un regard sur une large bande de terrain en pente d'où toute poussière lunaire avait été soigneusement balayée, Sélénè, devinant sa pensée, dit : « Elle est trop lisse pour un débutant. Ne soyez pas trop ambitieux, sinon dans un moment vous allez me demander de vous apprendre à exécuter le saut du kangourou. » Elle en accomplit un tout en parlant, pivota sur elle-même avant de retomber sur le sol et lui lança : « Nous y voilà ! Asseyez-vous et je vais fixer…»

— Peut-on vraiment descendre par là ? fit Denison saisi d'inquiétude en l'interrompant.

— Mais naturellement. La pesanteur étant plus faible sur la Lune que sur la Terre, vous adhérez moins fortement au sol et de ce fait le frottement est moindre. Et puis tout est plus glissant sur la Lune que sur la Terre. Voilà pourquoi vous trouvez si raboteux le sol de nos couloirs et de nos chambres. Vous tenez à ce que je vous fasse un petit topo sur ce sujet ? Celui que je débite aux touristes ?

— Non merci, Sélénè.

— D'ailleurs, nous allons nous servir de glisseurs – et elle lui montra ce qu'elle tenait à la main, une sorte de cartouche munie de crampons et de deux minces tubes.

— C'est quoi, ça ? demanda Ben.

— Un petit réservoir de gaz liquide. Il émettra sous vos chaussures un jet de vapeur. Cette mince couche de gaz se formant entre vos chaussures et le sol réduira presque à zéro le frottement. Vous vous déplacerez aussi librement que dans l'espace.

— Voilà qui me paraît superflu, fit Denison d'un ton réprobateur. C'est un véritable gaspillage d'employer sur la Lune du gaz à un tel usage.

— Quelle idée ! Quel gaz pensez-vous que nous employons dans ces glisseurs ? De l'oxyde de carbone ? De l'oxygène ? Non, de l'argon. On l'extrait en énorme quantité du sol lunaire où il s'est formé, au cours de milliard d'années, par la désintégration spontanée du potassium-40… Cela aussi, c'est un de mes topos, Ben… Sur la Lune, l'argon n'est pas d'un emploi très répandu. Nous pourrions nous en servir pour nos glisseurs pendant un million d'années sans épuiser nos réserves… Là, ça y est ! Vos glisseurs sont fixés. Attendez que j'attache les miens.

— Et comment ça marche ?

— C'est purement automatique. Vous vous mettez à glisser, le contact s'établit et la vapeur s'échappe. Vous n'avez de réserve que

pour quelques minutes, mais cela suffira amplement. – Elle se leva, l'aida à se mettre debout, puis reprit : Allons-y, Ben. C'est une petite pente de rien du tout. À peine inclinée.

— À moi, fit Denison peu rassuré, elle me fait l'effet d'une falaise.

— Ne dites pas de bêtises. Et maintenant écoutez-moi et tâchez d'enregistrer ce que je vais vous dire. Écartez les pieds d'environ quinze centimètres, l'un un peu en avant de l'autre. Peu importe lequel. Pliez les genoux. Et ne vous baissez pas pour couper le vent. Il n'y en a pas. N'essayez pas de regarder au-dessus de votre tête, ou derrière vous. Mais si vous y tenez, vous pouvez tourner la tête à gauche ou à droite. Enfin, ce qui est plus important que tout le reste, quand vous arriverez sur terrain plat n'essayez pas de vous arrêter trop brusquement, car vous irez plus vite à ce moment-là que vous ne pensez. Laissez votre glisseur expirer et le frottement vous arrêtera en douceur.

— Jamais je ne me souviendrai de tout ça !

— Mais si, mais si. Et je serai à vos côtés, toujours prête à vous aider. Si par hasard vous tombez et que je ne sois pas là pour vous rattraper, ne tentez rien. Détendez-vous et laissez-vous bouler ou glisser. Il n'y a sur cette pente aucun rocher contre lequel vous pourriez vous heurter.

Denison, la bouche sèche, contempla la pente qui brillait à la lumière de la Terre. Une lumière qui mettait en relief la moindre irrégularité et laissait subsister ça et là de minuscules flaques d'ombre qui donnaient au terrain un aspect accidenté. L'immense sphère qu'était la Terre se détachait sur le ciel noir juste en face d'eux.

— Prêt ? demanda Sélénè qui avait posé sa main gantée entre les omoplates de son compagnon.

— Prêt, répondit Denison d'une voix étranglée.

— Alors, allez-y ! s'exclama-t-elle. – Elle donna de l'élan à Denison, qui commença de glisser, lentement d'abord. Et comme, chancelant, il se tournait vers elle, elle ajouta : Ne vous inquiétez pas, je reste à côté de vous.

Il sentait le sol sous ses pieds… puis il ne le sentit plus. Le glisseur était entré en action.

Pendant un instant, il eut l'impression de faire du sur-place. Aucun souffle d'air ne le retenait, et il ne percevait aucun frottement sous ses semelles. Mais lorsqu'il se tourna à nouveau vers Sélénè il se rendit compte qu'ombres et lumières défilaient sur ses côtés à une vitesse toujours grandissante.

— Ne quittez pas la Terre des yeux, lui cria Sélénè dans l'oreille, jusqu'à ce que vous ayez pris de la vitesse. Plus vous irez vite et plus vous aurez d'équilibre. Et continuez de plier les genoux… Vous vous en tirez remarquablement bien, Ben.

— Oui, pour un Immigrant, fit Denison, haletant.

— Quelle impression avez-vous ?

— Celle de voler.

Lumière et ombres continuaient de défiler en une floue et rapide succession. Denison lança un regard d'un côté puis de l'autre, tentant de substituer au défilé du paysage l'impression de sa propre fuite en avant. Quand il y parvint, il s'aperçut qu'il lui fallait au plus vite regarder la Terre qui s'élevait devant lui pour retrouver son équilibre.

« Ma comparaison était mal choisie, reprit-il, puisque sur la Lune vous n'avez pas l'habitude de voler.

— C'est vrai, mais je comprends quand même. Voler doit être un peu comme se laisser glisser… et cette sensation-là je la connais bien. »

Sélénè, tout en parlant, se tenait le plus facilement du monde à la hauteur de son élève.

Denison allait maintenant assez vite pour se rendre compte de la rapidité de son allure, même en gardant les yeux fixés devant lui. Il fendait le paysage lunaire, qui défilait à toute allure.

— Quelle vitesse peut-on atteindre sur ces pentes ? demanda-t-il.

— Au cours de compétitions, dit Sélénè, le chronomètre a enregistré des vitesses supérieures à cent cinquante kilomètres à l'heure, mais bien entendu sur des pentes plus raides que celle-ci. Vous devez faire du cinquante au maximum.

— J'ai l'impression d'aller beaucoup plus vite.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. Nous arrivons maintenant sur terrain plat, Ben, et vous n'êtes pas tombé une seule fois. Le glisseur va exhaler sa dernière bouffée de gaz et vous commencerez de sentir, sous vos bottes, un certain frottement. Ne vous en occupez pas. Continuez de glisser.

Sélénè avait à peine cessé de parler que Denison perçut en effet un frottement sous ses chaussures. Il éprouva alors une terrible impression de vitesse et serra les poings pour lutter contre l'envie de projeter les bras en avant afin d'éviter une collision avec un obstacle inexistant. Il savait parfaitement qu'en levant les bras, il risquait de tomber en arrière.

Il plissa les paupières, retint son souffle jusqu'à sentir ses poumons prêts d'exploser, puis il entendit Sélénè lui dire : « Vous vous en êtes magnifiquement tiré, Ben ! Oui, magnifiquement ! Je n'ai jamais vu un Immigrant effectuer sans tomber sa première descente, donc si vous vous étalez maintenant cela n'aura rien de honteux. »

— Je n'ai pas la moindre intention de tomber, rétorqua Denison.

Il aspira profondément, puis ouvrit tout grand les yeux. La Terre était toujours aussi sereine, aussi indifférente. Il glissait maintenant plus lentement… plus lentement… plus lentement…

— Suis-je complètement arrêté, Sélénè ? demanda-t-il. Je ne m'en rends pas compte.

— Vous êtes parfaitement immobile. Surtout, ne bougez pas. Il vous faut vous reposer avant notre retour en ville… Idiote que je suis, je l'ai laissé quelque part en arrivant, je ne sais plus trop où.

Denison la regarda, l'air incrédule. Elle avait gravi et descendu la pente avec lui. Il était à moitié mort de fatigue et de tension nerveuse alors qu'elle exécutait déjà une série de bonds de kangourou. Elle semblait à une centaine de mètres lorsqu'elle lui cria : « Le voilà ! » et sa voix résonna aussi fort à ses oreilles que si elle se trouvait à côté de lui.

Déjà elle était de retour, tenant sous son bras un paquet de tissu plastique.

— Vous souvenez-vous, dit-elle gaiement, m'avoir demandé, à l'aller, ce que je portais là ? Je vous ai répondu que nous en aurions besoin au retour. – Elle déplia le plastique, qu'elle étendit sur la surface poudreuse de la Lune, puis reprit : « Nous appelons cela un transat lunaire, » et là-dessus elle y inséra une sorte de cartouche et actionna un levier.

Le tissu de plastique se mit à gonfler. Denison s'attendait à percevoir un sifflement, mais bien entendu, comme il n'y avait pas d'air pour le propager, il ne perçut rien.

« Avant que vous manifestiez de l'inquiétude pour nos réserves, fit Sélénè, je me hâte de vous dire que ce gaz est également de l'argon. »

Gonflé, le plastique devint une sorte de matelas pneumatique posé sur six pieds trapus.

« Il vous supportera aisément, reprit la jeune femme. Vous ne serez pas en contact avec le sol et le vide qui l'entoure en conservera la chaleur.

— Vous n'allez pas me dire qu'il est chauffé ? fit Denison, stupéfait.

— L'argon se réchauffe, mais d'une façon toute relative, à mesure qu'on l'introduit dans ce matelas. Il atteint 270 degrés absolus, ce qui suffit presque à faire fondre la glace et empêchera votre combinaison spatiale de perdre sa chaleur plus vite que vous n'en fabriquez vous-même. Allez-y ! Étendez-vous !

Denison s'exécuta et éprouva une intense sensation de bien-être.

— C'est tout simplement merveilleux ! s'exclama-t-il en poussant un long soupir d'extase.

— Hé oui, maman Sélénè pense à tout. »

Sélénè arriva en glissant derrière Denison, le contourna, les pieds rapprochés comme une patineuse, puis, les projetant en l'air, vint se poser gracieusement à côté de lui, reposant sur le sol de la hanche et du coude.

— Quelle performance ! s'exclama Denison en émettant un long sifflement d'admiration. Comment diable avez-vous fait ?

— Question de pratique. Mais surtout ne vous y risquez pas. Vous vous casseriez le bras… Je vous préviens que si j'ai par trop froid je viendrai vous rejoindre, que vous le veuillez ou non, sur votre transat.

— Qu'est-ce que nous risquons, enfermés comme nous le sommes, tous les deux, dans ces lourdes combinaisons ?

— Espèce de vieux paillard !… Comment vous sentez-vous ?

— Bien, me semble-t-il. C'est un véritable record que je détiens là.

— En effet : le record d'une première descente sans la moindre chute. Cela vous ennuierait que je le raconte à mes copains, en ville ?

— Bien sûr que non. C'est toujours agréable d'être apprécié… Mais vous ne vous attendez pas, j'espère, que je remette ça ?

— Maintenant ? Certainement pas ! J'en serais moi-même incapable. Nous allons nous reposer un moment, laisser à votre cœur le temps de reprendre un rythme normal, puis nous prendrons le chemin du retour. Allongez vos jambes dans ma direction, que je vous enlève vos glisseurs. La prochaine fois, je vous apprendrai à les fixer vous-même.

— Je ne suis pas certain qu'il y aura une prochaine fois.

— Il y en aura certainement une. Vous n'avez pas eu de plaisir ?

— Si, mais j'ai eu peur aussi.

— La prochaine fois vous éprouverez moins de crainte, et moins encore la fois suivante. Finalement vous y prendrez un vif plaisir et je ferai de vous un champion.

— Sûrement pas. Je suis bien trop vieux.

— Pas sur la Lune. Vous *paraissez* vieux, ce qui est tout différent.

Étendu sur son transat, Denison sentit le calme extraordinaire qui régnait sur la Lune l'envahir. La planète Terre se trouvait juste en face de lui. Plus que tout, la sentir là, dans le ciel, lui donnait une impression de stabilité qu'il avait particulièrement ressentie au cours de sa descente, et il éprouva envers elle un sentiment de gratitude.

— Venez-vous souvent ici, Sélénè ? demanda-t-il. Je veux dire seule, ou en compagnie d'un ou deux amis. En dehors des compétitions.

— Non, presque jamais. Seule, je ne le supporterais pas. Que je sois venue ici avec vous me surprend moi-même.

— Ah oui ? fit Denison sans se compromettre.

— Vous n'en êtes pas surpris ?

— Devrais-je l'être ? Mon sentiment est que chacun fait ce qu'il fait soit parce qu'il en a envie, soit parce qu'il le doit, et dans les deux cas c'est son affaire et non la mienne.

— Merci, Ben. Et je ne vous remercie pas du bout des lèvres. Ce que vous venez de dire m'a fait plaisir. Ce qu'il y a de sympathique

chez vous, Ben, c'est que pour un Immigrant vous nous prenez comme nous sommes, sans chercher à nous influencer. Nous autres Lunarites vivons en sous-sol, dans des salles, des couloirs creusés dans le roc. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Rien.

— Ce n'est pas ce que pensent les Terriens. En tant qu'hôtesse d'accueil j'entends parler les touristes. Tout ce qu'ils disent je l'ai entendu des millions de fois, mais ce que j'entends le plus souvent (et là-dessus elle adopta le typique accent des Terriens parlant le langage standard planétaire) : « Ma chère, comment pouvez-vous vivre ainsi dans des cavernes ? Cela ne vous donne-t-il pas un terrible sentiment de claustrophobie ? N'éprouvez-vous jamais le désir de contempler un ciel bleu, les arbres, la mer, de sentir le vent jouer dans vos cheveux, de respirer des fleurs ?…» Je pourrais continuer ainsi indéfiniment, Ben. Ils finissent par dire : « Oh ! et puis, après tout, comme vous ne savez même pas ce que sont le ciel, la mer et les arbres, ils ne vous manquent pas…» Ce qu'ils oublient c'est que nous recevons sur nos écrans les émissions de la télévision terrestre, que nous nous y initions par les moyens audio-visuels et parfois même olfactifs.

— Et quelle est la réponse officielle à ce genre de remarques ? demanda Denison amusé.

— Il n'y en a pas. Nous répondons simplement : « Nous y sommes habitués, Madame », ou « Monsieur », suivant le cas. Mais ce sont généralement les femmes qui font ce genre de remarques. Les hommes sont bien trop occupés à scruter nos tuniques et à se demander quand nous les enlèverons, je suppose. Mais savez-vous ce que j'aimerais répondre à ces idiotes ?

— Dites-le-moi. Puisque vous êtes obligée de garder votre tunique sous votre épaisse combinaison, au moins débarrassez-vous de ce que vous avez sur le cœur.

— Joli jeu de mots que vous venez de faire !… Voilà ce que je meurs d'envie de leur dire : « Madame, pourquoi diable m'intéresserais-je à votre foutue planète ? Nous n'avons nulle envie d'être suspendus la tête en bas sur une quelconque planète au risque de tomber dans le vide, ou d'être emportés par le vent. Nous ne tenons pas à respirer un air pollué, ou à être arrosés par de l'eau sale. Nous ne voulons ni de vos microbes, ni de votre herbe malodorante, ni de votre éternel ciel bleu, ni de vos tristes nuages gris. La Terre, quand nous le désirons, nous pouvons la contempler dans notre ciel, et c'est un désir qui ne nous prend pas souvent. La Lune est notre patrie et elle est ce que nous la faisons ; exactement ce que nous la faisons. Elle nous appartient. Nous établissons nous-mêmes notre propre écologie, nous menons la vie qui nous plaît et nous n'avons que faire de votre pitié. Retournez dans votre propre monde et que la pesanteur qui y

règne fasse tomber vos seins jusque sur vos genoux ! Voilà ce que j'aimerais leur dire.

— Je vais vous donner un conseil, fit Denison. Chaque fois que l'envie vous brûlera de tenir de tels propos, venez me les dire à moi et vous vous sentirez soulagée.

— Savez-vous qu'à l'occasion des Immigrants suggèrent que nous bâtissions sur la Lune un parc terrestre ? Un enclos où l'on ferait pousser des plantes importées de la planète Terre sous forme de semences, et que peupleraient des animaux terrestres. Quelque chose qui leur rappellerait leur patrie, comme ils disent.

— Si je comprends bien, vous êtes contre.

— Naturellement que je suis contre ! Un rappel de leur patrie ! Quelle patrie ? La Lune est notre patrie. Et un Immigrant qui éprouve le désir de retrouver un petit morceau de sa planète natale ferait mieux d'y retourner. Les Immigrants sont parfois pires que les Terriens.

— Voilà une phrase dont je me souviendrai, fit Denison.

— Elle ne vous visait pas… du moins jusqu'à présent.

Ils restèrent un moment silencieux et Denison se demanda si Sélénè n'allait pas donner le signal du retour dans leurs souterrains. D'une part il sentait qu'il allait bientôt éprouver de façon pressante l'envie de satisfaire un besoin naturel ; de l'autre, jamais il ne s'était senti aussi détendu. Il se demanda aussi combien de temps durerait encore l'oxygène de son réservoir.

— Ben, dit soudain Sélénè, cela vous ennuierait que je vous pose une question ?

— Pas le moins du monde. Si c'est à ma vie privée que vous vous intéressez, je vous dis d'avance que je n'ai aucun secret. Je mesure un mètre soixante-quinze ; je pèse, sur la Lune, vingt-cinq livres ; j'ai été marié ; j'ai divorcé ; j'ai une fille unique qui est grande maintenant, qui est mariée, et qui a fait ses études à l'université de…

— Non, Ben, je parle sérieusement. Puis-je vous questionner sur vos travaux ?

— Naturellement que vous le pouvez, Sélénè. Mais je ne sais pas jusqu'où vous me suivrez dans mes explications.

— Vous savez que Barron et moi…

— Oui, je le sais, fit Denison, hargneux.

— Nous parlons ensemble. Il me dit parfois certaines choses. Il m'a raconté entre autres votre crainte que la Pompe à Électrons fasse exploser l'Univers.

— Une partie de *votre* Univers. Elle pourrait convertir une partie de notre Galaxie en un quasar.

— Vous y croyez vraiment ?

— Quand je suis arrivé sur la Lune, j'en doutais encore. Mais

maintenant j'en suis sûr. Je suis convaincu que cela se produira un jour.

— Mais quand ?

— Je ne peux pas le dire avec exactitude. Dans quelques années, peut-être. Ou dans quelques décennies.

Il s'établit entre eux un court silence, puis Sélénè dit d'une voix blanche :

— Barron n'y croit pas.

— Je le sais. Et je ne cherche pas à le convertir à mes vues. Ce n'est pas en attaquant les gens de front qu'on parvient à les convaincre, et c'est en cela que Lamont a commis une erreur.

— Qui est Lamont ?

— Excusez-moi, Sélénè. Je me parlais à moi-même.

— Ben, ne vous dérobez pas. Dites-le-moi. Cela m'intéresse. Je vous en prie !

— D'accord, dit Denison en se tournant pour lui faire face. Je ne vois aucune objection à vous en parler. Lamont, un physicien, un Terrestre, tenta en vain d'alerter le monde sur les dangers présentés par la Pompe. Il a échoué. Les Terrestres tiennent à leur Pompe, à l'énergie qu'elle leur fournit gratuitement : ils y tiennent au point de refuser d'envisager de s'en priver.

— Mais pourquoi s'y cramponnent-ils si elle signifie pour eux la totale destruction ?

— Il leur suffit de se refuser à y croire. Le moyen le plus aisé de résoudre un problème, c'est d'en nier l'existence. C'est exactement ce que fait votre ami, le docteur Neville. Parce qu'il a horreur de monter en surface, il arrive à se convaincre que les batteries solaires ne représentent pas la bonne solution, alors que pour tout observateur impartial elles sont la plus parfaite source d'énergie que puisse souhaiter la Lune. S'il souhaite si fort voir édifier la Pompe, c'est qu'il pourra ainsi rester en sous-sol, et c'est également pourquoi il se refuse à admettre qu'elle puisse être la source d'un réel danger.

— Selon moi, Barron n'est pas capable de refuser de croire à un fait qui s'appuie sur des preuves valables. Ces preuves, les possédez-vous ?

— Je le crois. C'est d'ailleurs une chose stupéfiante, Sélénè. Tout dépend de certains facteurs subtils d'interaction des quarks. Comprenez-vous ce que cela signifie ?

— Inutile de me l'expliquer. J'ai si souvent parlé de ce genre de choses avec Barron que je me crois capable de vous suivre.

— J'espérais, pour obtenir les preuves qui me manquaient encore, pouvoir disposer du synchrotron à protons installé sur la Lune par les Terrestres. Il s'étend sur trente kilomètres, dispose d'aimants supraconducteurs et d'une énergie égale à vingt mille bévatrons, si ce

n'est plus. Mais il se trouve que vous autres, les Lunarites, avez construit ce que vous appelez un « Pionnier » qui, installé dans une salle de grandeur moyenne, fournit le même travail que le synchrotron. Nous ne pouvons que féliciter la Lune d'avoir pris sur nous une si stupéfiante avance.

— Merci, fit Sélénè, flattée. Merci au nom de la planète Lune.

— Or les résultats que j'ai obtenus grâce au « Pionnier » font apparaître le taux d'accroissement de l'intensité d'une puissante interaction nucléaire ; et ce taux d'accroissement correspond exactement à celui qu'avait énoncé Lamont, et non à celui de la version officielle.

— En avez-vous fait la démonstration à Barron ?

— Non. Cette démonstration, selon toute probabilité, Neville la repousserait. Il prétendrait que je n'ai obtenu que des résultats marginaux. Que j'ai dû commettre une erreur. Que je n'ai pas tenu compte de tous les facteurs. Il objecterait également que mes contrôles ne sont pas au point. Ce qui dans sa bouche reviendrait à dire qu'il veut à tout prix la Pompe à Électrons et qu'il n'y renoncera pour rien au monde.

— Mais alors, il n'y a aucun moyen de nous en sortir ?

— Si, mais pas par la voie directe. Et pas par celle de Lamont.

— Quelle est-elle ?

— Ce que préconise Lamont, c'est l'abandon pur et simple : mais on ne revient jamais en arrière. On ne peut pas remettre le poussin dans l'œuf, le vin dans la grappe de raisin, l'enfant dans le ventre de sa mère. Pour persuader un bébé de lâcher votre montre, vous ne lui ferez pas tout un discours… vous lui tendrez un hochet, par exemple.

— Dans le cas qui nous intéresse, en quoi consiste ce hochet ?

— C'est bien là que le bât me blesse. J'ai une idée, une idée toute simple – peut-être même trop simple –, basée sur le fait d'une évidence aveuglante que le chiffre deux est une notion ridicule qui ne peut exister.

Un silence qui dura au moins une minute plana, puis Sélénè dit enfin d'un ton aussi concentré que celui de Denison :

— Laissez-moi deviner le sens de ce que vous venez de dire.

— Je me demande bien si mes paroles ont un sens.

— Laissez-moi quand même essayer de le deviner. Il serait admissible de supposer que notre Univers est le seul qui puisse exister, ou qui existe, parce qu'il est le seul dans lequel nous vivons et dont nous avons conscience. Mais le jour où la preuve nous est donnée qu'il existe un second Univers, celui que nous appelons le para-Univers, il devient absolument ridicule de supposer qu'il existe en tout et pour tout deux Univers. S'il existe un second Univers, pourquoi pas une infinité d'autres Univers ? Entre le nombre un et l'infini, dans le cas

qui nous intéresse, il n'y a pas de nombres possibles. Ce n'est pas seulement le nombre deux, mais tous les nombres finis, qui sont absurdes et ne peuvent exister…

— C'est exactement mon rai… commençait Denison. – Il se tut, se redressa, baissa les yeux sur la jeune femme accoudée sur le sol dans sa lourde combinaison spatiale, puis ajouta : Je crois que nous ferions bien de retourner en ville.

— J'ai seulement essayé de deviner votre pensée, fit-elle.

— Je n'en crois rien, déclara Denison. Vous faisiez beaucoup plus que la deviner.

Chapitre 11

Barron Neville la regarda, bouche bée, et elle soutint son regard le plus calmement du monde. De l'autre côté des baies le paysage avait à nouveau changé. On voyait à travers l'une d'entre elles la Terre presque pleine.

— Pourquoi ? dit-il enfin.

— Cela a été plus fort que moi. J'ai compris ce qu'il entendait, et je n'ai pu m'empêcher de parler. J'aurais dû te le dire depuis quelques jours déjà, mais je craignais que tu ne réagisses comme tu viens exactement de le faire.

— Ainsi il sait ! Idiote que tu es !

— Il sait quoi ? fit Sélénè en fronçant le sourcil. Ce qu'il aurait deviné tôt ou tard. Que je ne suis pas une hôtesse pour touristes… que je suis votre Intuitionniste. Une Intuitionniste qui grâce à Dieu n'a qu'une faible connaissance des mathématiques. Alors, quelle importance cela a-t-il qu'il ait compris ? Et qu'importe, après tout, que j'aie de l'intuition ? Que de fois m'as-tu répété que mes intuitions, lorsqu'elles ne sont pas étayées par une rigueur toute mathématique, ou par l'expérimentation, sont sans valeur aucune ? Que de fois m'as-tu déclaré que l'intuition en apparence la plus convaincante peut se révéler fausse ? Donc, quelle valeur accordera-t-il à l'Intuitionnisme ?

Neville blêmit, mais Sélénè ne put discerner si c'était de colère ou de crainte.

— Ton cas est unique, affirma-t-il. Tes intuitions ne se sont-elles pas toujours révélées exactes ? Celles dont tu étais sûre, en tout cas.

— Cela, il l'ignore.

— Il le soupçonne. Et il s'entretiendra avec Gottstein.

— Que dira-t-il à Gottstein ? Il ignore lui-même ce à quoi nous tendons.

— En es-tu sûre ?

— Certaine ! – Sélénè se leva, s'éloigna de Barron, puis se retournant, lui fit face et lui cria : Oui, certaine ! C'est vil de ta part de me croire capable de vous trahir, toi et tous les autres. Si tu ne crois pas à mon loyalisme, fais au moins confiance à mon bon sens. Quel intérêt aurais-je à le leur dire ? Quel serait l'avantage, aussi bien pour eux que pour nous, si nous sommes tous destinés à être anéantis ?

— Je t'en prie, Sélénè ! fit Neville en levant les bras au ciel. N'use pas de cet argument !

— Écoute-moi, Barron. Il s'est confié à moi et m'a parlé de ses travaux, alors que tu me tiens en réserve comme une arme secrète. Tu prétends que j'ai à vos yeux une valeur plus grande que tout appareil, ou que tout savant. Tu joues au conspirateur. Tu tiens essentiellement

à ce que je continue, aux yeux de tous, à passer pour une hôtesse d'accueil et rien de plus, afin que les dons que je possède soient exclusivement réservés aux Lunarites. Et à toi, bien entendu. Mais en somme, jusqu'à présent, qu'as-tu accompli ?

— Je t'ai amenée à nous. Combien de temps serais-tu restée libre s'ils…

— Tu ne fais que ressasser les mêmes arguments ! Mais dis-moi, qui a-t-on jeté en prison ? Qui a-t-on empêché d'agir ? Où sont les preuves de ce fameux complot qui n'existe peut-être que dans ton imagination ? Si les Terrestres vous refusent, à toi et à ton équipe, l'accès à leurs importantes installations scientifiques, c'est bien plus parce que vous les y avez incités que par hostilité de leur part. D'ailleurs, cela s'est révélé un mal pour un bien, puisque cela nous a obligés à créer d'autres instruments plus précis encore.

— Dont les plans ont été établis grâce à ton extraordinaire intuition, Sélénè.

— Oui, je le sais, fit la jeune femme en souriant. Ben a manifesté la plus grande admiration pour cette réalisation.

— Toi et ton Ben !… Que diable espères-tu en tirer, de ce sacré Terrien ?

— Ce n'est pas un Terrien. C'est un Immigrant. Et ce que j'espère tirer de lui, ce sont des renseignements. M'en as-tu jamais donné ? Tu as une telle frousse qu'on me perce à jour que tu ne me laisses même pas m'entretenir avec un physicien. Je te suis exclusivement réservée, et c'est probablement dans ce but que tu es devenu mon…

— Voyons, Sélénè !… fit Neville d'un ton qui se voulait conciliant, mais qui cachait mal son agacement.

— Si tu savais à quel point ce côté de la question m'est indifférent !… Tu m'as persuadée que j'avais une tâche à accomplir et je m'y suis vouée tout entière. Il me semble parfois que je touche au but, mathématiques ou pas. J'entrevois par éclair ce qui devrait être fait… puis cela m'échappe. Mais à quoi bon tout cela si en dernier ressort la Pompe doit tous nous exterminer ?… Ne t'ai-je pas dit à maintes reprises que le déséquilibre des intensités de champs m'inquiète ?

— Je te le demande encore une fois ? peux-tu m'affirmer que la Pompe nous exterminera tous un jour ? Ne me réponds pas qu'elle le pourrait mais dis-moi si elle le fera oui ou non.

— Non, fit Sélénè en secouant la tête d'un air irrité. Non, je ne le peux pas. Trop de facteurs entrent en jeu. Je ne peux pas t'affirmer qu'elle le fera, mais n'est-ce pas suffisant de penser qu'elle le pourrait ?

— Oh ! Seigneur !

— Inutile de lever les yeux au ciel, ou de ricaner, Barron. Tu t'es

toujours refusé à procéder à des contrôles, alors que je t'avais indiqué la marche à suivre.

— Avant d'écouter les discours de ton Terrien, jamais tu n'avais montré une telle inquiétude.

— De mon *Immigrant.* Vas-tu, oui ou non, effectuer ces contrôles ?

— Encore une fois, non ! Je t'ai déjà dit que tes suggestions sont inapplicables. Tu n'as rien d'une expérimentatrice et ce qui te paraît juste ne l'est pas fatalement dans le domaine de l'expérimentation, qui laisse un vaste champ au hasard et à l'incertitude.

— Le seul monde réel pour toi est celui de ton laboratoire. – Sélénè rougit de colère, serra les poings et reprit : Tu perds un temps fou à essayer d'obtenir un vide satisfaisant alors qu'il existe là-haut, en surface. Je m'y livre moi-même à des pointages à des températures proches parfois du zéro absolu. Pourquoi ne te décides-tu pas à procéder à des expériences en surface ?

— Elles se révéleraient inutiles.

— Qu'en sais-tu, puisque tu ne les as pas tentées ? Ben Denison, lui, les a tentées. Il s'est donné la peine de concevoir un dispositif utilisable en surface, qu'il a installé lorsqu'il est allé visiter les batteries solaires. Il aurait aimé que tu l'y accompagnes, mais tu t'y es refusé. Tu t'en souviens ? C'est un dispositif que je pourrais aisément te décrire maintenant qu'il m'a été dépeint. Il l'a fait fonctionner à la température diurne, puis à la température nocturne, ce qui lui a permis, à l'aide du « Pionnier », d'entreprendre des recherches dans une nouvelle direction.

— Cela paraît simple quand on t'écoute.

— Mais *c'est* simple ! Le jour où il a découvert que j'étais douée d'intuition il m'a parlé comme il ne l'avait jamais fait jusque-là. Il m'a expliqué les raisons qu'il avait de penser que la puissante interaction nucléaire s'accroissait de façon catastrophique au voisinage de la planète Terre. Selon lui, il ne s'écoulera que quelques années avant que le soleil n'explose et que la force de l'explosion ne se répercute par vagues…

— Non, non et non ! hurla Neville. J'ai étudié les résultats qu'il a obtenus. Ils ne m'ont nullement convaincu.

— Tu les as *étudiés ?*

— Évidemment ! Tu ne pensais tout de même pas que j'allais le laisser travailler dans nos laboratoires sans m'assurer de ce qu'il faisait ? Eh bien, tu peux me croire, ses déductions ne valent pas un clou. Il se base sur de minuscules déviations qui s'inscrivent dans la marge d'erreurs expérimentales. S'il tient à accorder une importance toute spéciale à ces déviations, et si tu y crois toi aussi, grand bien vous fasse ! Mais le fait que vous y croyez ne leur donnera pas la signification qu'à mon avis elles n'ont pas.

— À quoi aspires-tu, Barron ?

— À la vérité.

— N'as-tu pas décidé d'avance que ce que tu appelles vérité n'est autre que ton propre évangile ? Tu n'as qu'un désir, voir la Lune dotée de la Pompe. Ainsi tu n'auras pas besoin de monter en surface… Et à tes yeux, tout ce qui s'oppose à tes désirs est faux par définition.

— Je me refuse à discuter avec toi. La Pompe, je la veux à tout prix. Mais je veux plus. Je veux l'autre chose aussi, celle que tu sais. Car l'une ne vaut rien sans l'autre. Tu es sûre que tu n'as pas… ?

— Tout à fait sûre.

— Le feras-tu ?

Sélénè virevolta sur elle-même, fit face à Barron, frappant du pied à petits coups pressés et agacés, et se maintenant ainsi au-dessus du sol.

— Je ne lui dirai rien, déclara-t-elle, mais j'ai besoin d'un supplément d'informations. Toi tu n'en as pas à me donner. Lui en a peut-être, ou s'il n'en a pas, il se les procurera grâce à ces expériences que tu te refuses à effectuer. Il faut que je le sonde afin de découvrir ce que lui-même cherche à découvrir. Mais si tu t'interposes entre lui et moi jamais tu n'obtiendras ce que tu désires tant. Ne crains pas qu'il parvienne au but avant moi. Il raisonne en Terrestre. C'est moi, et non lui, qui franchirai la dernière étape.

— Bon. Et ne perds jamais de vue la différence fondamentale qui existe entre la Terre et la Lune. C'est ici ta patrie ! Tu n'en as pas d'autre. Ce Denison, ce Ben, cet Immigrant, venu de la Terre sur la Lune, peut, s'il le souhaite, retourner sur la Terre. Toi, tu ne pourras jamais te rendre sur Terre. Jamais. Tu es et tu resteras toujours une Lunarite.

— Une chaste et pure Lunarite, fit Sélénè, moqueuse.

— Tu n'es ni pure ni chaste, fit Neville, mais il se passera un bon bout de temps avant que j'attente à nouveau à ta virginité. – Et comme Sélénè restait insensible à ses sarcasmes, Barron reprit : Quant au cataclysme qui prétendument nous menace, si le risque qu'implique l'altération des constantes de base d'un Univers est si grand, pourquoi les para-men, technologiquement tellement plus avancés que nous, ne mettent-ils pas fin eux-mêmes au fonctionnement de la Pompe ?

Et là-dessus il sortit en trombe de la pièce.

Sélénè se tourna vers la porte qui venait de se refermer, et, la mâchoire crispée, dit, se parlant à elle-même :

— Parce que les conditions ne sont pas les mêmes pour eux que pour nous, espèce d'imbécile !

D'un coup de pied elle actionna le levier qui faisait s'abaisser son lit, puis s'y jeta, frémissante de colère. S'était-elle rapprochée de l'objectif que visaient depuis tant d'années Barron et les autres ?

Non.

L'énergie ! Ils étaient tous à la recherche d'énergie ! Ce mot magique ! Cette corne d'abondance ! Cette source de tous les biens !… Et cependant l'énergie n'était pas tout.

Celui qui découvrirait une source inépuisable d'énergie accéderait tout naturellement à « l'autre chose ». Sélénè comprit alors que « l'autre chose » lui paraîtrait l'évidence même si elle parvenait à éclaircir un point encore obscur qui aussitôt saisi par elle deviendrait lui aussi l'évidence même. (Seigneur, Barron lui avait-il à ce point communiqué sa méfiance que même en pensée elle l'appelle « l'autre chose » ?)

Aucun des Terrestre n'éclaircirait ce point encore obscur, dont ils ignoraient jusqu'à l'existence.

Ben Denison l'éclaircirait pour elle, sans en comprendre lui-même la portée.

Mais si l'Univers devait être anéanti, plus rien de tout cela n'avait d'importance.

Chapitre 12

Denison s'efforça de surmonter sa gêne. À plusieurs reprises il fit le geste de remonter un pantalon absent. Il ne portait en tout et pour tout que des sandales et un slip des plus réduits qui le serrait. Et il s'était, bien entendu, chargé de la couverture.

Sélénè, vêtue tout comme lui, se mit à rire et dit, moqueuse :

— Voyons, Ben, votre nudité n'a rien de choquant, sinon que vos chairs sont un peu flasques. Vous vous conformez tout simplement aux us et coutumes qui règnent ici. Si votre slip vous serre, enlevez-le.

— Non, marmonna Denison.

Il fit le geste de draper la couverture sur son ventre, mais Sélénè la lui arracha des mains en disant :

— Donnez-la-moi. Jamais vous ne ferez un bon Lunarite si vous ne vous débarrassez pas de votre puritanisme de Terrestre. Vous savez, je pense, que la pudeur n'est que l'envers de la lubricité.

— Laissez-moi le temps de m'habituer, Sélénè.

— Commencez par me regarder, au lieu de détourner les yeux d'un air coupable. J'ai parfaitement remarqué que vous regardiez les autres femmes.

— Si je vous regardais…

— Si vous me lanciez de furtifs coups d'œil, vous manifesteriez vos impressions d'une manière qui vous mettrait au supplice, mais si vous me regardiez carrément vous vous habitueriez très vite à ma nudité. Arrêtons-nous un instant, et ne me quittez pas des yeux. Je vais enlever mon slip.

— Sélénè, grommela Denison, nous sommes entourés de gens et vous me rendez ridicule. Reprenons notre marche et, encore une fois, laissez-moi m'habituer à cette situation.

— Bon, mais je vous ferai remarquer que les gens que nous croisons ne nous regardent même pas.

— Ils ne *vous* regardent pas. C'est moi qu'ils regardent. Ils n'ont probablement jamais vu un type aussi vieux que moi, et aussi mal foutu.

— C'est possible, reconnut gaiement Sélénè, mais il faudra bien qu'ils s'y habituent.

Denison, abattu, continua de marcher, péniblement conscient de la toison grise qui bouclait sur sa poitrine, et des bourrelets qui, à sa taille, tressautaient à chacun de ses pas. Lorsque le couloir se fit plus étroit, les passants moins nombreux, il commença d'éprouver un certain soulagement.

Il regarda autour de lui avec curiosité, moins conscient de la poitrine insolente de Sélénè et de ses cuisses longues et lisses. Ce

couloir semblait sans fin.

— Quelle distance avons-nous déjà parcourue ? demanda-t-il.

— Vous êtes fatigué ? fit Sélénè d'un air contrit. Nous aurions dû prendre un scooter. J'ai tendance à oublier que vous êtes un Terrien.

— Je l'espère bien. N'est-ce pas tout ce que peut souhaiter un Immigrant ? Cela dit, je ne suis nullement fatigué, non, pas le moins du monde. Mais j'ai un peu froid.

— C'est un effet de votre imagination, affirma Sélénè. Vous croyez devoir avoir froid parce que vous êtes quasi nu.

— Facile à dire ! gémit Denison. Mais je marche bien, non ?

— Très bien. Bientôt je vous apprendrai le saut du kangourou.

— Et à participer, glisseurs aux pieds, à des courses en surface. N'oubliez pas que je ne suis plus de première jeunesse. Mais dites-moi, combien de chemin avons-nous fait ?

— Trois kilomètres environ.

— Seigneur ! Combien y a-t-il en tout de kilomètres de couloirs ?

— Je ne pourrais pas vous le dire exactement. Ceux de la section résidentielle n'en représentent qu'une faible partie. Il y a également les couloirs menant aux mines, les couloirs géologiques, industriels, mycologiques… Cela doit bien représenter au total quelques centaines de kilomètres.

— En a-t-on dressé le relevé ?

— Évidemment. Nous ne pourrions pas circuler à l'aveuglette.

— Vous en avez un ?

— Pas sur moi. Je n'en ai pas besoin pour circuler dans cette section qui m'est familière. Je l'explorais, étant enfant. Ces couloirs sont anciens. La plupart des nouveaux – nous en perçons environ quatre ou cinq kilomètres par an – sont situés dans la section nord. Là, je ne pourrais pas circuler sans plan… et peut-être même pas avec un plan.

— Vers où nous dirigeons-nous ?

— Je vous ai promis de vous montrer quelque chose de remarquable – non, non, il ne s'agit pas de moi – et je tiendrai ma promesse. C'est une mine comme on en voit peu et elle est complètement en dehors de l'itinéraire des touristes.

— Ne me dites pas qu'on trouve des diamants sur la Lune !

— Bien mieux que ça !

Dans cette section les parois étaient restées à l'état brut… De la roche grise, faiblement mais suffisamment éclairée par des plaques électroluminescentes. La température y était constante et agréable, la ventilation si bien faite qu'on ne la sentait même pas. Difficile d'imaginer qu'on se trouvait à quelque soixante mètres au-dessous de la surface de la Lune, alternativement glacée ou brûlante selon l'orbite bihebdomadaire décrite d'un horizon à l'autre par le Soleil qui

disparaissait ensuite sur l'autre face de la Lune puis reparaissait à l'horizon.

— Ces couloirs sont-ils absolument étanches ? demanda Denison, prenant conscience d'une façon aiguë du fait qu'ils n'étaient pas très loin du fond d'un océan de vide qui s'étendait à l'infini.

— Oui, oui, absolument étanches. Et ils sont aussi absolument sûrs. Si la pression de l'air baisse ne serait-ce que de dix pour cent dans n'importe quelle section, les sirènes hurlent et gémissent à vous assourdir, des flèches s'allument partout et vous indiquent la direction à prendre pour être en sécurité.

— Cela se produit souvent ?

— Non, très rarement, au contraire. Je crois qu'au cours des cinq dernières années personne n'est mort par manque d'air. – Et brusquement sur la défensive : Sur Terre aussi vous avez des cataclysmes, des tremblements de terre, des raz de marée qui font des milliers de victimes.

— Je ne le conteste pas, Sélénè, fit Denison. – Et levant les mains : Je me rends.

— Bon, fit la jeune femme. J'ai tort de m'énerver… Vous entendez ?…

Elle s'arrêta, tendit l'oreille. Denison en fit autant, mais secoua la tête. Puis regardant autour de lui :

— Quel calme ! Où sont donc passés les gens ? Êtes-vous sûre que nous ne sommes pas perdus ?

— Rassurez-vous, nous ne sommes pas dans une grotte aux issues inconnues. Il y en a, paraît-il, sur Terre. J'ai vu des photos.

— Oui : la plupart sont des grottes de calcaire creusées par l'eau, ce qui ne doit certainement pas être le cas sur la Lune.

— Donc nous ne sommes pas perdus, reprit Sélénè en souriant. Quant au fait que nous sommes seuls ici, cela est dû à la superstition.

— À quoi ? fit Denison stupéfait en plissant le front.

— Ne faites pas ça ! s'exclama Sélénè. Vous êtes tout ridé ! Là, ça va mieux. Vous êtes déjà beaucoup plus détendu qu'à votre arrivée. Vous le devez à la faible pesanteur et aux exercices que vous faites.

— Et aussi à mes efforts pour me montrer digne d'une jeune femme nue qui dispose, chose surprenante, de nombreux loisirs et les consacre à me montrer ce qu'il y a à voir sur la Lune.

— D'abord je ne vous traite pas en touriste, et ensuite je ne suis pas nue.

— À dire vrai, la nudité me fait moins peur que l'Intuitionnisme… Mais que vouliez-vous dire par *superstition ?*

— Ce n'est pas exactement de la superstition, mais la plupart des habitants de la ville évitent soigneusement cette section.

— Pour quelle raison ?

— En raison de ce que je vais vous montrer, fit Sélénè en entraînant son compagnon. Vous entendez, maintenant ?

Elle s'arrêta de nouveau. Denison tendit l'oreille puis dit :

— C'est à ce martèlement que vous faites allusion ?

En quelques bonds allongés, en cette sorte de lent envol caractéristique des Lunarites, Sélénè précéda Denison, qui la suivit de son mieux.

— Regardez !… Là !… Là !… s'exclama Sélénè, en pointant le doigt.

— Seigneur ! s'écria Denison. D'où vient-elle ?

De l'eau coulait goutte à goutte et tombait dans un petit bassin de céramique enchâssé dans la paroi rocheuse.

— Elle suinte de la roche même. Nous avons de l'eau sur la Lune. Nous la tirons principalement du gypse et elle assure en grande partie nos besoins, car nous la ménageons.

— J'en sais quelque chose. Je n'ai encore jamais réussi à prendre une véritable douche. Je ne comprends pas comment vous parvenez tous à être propres.

— Je vous l'ai déjà expliqué. Vous commencez par vous mouiller tout le corps. Vous fermez le robinet et vous vous enduisez de savon. Vous le faites bien pénétrer puis… Voyons, Ben, je ne vais pas recommencer à vous expliquer tout ça. De plus, on a peu d'occasions de se salir, sur la Lune… Mais ce n'est pas à cela, que je voulais en venir. Il existe en deux ou trois endroits des dépôts d'eau, généralement sous forme de glace, presque en surface, à l'ombre des montagnes. Quand nous les repérons, ils se tarissent. Cette source, en revanche, coule depuis que ce corridor a été percé, cela fait maintenant huit ans.

— Mais où est la superstition dans tout ça ?

— Il est bien évident que pour vivre sur la Lune nous dépendons en grande partie de l'eau. Nous la buvons, nous préparons grâce à elle nos aliments, nous nous lavons, nous tirons d'elle notre oxygène, en somme tout dépend d'elle. Une source d'eau inattendue nous inspire une sorte de respect. Quand celle-ci fut découverte, les plans prévoyant la continuation de ce couloir furent abandonnés et ne seront repris que lorsqu'elle tarira. On a même laissé à l'état brut les parois de ce couloir.

— Oui, évidemment, cela relève de la superstition.

— Et même d'une sorte de vénération mêlée de crainte. On ne s'attendait pas qu'elle coule plus de quelques mois. Ces sources vont rarement au-delà. Lorsqu'une année se fut écoulée on commença à la considérer comme éternelle. C'est d'ailleurs ainsi qu'on l'a baptisée : « l'Éternelle », et elle est indiquée ainsi sur les plans. Tout naturellement les gens se sont mis à lui accorder une grande

importance. Si elle tarissait, ils y verraient un mauvais présage.

Denison éclata de rire et Sélénè reprit avec chaleur :

— Bien entendu personne ne le pense vraiment, mais tout le monde y croit plus ou moins. Cette source n'est évidemment pas éternelle et elle s'épuisera bien un jour ou l'autre. En fait, son débit n'est plus que le tiers de ce qu'il était au début, signe qu'elle tarit peu à peu. Les gens s'imaginent probablement que s'ils se trouvaient là lorsqu'elle cessera de couler le mauvais sort retomberait sur eux. C'est du moins la seule explication rationnelle de leur répugnance à venir jusqu'ici.

— Si je comprends bien, vous n'y croyez pas.

— Que j'y croie ou non importe peu. Mais je suis persuadée qu'elle ne s'arrêtera pas brusquement de couler et que personne n'en portera la responsabilité. À mon avis, elle tarira peu à peu, et personne ne pourra dire le moment exact où elle s'arrêtera. Alors pourquoi se tourmenter ?

— Je suis absolument d'accord avec vous.

— Mais, reprit Sélénè, passant habilement d'un sujet à l'autre, je n'en ai pas moins des tourments dont je voudrais discuter avec vous pendant que nous sommes seuls.

Sur quoi elle étendit la couverture et s'y assit en tailleur.

— Voilà pourquoi vous m'avez amené jusqu'ici, fit Denison, se laissant tomber en face d'elle et s'appuyant sur la hanche et le coude.

— Vous voyez, dit Sélénè, que vous me regardez maintenant sans aucune gêne. Vous vous habituez à moi… Il y a certainement eu des époques, sur la Terre, où une quasi-nudité semblait chose toute naturelle.

— Oui, à certaines époques et en certains lieux, reconnut Denison. Mais pas depuis la Grande Crise. De mon temps…

— Agir en Lunarite quand on est sur la Lune est la meilleure attitude à prendre.

— Allez-vous enfin me dire pour quelle raison vous m'avez amené jusqu'ici ? Ou allez-vous me faire la grande scène de séduction ?

— La scène de séduction, je pourrais vous la faire plus agréablement chez moi, et ça c'est une autre affaire. J'aurais préféré monter avec vous en surface, mais les préparatifs indispensables auraient attiré l'attention sur nous. De plus, cet endroit est bien le seul, dans toute la ville, où nous pouvons être à peu près sûrs de n'être pas dérangés.

Comme elle hésitait à poursuivre, Denison dit :

— Continuez.

— Barron est furieux. Terriblement, même.

— Cela ne m'étonne pas. Je vous avais prévenue qu'il le serait en apprenant que j'avais découvert que vous aviez le don d'intuition.

Pourquoi diable avez-vous jugé utile de le lui dire ?

— Parce qu'il est difficile de ne pas se confier, à la longue, à un homme qui est votre… amant – et qui ne le sera plus très longtemps, d'ailleurs.

— J'en suis navré.

— Oh ! de toute façon nos rapports tournaient à l'aigre. Notre liaison avait assez duré. Ce qui me tourmente infiniment plus, c'est qu'il se refuse absolument à accepter votre interprétation des expériences auxquelles vous vous êtes livré en surface à l'aide du « Pionnier ».

— Je l'avais prédit.

— Il m'a dit avoir étudié les résultats que vous aviez obtenus.

— Il s'est contenté d'y jeter un coup d'œil et de grommeler Dieu sait quoi.

— C'est décevant. L'homme ne croit-il donc qu'à ce qu'il désire croire ?

— Oui, le plus longtemps possible. Et parfois même plus longtemps encore.

— Et qu'en est-il de vous ?

— Vous voulez dire : ai-je moi aussi ces faiblesses humaines ? Sans aucun doute. Je me refuse à me croire vieux. Je me persuade que je peux encore plaire. Je me raconte que vous recherchez ma compagnie parce que vous me trouvez charmant… même quand vous m'entraînez dans des discussions scientifiques.

— Mais je vous *trouve* charmant !

— Je soupçonne Neville de vous avoir dit que les données que j'avais obtenues s'inscrivaient dans une certaine marge d'erreur qui leur enlevait toute signification, ce qui n'est pas d'ailleurs absolument faux… Mais pour ma part, je continue à croire qu'elles ont la signification que je leur ai attribuée dès le début.

— Ne serait-ce pas uniquement parce que vous voulez y croire ?

— Non, pas uniquement. Suivez-moi bien. Supposons un instant que la Pompe ne représente aucun danger, et que je continue à croire qu'elle en présente un. Je passerais pour un imbécile et cela nuirait grandement à ma réputation d'homme de science. Mais les gens en poste me prennent déjà pour un imbécile et du point de vue scientifique je n'ai pas de réputation à perdre.

— Pour quelle raison, Ben ? Vous m'avez déjà fait des allusions en ce sens à plusieurs reprises. Ne voulez-vous pas m'exposer toute l'affaire ?

— Oh ! elle est bien simple. À l'âge de vingt-cinq ans j'étais si gosse encore que je me suis amusé à insulter un imbécile pour la simple raison que c'était un imbécile. Mais on n'est jamais responsable de sa bêtise et dans cette affaire l'imbécile ce fut moi. Mes acerbes

critiques l'ont porté à des hauteurs qu'il n'aurait sinon jamais atteintes…

— C'est d'Hallam que vous parlez ?

— Oui, bien entendu. Plus il montait et plus je tombais. Et finalement je suis tombé… sur la Lune.

— Est-ce si pénible ?

— Non, je trouve cela agréable, au contraire. On pourrait même dire qu'en fait il m'a rendu service… Mais revenons à ce que je vous disais. Si je crois la Pompe dangereuse et que je me trompe, aucun mal n'en résultera. Si j'estime au contraire la Pompe inoffensive et que je me trompe, je contribuerai à l'anéantissement du monde. Évidemment j'ai déjà derrière moi la plus grande partie de ma vie, et tout bien considéré, je n'ai guère de raisons de porter l'humanité dans mon cœur. Je dois reconnaître cependant que je n'ai eu à souffrir que de quelques êtres. Me venger sur l'humanité tout entière serait lui faire payer cher les fautes de quelques-uns.

« Et puis, pour tout vous dire, Sélénè, et pour invoquer des raisons moins grandiloquentes, j'ai une fille. Juste avant que je m'embarque pour la Lune elle avait demandé l'autorisation d'avoir un enfant. Elle l'obtiendra plus que probablement et d'ici quelque temps – excusez-moi de vous le dire – je serai grand-père. J'aimerais que mon petit-fils ait devant lui une durée de vie normale. C'est pourquoi je préfère penser que la Pompe est dangereuse et agir en conséquence.

— Je vais vous donner mon point de vue, fit gravement Sélénè. Cette Pompe est-elle dangereuse, oui ou non ? Je tiens à connaître la vérité et non pas ce que les gens veulent croire.

— C'est à vous que je le demande. Après tout, c'est vous qui êtes douée d'intuition. Que vous dicte-t-elle ?

— C'est bien ce qui me trouble, Ben. Je suis incapable de trancher dans un sens ou dans l'autre. J'ai tendance à croire la Pompe néfaste, mais peut-être est-ce parce que je désire le croire.

— Pour quelle raison ?

— J'aimerais que Barron soit dans l'erreur, fit Sélénè avec un petit sourire confus, en haussant les épaules. Quand il croit avoir raison il est si sûr de lui qu'il en est exaspérant.

— Oui, je vous comprends. Vous voudriez voir son visage lorsqu'il se verra obligé de reconnaître qu'il s'est trompé. Je sais par expérience à quel point un tel désir peut être fort. Si la Pompe était dangereuse et que je puisse le prouver je serais considéré comme le sauveur de l'humanité, et pourtant, je vous le jure, ce qui m'intéresserait le plus serait de voir l'expression d'un Hallam confondu. C'est là un sentiment dont je ne suis pas fier, c'est pourquoi je tiendrais à partager cette gloire avec Lamont, qui la mérite largement, et je me contenterais d'observer Lamont en train de regarder Hallam. Je ne serais donc

mesquin que par personne interposée… Mais je commence à dérailler… Sélénè ?

— Oui, Ben.

— Quand avez-vous découvert que vous étiez douée d'intuition ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Vous avez étudié la physique à l'université, j'imagine ?

— Oui. Et même les maths, mais je ne m'y distinguais guère, et à dire vrai, en physique non plus. Quand j'étais au comble du désespoir la solution m'était comme donnée. Je devinais ce qu'il me fallait faire pour y parvenir. Cela marchait la plupart du temps, mais quand on me demandait d'expliquer le raisonnement qui m'y avait amenée je bafouillais. On me soupçonnait d'avoir copié mais on ne put jamais le prouver.

— Il ne leur est donc pas venu à l'esprit que vous étiez douée d'intuition ?

— Je ne le pense pas. Et je ne m'en doutais pas moi-même à cette époque, jusqu'au jour où… Un des premiers garçons avec qui j'ai couché était un physicien. Il doit même être le père de mon enfant si c'est bien lui qui a fourni le sperme pour l'insémination artificielle. Un jour que nous venions de faire l'amour il me parla d'un problème de physique qu'il n'arrivait pas à résoudre… un sujet de conversation comme un autre. « Sais-tu comment je vois la chose ? », lui dis-je, et là-dessus je lui dis comment procéder. Il suivit mes directives, histoire de rire, me dit-il, et ça marcha. En fait, ce fut le premier pas vers « le Pionnier », qui d'après vous est supérieur encore au synchrotron à protons.

— Vous voulez dire que le « Pionnier » est sorti de votre tête ? fit Denison qui, tendant le doigt sous le filet d'eau, allait le porter à sa bouche, mais se ravisant, demanda : Cette eau est-elle potable ?

— Potable, oui, mais elle passe par un réservoir où elle est traitée. Elle est saturée de sulfates et de carbonates et vous n'en aimeriez pas le goût.

— C'est donc vous qui avez inventé le « Pionnier » ? fit Denison en s'essuyant les doigts sur son slip.

— Je ne l'ai pas inventé, mais conçu. Il a ensuite été mis au point en grande partie par Barron.

— Vous êtes vraiment quelqu'un d'extraordinaire, Sélénè ! fit Denison en hochant la tête. Un véritable phénomène ! Les biologistes devraient vous mettre en observation.

— Vous trouvez ? Cela ne m'amuserait guère.

— Il y a une cinquantaine d'années, on se passionnait pour la génétique.

— Oui, je le sais, mais on n'a pas tardé à déchanter. Elle est actuellement considérée comme illégale, pour autant qu'on puisse

déclarer illégales des recherches scientifiques. Mais je sais pertinemment que des savants continuent d'y travailler.

— Cela ne me surprend pas. Et tout spécialement, je pense, sur l'intuitionnisme ?

— Je ne le pense pas.

— Eh bien, moi j'en ai la conviction. Au moment où l'application de la génétique atteignait son point culminant, on s'efforça de développer l'intuition. Bien entendu les savants les plus éminents font appel, dans la généralité, à leur intuition, et l'on crut un moment que la créativité en découlait. On en arriva à penser que le don d'intuition provenait peut-être d'une certaine combinaison de gènes et l'on se livra à toutes sortes de spéculations pour découvrir quelles étaient ces combinaisons.

— Je suppose qu'il en existe de nombreuses ?

— Et moi je crois que si vous faisiez appel à votre intuition vous tomberiez juste. Certains savants affirmaient qu'un gène ou un groupe de gènes apparentés était à l'origine de cette combinaison, et l'on parlait même du gène de l'intuition. Là-dessus tout s'est révélé sans fondement.

— Exactement ce que je disais.

— Mais avant cela, reprit Denison, on tenta de modifier des gènes afin d'intensifier le don d'intuition, et certains savants allèrent même jusqu'à se vanter d'avoir obtenu des résultats intéressants. Ces gènes modifiés s'incorporèrent aux autres, et s'il se trouve que vous en avez hérité… Savez-vous si vos grands-parents paternels ou maternels avaient été soumis à ce genre d'expériences ?

— Pour autant que je le sache, non, mais je ne peux pas l'affirmer. L'un d'eux s'y est peut-être prêté… Si cela ne vous fait rien, je préfère ne pas m'en enquérir. J'aime mieux rester dans le doute.

— D'accord avec vous. Ces expériences sont devenues très impopulaires dans le grand public et celui qui serait considéré comme le produit de ces expériences génétiques serait plutôt mal vu… On associe généralement le don d'intuition à certains traits de caractère peu recommandables.

— Merci quand même, fit Sélénè.

— C'est ce que disent certains. Être doué d'intuition éveille chez les gens de l'envie et même de l'hostilité. Ce doux et saint homme que fut l'intuitionniste Michael Faraday éveilla l'antagonisme, la haine, même, d'Humphrey Davy. Pour être envié, peut-être faut-il posséder certains traits de caractère assez particuliers. Or, dans votre cas…

— Je ne crois pas éveiller en vous envie et haine ? fit Sélénè.

— Je ne le crois pas non plus. Mais qu'en est-il de Neville ? – Et comme Sélénè ne disait mot, Denison ajouta : Quand vous avez noué des relations sexuelles avec Neville, votre don d'intuition était déjà, je

pense, bien connu ?

— Bien connu, je ne le dirais pas. Certains physiciens s'en doutaient. Mais pas plus sur la Lune que sur la Terre, les savants n'aiment reconnaître aux autres des dons particuliers. Ils arrivèrent, je crois, à se persuader que les suppositions que j'avançais étaient dénuées de toute valeur. Mais Barron, lui, y ajoutait foi.

— Je vois, fit Denison.

— J'ai l'impression, fit Sélénè en réprimant un sourire, que vous étiez sur le point de dire : « Voilà pourquoi il est devenu votre amant. »

— Qu'allez-vous penser là, Sélénè ? Vous êtes assez charmante pour être aimée pour vous-même.

— C'est bien mon avis, mais un atout de plus ne nuit pas et mon don d'intuition intéressait vivement Barron, ce qui est d'ailleurs tout à fait normal. Ce qui l'était moins, c'est qu'il a insisté pour que je conserve mon poste d'hôtesse d'accueil et que je continue à faire visiter la ville à des groupes de touristes. Il affirmait que j'étais une des richesses naturelles de la Lune et il ne voulait à aucun prix que la Terre me monopolise comme elle l'a fait du synchrotron.

— C'est assez bizarre, en effet. Peut-être préférait-il que votre don reste inconnu du plus grand nombre, qui continuerait à lui attribuer tout le mérite de vos découvertes.

— Il me semble entendre Barron lui-même.

— Ah oui ? Dites-moi, se montre-t-il contrarié lorsque vos intuitions se révèlent justes ?

— Barron est terriblement méfiant de nature, fit Sélénè en haussant les épaules. Personne n'est parfait.

— Dans ce cas, est-ce sage de votre part de partir seule avec moi en expédition ?

— Ne prenez pas la mouche parce que je prends sa défense, fit vivement Sélénè. Il ne soupçonne pas un instant que nous puissions avoir, vous et moi, des relations sexuelles. N'oubliez pas que vous êtes un Terrestre. Cependant, je crois de mon devoir de vous avouer qu'il encourage notre amitié. Il espère obtenir de vous, par mon entremise, certains renseignements.

— Lui en avez-vous fourni ? demanda sèchement Denison.

— Cela m'est arrivé… Mais la raison qu'il a d'encourager notre amitié n'est pas la mienne.

— Quelle est-elle ?

— Vous le savez parfaitement, fit Sélénè, et vous voulez simplement m'entendre avouer le plaisir que je prends à votre compagnie. Car il m'aurait été facile d'obtenir de vous, en beaucoup moins de temps, ce que je désire.

— Alors ? Amis, Sélénè ?

— Amis à cent pour cent.

— Puis-je savoir ce que je vous ai révélé jusqu'ici, volontairement ou non ?

— Ce serait trop long de vous l'expliquer. Vous n'ignorez pas, je pense, que si nous nous trouvons dans l'impossibilité d'installer la Pompe en un point quelconque de la Lune, c'est parce que nous n'arrivons pas à localiser le para-Univers, alors que les para-men nous ont depuis longtemps repérés. Peut-être cela tient-il au fait qu'ils sont infiniment plus intelligents ou plus avancés technologiquement que nous.

— Ce qui n'est pas la même chose, fit observer Denison.

— Je le sais. C'est bien pour ça que j'ai dit « ou ». Mais il est aussi possible que nous ne soyons ni particulièrement stupides, ni particulièrement sous-développés. Peut-être l'explication est-elle toute simple et sont-ils pour nous une cible plus difficile à atteindre. Si la puissante interaction nucléaire est plus forte dans le para-Univers que dans le nôtre, il en découle tout naturellement que leur Soleil et leurs planètes sont infiniment plus petits que les nôtres, et par conséquent plus difficiles à repérer.

« Ou encore, reprit-elle, nous pouvons supposer que c'est notre champ électromagnétique qu'ils détectent. Or le champ électromagnétique d'une planète est infiniment plus vaste que la planète elle-même, et de ce fait plus facile à localiser. Nous pouvons en déduire que s'ils sont capables de repérer la Terre, ils ne peuvent faire de même pour la Lune, qui n'a pour ainsi dire pas de champ électromagnétique. Peut-être est-ce pour cela que nous ne parvenons pas à édifier la Pompe sur la Lune. Et c'est sans doute parce que leurs petites planètes sont à peu près dépourvues de champ électromagnétique que nous sommes dans l'incapacité de les localiser. »

— C'est une idée intéressante, fit Denison.

— Venons-en maintenant à l'échange qui s'effectue entre les deux Univers et qui a pour effet d'affaiblir la puissante interaction nucléaire du para-Univers, de refroidir ses Soleils, et tout au contraire de renforcer notre propre interaction nucléaire, d'intensifier le degré de chaleur de nos Soleils, puis de les faire exploser. Qu'est-ce que cela implique ? Imaginons que les para-men puissent de leur côté, et sans notre collaboration, se procurer l'énergie qui leur est nécessaire, dans des proportions minimes, et au prix d'immenses efforts. Dans des circonstances normales, ils ne l'envisageraient même pas. Ils feraient appel à nous pour que nous leur procurions de l'énergie concentrée sous forme de tungstène-186 en échange de leur plutonium-186. Mais supposons qu'une partie de notre galaxie se transforme en quasar. Il se produirait alors, au voisinage du système solaire, une concentration

d'énergie sans commune mesure avec celle qui existe actuellement, concentration d'énergie qui pourrait se maintenir pendant plus d'un million d'années.

« Une fois ce quasar formé, même le taux d'énergie le plus minime leur suffirait. Que leur importerait alors que nous soyons anéantis ou non ? Nous pourrions même aller jusqu'à dire que cela représenterait pour eux un avantage. Mais avant d'en arriver là, nous pourrions pour toutes sortes de raisons mettre fin au fonctionnement de la Pompe, qu'ils seraient dans l'incapacité de remettre en marche. Si au contraire notre monde explose, ils ne dépendront que d'eux-mêmes et n'auront plus à compter avec personne… Voilà pourquoi ils ne savent pas de quoi ils parlent les gens qui disent : « Si la Pompe est aussi dangereuse que certains le prétendent, pourquoi ces para-men qui sont, paraît-il, si intelligents n'en interrompent-ils pas eux-mêmes le fonctionnement ? »

— Est-ce Neville qui vous a opposé cet argument ?

— Oui, c'est lui.

— Mais le Soleil du para-Univers continuerait de se refroidir, non ?

— Qu'importe ! s'exclama Sélénè, agacée. Grâce à la Pompe, les para-men ne dépendraient plus en rien de leur Soleil.

— Ce que je vais vous dire, Sélénè, fit Denison prenant son élan, vous l'ignorez certainement, mais le bruit courait sur Terre que Lamont avait reçu des para-men un message l'informant que la Pompe était dangereuse mais qu'ils n'étaient pas en mesure d'en arrêter le fonctionnement. Bien entendu, personne n'a pris ce message au sérieux, mais admettons un instant qu'il soit authentique et que Lamont l'ait effectivement reçu. Serait-il possible qu'un certain nombre de para-men soient assez humains pour se refuser à détruire un monde habité par des êtres doués d'intelligence, prêts à collaborer avec eux, et qu'ils se heurtent à une opposition qui ne partage pas leurs idées généreuses ?

— C'est possible, fit Sélénè… Mais tout cela je le savais, ou du moins mon intuition me l'avait appris avant même que vous entriez en scène. En revanche, ce que vous m'avez enseigné un jour, c'est que rien, entre le un et l'infini, n'a de sens. Vous vous en souvenez ?

— Certainement.

— Ce qui différencie notre Univers du para-Univers est si visiblement la puissante interaction nucléaire que c'est le seul facteur que nous ayons jusqu'ici étudié. Mais il n'y a pas qu'*une* interaction, il y en a quatre : la nucléaire, l'électromagnétique, la faible et la gravitationnelle, dont les taux d'intensité sont les suivants : 130 ; 1 ; 10-10 ; 10-42. Mais s'il y en a quatre, pourquoi n'en existerait-il pas une infinité d'autres, trop faibles pour être détectées, ou pour exercer

une quelconque influence sur notre Univers ?

— Si une interaction est trop faible pour être détectée, ou pour exercer une quelconque influence, alors, par définition, elle n'existe pas.

— Dans *cet* Univers, rétorqua Sélénè. Mais qui peut dire ce qui existe ou ce qui n'existe pas dans les para-Univers ? S'il existe un nombre infini d'interactions possibles dont chacune peut varier à l'infini en intensité, en prenant l'une d'elles comme norme, le nombre des différents Univers possibles est infini lui aussi.

— L'infini du continuum ; aleph-un plutôt qu'aleph-zéro.

— Ça veut dire quoi ? demanda Sélénè en fronçant le sourcil.

— Peu importe. Poursuivez.

— Au lieu de tenter de collaborer avec le para-Univers qui s'est imposé à nous, et qui peut-être ne répond pas à nos besoins, pourquoi ne tenterions-nous pas de découvrir quel Univers, parmi d'infinies possibilités, répondrait le mieux à nos besoins et serait le plus aisé à repérer ? Commençons par concevoir un Univers, car après tout, ce que nous concevons doit exister, et nous nous mettrons ensuite à sa recherche.

— Sélénè, fit Denison en souriant, j'ai eu exactement la même idée. Et comme il n'existe pas de lois permettant d'affirmer que je suis dans l'erreur, il y a peu de chances pour qu'un homme aussi brillant que moi se trompe, alors qu'une femme aussi brillante que vous est arrivée de son côté à la même conclusion… Vous voulez que je vous dise quelque chose ?

— Quoi donc ?

— Je crois que je commence à apprécier votre sacrée alimentation lunaire. Ou du moins à m'y habituer. Et maintenant, rentrons, prenons quelque nourriture, et nous nous mettrons immédiatement à tracer des plans… Et puis il y a autre chose.

— Ah oui ? Quoi donc ?

— Puisque nous sommes destinés à travailler ensemble, que penseriez-vous d'un baiser… d'un expérimentateur à une intuitionniste ?

— Il nous est sûrement arrivé souvent à tous deux de donner et de recevoir des baisers, fit Sélénè après un instant de réflexion. Pourquoi ne pas échanger des baisers tout simplement comme un homme et une femme ?

— Je ne demande que ça. Mais comment faire pour ne pas me montrer trop maladroit ? Y a-t-il des règles à suivre pour s'embrasser sur la Lune ?

— Suivez votre instinct, fit simplement Sélénè.

Denison mit prudemment ses mains dans son dos et se pencha sur Sélénè. Puis au bout d'un instant il la prit dans ses bras.

Chapitre 13

— Et finalement, je lui ai rendu son baiser, dit Sélénè d'un air pensif.

— Vraiment ? fit Barron Neville sèchement. On ne t'en demandait pas tant.

— C'est possible, mais à dire vrai j'ai trouvé cela plutôt agréable. – Et souriant : Il était touchant. Il avait si peur de se montrer maladroit qu'il a commencé par mettre ses mains dans son dos, pour ne pas m'écraser contre lui, je suppose.

— Je t'en prie, épargne-moi ces détails.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? fit Sélénè prenant brusquement feu. Étant donné que nos rapports sont purement platoniques…

— Si tu désires qu'il en soit autrement, je puis m'en occuper sur-le-champ.

— Tu n'as pas besoin de t'exécuter sur ordre.

— Mais toi, si. Quand nous donneras-tu enfin les renseignements qui nous sont nécessaires ?

— Aussi vite que je le pourrai, fit Sélénè d'une voix blanche.

— À son insu ?

— Il ne s'intéresse qu'à l'énergie.

— Et il rêve de sauver le monde, fit Neville, ironique. Et de passer pour un héros. Et d'en remontrer à tout le monde. Et de t'embrasser.

— Il ressent tout cela, en effet. Mais toi, que ressens-tu ?

— De l'impatience ! s'exclama Neville. Une folle impatience !

Chapitre 14

— Je suis content, déclara Denison, que la nuit soit enfin venue. – Et considérant son bras protégé par d'épaisses couches de tissus : Je ne m'habitue pas au soleil lunaire, et qui plus est, je refuse de m'y habituer. Comparée à lui, ma lourde et incommode combinaison me paraît chose toute naturelle.

— Qu'est-ce que tu lui reproches, à notre Soleil ? demanda Sélénè.

— Ne me dis pas que tu l'aimes, Sélénè ?

— Certainement pas ! Je le déteste ! Mais je ne le vois jamais. Tandis que toi, tu es… enfin… je veux dire que tu es habitué au Soleil.

— Pas comme il apparaît sur la Lune. Il se détache ici sur un ciel complètement noir. Il fait étinceler les étoiles au lieu d'en tamiser l'éclat. Il est brûlant, dur, dangereux. Je le considère comme un ennemi, et quand il brille au firmament je ne peux m'empêcher de penser que jamais nous ne réussirons à réduire le champ d'intensité.

— Pure superstition, Ben, fit Sélénè dissimulant mal son agacement. Le Soleil n'a rien à voir dans tout cela. D'ailleurs, nous nous trouvions à l'ombre d'un cratère et on se serait cru en pleine nuit, étoiles y compris.

— Non, pas vraiment en pleine nuit, fit Denison. Chaque fois que nos regards se tournaient vers le nord, Sélénè, ils se heurtaient au Soleil. Je m'efforçais de ne pas le regarder, mais mon œil était attiré comme par un aimant, et chaque fois je sentais les rayons ultraviolets frapper contre le hublot de mon casque.

— Pure imagination ! Premièrement, dans une lumière indirecte il n'existe pour ainsi dire pas de rayons ultraviolets, et deuxièmement ta combinaison te protège contre les radiations.

— Mais pas contre la chaleur. Du moins pas suffisamment.

— Il fait nuit, maintenant.

— Oui, fit Denison, soulagé. Je respire enfin.

Il regarda autour de lui d'un air extasié. Le lumineux croissant de la Terre, surmonté de la brillante constellation d'Orion, ce divin chasseur, répandait sur la Lune une lumière tamisée.

« Dieu que c'est beau ! » s'exclama-t-il. Puis se tournant vers Sélénè : « Dis-moi, le « Pionnier » a-t-il donné les résultats que nous attendions ? »

Sélénè qui regardait le ciel sans mot dire s'approcha de l'important matériel qu'ils avaient accumulé au cours de trois jours et de trois nuits, et qu'ils avaient entassé à l'ombre du cratère, puis dit enfin :

— Non, pas encore. Mais j'ai quand même une bonne nouvelle à

t'annoncer. Le champ d'intensité continue de se maintenir un peu au-dessus de cinquante.

— C'est encore trop, dit Denison.

— Il peut encore baisser, et je suis persuadée qu'on peut entièrement se fier aux paramètres.

— Et aux champs magnétiques également ?

— Les champs magnétiques, j'en suis moins sûre, avoua Sélénè.

— Si nous le renforçons, l'équilibre est détruit.

— Cela ne devrait pas être. J'en ai la conviction.

— Sélénè, je fais toute confiance à ton intuition, sauf quand elle est démentie par les faits. Tout se déséquilibre, nous l'avons expérimenté.

— Je le sais, Ben, mais pas selon notre géométrie. Nous avons réussi à maintenir à cinquante-deux le champ d'intensité pendant une période extraordinairement longue. Si nous parvenions à le maintenir, non pendant des minutes, mais pendant des heures, nous devrions être capables de décupler le champ magnétique, non pendant des secondes, mais pendant des minutes… Si nous faisions un essai ?

— Non, pas maintenant, fit Denison.

Sélénè hésita, s'éloigna de quelques pas, puis revint et dit, sans le regarder :

— La Terre te manque, hein, Ben ?

— Non, et j'en suis étonné moi-même. J'aurais pensé que je regretterais le ciel bleu, les vertes prairies, les bondissantes rivières, bref, tous les clichés dont on use pour décrire la Terre. Eh bien, rien de tout cela ne me manque. Je n'en rêve même pas.

— Oui, cela arrive parfois. Certains Immigrants affirment qu'ils n'éprouvent nullement le mal du pays. Ils forment une minorité, bien entendu, et personne n'a jamais été capable de comprendre ce que cette minorité avait en commun. Les suppositions vont bon train, depuis les graves déficiences émotionnelles, c'est-à-dire l'incapacité de ressentir quoi que ce soit, jusqu'à de sérieux excès émotionnels comme la peur de s'avouer à soi-même que l'on souffre du mal du pays, tant on redoute la dépression nerveuse.

— Pour ce qui est de moi, je crois mon cas assez simple. Depuis une vingtaine d'années, si ce n'est plus, la vie sur Terre n'avait rien de très agréable. Ici, je travaille au moins dans un domaine qui m'est familier et je bénéficie de ton aide… et de plus que cela, Sélénè : de ta compagnie.

— C'est gentil à toi, fit gravement la jeune femme, de priser plus encore ma compagnie que mon aide. En réalité, tu ne sembles guère avoir besoin de mon aide. Y ferais-tu appel uniquement pour jouir de ma compagnie ?

— Comment dois-je répondre, fit Denison en souriant, pour t'être

le plus agréable ?

— Et si tu essayais de dire la vérité ?

— Ce que tu me demandes là n'est pas facile, car ton aide et ta compagnie me sont également précieuses. – Puis se tournant vers le « Pionnier » : Le champ d'intensité ne varie pas, Sélénè.

— Barron prétend, dit la jeune Lunarite dont le casque scintillait sous les rayons de la Terre, que ne pas éprouver le mal du pays est signe de santé et d'équilibre. Il dit également que si le corps d'un Terrestre est fait pour vivre sur Terre, et obligé de s'adapter à la vie sur la Lune, il n'en est pas de même de son cerveau. Le cerveau humain est si différent qualitativement de tous les autres cerveaux qu'on peut le considérer comme un phénomène récent. Il n'a pas encore eu le temps de s'incorporer définitivement à la vie en surface sur la planète Terre, et c'est pourquoi il peut sans difficulté s'adapter à d'autres environnements. Les Terrestres pensent cependant qu'ils s'adapteraient plus facilement aux méandres des cavernes creusées dans la Lune, parce qu'ils correspondent, sur une plus grande échelle, aux méandres des circonvolutions du cerveau humain.

— Et tu crois à ce qu'il te raconte ? fit Denison, amusé.

— Barron a une façon de raconter les choses qui les rend plausibles.

— À ce compte-là, on pourrait prétendre également que si les Lunarites éprouvent un tel bien-être à vivre dans leurs cavernes, c'est qu'ils ont l'impression de retourner dans le ventre de leur mère. En fait, ajouta-t-il d'un ton pensif, étant donné la température et la pression toujours égales, la nature et la digestibilité des aliments, je pourrais parfaitement émettre la théorie que la colonie lunaire – ô pardon, Sélénè –, que la *cité* lunaire, est la reconstitution délibérée du milieu fœtal.

— Je ne pense pas que Barron serait d'accord avec toi, fit Sélénè.

— Certainement pas, affirma Denison.

Il considéra un moment le croissant de Terre que nimbaient de lointains nuages. Il tomba dans un silence profond, tout absorbé qu'il était par la vue qui s'offrait à lui, au point que lorsque Sélénè retourna auprès du « Pionnier », il ne bougea pas.

Il scruta la Terre dans son nid d'étoiles, puis porta son regard sur l'horizon en dents de scie où de temps à autre s'élevait une bouffée de fumée, sans doute à l'endroit où venait de tomber un petit météorite.

Il avait fait remarquer ce phénomène à Sélénè, non sans une certaine inquiétude, au cours de la précédente nuit lunaire, mais elle n'avait semblé nullement frappée.

— La Terre oscille parfois légèrement, dans le ciel, expliqua-t-elle, en raison de la vibration de la Lune, et de temps à autre un rayon de lumière terrestre passe au-dessus d'une petite éminence et vient

frapper le sol lunaire. Il nous apparaît à nous comme un minuscule tourbillon de poussière. Nous y sommes habitués, et n'y accordons plus aucune attention.

— Mais, objecta Denison, ce pourrait être aussi un météorite. Il n'en tombe donc jamais ?

— Si. Tu as même dû en recevoir sur toi, mais ton épaisse combinaison te protège.

— Je ne parle pas de microparticules de poussière, mais de météorites capables de soulever un véritable nuage de poussière. Des météorites dont la chute pourrait aisément tuer quelqu'un.

— Oui, il tombe également de ceux-ci, mais en petit nombre, et la Lune est vaste. Jusqu'à présent personne n'a été tué.

Tandis que Denison continuait d'observer la voûte céleste et pensait aux propos qu'ils venaient d'échanger, Sélénè et lui, il vit apparaître ce qu'il prit, parce qu'il y pensait justement, pour un météorite. Mais il se rappela qu'un trait de lumière rayant le ciel pouvait provenir d'un météorite, uniquement sur la planète baignant dans l'atmosphère, et non sur la Lune, qui en était privée.

De plus cette lumière était d'origine humaine, et Denison en était encore à se poser des questions lorsqu'il vit clairement un petit avion-fusée piquant droit sur lui, puis alunissant à faible distance.

Un unique passager, vêtu d'une combinaison spatiale, en sortit, tandis que le pilote restait à l'intérieur, tache sombre entre les feux de bord.

Denison attendit. L'étiquette, lorsqu'on était en combinaison spatiale, exigeait que le nouveau venu se nommât en premier.

— Ici le commissaire Gottstein, dit celui-ci, comme vous l'avez probablement deviné à ma démarche chancelante.

— Ici, Ben Denison.

— Oui, c'est bien ce que je pensais.

— Vous êtes donc venu ici à ma recherche ?

— Exactement.

— Dans un avion spatial ? Vous auriez pu…

— Oui, j'aurais pu utiliser le couloir de sortie P-4 qui est à moins d'un kilomètre d'ici. Mais ce n'est pas seulement vous que je recherche.

— Dans ce cas, je ne vous poserai plus aucune question.

— Et moi je n'ai aucune raison de vous laisser dans l'ignorance. Vous ne vous attendiez tout de même pas, je suppose, que je reste indifférent au fait que vous procédez, sur la surface lunaire, à des expériences ?

— Je n'en fais nullement un secret, et n'importe qui peut s'y intéresser.

— Cependant, personne ne semble connaître le but de vos

expériences. On sait seulement que jusqu'à un certain point vos travaux sont en rapport avec la Pompe à Électrons.

— Ce sont là des déductions valables.

— Vraiment ? Il me semble à moi que des expériences de cette nature réclameraient, pour avoir une certaine valeur, une énorme installation. Je ne suis pas expert en la matière, mais j'ai consulté des savants qui le sont. Selon toute évidence, vous ne disposez pas d'une telle installation. Il m'est apparu que vous ne pourriez pas ne pas être l'objet principal de mon intérêt. Tandis que je concentre mon attention sur vous, d'autres entreprennent peut-être d'importants travaux.

— Mon rôle consisterait donc à détourner votre attention ?

— Je n'affirme rien, mais si je le savais, je serais moins inquiet.

— Ainsi, je suis sous surveillance ?

— Ça, vous pouvez le dire ! Gottstein gloussa. Et même depuis votre arrivée. Tandis que vous travailliez en surface, nous avons exploré la région à des milles à la ronde. Chose étrange, il semble, docteur Denison, que vous et votre compagne soyez les seuls, sur la surface lunaire, à ne pas effectuer de simples travaux de routine.

— Que trouvez-vous là d'étrange ?

— Je trouve bizarre que vous vous livriez à des expériences avec un matériel de fortune. Je me refuse à croire que vous soyez incompétent, et je serais heureux de vous entendre m'expliquer ce que vous faites en réalité.

— Je me livre à des expériences de para-physique, Commissaire, comme le bruit en court, d'ailleurs. Mais j'ajouterai que jusqu'à présent mes expériences n'ont été qu'en partie couronnées de succès.

— Votre compagne est bien Sélénè Lindstrom L, une hôtesse d'accueil chargée de promener les touristes ?

— C'est exact.

— Pourquoi l'avoir choisie pour assistante ?

— Parce qu'elle est intelligente, pleine d'ardeur et de zèle, et de plus extrêmement attirante.

— Et prête à travailler avec un Terrestre, si je comprends bien ?

— Et prête à travailler avec un Immigrant qui deviendra un citoyen lunaire, dès qu'on l'en jugera digne.

— Bonjour, Commissaire, fit Sélénè s'approchant d'eux, la voix sonnant clair à leurs oreilles. J'aurais préféré ne pas entendre votre conversation, mais quand on est en combinaison spatiale le son porte jusqu'à l'horizon.

— Bonjour, Mademoiselle Lindstrom, fit Gottstein en se tournant vers elle. Je n'ignorais pas que vous saisiriez chacun de mes propos. Vous vous intéressez à la para-physique ?

— Certainement.

— Et le fait que vos expériences aient échoué ne vous décourage pas ?

— Elles n'ont pas entièrement échoué. Moins que le docteur Denison ne le pense.

— Quoi ? s'exclama Denison pivotant sur ses talons, ce qui faillit lui faire perdre l'équilibre, et fit jaillir un tourbillon de poussière.

Tous trois étaient tournés maintenant vers le « Pionnier », au-dessus duquel, à environ trois pieds de hauteur, une lumière brillait comme une grosse étoile.

— J'ai augmenté l'intensité du champ magnétique, expliqua Sélénè, et le champ nucléaire est resté stable, puis il s'est mis à s'épandre et…

— À s'épandre ! s'exclama Denison. Bon Dieu, dire que je n'ai pas assisté à ça !

— Navrée, Ben, mais tu étais plongé dans tes pensées, et ensuite le commissaire est arrivé, et je n'ai pu résister au désir de poursuivre seule l'expérience.

— Qu'est-ce que je vois là-bas ? demanda Gottstein.

— De l'énergie qui nous est spontanée, donnée par une matière se déversant d'un Univers dans le nôtre.

Comme il disait cela la lumière se mit à clignoter, et quelques mètres plus loin, une étoile à la fois plus lointaine et moins brillante naquit spontanément.

Denison plongea en direction du « Pionnier », mais Sélénè, avec une grâce et une légèreté toutes lunaires, s'élança et y arriva la première. Elle arrêta l'opération, et la lointaine étoile s'éteignit.

— Comme tu le vois, fit-elle, le point d'épanchement n'est pas stable.

— Pas sur une petite échelle, corrigea Denison, mais si nous considérons que le léger décalage d'une année lumière est aussi acceptable théoriquement qu'un décalage d'une centaine de mètres, j'estime que cette centaine de mètres est en réalité la preuve d'une miraculeuse stabilité.

— Je ne la trouve pas miraculeuse, déclara sans ambages Sélénè.

— J'aimerais comprendre de quoi vous parlez, fit Gottstein les interrompant. Voulez-vous dire que la matière peut s'épandre ici ou là, en quelque lieu de notre Univers… ou encore au hasard ?

— Pas tout à fait au hasard, Commissaire, fit Denison. Selon toutes probabilités, l'épanchement diminue, et même assez brusquement, à mesure qu'il s'éloigne du « Pionnier ». Cette baisse dépend d'un certain nombre de facteurs que nous avons serrés d'aussi près que possible. Cependant, un écart de quelques centaines de mètres est toujours à envisager, comme vous venez de le voir.

— Cet épanchement aurait aussi bien pu se produire à l'intérieur

de la cité ou de nos casques ?

— Non, certainement pas, fit Denison, agacé. Étant donné les techniques que nous employons, l'épanchement dépend en grande partie de la densité de matière déjà existante dans cet Univers. Il n'y a pour ainsi dire aucun risque que le point d'épanchement se déplace d'un lieu où règne le vide absolu dans un autre, même si l'atmosphère n'est, en intensité, que le centième de celle qui existe dans la ville, ou à l'intérieur de nos casques. Mais fixer le point d'épanchement ailleurs que dans le vide absolu présenterait de nombreuses difficultés, et c'est pourquoi nous avons effectué nos expériences en surface.

— Aucun rapport, alors, avec la Pompe à Électrons ?

— Aucun, fit Denison. Dans la Pompe à Électrons le transfert de matière s'effectue dans les deux sens. Ici il s'effectue en sens unique et les Univers intéressés ne sont pas les mêmes.

— Me feriez-vous le plaisir de dîner avec moi ce soir, docteur Denison ? demanda Gottstein.

— Moi seulement ? fit Denison, surpris.

Gottstein tenta de s'incliner dans la direction de Sélénè, mais ne put, dans sa combinaison spatiale, faire qu'une grotesque imitation.

— Dans toute autre occasion je serais ravi de jouir de la compagnie de Mlle Lindstrom, mais ce soir, docteur Denison, je tiens à m'entretenir avec vous tête à tête.

— Ne te tourmente pas pour moi, fit vivement Sélénè, voyant que Denison hésitait encore : J'ai demain un horaire surchargé, et toi tu auras besoin de tout ton temps pour t'efforcer de résoudre la question de l'instabilité du point d'épanchement.

— Dans ce cas, fit Denison mal à l'aise, promets-moi de me faire savoir quel sera ton prochain jour de congé.

— Ne l'ai-je pas toujours fait ? D'ailleurs, nous resterons de toute façon en contact… Partez, tous les deux, ne m'attendez pas. Je me charge de notre équipement.

Chapitre 15

Barron Neville se balançait d'un pied sur l'autre, comme le voulaient l'exiguïté de la pièce et la faible pesanteur ambiante. Dans une pièce plus vaste, et sous une plus forte pesanteur, il se serait contenté de marcher de long en large. Là, il se balançait d'un côté à l'autre et exécutait une suite de glissades.

— Alors, tu es sûre que ça marche, Sélénè ? Tu en es vraiment sûre ? demanda-t-il.

— Sûre et certaine, affirma Sélénè. C'est la cinquième fois que je te le répète.

Neville qui n'écoutait que d'une oreille dit d'une voix sourde :

— Alors peu importait la présence de Gottstein. Il n'a pas cherché à mettre fin à l'expérience ?

— Absolument pas.

— Il n'a pas manifesté le désir d'exercer son autorité ?

— Voyons, Barron, quelle autorité voudrais-tu qu'il exerce ? Crois-tu que la Terre va nous envoyer des forces de police ? De plus… tu sais parfaitement qu'ils sont bien incapables de mettre des entraves à nos travaux.

— Ils ne savent toujours rien ? fit Neville, cessant d'arpenter la pièce. Tu en es sûre ?

— Bien sûr qu'ils ne savent rien. Quand Gottstein est arrivé, Ben scrutait les étoiles. J'en ai profité pour chercher seule le champ d'épanchement. Je l'ai trouvé, tout comme j'avais déjà trouvé l'autre. L'appareil de Ben…

— Ce n'est pas *son* appareil. C'est toi qui en as eu l'idée.

— Je lui ai fait de vagues suggestions, fit Sélénè en secouant la tête, mais c'est lui qui l'a mis au point.

— Tu serais capable, maintenant, d'en faire exécuter un tout semblable. Et nous n'aurions pas besoin, nous autres Lunarites, de faire appel à un Terrien pour le reproduire.

— Je crois en effet être en mesure d'en faire une copie assez fidèle pour que nos ingénieurs puissent s'en servir.

— Parfait ! Nous allons nous y mettre tout de suite.

— Non, pas maintenant. Que diable, Barron, pas maintenant !

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons également besoin de l'énergie.

— Mais nous l'avons.

— Pas en quantité suffisante. Le point d'épanchement est encore instable, terriblement instable.

— Tu peux y remédier. Tu me l'as dit toi-même.

— J'ai dit que je pensais pouvoir y remédier.

— Te connaissant comme je te connais, cela me suffit.

— N'empêche que je préférerais que Ben mette au point les détails et arrive à une parfaite stabilisation.

Un lourd silence pesa. Le maigre visage de Neville exprimait un sentiment qui ressemblait fort à de l'hostilité, lorsqu'il demanda :

— Ce qui veut dire que tu ne m'en crois pas capable ? C'est bien ça ?

— Es-tu prêt à monter en surface avec moi et à mettre cet appareil au point ?

— Je n'apprécie pas tes sarcasmes, fit Neville après un nouveau silence. Et je ne suis pas disposé à attendre encore longtemps.

— Je ne peux pas commander aux lois de la nature. Mais je ne pense pas que nous aurons encore longtemps à attendre… Et maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais aller me coucher. J'ai demain un groupe de touristes à balader.

L'espace d'un instant, Neville parut sur le point d'inviter du geste la jeune femme à s'étendre sur son propre lit, mais son geste resta en suspens et Sélénè ne parut ni le remarquer, ni le désirer. Elle se contenta de lui adresser un petit signe de tête et s'en alla.

Chapitre 16

— À parler franc, dit Gottstein souriant au-dessus de ce qui passait pour un entremets – une sorte de décoction gluante et douceâtre –, j'espérais que nous nous verrions plus souvent.

— C'est aimable à vous de prendre un tel intérêt à mes travaux, fit Denison. Si j'arrive à remédier à l'instabilité dû point d'épanchement, je pense que les résultats que j'obtiendrai – avec bien entendu l'aide de Mlle Lindstrom – seront d'une importance indiscutable.

— Comme tout vrai savant, vous vous montrez prudent… Je ne vous ferai pas l'injure de vous offrir ce qui, sur la Lune, passe pour l'équivalent d'une liqueur. C'est un des succédanés de la cuisine terrestre que je me refuse à accepter. Pourriez-vous m'expliquer, en langage profane, pourquoi les résultats obtenus seraient d'une telle importance ?

— Je vais essayer, fit Denison sans trop s'engager. Commençons d'abord par le para-Univers. Il possède une forte interaction nucléaire, plus intense que la nôtre, d'où il résulte que, dans le para-Univers, des masses relativement petites de protons peuvent entraîner une fusion capable de donner naissance à une étoile. En revanche, des masses équivalentes à nos étoiles exploseraient violemment dans le para-Univers, où elles sont infiniment plus nombreuses, mais beaucoup plus petites que les nôtres.

« Supposons maintenant que nous ayons dans notre Univers une forte interaction nucléaire beaucoup moins intense que celle qui prévaut actuellement. Dans ce cas, d'énormes masses de protons auraient si peu tendance à entrer en fusion qu'il faudrait d'énormes masses d'hydrogène pour donner naissance à une étoile. Un tel anti-para-Univers – en d'autres termes le contraire du para-Univers – serait formé d'un nombre infiniment moindre d'étoiles beaucoup plus grandes que les nôtres. En fait, si la forte interaction nucléaire était suffisamment abaissée, il pourrait exister un Univers consistant en une unique étoile qui représenterait la masse même de cet Univers. Ce serait une étoile d'une très forte densité, qui serait relativement non réactive et qui ne projetterait pas plus de radiations que, disons, notre Soleil.

— Est-ce que je me trompe, fit Gottstein, ou n'était-ce pas la situation qui prévalait dans notre Univers avant le Grand Bang… c'est-à-dire un corps unique renfermant toute la masse d'un Univers ?

— En effet, dit Denison, l'anti-para-Univers que je vous décris consiste en ce que certains appellent un « cosmic-egg » ou « cosmeg ». Un Univers « cosmeg » est exactement ce qu'il nous faut pour obtenir

un épanchement à sens unique. Le para-Univers dont nous nous servons actuellement, avec ses étoiles minuscules, est virtuellement un espace vide. On peut longuement tâtonner sans rien trouver.

— Cependant, les para-men sont entrés en communication avec nous. Ils nous ont donc découverts.

— Oui, probablement grâce aux champs magnétiques. Nous avons quelque raison de penser qu'il n'existe pas, dans le para-Univers, de champs magnétiques planétaires dignes de ce nom, d'où notre difficulté à les atteindre. D'autre part, si nous effectuions nos recherches dans le cosmeg-Univers, nous ne pourrions pas aller au-devant d'un échec. Le cosmeg contient en soi-même l'Univers tout entier, et où que nous dirigions nos recherches nous sommes sûrs de rencontrer de la matière.

— Mais comment procédez-vous ?

— C'est bien ce qu'il y a de plus difficile à expliquer, fit Denison après avoir hésité un instant. Les « pions » sont les particules médiatrices de la forte interaction nucléaire. L'intensité de l'interaction dépend de la masse des pions et cette masse, dans certaines conditions spécifiques, peut être altérée. Les physiciens lunaires ont conçu un appareil qu'ils ont baptisé « le Pionnier » et qui est fait pour procéder à de telles altérations. Lorsque la masse des pions est diminuée, ou augmentée, elle s'insère dans un autre Univers dont elle forme le passage, ou le point de croisement. Mais si cette masse est suffisamment réduite, elle peut s'insérer dans le cosmeg-Univers, et c'est exactement ce que nous recherchons.

— Vous pourrez alors capter de la matière du… du cosmeg-Univers ?

— Ça, c'est ce qu'il y a de plus facile. Dès le passage formé, le flux s'écoule spontanément. Il obéit alors à ses propres lois et il est parfaitement stable. Mais peu à peu il subit les lois de notre Univers, la forte interaction s'intensifie, la matière entre en fusion et produit alors une quantité énorme d'énergie.

— Mais vu son extrême densité, comment se fait-il qu'elle ne s'évapore pas en fumée ?

— Il y aurait de toute façon dégagement d'énergie, mais tout dépend du champ électromagnétique. Or, dans le cas qui nous intéresse la forte interaction prévaut, du fait que nous sommes en mesure de contrôler le champ en question. Vous en expliquer la raison nous prendrait beaucoup trop de temps.

— Mais alors, la boule de lumière que j'ai vue à la surface de la Lune était la matière en fusion du cosmeg ?

— Exactement, Commissaire.

— Et on peut faire servir cette énergie à des besoins utilitaires ?

— Sans aucun doute, et en quantité illimitée. Ce que vous avez vu

n'était autre que l'arrivée dans notre Univers de micro-microgrammes de masses du cosmeg. Rien, en principe, ne nous empêche de la capter par tonnes.

— Dans ce cas, suggéra Gottstein, nous aurions là un substitut tout trouvé de la Pompe à Électrons ?

— Non, fit Denison en secouant la tête. L'emploi de l'énergie du cosmeg altère également les propriétés des Univers en question. La forte interaction devient graduellement plus intense dans le cosmeg-Univers et moins intense dans le nôtre à mesure que les lois de la nature s'interpénètrent. Ce qui revient à dire que le cosmeg subit lentement une fusion d'un taux plus élevé, se réchauffe graduellement… et finalement…

— Et finalement, fit Gottstein en croisant les bras et en plissant les paupières d'un air pensif, il explose en un Grand Bang.

— C'est exactement mon sentiment.

— Vous pensez que c'est ce qui s'est produit dans notre propre Univers, il y a environ dix milliards d'années ?

— Ce n'est pas impossible. Les cosmogonistes se sont demandé pour quelle raison le « cosmic-egg », c'est-à-dire l'atome initial, avait explosé en un point du temps et non à un autre. On imagina alors un Univers oscillant dans lequel le « cosmic-egg » explosa à peine formé. Mais on a écarté très vite l'hypothèse d'un Univers oscillant et on en est arrivé à penser que le « cosmic-egg » existait déjà depuis des temps infinis, et que pour une raison inconnue de nous il passa par une période d'instabilité.

— Qui eut peut-être pour résultat l'écoulement de son énergie à travers les Univers.

— La chose a pu se produire, mais peut-être pas de façon concertée. On peut imaginer qu'il y a eu de temps à autre des épanchements spontanés.

— Et quand se produit un Grand Bang, demanda Gottstein, peut-on continuer d'extraire de l'énergie du cosmeg-Univers ?

— Je n'en suis pas certain, mais ce n'est pas là notre souci le plus pressant. L'épanchement de notre fort champ d'interaction dans le cosmeg-Univers se perpétuera probablement pendant des millions d'années encore avant d'en arriver au point critique. Et n'oubliez pas qu'il doit probablement exister une infinité d'autres cosmeg-Univers.

— Qu'en est-il des modifications que subit notre propre Univers ?

— La forte interaction faiblit et notre Soleil se refroidit lentement, très lentement.

— Pourrions-nous, pour y remédier, user de l'énergie du cosmeg ?

— Ce ne serait pas nécessaire, Commissaire, affirma Denison. Si dans notre Univers la forte interaction faiblit en raison du pompage effectué dans le cosmeg, elle se renforce sous l'effet de la simple

Pompe à Électrons. Si nous équilibrons la production d'énergie de ces deux pompes, si les lois naturelles subissent une altération dans le cosmeg-Univers et le para-Univers, elles resteront inchangées dans le nôtre. Nous constituons en réalité une voie de passage et non un terminus, que ce soit à une extrémité ou à l'autre.

« Nous aurions d'ailleurs tort de nous inquiéter au sujet de ces terminus. Les para-men se sont, de leur côté, adaptés au refroidissement de leur Soleil, qui doit d'ailleurs commencer à se refroidir sérieusement. Quant au « cosmeg-Univers », rien ne nous permet de supposer qu'il y existe de la vie. En effet, c'est en induisant des conditions requises pour un Grand Bang que nous pourrons peut-être instaurer une nouvelle sorte d'Univers qui, en fin de compte, permettra à la vie de s'y développer.

Gottstein resta un moment silencieux. Au repos, son visage plein était sans expression. Il hocha la tête, comme s'il répondait à ses propres pensées, puis dit enfin :

— Voyez-vous, Denison, je crois que c'est cela qui, en dernier ressort, alertera l'humanité. Nous n'aurons plus alors de difficulté à persuader les milieux scientifiques que la Pompe à Électrons est en train de détruire le monde et doit être supprimée.

— Oui, en effet, les gens se sont peu à peu habitués à cette idée et il sera maintenant possible de leur présenter à la fois le problème et sa solution.

— Seriez-vous disposé à écrire un article à cet effet si je vous en garantis la rapide publication ?

— Vous pouvez vraiment me donner cette garantie ?

— Oui ; dans une revue gouvernementale, si je ne peux pas m'arranger autrement.

— Je préférerais être arrivé à neutraliser l'instabilité d'épanchement avant d'écrire cet article.

— Je vous comprends.

— Et il serait sage, je crois, suggéra Denison, que le docteur Peter Lamont y participe également. Il est très fort en mathématiques, ce que je ne suis pas. De plus, c'est grâce à ses travaux que je me suis engagé dans cette voie. Encore une chose, Commissaire…

— Quoi donc ?

— J'aimerais que les physiciens lunaires soient également cités. L'un d'eux, le docteur Barron Neville, pourrait même figurer comme troisième coauteur.

— Pourquoi donc ? Pourquoi tant d'inutiles complications ?

— Parce que c'est leur « Pionnier » qui a permis aux riches d'aboutir.

— On peut évidemment en faire mention… Mais le docteur Barron a-t-il vraiment pris part à vos travaux ?

— Directement, non.

— Alors, pourquoi l'y mêler ?

Denison baissa les yeux, passa la main, d'un air pensif, sur la jambe de son pantalon fripé, puis finit par dire :

— Ce serait de bonne politique d'agir ainsi. Car il nous faudra installer la cosmeg-pompe sur la Lune.

— Et pourquoi pas sur la Terre ?

— D'abord parce que nous avons besoin du vide absolu. Ensuite parce qu'il s'agit d'un transfert à sens unique, et non à double circulation comme dans le cas de la Pompe à Électrons ; de plus, les conditions nécessaires à ces transferts sont différentes dans les deux cas. On trouve à la surface de la Lune le vide absolu en quantité, tandis que le créer sur la Terre demanderait des efforts considérables.

— Ce serait néanmoins faisable, non ?

— Ensuite, reprit Denison, si nous disposions de deux importantes sources d'énergie provenant de deux directions opposées et convergeant vers notre Univers, il se produirait une sorte de court-circuit, si les deux courants étaient trop proches l'un de l'autre. L'idéal serait que la Pompe à Électrons opérant uniquement sur la Terre, et la cosmeg-pompe fonctionnant uniquement sur la Lune, soient séparées par quelque trois cent mille kilomètres… en fait, ce serait même indispensable. De plus, si nous devons opérer sur la Lune il serait plus sage et plus courtois de ménager la susceptibilité des physiciens lunaires en les faisant participer à nos travaux.

— Est-ce là l'avis de Mlle Lindstrom ?

— J'en suis persuadé, mais ma proposition coule à ce point de source qu'elle m'est venue spontanément à l'esprit.

Gottstein se leva, s'étira, puis sauta sur place deux ou trois fois de la manière aérienne que créait l'apesanteur lunaire. Chaque fois, il pliait les genoux. Puis il s'assit et demanda :

— Vous avez déjà essayé d'exécuter cet exercice, docteur Denison ? – Et comme ce dernier secouait la tête il ajouta : Il devrait, en principe, aider à la circulation des membres inférieurs. Je le pratique chaque fois que j'ai des crampes dans les jambes. Je vais faire d'ici peu un court séjour sur Terre, et je m'exerce afin de ne pas trop dépendre de l'apesanteur lunaire… Si nous parlions un peu de Mlle Lindstrom, docteur Denison ?

— À quel sujet ? fit Denison d'un ton nettement plus froid.

— Elle est bien une hôtesse pour touristes ?

— Certainement. Comme vous l'avez dit vous-même, tout à l'heure.

— Je vous ai fait également remarquer que je trouvais étrange qu'on l'ait choisie comme assistante d'un physicien.

— Je ne suis, en réalité, qu'un physicien amateur, et elle est,

j'imagine, une assistante amateur.

— Ne vous dérobez pas, docteur, fit Gottstein qui ne souriait plus. Je me suis donné la peine de me renseigner sur elle. Son dossier est révélateur, ou l'eût été si quelqu'un avait pris soin de le consulter au préalable. À mon avis c'est une Intuitionniste.

— Comme beaucoup d'entre nous, fit remarquer Denison. Je suis persuadé qu'à votre manière vous en êtes un. Quant à moi je suis sûr d'en être un, à ma manière, bien entendu.

— Mais il y a une nuance, docteur. Vous êtes un savant accompli, et j'espère être moi-même un administrateur accompli… alors que Mlle Lindstrom, suffisamment douée d'intuition pour vous être d'une grande aide en physique théorique, est en réalité une simple hôtesse pour touristes.

— Elle a néanmoins subi une certaine formation, Commissaire. Son don d'intuition est d'un niveau spécialement élevé, mais elle n'en a pas pleinement conscience.

— Serait-il le résultat d'une expérience génétique qui aurait eu lieu il y a un certain temps ?

— Je ne puis l'affirmer, mais cela ne me surprendrait pas.

— Lui faites-vous toute confiance ?

— Dans quel domaine ?… Elle m'a été en tout cas d'une grande aide.

— Savez-vous qu'elle est la femme du docteur Barron Neville ?

— Ils sont liés sentimentalement, mais non légalement, à ce que je crois.

— Il n'existe pas, sur la Lune, de liens légaux. C'est ce même Neville que vous désiriez voir figurer comme troisième auteur de l'article que vous projetez d'écrire ?

— Eh oui, c'est bien lui.

— N'y a-t-il là qu'une simple coïncidence ?

— Non. Neville s'est intéressé à moi dès mon arrivée et j'ai l'impression qu'il a prié Sélénè de m'aider dans mes travaux.

— Elle vous l'a dit elle-même ?

— Non, elle m'a déclaré simplement qu'il s'intéressait à moi. J'ai trouvé ça tout naturel.

— Vous est-il venu à l'esprit, docteur Denison, qu'elle pourrait agir dans son propre intérêt et dans celui du docteur Neville ?

— Je ne vois pas en quoi leurs intérêts différeraient des nôtres. Elle m'a apporté une collaboration sans réserve.

Gottstein remua les épaules comme pour étirer ses muscles, puis dit :

— Le docteur Neville ne peut ignorer qu'une femme qui lui est si proche est une Intuitionniste. Pourquoi ne se servirait-il pas d'elle ? Et pourquoi resterait-elle une hôtesse d'accueil si ce n'est pour dissimuler

ses dons… dans un but bien précis ?

— Oui, le docteur Neville doit se faire ce genre de raisonnement, reconnut Denison. Mais j'ai peine à croire qu'il y ait dans tout cela d'inutiles complots.

— Qui vous dit qu'ils sont inutiles ?… Lorsque j'ai survolé la surface de la Lune dans mon avion spatial, juste avant que se forme la boule de lumière au-dessus de votre installation, je vous ai cherché du regard. Et vous ne vous trouviez pas près du « Pionnier ».

— C'est exact, je n'y étais pas, dit Denison après avoir réfléchi un instant. Je contemplais les étoiles, chose qui m'arrive souvent lorsque je me trouve en surface.

— Et que faisait Mlle Lindstrom ?

— Je ne la voyais pas. Elle m'a dit avoir renforcé le champ magnétique, ce qui a provoqué l'écoulement de l'énergie.

— A-t-elle l'habitude de manipuler sans vous les instruments ?

— Non, mais je comprends parfaitement le sentiment qui l'a poussée à le faire.

— Y aurait-il eu une sorte d'éjection ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je ne le comprends pas très bien moi-même. J'ai vu une traînée lumineuse de lumière terrestre, comme si quelque chose volait dans les airs. Mais vous dire quoi, j'en serais bien incapable.

— Moi aussi, fit Denison.

— Vous ne pensez pas à quelque chose qui aurait pu avoir un rapport avec l'expérience que vous…

— Non.

— À ce moment, encore une fois, que faisait Mlle Lindstrom ?

— Encore une fois, je n'en sais rien.

Un lourd silence plana entre les deux hommes. Le commissaire le rompit enfin en disant :

— Si je comprends bien, vous cherchez à corriger l'instabilité de l'épanchement, puis vous vous attaquerez ensuite à la rédaction de votre article. Moi, je mettrai les choses en route à l'autre extrémité et je profiterai de mon court séjour sur Terre pour prendre les dispositions nécessaires afin que votre article soit publié, et le gouvernement informé.

Comprenant que c'était une façon de mettre fin à leur entretien, Denison se leva et le commissaire lui dit pour finir, d'un ton dégagé :

« Pensez à ce que je vous ai dit au sujet du docteur Neville et de Mlle Lindstrom. »

Chapitre 17

Cette étoile, plus dense, plus grosse et plus brillante que ses sœurs, émettait davantage de radiations. Denison qui en sentait la chaleur à travers le hublot de son casque recula. Il y avait nettement, dans ces radiations, une part de rayons X, et s'il se sentait protégé par son casque, il se refusait à s'y exposer inutilement.

— C'est indiscutable, marmonna-t-il. Le point d'épanchement est stable.

— J'en suis moi aussi convaincue, fit Sélénè.

— Dans ce cas, coupons l'arrivée et retournons dans la cité.

Ils s'activèrent lentement, car Denison se sentait étrangement déprimé. Le problème était résolu ; l'excitation de la découverte n'existait plus. Désormais plus d'échec possible. Le gouvernement s'y intéressait, et de plus en plus on lui retirerait la chose des mains.

— Je pense pouvoir me mettre à la rédaction de mon article, dit-il.

— Je le pense aussi, fit Sélénè sans trop s'avancer.

— T'es-tu de nouveau entretenue avec Barron ?

— Oui.

— Il a toujours la même attitude ?

— Toujours. Il se refuse à collaborer. Ben…

— Quoi donc ?

— Je crois inutile d'essayer de le convaincre. Il ne participera à aucune entreprise du gouvernement terrestre.

— Tu lui as exposé la situation ?

— En long et en large.

— Et ça ne l'a pas convaincu ?

— On lui a demandé de voir Gottstein, et le commissaire a accepté de le recevoir à son retour de la Terre. Il nous faut donc attendre jusque-là. Possible que Gottstein ait de l'influence sur lui, mais j'en doute.

Denison haussa les épaules, ce qui se vit à peine sous sa combinaison spatiale, et s'exclama :

— Décidément, je ne le comprends pas.

— Moi, si, dit doucement Sélénè.

Denison ne répondit pas immédiatement. Il poussa le « Pionnier » et les appareils accessoires dans l'abri taillé à cet effet dans la roche, puis lança :

— Prête ?

— Prête.

Ils se glissèrent dans l'entrée du couloir P-4 qui s'ouvrait en surface et Denison se mit à descendre l'échelle échelon par échelon.

Sélénè le dépassa en trombe, se contentant d'effleurer les échelons de la main. Denison avait appris cette technique mais, déprimé, il descendit lentement, barre transversale par barre transversale, comme s'il se refusait à s'acclimater aux us et coutumes lunaires.

Arrivés dans les vestiaires, ils retirèrent leurs combinaisons qu'ils placèrent dans leurs casiers respectifs.

— On déjeune ensemble, Sélénè ? proposa Denison.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Quelque chose qui ne tourne pas rond ?

— La réaction, je pense.

— Alors, ce déjeuner ?

— D'accord, bien entendu.

Ils prirent ce repas chez Sélénè qui avait insisté en disant :

— J'ai à te parler et c'est impossible à la cafétéria. – Et comme Denison mâchouillait quelque chose qui ressemblait vaguement à du veau parfumé au beurre d'arachide, elle reprit : Ben, tu ne dis pas un mot et tu es comme ça depuis près d'une semaine.

— Jamais de la vie, fit Denison en fronçant le sourcil.

— Et moi je t'affirme que si. – Et le regardant avec inquiétude : En dehors de la physique, je ne suis pas tellement sûre de mes intuitions, mais je sens que quelque chose te tourmente dont tu refuses de me parler.

— Ils font toute une histoire sur tout ça, sur Terre, dit Denison en haussant les épaules. Gottstein a tiré des ficelles grosses comme des câbles avant même de s'embarquer. On met le docteur Lamont en vedette et l'on insiste pour que je retourne sur Terre aussitôt mon article écrit.

— Pour que tu retournes sur Terre ?

— Oui. Paraît que je fais figure de héros là-bas.

— Ça n'est que juste.

— Une totale réhabilitation, fit Denison d'un ton pensif, voilà ce qu'ils m'offrent. Et ils m'offriront également, sans aucun doute, un poste intéressant dans une grande université ou dans une de leurs administrations gouvernementales.

— N'est-ce pas ce que tu désirais ?

— C'est, à mon avis, ce que Lamont désire, et qu'il obtiendra, mais moi je n'en veux pas.

— Mais alors, que veux-tu ?

— Rester sur la Lune.

— Pour quelle raison ?

— Parce que vous êtes, en ce moment, à l'avant-garde de l'humanité, et que je désire faire partie de cette avant-garde. Je veux travailler à l'installation des pompes-cosmeg, que l'on ne peut construire que sur la Lune. Je veux travailler à la para-théorie au

moyen des instruments que tu concevras et manieras, Sélénè… Et puis surtout, Sélénè, je veux rester avec toi ! Mais toi, resteras-tu avec moi ?

— Je m'intéresse tout comme toi à la para-théorie.

— Mais Neville ne va-t-il pas te retirer le poste que tu occupes auprès de moi ?

— Barron ? Me priver de mon poste ? fit Sélénè, indignée. Tu me fais injure, Ben !

— Ce n'était pas mon intention.

— T'aurais-je mal compris ? Veux-tu insinuer que si je travaille avec toi c'est parce que Barron m'en a donné l'ordre ?

— N'est-ce pas le cas ?

— Si. Mais ce n'est pas la raison de ma présence ici. J'ai *choisi* d'être auprès de toi. Il s'imagine peut-être qu'il peut disposer de moi, mais je ne m'y prête que lorsque mes désirs correspondent aux siens, ce qui était le cas en ce qui te concerne. Je lui en veux de croire qu'il peut disposer de moi à sa guise et je t'en veux de l'avoir pensé toi aussi.

— Vous êtes cependant amants.

— Nous l'avons été, mais je ne vois pas le rapport. Si tu prends cela pour argument, j'ai autant barre sur lui que lui sur moi.

— Tu veux donc continuer de collaborer avec moi, Sélénè ?

— Si le cœur m'en dit, oui, fit-elle froidement.

— Et le cœur t'en dit ?

— Pour le moment, oui.

— L'idée que peut-être tu ne le désirais pas, ou que tu ne serais pas en mesure de le faire, est, je crois bien, ce qui m'a tourmenté au cours de cette dernière semaine, fit Denison en souriant. Je craignais que l'aboutissement n'entraîne la fin de nos rapports. Je ne voudrais pas t'importuner, Sélénè, en te parlant des tendres sentiments que tu as inspirés à un vieux Terrien comme moi…

— Au point de vue intelligence, tu n'as rien d'un vieux Terrien, Ben. Et puis il existe d'autres rapports que physiques. Je me sens bien avec toi, Ben.

Un silence régna, puis Denison, se forçant à sourire, dit :

— Merci de cet hommage à mon intelligence. – Détournant le regard et secouant la tête tandis que Sélénè l'observait avec anxiété, il reprit : Sélénè, il y a plus que de l'énergie dans l'épanchement inter-Univers. Je te soupçonne de l'avoir compris tout comme moi.

Cette fois le silence se prolongea, plus pesant encore, et Sélénè le rompit enfin en disant :

— Oh ! ça…

Pendant un moment ils se regardèrent dans les yeux, Denison d'un air gêné, et Sélénè, presque furtivement.

Chapitre 18

— Je n'ai pas encore retrouvé ma démarche lunaire, déclara Gottstein, mais ce n'est rien comparé à ce que j'ai enduré en marchant sur Terre. Ne rêvez pas d'y retourner, Denison. Vous auriez trop de peine à vous y faire.

— Je n'ai nullement l'intention d'y retourner, Commissaire.

— En un sens, c'est dommage. Vous y seriez acclamé comme un roi. Pour ce qui est d'Hallam…

— J'aurais donné cher pour voir la tête qu'il faisait, fit Denison d'un air gourmand, mais c'est là un sentiment un peu mesquin.

— Lamont, bien entendu, reçoit la part du lion. Il est au pinacle.

— Je n'en prends nullement ombrage. Il le mérite largement… Vous pensez vraiment que Neville acceptera de travailler avec nous ?

— Pour moi la question ne se pose même pas. Il va d'ailleurs arriver d'un instant à l'autre… – Puis baissant la voix il prit un air de conspirateur pour ajouter : Dites-moi, avant qu'il s'amène, que penseriez-vous d'une plaque de chocolat ?

— Quoi ?

— D'une plaque de chocolat. Aux amandes. Je dis bien une, car j'en ai apporté fort peu.

Le visage de Denison, d'abord troublé, s'illumina et il demanda :

— Du vrai chocolat !

— Oui.

— Avec plai… – puis, l'expression subitement durcie : Non, Commissaire.

— Non ?

— Non ! Si je mords dans du véritable chocolat, pendant les quelques minutes que je le garderai dans ma bouche, je regretterai amèrement la Terre et tout ce qu'elle représente pour moi. Je ne peux pas me le permettre. Et je ne le désire pas. Ne me le montrez même pas. Rien que la vue ou l'odeur…

— Vous avez raison, fit le Commissaire, l'air déconfit. – Et changeant volontairement de sujet : Il règne sur Terre un enthousiasme indescriptible. Bien entendu, nous avons fait le nécessaire pour qu'Hallam puisse sauver la face. Il continuera d'occuper un poste de quelque importance, mais il n'aura plus voix au chapitre.

— On lui prodigue plus de ménagements qu'il n'en a accordés aux autres, fit Denison, résigné.

— Ce n'est pas par égard pour lui que nous agissons ainsi, mais pour ne pas détruire l'image que les gens s'étaient faite de lui. Cela pourrait nuire à la science elle-même, qui passe pour nous bien avant

Hallam.

— En principe, je suis contre une telle attitude, fit Denison avec emportement. La science doit savoir encaisser les coups qu'elle mérite.

— Il y a un temps et un lieu pour cela… Tiens, voici le docteur Neville.

Gottstein prit un air grave et Denison déplaça son siège pour faire face à la porte.

Barron Neville fit une entrée solennelle. Il semblait moins souple et moins gracieux qu'à l'habitude. Il salua brièvement les deux hommes, s'assit, croisa les jambes et attendit visiblement que Gottstein ouvre le feu :

— Je suis heureux de vous voir, docteur Neville, déclara le commissaire. Le docteur Denison m'informe que vous refusez de voir figurer votre nom au bas de l'article qui, j'en suis persuadé, deviendra un classique de l'historique de la cosmeg-pompe.

— Je n'en vois pas la nécessité, fit Neville. Ce qui se passe sur la Terre ne m'intéresse pas.

— Vous êtes au courant, je pense, des expériences effectuées grâce à la cosmeg-pompe, ainsi que de tout ce qui en découle ?

— Oui, je suis parfaitement au courant et je connais la situation aussi bien que vous deux.

— Dans ce cas, je vais entrer immédiatement dans le vif du sujet. Je rentre d'un séjour sur Terre, docteur Neville, et le plan des travaux à effectuer a été très exactement établi. D'importantes stations de cosmeg-pompes seront édifiées en trois points différents de la surface lunaire, de manière que l'une d'entre elles soit toujours du côté plongé dans l'ombre. Et la plupart du temps, il y en aura même deux. Celles qui se trouveront dans le noir de la nuit émettront de façon constante de l'énergie qui, pour la plus grande partie, se perdra dans l'espace. Le but que nous poursuivons n'est pas tant d'user de cette énergie à des fins pratiques que de contrebalancer les altérations des champs d'intensité produites par la Pompe à Électrons.

— Pendant quelques années, fit Denison intervenant, nous devrons contrebalancer l'action de la Pompe à Électrons afin que notre section de l'Univers se retrouve au point où elle était avant que cette pompe se mette à fonctionner.

— Notre cité, demanda Neville en hochant la tête, pourra-t-elle disposer d'une partie de cette énergie ?

— Si nécessaire, oui. Nous estimons que les batteries solaires devraient suffire à vos besoins, mais nous ne voyons pas d'objection à vous en fournir un supplément.

— Vous êtes trop bon ! fit Neville ne cherchant pas à dissimuler son ironie. Et qui construira et exploitera ces stations de cosmeg-pompes ?

— Des Lunarites, nous l'espérons du moins, fit Gottstein.

— Vous ne l'espérez pas, vous en êtes sûr, fit Neville. Les Terriens sont bien trop maladroits sur la Lune pour y travailler de façon efficace.

— Nous n'en disconvenons pas, reconnut Gottstein, mais nous espérons pouvoir compter sur la collaboration des Lunarites.

— Et qui fixera la quantité d'énergie à produire ? Celle qui sera attribuée à des besoins locaux ? Celle enfin qui se perdra dans l'espace ? Qui décidera de tout cela ?

— Le gouvernement, bien entendu. C'est une décision à prendre sur le plan planétaire.

— Si je comprends bien, fit Neville, ce seront les Lunarites qui feront le travail, et les Terrestres qui mèneront la danse.

— Absolument pas, fit Gottstein avec le plus grand calme. Ce seront les meilleurs d'entre nous tous qui effectueront ces travaux, et les plus capables de le faire qui les dirigeront.

— Paroles que tout cela, fit Neville. Il n'en est pas moins vrai que c'est nous qui travaillerons et vous qui déciderez de tout. Pas question, Commissaire ! Ma réponse est non !

— Dois-je comprendre que vous vous refuserez à construire des stations de cosmeg-pompes ?

— Nous les construirons, Commissaire, mais elles nous appartiendront. C'est nous qui déciderons de la quantité d'énergie à fournir et de l'emploi qui en sera fait.

— Je vois mal comment cela pourrait fonctionner. Vous auriez constamment à traiter avec le gouvernement terrestre, étant donné que l'énergie de la cosmeg-pompe a pour but d'équilibrer celle de la Pompe à Électrons.

— Ce sera en effet plus ou moins le cas, mais nous avons d'autres choses en vue et autant vous en informer dès maintenant. L'énergie n'est pas l'unique force que l'on puisse conserver en quantité illimitée lorsque des Univers sont reliés les uns aux autres.

— Il existe en effet, fit Denison intervenant, nombre de lois conservatoires. Nous en sommes parfaitement conscients.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, fit Neville en lui lançant un regard hostile. Ces lois comprennent entre autres celles des moments linéaires et celles des moments angulaires. Aussi longtemps qu'un corps obéit au champ de gravitation dans lequel il est placé, et à celui-là uniquement, il est en chute libre et retient sa masse. Pour se mouvoir autrement qu'en chute libre, il doit s'accélérer hors du champ de gravitation, et pour que la chose se réalise il est nécessaire qu'une partie de lui-même subisse une influence contraire.

— Comme dans un avion-fusée qui doit éjecter une masse dans une direction donnée afin de subir l'accélération dans la direction

opposée, fit Denison.

— Vous savez évidemment tout cela, docteur Denison, dit Neville, mais c'est au bénéfice du commissaire que je donne ces quelques éclaircissements. La perte de masse diminue lorsque la vitesse s'accroît de façon considérable, étant donné que le moment est égal à la masse multipliée par la vitesse. Néanmoins, si grande soit la vitesse, une partie de la masse doit être éjectée. Si la masse qui subit l'accélération est considérable, la masse sacrifiée est tout aussi considérable. Si la Lune, par exemple…

— *La Lune !* s'exclama Gottstein.

— Oui, la Lune, répéta Neville avec calme. Si la Lune était rejetée hors de son orbite, et de ce fait hors du système solaire, la conservation du moment représenterait une entreprise colossale et probablement impraticable. Si en revanche le moment pouvait être transféré au cosmeg d'un autre Univers, la Lune accélérerait sa course à un taux acceptable sans aucune perte de masse. Ce serait un peu comme de remonter le courant d'une rivière à l'aide d'une gaffe, ainsi que je l'ai lu dans un de vos livres terrestres.

— Mais pourquoi ? Je veux dire, pour quelle raison voudriez-vous déplacer l'orbite et le cours de la Lune ?

— Je pensais que cela allait de soi. Pourquoi diable devrions-nous supporter l'étouffante présence de la Terre ? Nous disposons de l'énergie nécessaire, nous vivons sur un monde confortable susceptible d'expansion, vu la place dont nous disposons, pendant plusieurs siècles au moins. Alors pourquoi ne pas nous libérer de vous ? C'est d'ailleurs ce que nous sommes bien décidés à faire. Je suis venu vous prévenir que vous ne pourrez pas nous en empêcher, et vous presser de ne rien tenter pour intervenir. Nous transférerons le moment et nous nous lancerons sur une voie nouvelle. Nous autres de la Lune savons où et comment édifier des stations de cosmeg-pompes. Nous nous réserverons l'énergie dont nous avons besoin, et emploierons l'excédent à neutraliser les altérations qui résultent du fonctionnement de vos propres stations d'énergie.

— À vous entendre on pourrait croire que vous faites preuve de générosité à notre égard en produisant cet excédent, mais ce serait bien entendu à votre bénéfice, fit Denison d'un ton sarcastique. Si notre Pompe à Électrons fait exploser le Soleil, la chose se produira bien avant que vous ne parveniez à vous échapper du système solaire intérieur, et où que vous soyez, vous partirez en fumée.

— C'est possible, fit Neville, mais de toute façon nous produirons un excédent d'énergie afin que la chose ne se produise pas.

— Mais vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! s'écria Gottstein qui commençait à s'exciter. Vous ne pouvez pas sortir de votre orbite ! Si vous vous en éloignez trop, la cosmeg-pompe ne

pourra plus neutraliser les effets de la Pompe à Électrons, n'est-il pas vrai, Denison ?

— Lorsqu'ils arriveront à peu près à la hauteur de Saturne, fit Denison en haussant les épaules, ils auront des ennuis, si je peux me fier au calcul de tête que je viens juste de faire. Il s'écoulera cependant bien des années avant qu'ils ne franchissent une telle distance. Entre-temps nous aurons certainement construit des stations spatiales dans ce qui aura été autrefois l'orbite de la Lune, et placé sur ces stations des cosmeg-pompes. Donc, en fin de compte, nous n'avons pas besoin de la Lune. Pour ce qui est de nous, elle peut s'en aller… seulement voilà, elle ne le pourra pas.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que nous ne le pourrons pas ? fit Neville avec un mince sourire. Rien ne pourra nous en empêcher. Les Terrestres ne disposent d'aucun moyen de nous imposer leur volonté.

— Vous ne partirez pas parce que cela n'a aucun sens. Pourquoi entraîner la Lune hors de son orbite ? En ce qui concerne la masse Lune, il vous faudra des années pour obtenir une accélération suffisante. Vous ferez du sur-place. Pourquoi ne pas construire plutôt des vaisseaux stellaires ? Des vaisseaux de plusieurs milles de long, actionnés par l'énergie cosmeg, et jouissant de leur propre écologie. Ainsi propulsés grâce au cosmeg, vous pourrez réaliser des merveilles. S'il faut une vingtaine d'années pour construire ces vaisseaux, il n'en atteindront pas moins une accélération qui leur permettra en un an de prendre la place de la Lune, même si celle-ci entreprend dès aujourd'hui son accélération. Ces vaisseaux seront capables de changer de cours dans une infime fraction du temps qu'il faudrait à la Lune pour effectuer la même opération.

— Et ces cosmeg-pompes déséquilibrées ? Quel sera leur effet sur l'Univers ?

— L'énergie requise par un vaisseau, ou même par un certain nombre de vaisseaux, sera bien inférieure à celle qu'exige une planète, et se répartira dans de larges sections de l'Univers. Il se passera des millions d'années avant que s'effectue un changement notable, et il sera largement compensé par la mobilité que vous y gagnerez. La Lune se déplacera si lentement qu'on pourra aussi bien l'abandonner dans l'espace.

— Nous n'avons nulle hâte, dit Neville d'un ton dédaigneux, d'atteindre un point précis. Nous ne demandons qu'une chose, nous éloigner de la Terre.

— Avoir la planète Terre pour voisine présente pourtant certains avantages, fit observer Denison, ne serait-ce que l'afflux des Immigrants, les échanges culturels. De plus, vous pouvez voir à l'horizon un monde planétaire de deux milliards d'habitants. Et vous renonceriez à tout cela ?

— Avec joie.

— En est-il de même pour les Lunarites dans leur ensemble, ou parlez-vous en votre nom personnel ? Vous êtes un être complexé, Neville. Au contraire de nombre de Lunarites, vous répugnez à monter en surface. Je ne dis pas qu'ils y prennent un plaisir spécial, mais ils le font. Ils n'assimilent pas, comme vous le faites, les entrailles de la Lune au giron maternel. Ils n'en sont pas prisonniers comme vous l'êtes. Il y a en vous une tendance à la névrose que je ne retrouve pas chez les autres Lunarites, ou du moins très atténuée. Éloigner la Lune de la Terre, c'est en faire une véritable prison pour tous. Vous en ferez un monde concentrationnaire d'où personne – et pas seulement vous – ne pourra s'évader, ne serait-ce que pour distinguer dans le ciel d'autres mondes habités. Mais peut-être est-ce cela que vous désirez ?

— Ce que je veux c'est l'indépendance, un monde libre ; un monde à l'abri de toute influence de l'extérieur.

— Rien ne vous empêche de construire des vaisseaux spatiaux, en grand nombre, même. Vous pourrez vous éloigner dans l'espace sans difficulté à une vitesse proche de celle de la lumière dès que vous aurez transféré le moment au cosmeg. Vous pourrez ainsi, au cours d'une vie, explorer l'Univers tout entier. N'aimeriez-vous pas monter à bord d'un tel vaisseau ?

— Non, fit Neville d'un ton sans réplique.

— Serait-ce que vous ne le voulez pas, ou que vous ne le pouvez pas ? Serait-ce qu'où que ce soit que vous alliez vous n'envisagez pas d'abandonner la Lune ? Pourquoi les autres Lunarites seraient-ils obligés de s'incliner devant vos désirs ?

— Parce qu'il en sera ainsi et pas autrement, fit Neville qui s'entêtait.

Denison dont le visage s'était empourpré dit cependant d'une voix égale :

— Qui vous a donné le droit de parler ainsi ? Il existe dans la cité lunaire nombre de citoyens qui ne pensent peut-être pas comme vous.

— Ça, ça ne vous regarde pas.

— C'est bien ce qui vous trompe. Cela me regarde au contraire directement, car je suis un de ces Immigrants qui bientôt deviendront des citoyens de la Lune. Et je m'oppose absolument à ce que quelqu'un qui se refuse à monter en surface et qui veut faire de la Lune une prison pour tous prenne des décisions. J'ai quitté la Terre sans esprit de retour, mais uniquement pour venir sur la Lune, à quelque quatre cent mille kilomètres de ma planète natale. Je ne me suis nullement engagé à me laisser emmener à jamais à une distance illimitée.

— Dans ce cas, retournez donc sur Terre, fit Neville d'un ton suprêmement indifférent. Il en est encore temps.

— Et qu'en sera-t-il des autres citoyens de la Lune ? Des autres

Immigrants ?

— La décision est prise.

— Non, elle ne l'est pas… Ah ! te voilà, Sélénè !

Sélénè entra, le visage grave, une lueur de défi dans les yeux. Neville décroisa les jambes, planta fermement ses pieds sur le sol, puis demanda :

— Depuis combien de temps attends-tu dans la pièce à côté, Sélénè ?

— Je m'y trouvais avant que tu n'arrives, Barron.

Le regard de Neville alla de Sélénè à Denison, revint à Sélénè, puis il dit, les désignant du doigt :

— Vous deux…

— J'ignore ce que tu entends par « vous deux », dit Sélénè, mais sache que Ben a découvert tout ce qui touche au « moment » depuis un certain temps déjà.

— Sélénè n'y est pour rien, déclara Denison. Le commissaire a aperçu une traînée lumineuse, alors que nous ignorions qu'il nous observait. J'ai eu l'impression que Sélénè s'était livrée à une expérience que je n'avais pas prévue et qu'il s'agissait peut-être d'un transfert de « moment ». Après cela…

— Donc, vous saviez, fit Neville. Cela n'a d'ailleurs aucune importance.

— C'est bien ce qui te trompe, Barron, fit Sélénè. J'en ai parlé avec Ben et je me suis aperçue que je ne devrais pas prendre pour argent comptant tout ce que tu me dis. Il est possible en effet que je ne puisse jamais me rendre sur la planète Terre. Il est possible également que je n'en éprouve pas le désir. Mais j'ai découvert que j'aime à la voir se profiler dans le ciel quand l'envie m'en prend. L'idée d'un ciel vide m'effraie. Je me suis alors entretenue avec les autres membres du Groupe. Ils n'aspirent pas tous, et de loin, à abandonner la Lune. Bien au contraire, la plupart d'entre eux préféreraient de beaucoup construire des vaisseaux spatiaux, laisser partir ceux qui le désirent et autoriser ceux qui le souhaitent à rester sur la Lune.

La respiration de Neville se fit haletante, et ce fut d'une voix rauque qu'il lança :

— Tu leur en as parlé ! Qui t'a donné le droit de ?…

— Je l'ai pris, Barron. Et d'ailleurs, peu importe maintenant. Tu es battu d'avance.

— À cause de ce… fit Neville d'un ton menaçant en faisant un pas dans la direction de Denison.

— Du calme, docteur Neville, fit le commissaire. Vous avez beau être un citoyen de la Lune, n'imaginez pas que vous puissiez disposer de nous deux.

— De nous trois, fit Sélénè. Je suis moi aussi une citoyenne de la

Lune. Barron, c'est moi qui ai procédé à l'expérience, et non eux.

— Écoutez, Neville, fit Denison. Pour ce qui est de la Terre, la Lune peut partir où elle veut. La Terre construira des stations spatiales. Mais ceux qui se sentent concernés, ce sont les habitants de la ville de Luna. Sélénè aussi se sent concernée, et moi-même, et tous les autres. Rien ne vous empêche de choisir l'espace, la fuite, la liberté. Dans une vingtaine d'années au plus tous ceux qui voudront partir le pourront, y compris vous, si vous parvenez à prendre sur vous de vous arracher au giron maternel, c'est-à-dire aux entrailles de la Lune. Quant à ceux qui préféreront rester, ils resteront.

Lentement Neville se laissa retomber sur son siège. Il avait le visage défait d'un vaincu.

Chapitre 19

Dans l'appartement de Sélénè toutes les fenêtres donnaient maintenant sur la Terre.

— Le vote lui a été défavorable, Ben, et lourdement.

— Il ne renoncera pas pour autant. S'il y a heurts avec la Terre au cours de la construction des stations spatiales, il peut y avoir, sur la Lune, revirement d'opinion.

— Il n'y a pas besoin de heurts pour cela.

— Non, en effet. Quoi qu'il en soit, il n'y a jamais, en histoire, de fin heureuse, mais seulement des crises qui se dénouent. Nous avons surmonté celle-ci, je crois, et nous nous préoccuperons des suivantes quand nous les verrons poindre à l'horizon. Une fois les vaisseaux spatiaux construits, la tension diminuera considérablement.

— Nous serons encore en vie pour le voir, j'en suis sûre.

— Toi, tout au moins, Sélénè.

— Toi aussi, Ben. Pourquoi te vieillir à plaisir ? Après tout, tu n'as que quarante-huit ans.

— T'embarquerais-tu à bord d'un de ces vaisseaux spatiaux, Sélénè ?

— Non. À ce moment-là je serai trop âgée, et je suis sûre que je tiendrai toujours à voir la Terre briller dans le ciel. Mon fils partira peut-être… Ben ?

— Oui, Sélénè ?

— J'ai demandé l'autorisation de mettre au monde un second fils. Cette autorisation m'a été accordée. Serais-tu disposé à contribuer à cette naissance ?

Denison leva les yeux et plongea son regard dans ceux de Sélénè qui ne les détourna pas.

— Insémination artificielle ? demanda-t-il.

— Évidemment… La combinaison de nos gènes pourrait donner quelque chose d'intéressant.

— Je me considérerai comme très flatté, Sélénè, fit Denison en baissant les yeux.

— C'est une simple question de bon sens, Ben, fit Sélénè sur la défensive. Il est très important de réaliser une bonne combinaison de gènes. Je ne vois pas ce que tu trouves à reprocher à l'application de la génétique *naturelle.*

— Je ne lui reproche absolument rien.

— Ne crois pas que j'obéisse uniquement à cette raison-là, Ben… Je t'aime bien, tu sais. – Et comme Denison hochait la tête sans mot dire, Sélénè reprit d'un ton irrité : L'amour, c'est beaucoup plus que de simples rapports sexuels.

— Je suis pleinement d'accord avec toi, fit Denison. Et je t'aime sans même t'avoir jamais possédée.

— Et je t'en prie, reprit Sélénè, ne ramène pas l'amour physique à de simples acrobaties.

— Là encore je suis pleinement d'accord avec toi.

— Et puis… tu pourrais peut-être essayer d'apprendre, dit Sélénè.

— Avec toi pour professeur, avec joie, dit Denison avec tendresse.

Il fit gauchement un pas vers elle. Elle ne recula pas.

Il s'arrêta, hésitant.